



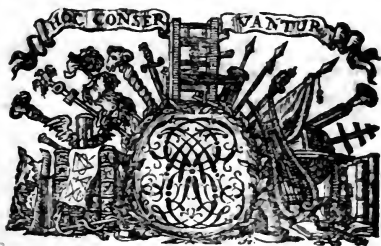


LE
THEATRE
ITALIEN,
O U
LE RECUEIL
de toutes les
COMEDIES
ET
SCENES FRANCOISES,

qui ont été Jouées sur le
THEATRE ITALIEN.

Par la Troupe des Comediens du Roy de l'Hôtel
de Bourgogne à Paris.

Seconde Edition revue, Corrigée & augmentée.



Suivant la Copie de Paris.

A AMSTERDAM

Chez **ADRIAN BRAAKMAN**, Mar-
chand Libraire dans le Beurs-straat, près le Dam
à l'enseigne de la Ville d'Amsterdam. 1695.

PQ

1231

.1544

1695

n.1



A

SON ALTESSE
ROYALE
MADAME.



ADAME,

*Je presente à VOTRE ALTESSE
ROYALE le Recueil des Scenes Fran-
* 2 çaises*

E P I T R E.

çoises qui ont été jouées sur le Theatre Italien , & dont quelques-unes ont eu l'avantage de Vous divertir , quand Vous avez honoré nos Comedies de vôtre presence. Je scais bien que quand on verra le grand Nom de VOTRE ALTESSE ROYALE. à la tête de ce Livre , il n'y a personne qui ne soit surpris du peu de proportion qu'il y a entre un Nom si auguste & de pures bagatelles : MADAME , ce qui peut justifier ma conduite en cette occasion , c'est que je n'ay pas eu de choix à faire , & que les obligations infinies que j'ay à VOTRE ALTESSE ROYALE qui m'a fait ce que je suis , & l'approbation qu'ELLE a bien voulu donner à quelques unes m'engageoient indispensablement à les LUY offrir. Comme c'est un devoir dont je m'acquitte , j'espere qu'on ne regardera pas ce que contient mon Present , & qu'on me rendra la justice de croire ,
que

E P I T R E

que si je n'offre que des bagatelles à VOTRE ATTESSE ROYALE, c'est que je n'ay que des bagatelles à LUY donner. Que je serois heureux, MADAME, si la lecture de quelques-unes de ces Scenes pouvoit Vous faire le même plaisir que Vous avez trouvé dans leur representation. Je scay bien qu'elles ne sont pas toutes d'égale force : Mais, MADAME, elles ne seront pas toujours exposées à des Juges aussi éclairés que VOTRE ALTESSE ROYALE, & chacun trouvera de quoy s'y divertir à proportion de la delicatesse de son goût. N'attendez pas, MADAME, que suivant le stile des Epitres Dedicatoires, j'aie étalé icy ces grandes qualitez qui Vous rendent les delices de la Cour, & l'admiration de toute la France. Cette matiere est trop hors de ma portée : Je borne mon ambition à

E P I T R E

*l'honneur de Vous divertir , & je
me tiens trop heureux d'apprendre i-
cy à tout le monde , que je suis a-
vec un tres profond respect ,*

M A D A M E ,

De VOTRE ALTESSE ROYALE

Le tres humble , tres obéissant,
& tres soumis serviteur ,

EVARISTE GHERARDI.

~~~~~

*AVERTISSEMENT.*



N ne doit pas s'attendre à trouver dans ce Livre des Comedies entieres, puisque les Pieces Italiennes ne sçauroient s'imprimer. La raison est, que les Comediens Italiens n'apprennent rien par cœur, & qu'il leur suffit pour jouer une Comedie, d'en avoir vû le sujet un moment avant que d'aller sur le Theatre. Aussi la plus grande beauté de leurs Pieces est inseparable de l'action. Le succès de leurs Comedies dépend absolument des Acteurs, qui leur donnent plus ou moins d'agrément, selon qu'ils ont plus ou moins d'esprit, & selon la situation bonne ou mauvaise où ils se trouvent en jouant.

C'est cette necessité de jouer sur le champ, qui fait qu'on a tant de peine à remplacer un bon Comedien Italien, lors que malheureusement il vient à manquer. Il n'y a personne qui ne puisse apprendre par cœur, & reciter

## AVERTISSEMENT.

sur le Theatre ce qu'il aura appris : mais il faut tout autre chose pour le Comedien Italien. Qui dit bon Comedien Italien, dit un homme qui a du fond , qui jouë plus d'imagination que de memoire , qui compose en jouant tout ce qu'il dit , qui sçait seconder celuy avec qui il se trouve sur le Theatre , c'est à dire , qui marie si bien ses actions & ses paroles avec celle de son Camarade , qu'il sçait entrer sur le champ dans tout le jeu & dans tous les mouvemens que l'autre luy demande.

Il n'en est pas de même d'un Acteur qui jouë simplement de memoire : Il n'entre jamais sur la Scene, que pour y débiter au plus vîte ce qu'il a appris par cœur , & dont il est tellement occupé , que sans prendre garde aux mouvemens & aux gestes de son Camarade, il va toujours son chemin , dans une furieuse impatience de se délivrer de son rolle , comme d'un fardeau qui le fatigue beaucoup.

On peut dire que ces sortes de Comediens sont comme des Eco-  
liers , qui viennent repeter en trem-  
blant

## AVERTISSEMENT.

blant une leçon qu'ils ont apprise avec soin : ou plutôt ils sont semblables aux Echos qui ne parleroient jamais, si d'autres n'avoient parlé avant eux. Ce sont des Comédiens de nom, mais inutiles & à charge à la Compagnie. Je compare un Comédien de cette sorte à un bras paralytique, qui quoy que inutile, porte toujours le nom de bras. La seule différence que je trouve entre le bras mort & le membre inutile de la Comédie, c'est que si le premier ne sert de rien au corps, il est certain aussi qu'il n'en reçoit aucune nourriture, & qu'elle se partage entre les membres qui font leur devoir. Mais le dernier, quoy que du tout inutile à la Comédie, ne laisse pas de recevoir autant de nourriture que ceux qui fatiguent le plus, & qui sont les plus nécessaires.

Mais je m'écarte furieusement de mon sujet. Il ne s'agit pas icy des qualitez que doit avoir un bon Comédien : Il s'agit de parler des Scenes Françoises qui ont été jouées sur le Theatre Italien. Ces Scenes sont

## AVERTISSEMENT.

l'Ouvrage de plusieurs personnes d'esprit & de merite , qui nous les ont données pour les mettre dans des Sujets Italiens, où elles sont comme enchâssées. Tout Paris les a admirées quand elles ont paru pour la premiere fois , & tout Paris les admire encore quand nous les rejoüons. On y découvre par tout une Satyre fine & delicate, une connoissance, parfaite des mœurs du Siecle, des expressions neuves & detournées, de l'enjouement & de l'esprit ; en un mot beaucoup de sel & de vivacité.

Il y a long-temps qu'on demande dans le monde ces Dialogues avec empressement ; & comme aucun de mes Camarades n'a encore voulu se donner la peine d'en faire le Recueil, je me suis chargé de ce soin , avec d'autant plus de plaisir, que si ce Livre est aussi bien reçu que je l'espere , je n'auray pas lieu de me repentir des peines que j'auray prises.

T A.



# T A B L E

des

## PIECES & SCENES

Contenuës en ce Volume.

### **A**RLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

*Contenant les Scenes Suivantes.*

La Scene DE LA FILLE DE CHAMBRE  
par Arlequin en Fille & Pierrot en  
Femme de Docteur. Pag. 1

La Scene POUR ET CONTRE LES POETES  
par ISABELLE & COLOMBINE. 7

La Scene DE L'APOTIQUAIRE par le  
Docteur & *Arlequin* en Apotiquaire  
fortant d'une Chaise à porteur, qui en  
s'ouvrant represente, la Boutique d'un  
Apotiquaire. 14

La Scene derniere d'Arlequin en Empe-  
reur dans la Lune par le Docteur, Eu-  
laria, Isabelle & Colombine. 22

### LE BANQUEROUTIER.

*Contenant les Scenes suivantes.*

La Scene du BANQUEROUTIER par les  
depenses excessives des Femmes par  
Perfillet & Colombine. Pag. 27

## T A B L E

La Scène du FINANCIER par Arlequin en  
Financier sous le nom de Perfillet tout  
chargé de Rubans rouges , & Colombi-  
bine en Veuve de qualité , un sergent ,  
& Mezzetin au milieu de la Scène se  
disant Frere de Colombine. 49

La Scène du NOTAIRE par Arlequin en  
Notaire, Perfillet, Colombine , un La-  
quais. 55

La Scène de la TOILETTE par Isabelle  
à la Toilette Colombine la Coëf-  
fant. 66

## COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE.

*Contenant les Scenes suivantes.*

La Scène du MARQUIS de SBROUFADEL  
par Arlequin en Marquis & Isabelle. 75

La Scène du DOCTEUR par Colombine  
en Docteur & Arlequin. 85

La Scène du PLADoyer par le Juge,  
plusieurs Conseillers, Arlequin sur la  
Sellette, Colombine dans ses habits plai-  
dant sa cause. 91

*des PIÈCES & SCÈNES.*

LA MATRONE D'EPHESE OU  
ARLEQUIN PROCUREUR.

*Contenant les Scènes suivantes.*

La Scène d'un VIEUX PROCUREUR  
Instruisant un Jeune Praticien qui veut  
acheter sa Charge par Coquiniere &  
Grapignan. Pag. 101

La Scène de l'ETUDE Arlequin en Pro-  
cureur nommé Grapignan, dans son  
Etude dictant à ses Clercs, un Voleur  
du Grand chemin y entre, un sergent  
nommé Maraudin, un Page, un Mar-  
quis, un Chapelier, un Patissier, une  
Vieille plaideuse la Matrone, & un  
Bailly. 107

ARLEQUIN PROTE'E.

*Contenant les Scènes suivantes.*

La Scène de la PARODIE DE BERENI-  
CE divisée en cinq Scènes, la première  
Isabelle seule, la seconde Isabelle &  
Colombine en Berenice. Scène troisié-  
me Arlequin en Titus, Scaramouche en  
Paulin, Scène quatrième Colombine  
\* 7 en Be-

## T A B L E

|                                                                                                                                                        |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| en Berenice Arlequin en Titus. Scene 5.                                                                                                                |     |
| Arlequin voyant un Fripier.                                                                                                                            | 138 |
| La Scene du PLAIDOYE DE PROTE'E par<br>le Juge, plusieurs Officiers, Pillardin, la<br>Ruine Procureur , un Clerc avec une<br>epée au côté, le Docteur. | 146 |

## ARLEQUIN JASON OU DE LA TOISON D'OR COMIQUE.

*Contenant ce qui suit.*

|                                                                                                                                                   |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le MONOLOGUE DE COLOMBINE qui<br>represente Medée.                                                                                                | 162 |
| La Scene sur les OFFICIERS par Ipsi-<br>phile & Medée.                                                                                            | 164 |
| La Scene d'ARLEQUIN en JASON , Co-<br>lombine en Medée.                                                                                           | 168 |
| La Scene de JASON Medée & d'Ipsiphi-<br>le rivale de Medée.                                                                                       | 173 |
| La Scene des Item. de JASON à Medée,<br>& Medée à Jason.                                                                                          | 176 |
| La Scene DES COMEDIENS ici les deux<br>Comediens François & Italien , qui<br>étoient Petrifiez descendent de leurs<br>Piedestaux & saluent Jason. | 185 |

*des PIÈCES & SCÈNES.*

LA FILLE SCAVANTE.

*Contenant les Scènes suivantes.*

La Scène de TORTILLON & PIERROT. Pag. 191

La Scène d'ANGÉLIQUE ou fille Scavante, de Tortillon son Père, & de Pierrot. 195

La Scène Pour & Contre le Mariage par Isabelle & Angelique. 203

La Scène de TORTILLON, ANGÉLIQUE & Isabelle. 206

La Scène de PIERROT. ARIEQUIN en Veuve pleurant la mort de son mari, & les Memes Auteurs de la Scène précédente. 208

La Scène de L'ENROLLEMENT. Isabelle en Capitaine, MEZZETIN sergent, un Tambour, Tortillon, l'Arc-en-Ciel Ami de Tortillon. 216

La Scène DU PROFESSEUR D'AMOUR. Angelique seule sur un lit de repos ayant plusieurs Livres autour d'Elle. Pierrot y entre. ARLEQUIN en Professeur d'Amour à Visage decouvert habillé proprement à la Françoisé. 228.

ARLE-

# T A B L E

## ARLEQUIN MERCURE GALLANT.

*Contenant les Scenes suivantes.*

- La Scene d' Arlequin en Mercure raconte plusieurs nouvelles à Jupiter parmi lesquelles sont les suivantes *des Antipodes, de Parbarie, de Paris, d' Espagne.* 245
- La Scene du P L A D O Y E' en faveur des petits Plutons Orphelins par la Mort de leur Pere le Diable contre Proserpine leur Mere. Arlequin Plaidant. 247

## LA CAUSE DES FEMMES.

*Contenant les Scenes suivantes.*

- La Scene du M O R E par Isabelle, Colombine, & Arlequin en More. Pag. 253
- La Scene du B A R O N par Arlequin deguisé en Baron, Colombine & Isabelle. 263
- La Scene D E L A C O M T E S S E par Arlequin deguisé en Comtesse, Isabelle, Colombine. 271
- La Scene D U C O M M I S S A I R E par Mr. de Bassimine, Mr. Tuë-tout Arlequin deguisé en Commissaire, Colombine. 280
- La Scene du P L A D O Y E' D' I S A B E L L E en

## *des P I E C E S & S C E N E S.*

en faveur des Femmes. Arlequin Commissaire , Mr. de Bassemine , Monfr. Tuë tout Isabelle, Colombine, plusieurs Parens.

283

### D U P H E N I X.

*Contenant les Scenes suivantes.*

La Scene qui ouvre la Comedie par le Prince & Colombine.      Pag. 290

La Scene D'ADIEU DES OFFICIERS par Arlequin en Habit de Soldat, & Colombine.      299

La Scene qui Ouvre le second Acte par le Prince & Colombine.      302

La Scene DE L'AMBASSADE par Arlequin deguisé en Turc & la Princesse.      307

La Scene DU BACHA par Colombine en Turc, la Princesse, & Arlequin derriere.      310

La Scene DES PHILOSOPHES par Democrite & Heraclite, le Prince & Pasquarel.      319

La Scene DES MATRONES par Arlequin en Commissaire infernal, Lucrece, Artemise, Pénelope, Didon.      325

DES

# T A B L E

## D E S S O U H A I T S.

*Contenant les Scenes suivantes.*

La Scene DU LAQUAIS par Arlequin en  
Laquais, Colombine. 332

La Scene DES SCIENCES par Arlequin  
en Maître de Sciences sortant d'une  
Mappemonde , Isabelle fille de Do-  
cteur. 337

La Scene DES SOUHAITS par Arlequin  
en Momus. 343

La Scene CONTRE LES HOMMES par Co-  
lombine & Isabelle. 354

La Scene DU BARON par Arlequin , &  
Isabelle. 361

La Scene du JUGEMENT DE PARIS Mez-  
zetin en Mercure : Junon, Pallas & Ve-  
nus , Arlequin & Paris. 365

La Scene DES ELEMENS par Marian-  
ne , Arlequin deguisé , & le Docteur.  
372

D'A R-



*des* **PIECES & SCENES.**

**D'ARLEQUIN GRAND SOPHI  
DE PERSE.**

*Contenant les Scenes suivantes.*

- La Scene de la **MAGICIENNE** par Arlequin & Melisse en Magicienne. 378  
La Scene du substitut par Madame Grognard à la Toilette, Colombine en Robe de Palais. 384  
La Scene **DE L'ASTROLOGUE.** Isabelle Travestie en homme, Pierrot, l'Astrologue. 392  
La Scene **DU GRAND SOPHI** par Arlequin en Grand Sophi Isabelle Colombine Pasquarel. Mr. Grognard fuite du Grand Sophi. 404

**D U D I V O R C E.**

*Contenant les Scenes suivantes.*

- La Scene d'**ISABELLE ET COLOMBINE.** Pag. 409  
La Scene du **MAITRE A DANCER** par Arlequin en Maître à dancier sur un petit Cheval, Isabelle, & Colombine. 412  
La

# T A B L E

|                                                                                                                                                        |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La Scene Du MAITRE A CHANTER.<br>Mezzetin en Maitre à Chanter, Arlequin, Isabelle, Colombine.                                                          | 419 |
| La Scene Du GASCON par Arlequin en Chevallier de Fond-sec, Isabelle & Colombine.                                                                       | 423 |
| La Scene du PLAIDOYE' DE BRAILLARDET par le Dieu d'Hymen, plusieurs assistans, Braillardet, & Cornichon Avocats, Monsieur Sotinet & Isabelle, parties. | 429 |
| Le PLAIDOYE' DE CORNICHON.                                                                                                                             | 436 |

## ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE.

*Contenant les Scenes suivantes.*

|                                                                                                                   |          |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| La Scene DE LA PETITE FILLE par Isabelle & Colombine en petite fille & affectant un air niais, Pierrot au milieu. | Pag. 444 |
| La Scene de BROCANTIN avec ses filles par Brocantin Isabelle & Colombine.                                         | 452      |
| La Scene Du VICOMTE par Colombine, Arlequin en Vicomte, un Fiacre tenant son foïet.                               | 460      |
| La Scene DE LA TIRADE par Arlequin & Colombine en Avocat.                                                         | 471      |
| La                                                                                                                |          |

*des* **PIECES & SCENES.**

La Scene des Curiositez par Arlequin en  
Prince des Curieux, Brocantin, Colom-  
bine , Pierrot & Isabelle. 480

**LA BAGUETTE DE VULCAIN.**

*Contenant les Scenes & augmentations  
suivantes.*

La Scene I. d'ARLEQUIN ROGER  
venant au son des Trompettes & des  
Tambours. Pag. 484

La Scene II. de Roger, & Bradamante en-  
dormie. 486

La Scene III. Melisse & Roger. 490

La Scene IV. Floridan , Roger. 495

La Scene V. Roger Zerbin Gabrine. 497

**PREMIERE AUGMENTATION DE  
LA BAGUETTE.**

*Arlequin en habit de Roger , au  
Parterre. 502*

**SECONDE AUGMENTATION DE  
LA BAGUETTE.**

*Consistant la plupart en Chansons. 516*

**DES**

# TABLE des PIECES & SCENES.

## DES AVANTURES DES CHAMPS ELISE'ES.

*Contenant les Scenes suivantes.*

La Scene d'ARNOFLE & de RAFLÉ

Pag. 525

La Scene de NOIRETTE & d'ARLE-  
QUIN.

533

La Scene Du GASCON & de L'ABBE'

536

La Scene DE FELONTE & de DO-  
RANTE.

541

Mathurine entre en chantant.

545

La Scene DE CEPHISE & de LEO-  
NICE.

548

La Scene DES JUGEMENS DE MOME  
par Pluton , Orphée , Mome , plu-  
sieurs autres.

553

PLAIDOYE' D'ARLEQUIN DEFEN-  
SEUR DU BEAU SEXE, & quelques  
Portraits par Colombine.

563

# SCE-



# SCENES

FRANCOISES

3

## D'ARLEQUIN

EMPEREUR DANS LA LUNE.

---

### S C E N E

DE LA FILLE DE CHAMBRE.

---

ARLEQUIN *en Fille de Chambre.*

PERROT *en Femme du Docteur.*

PIERROT.

On jour, Mamie.

ARLEQUIN.

On m'a dit, Madame, que  
vous aviez besoin d'une  
femme de chambre. Je ve-  
nois pour vous offrir mes

services, & sçavoir si je ne vous serois point  
agreable.

A

PIER-

PIERROT.

D'où sortez-vous, ma mie ?

ARLEQUIN.

Pour le present, Madame, je sors de chez la femme d'un Partisan, qui est la maîtresse du monde la plus difficile à servir. Je ne pense pas qu'en trois ans que j'ay été avec elle, je l'aye vu aller une seule fois à la garde robe.

PIERROT.

Ne pas aller à la garde robe ! Tu te moques, ma mie.

ARLEQUIN.

Il n'est rien de si vrai, Madame. Elle faisoit dans sa chambre. C'est elle qui en a amené la mode.

PIERROT.

Qui en a amené la mode !

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! je vous étonnerois bien davantage si je vous disois qu'elle alloit toutes les semaines une fois aux étuves, & que son mary n'a jamais eu le credit de luy faire ôter ses gans quand elle se couche. C'est une femme extrêmement propre. Elle n'auroit pas souffert pour un empire, que son mary, au retour d'un voyage d'un an, l'eût baisée à la joue, de peur de deffleurir son tein. Je vous dis que c'est une femme merveilleusement propre.

PIER-

*de l'Empereur dans la Lune.* 3

PIERROT.

Et tu appelles cela propreté, ma mie?

ARLEQUIN.

Je le croi, vraiment, que c'est propreté.

PIERROT.

Comment donc as tu pû te résoudre à quitter une femme si propre?

ARLEQUIN.

A vous dire vrai, j'en ai bien eu du regret. Mais comme on vouloit m'assujétir à blanchir trois grands gars de Commis qui étoient chez nous. & qui sous pretexte de me demander leur linge, venoient toujours batifoler autour de moi. Vous savez, Madame, qu'on n'a rien de si cher que l'honneur. A cet'heure ces friponniers là me tenoient de certains propos. Enfin tant y a que pour bien des raisons j'en ai voulu sortir.

PIERROT.

N'est ce point aussi que les Commis t'ont voulu mettre dans leurs intérêts?

ARLEQUIN.

Des Commis, Madame, des Commis! Vous direz tout ce qu'il vous plaira; mais une jeune fille comme moi n'est pas un gibier à Commis. Si j'avois voulu prêter l'oreille aux sornettes, il y auroit peut-être chez nous d'aussi beau monde qu'en aucune maison de Paris. Mais grâces au Ciel, les hommes ne m'ont jamais tentée.

A 2

PIER-

4 *Scenes Françaises*

PIERROT.

Mais dis moy , ma bonne , n'as-tu jamais servi des gens de qualité ?

ARLEQUIN.

Est il des gens de plus grande qualité que les Partisans ?

PIERROT.

Je ne te dis par que non. Mais je te demande si tu n'as point servi des gens de la Cour ?

ARLEQUIN.

Qu'entendez vous , Madame , par des gens de la Cour ?

PIERROT.

J'entens des Comtesses , des Marquises , des Duchesses.

ARLEQUIN.

Oh ! si ce n'est que cela , je n'ai jamais fait d'autre métier en toute ma vie. J'ai servi aussi un Commandeur dont j'étois femme de chambre. C'étoit une bonne condition , celle-là , si elle eût duré.

PIERROT.

Femme de chambre d'un Commandeur ! Voici bien autre chose.

ARLEQUIN.

Et pourquoy non ? Madame ? Les Dames ont bien des valets de chambre.

PIERROT.

Elle a raison : Cette fille-là me plaît fort. Dis-moy , ma mie , ne sçais tu pas blanchir ?

AR-



ARLEQUIN.

Ouy, Madame. Je coëffe, je blanchis, je brode un peu, je fais de la pâte pour les mains, je sçay faire des jupes, je donne le bon air au manteau, je donne aussi fort bien les remèdes; enfin je puis me vanter de sçavoir faire aussi adroitement qu'une autre tout ce qu'il y aura à faire auprès d'une jolie femme comme vous, Madame.

PIERROT.

Mais ne sçais-tu point aussi.... là.... faire un peu de pommade pour le visage?

ARLEQUIN.

Bon, c'est où je triomphe; & la Comtesse que j'ai servi vous en diroit bien des nouvelles. Trois mois après que je l'eus quittée, elle étoit vieillie de vingt-quatre ans. Je lui ai usé plus de deux cent pots de pommades sur son corps; & à la fin je lui ai rendu le cuir aussi uni qu'une glace. Si j'avois l'honneur de vous penser seulement quinze jours, votre mary ne vous reconnoitroit plus. Vraiment vraiment, j'ai remis sur pied des teints bien plus endiablez que le vôtre. Pour faire quelque chose de bien, il faudra recrépir ce visage-là d'un bout à l'autre. Après cela vous charmerez tout Paris.

Là folle! Allez, vous demeurerez à mon service.

ARLEQUIN.

A l'égard des gages, Madame, je vous  
croi raisonnable.

PIERROT.

Allez, allez, vous ne vous plaindrez  
pas de moi.

ARLEQUIN.

- Vous donnez du vin, apparemment ?

PIERROT.

Du vin ! Mais les filles n'en boivent  
point.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, Madame. C'est que je suis  
fort delicate. Je mange fort peu : mais je  
boy beaucoup.

PIERROT.

Et bien, je vous contenterai.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cela ? Madame ?  
Quels vilans bras font-cé là ? Ils sont tous  
velus. Il faut arracher ce vilain poil-là.

PIERROT *en criant.*

*Le Docteur arrive, reconnoît Arlequin ;  
ils se battent, & la scene finit,*

SCE

S C E N E.

D'ISABELLE & COLOMBINE

ISABELLE.

**E**st-il sous le ciel une plus mal-heureuse personne? Je tiens mes tablettes. Je les mets sur ma table; & dans le temps que je dispose mon imagination à quelque bouts-rimez, un diable, ouy, Colombine, un diable invisible écrit sur mes tablettes des vers sur les mêmes rimes. En ce moment Cinthio entre dans ma chambre, surprend mes tablettes, & veut absolument que ces vers m'aient été donnez par un rival; plus je tâche à le desabuser, plus il s'obstine à le croire. Que maudit soit la visite que je rendis hier à Angelique, & plus maudit encore celui qui m'a mis en tête de faire des bouts rimez?

COLOMBINE.

Quoy vous vous repentez de frequenter les beaux esprits? Et depuis quand donc ce chagrin? Oh pour cela, vous vous en avisez un peu tard. Il y a six mois que vous perdés le boire & le manger pour aller deux fois par jour dans cette peste de maison là faire vos provisions de mots à la mode.

Ma foy je croy que vous êtes enforcelée de fadaïzes, & que quelqu'un vous a broüillée avec le bon sens. Si vôtre oncle sçavoit tout ce petit train-là, il vous deffendrait assurément de voir.

ISABELLE.

Oh doucement, Colombine, la conduite d'Angelique n'est point frelattée, & sans rien risquer, on peut dire que c'est une fort honnête fille.

COLOMBINE.

La grande merveille ; laide comme elle est, qu'à quarante-six ans elle soit honnête fille ! Ce n'est pas là dessus que je le prens. C'est sur ce bureau d'impertinences qu'on tient soir & matin chez elle, où deux ou trois petits freluquets d'Abbez font les chefs d'Academie, & debitent aux précieuses de nôtre quartier tous les méchans vers qu'ils ont ramassés dans la ville.

ISABELLE.

Que tu as l'esprit servante, Colombine, & que je te plains de n'aimer pas le langage des Dieux !

COLOMBINE.

Dites plutôt le langage des gueux : car les carosses des Poëtes ne font aujourd'huy gueres d'embarras dans les ruës. Par exemple, c'est un homme bien chanceux que le fils de cet Huissier qui vole dans des Livres imprimez les Enigmes, les Sonnets, les Ele-

Elegies , & mille autres drogues dont vous me faites tous les soirs la réceuseuse J'ay bien à faire moy , d'emplir mon coffre de vos sonnettes? Et où en serois je si l'on alloit faire le procez aux faux Poëtes comme aux faux monnoyeurs?

ISABELLE.

Que ta simplicité est fade! Tu ne sçais donc pas, Colombine , que la prose est l'excrement de l'esprit , & qu'un madrigal voiture plus de tendresse au cœur , que trente périodes des mieux arrangées. Il faut être du dernier peuple pour ne pas aimer les Poëtes à la folie.

COLOMBINE.

Hé vous n'en prenez point mal le chemin.

ISABELLE.

Pour moy je suis tellement engouée de vers , qu'un Poëte me meneroit sans peine jusqu'aux frontieres de la tendresse.

COLOMBINE.

Ma foy vous perdez l'esprit.

ISABELLE.

Ah Colombine ! qu'un homme est charmant , quand il offre des vœux passez par le tamis des Muses ! Quel moyen de tenir contre une declaration qui frappe l'oreille par sa cadence , & dont l'expression figurée jette la sensibilité dans l'ame la plus rebelle & la plus farouche ? Quel plaisir , Colombine , de régaler son cœur de ces nouveau-

tez ingénieuses qui renferment beaucoup de passions dans fort peu de vers ! Ah l'heureux talent de pouvoir assujettir ses mouvemens & ses pensées aux pieds & aux mesures prescrites par la poésie !

COLOMBINE.

Sçavez-vous , Mademoiselle , que ces pieds-là pourroient bien vous mener droit aux petites Maisons ? Hé mort de ma vie faut il qu'une fille de vôtre âge employe tout son temps à gober les rimes de trois ou quatre étourdis que la faineantise érige en Poètes , & qui n'oseroient vous avoir regardé en prose ?

ISABELLE.

Mais que t'ont fait ces gens là pour leur vouloir tant de mal ?

COLOMBINE.

A moy ? rien. C'est que j'enrage de vous voir la duppe d'un tas de petits Poëtereaux , qui croient qu'il n'y a qu'à se baisser & en prendre , & que vous êtes fille à épouser un rondeau ou une elegie. Tout franc ce ne sont point là des cotteries pour la nièce d'un Medecin.

ISABELLE.

Ne suis-je pas assez mortifiée d'être la nièce d'un Medecin , sans que tu me le fasse sentir mal à propos dans tes remontrances ? Ne vois tu pas que je tâche à réhabiliter l'obscur de la cassette & du sené par l'usage

*de l'Empereur dans la Lune* II

sage du grand monde, & que je me dégras-  
se autant que je puis parmy les gens du pre-  
mier mérite ? La fille d'un Medecin ! Ah  
que tes expressions sont brutales !

COLOMBINE.

Brutales, à la bonne heure. Cela n'em-  
pêchera pas que je ne débonde mon cœur,  
& que je ne vous reproche la hantise de ces  
bagnodiers qui vous infectent l'esprit de  
leurs pestes de phrases inventées en dépit  
du bon sens. Ma foi depuis que Moliere a  
celebré les Précieuses, nous les voyons  
monter en graine, & demeurer là pour la  
prise. Voyez la grande presse d'époux  
qu'il y a autour de votre Angelique ! Ce-  
pendant, à vous entendre dire, c'est le plus  
bel esprit de Paris. Mademoiselle, il est  
bon d'avoir de l'esprit : mais il faut encore  
autre chose en mariage. Toute servante que  
je suis, je ne voudrois d'un Poëte, ni pour  
mary ni pour amant : quelle ressource y a-t-  
il à être la femme d'un rimailleur ? Meu-  
ble-t-on une chambre d'Epigrammes ? cou-  
vre-t-on une table de Madrigaux ? & paye-  
t-on un Boucher avec des Sonnets ? Ma foi  
si j'étois à votre place, je butterois à quel-  
que bon gros Financier qui feroit rou-  
ler mon mérite en carrosse, & qui...

ISABELLE.

Un Financier, ah ! l'honneur !

COLOMBINE.

Ho ne faites pas tant la sucrée. C'a n'est pas tout à fait à votre choix, non.

ISABELLE.

Mais, Colombine, croy-tu que je pourrois me tranquilizer avec un homme qui n'auroit aucun relay de conversation, & qui compteroit del'argent depuis le matin jusqu'au soir.

COLOMBINE.

Oh point du tout ; bon, vous ferez bien mieux de tirer le diable par la queue avec quelque cancre de Poëte, qui gagnera sa vie quatrïn à quatrïn.

ISABELLE.

Et comment se refoudre à aimer un homme insupportable ?

COLOMBINE.

Que vous êtes bonne ! Est ce qu'on épouse un homme riche pour l'aimer : On se marie simplement pour se metre à son aise ; & quand la cuisine est une fois sur le bon pied, on trouve aisément à se consoler de tout le reste.

ISABELLE.

Mais, Colombine, comment vivre avec un homme de cette nature ?

COLOMBINE.

Vous vivrez comme vivent les femmes de Paris. Les quatre ou cinq premières années, vous ferez bonne chere & grand fen ;

&amp;



*de l'Empereur dans la Lune.* 13

& puis quand vous aurez mangé la meilleure partie du bien de votre mary en meubles, en habits, en équipages. en pierres, vous vous ferez separer de corps & de biens; on vous rendra votre mariage; & vous vivrez après cela en grosse Madame. Ce que je vous dis là, c'est le grand chemin des vaches. Bon, il n'y a plus que les dupes qui en usent autrement.

ISABELLE.

Mais, Colombine, donnet-on comme cela des entorfes au mariage? & croi-tu que la separation soit une chose si facile?

COLOMBINE.

Et, mais dame, pour cela on prend ses mesures un peu de loin; & quand on en veut venir là, il faut tâcher premierement d'avoir quelque homme de Robe dans ses interêts: & puis petit à petit on chagrine un mary; on le méprise, on l'insulte. A la fin la patience luy échappe. Il donne quelques soufflets, quelques coups de pieds au cul. On rend sa plainte. l'Homme de Robe fait son devoir. Et voilà comme on se donne du repos à coup seur pour tout le temps de sa vie.

ISABELLE.

Vraiment, Colombine, tu me parois une fille précocce; & je te trouve plus d'entendement qu'on en a d'ordinaire à ton âge.

## COLOMBINE.

C'est que je ne m'amuse pas comme vous à la moutarde. Je songe de bonne heure au moyen de m'établir, & toute jeune que je suis, je dévisagerois un homme qui auroit la hardiesse de m'écrire, à moins que ce ne fût pour le mariage. Oh? ma foi il n'y a rien à faire avec moy pour autrement. J'aime bien à rire, mais....

*Le Docteur appelle en dedans.*

## ISABELLE.

C'est mon oncle qui nous appelle. Nous sommes perduës s'il nous a écoutées.

## COLOMBINE.

Que vous êtes folle! Est ce qu'un Medecin entend le François?

## S C E N E

## DE L'APOTIQUAIRE.

ARLEQUIN *en Apotiquaire.*

LE DOCTEUR.

ARLEQUIN *sortant d'une chaise à porteur, qui en s'ouvrant représente la boutique d'un Apotiquaire.*

J E suis persuadé, Monsieur, qu'une chaise percée dénoteroit mieux un Apotiquaire,

quaire , qu'une chaise à porteur. Mais comme cette voiture ne me mettroit pas en bonne odeur auprès d'une Maîtresse , & que l'équipage est un avantageux début pour la nôce , je me fais apporter chez vous d'une maniere élégante , pour vous presenter des respects accompagnés de toutes les soumissions que la Pharmacie doit à la Médecine. Je ne viendrois pas vous consulter, Monsieur, s'il ne s'agissoit que d'une maladie ordinaire. Mais je vous amene un sujet désespéré , sur lequel tous les simples ne peuvent rien , & dont la cure seule mettra votre Faculté en credit. C'est moi, Monsieur, qui suis le malade & la maladie. C'est moi qui suis gâté jusqu'au fond des moëllles de ce mal affreux qu'on ne guerit qu'avec ceremonie , & dont l'emplâtre est bien souvent plus dangereux que le mal. C'est moi qui suis gangrené des perfections de Colombine. C'est moi qui veux l'épouser. Et c'est moi enfin qui vous prie de me l'ordonner comme un apôseme savoureux , que je prendrai avec delice. Le Medecin en aura tout l'honneur : & l'Apotiquaire tout le plaisir.

**LE DOCTEUR.**

Paroles ne puent point ; vous êtes Apotiquaire , volontiers ?

**ARLEQUIN.**

Ouy , Monsieur , grâces au Ciel , en  
gros

gros & en détail ; & à tel jour qu'il y a , on fait chez moi à la fois de la décoction pour trente douzaines de lavemens . C'est moy , Monsieur , qui purge tous les ans les treize Cantons le premier jour de May ; & je puis dire sans vanité , qu'il n'est point de Pais étranger qui ne connoisse Monsieur Cusiffle . C'est le nom de vôtre petit serviteur .

LE DOCTEUR .

Monsieur Cusiffle !

ARLEQUIN .

Helas ! Monsieur , sans le procez que nous avons avec les Parfumeurs , nous ne serions que trop riches .

LE DOCTEUR .

Comment donc ?

ARLEQUIN .

C'est une chose déplorable , Monsieur , de voir la décadence de nos professions , & j'ose bien vous assurer , que l'entreprise des Parfumeurs regarde autant les Medecins que les Apotiquaires ,

LE DOCTEUR .

Vous vous moquez , Monsieur Cusiffle , & en quoy les Medecins ?

ARLEQUIN .

En quoy les Medecins ! Et la Pharmacie ne fait elle pas corps avec la Medecine ? Sans nous qui remuons tous les jours les matieres qu'on vous reserve si soigneusement chez les malades , à quoy aboutiroit l'em-

l'employ d'un Medecin ? Car pour tâter le  
poux, vous sçavez qu'il n'est point aujour-  
d'huy de servantesny de gardes d'accou-  
chées qui ne s'en mêlent à vôtre nez dans  
toutes les plus grandes maisons de Paris.  
Croyez moy, Monsieur, l'affaire est de  
conséquence & pour vous & pour nous;  
& si nous la perdions, nous n'aurions qu'à  
pendre nôtre seringue au croc.

LE DOCTEUR.

Mais ces Parfumeurs, Monsieur Cusiffle.

ARLEQUIN.

Comme c'est une regle certaine dans la  
Grammaire, que la construction est en dé-  
route lors que l'adjectif discordé d'avec le  
substantif; de même aussi la Medecine  
court risque d'aller à l'hôpital, quand les  
Apotiquaires ne font plus rien.

LE DOCTEUR.

Et venons aux Parfumeurs, Monsieur  
Cusiffle, sans préambule.

ARLEQUIN.

J'y viens, Monsieur, j'y viens. La con-  
servation de la beauté ayant été de tout  
temps le principal employ des femmes,  
vous avez fort ingenieusement imaginé que  
les qualitez benefiques de quelques simples  
pourroient beaucoup contribuer à la fraî-  
cheur de leur teint. La question étoit  
d'appliquer ce remede; & par un tempe-  
rament adroit dont elles nous sont redeva-  
bles,

bles, nous trouvâmes le moyen de les embellir sans les toucher, de les rafraîchir sans qu'elles en vissent rien, & de leur feringuer de la beauté par derrière. Cependant malgré une profession si bien établie, les Parfumeurs veulent nous empêcher de donner des layemens aux femmes qui se portent bien, prétendant que les agrémens de la beauté doivent sortir de leur boutique, & que ce n'est point à nous à nous mêler des visages.

LE DOCTEUR.

A quien ont ces marouffes-là? Ils prétendent donc aneantir le clistere?

ARLEQUIN.

Vraiment, Monsieur, ils buttent là tout droit. & si on les laisse faire ils vont culbuter & les Medecins & les Apotiquaires par une peste de pommade composée de coquilles d'œufs, de pieds de moutons, & d'autres ingrediens qu'ils débitent aux femmes sous prétexte de les embellir. Vous sçavez, Monsieur, qu'une femme ne peut pas toujours être à quatorze ans, & il n'est rien de si vrai que rien ne luy coûte quand elle s'imagine d'acheter de la jeunesse & de la beauté. Ces marouffes-là les prennent par leur foible, & leur font accroire qu'un pot de leur pommade est un masque contre les années, & qu'un peu de blanc & de rouge étendu sur le visage, dément à coup  
seur

seur tous les extraits baptistaires. Croiriez-vous bien, Monsieur, qu'il y en a eu un qui a eu l'insolence de promettre à une femme âgée de soixante & quinze ans, de la faire redevenir fille avec une once de sa pommade?

LE DOCTEUR.

Ah vous en aurez menti, Messieurs les Parfumeurs. Nous y donnerons bon ordre. La Faculté deffendra le lavement, jusqu'à la dernière goutte. Comment diable, une femme donneroit plutôt quatre pistoles d'un pot de pommade, que deux sols d'un lavement.

ARLEQUIN.

Que je suis ravi, Monsieur, de vous voir entrer si chaudement dans les intérêts de la seringue. Entre nous, c'est la plus belle rose de notre bonnet, & si nous la perdions, nous ferions très mal nos affaires. Car plus de lavemens, plus de bassins; plus d'Apothiquaires, plus de Medecins.

COLOMBINE *arrivant.*

Monsieur, c'est une femme de quatre-vingt treize ans qui pleure la mort de son mary, & qui se plaint de vapeurs.

LE DOCTEUR.

Une femme de 93 ans se plaint de vapeurs?

COLOMBINE.

Dame, Monsieur, elle crie misericorde, & demande votre baume.

LE DOCTEUR.

Colombine, dis luy que je descens.

ARLEQUIN *appercevant Colombine.*

Quoy Monsieur, c'est donc là Colombine; celle que j'aime, & que je recherche en mariage? Ah souffrez que je la complimente en cette veuë là.

LE DOCTEUR.

Colombine, faites la reverence à Monsieur Cusiffle.

COLOMBINE.

Comment dites-vous, Monsieur?

LE DOCTEUR.

Je vous dis de faire la reverence à Monsieur Cusiffle.

COLOMBINE.

A Monsieur Cusiffle? Ah, ah, le drole de nom!

LE DOCTEUR.

Taitez-vous, impertinente. Sçavez-vous que c'est le premier homme du monde pour mettre un lavement en place? Approchez, Monsieur.

ARLEQUIN *après avoir fait la reverence à Colombine.*

Madame, mon esprit est tellement constipé dans le bas ventre de mon ignorance, qu'il me faudroit un syrop de vos lumieres, pour liquefier la matiere de mes pensées.

COLOMBINE.

Ah liquefier des pensées! que l'expression  
est



*de l'Empereur dans la Lune. 21*

est galante ; le joly homme d'Apotiquaire  
que Monsieur Cusifle ?

ARLEQUIN.

Ah Madame, vous me feringuez des  
louanges qui ne sont dûes qu'à vous. Vô-  
tre bouche est un alambic d'où les con-  
creptions les plus subtiles son quint-essen-  
tielles. Tout le seré & la rubarbe de ma  
boutique, purgent moins mes malades, que  
la vivacité de vos yeux ne corrige les hu-  
meurs acres & mordicantes d'un amour  
enflammé dont vous ferez la pillule purga-  
tive, puisque votre humeur enjouée est un  
Orvietan souverain contre les accez melan-  
coliques d'un cœur opilé de vos rares ver-  
tus & de vos éminentes qualitez.

COLOMBINE.

Je ne croyois pas, Monsieur Cusifle,  
être un remede si souverain contre la folie ;  
de ce train là vous m'allez faire passer pour  
un emplâtre à tous maux.

ARLEQUIN.

Heureux le blessé à qui une pareille em-  
plâtre sera appliquée. Adieu catolicon de  
mon ame, Adieu belle fleur de pesché. Je  
vay faire infuser dans la terime de mon  
souvenir les gracieux attraits dont la nature  
vous a pourveüe.

COLOMBINE.

Adieu, Monsieur Cusifle.

A R.

ARLEQUIN.

Adieu doux antimoine de mes inquietudes. Adieu cher lenitif de mes pensées.

*Il se tourne vers le Docteur.*

Que je vous suis obligé, Monsieur, du plaisir que vous venez de me faire, en me permettant de parler à Colombine. Je voudrois pour me revancher de ce bienfait, que vous eussiez les hemorroides, je vous les guerirois en vingt quatre heures.

## SCENE DERNIERE

ARLEQUIN *en Empereur de la Lune.*

LE DOCTEUR, EULARIA, ISABELLE  
& COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Comme ainsi soit, Docteur, que la Lune & l'amour ont été de tout temps les ressorts principaux qui meuvent la tête de femmes, & quelquefois aussi celles des hommes, d'où il arrive que l'amour produit presque toujours le croissant; c'est ce qui m'a fait descendre de mon Empire icy bas, pour vous demander Isabelle en mariage; esperant sous votre bon plaisir d'en faire bien tôt une pleine Lune, & ne doutant pas que par la suite de ce mariage il n'en sorte une couvée de petits croissans.

Quel

*de l'Empereur dans la Lune. 23*

Quel bonheur pour un Medecin d'avoir engendré la Sultane de mon Empire!

LE DOCTEUR.

Seigneur, votre Hautesse a bien de la bonté de venir de si loin faire infuser des Empereurs dans ma famille. J'accepte cet honneur avec beaucoup de joye. Mais comme ma vieillesse ne me permet pas de suivre ma fille dans l'Empire de la Lune, oserai-je demander à votre Hautesse de quelle humeur sont ses sujets?

ARLEQUIN.

Mes sujets? Ils sont quasi sans défaut, parce qu'il n'y a que l'interêt & l'ambition qui les gouvernent.

COLOMBINE.

C'est tout comme icy.

ARLEQUIN.

Chacun tâche de s'y établir du mieux qu'il peut aux dépens d'autrui; & la plus grande vertu dans mon Empire, c'est d'avoir beaucoup de bien.

LE DOCTEUR.

C'est tout comme icy.

ARLEQUIN.

Croiriez vous bien que dans mon Empire il n'y a point de bourreaux?

COLOMBINE.

Comment, Seigneur, vous ne faites point punir les coupables?

AR-

ARLEQUIN.

Malepeste , fort severement. Mais au lieu de les faire expedier en un quart - d'heure dans une place publique , je les baille à tuer aux Medecins , qui les font mourir aussi cruellement que leurs malades.

COLOMBINE.

Quoy , Seigneur , là haut les Medecins tuent aussi le monde ? Monsieur , c'est tout comme icy.

ISABELLE.

Et dans vôtre Empire , Seigneur , y a-t il de beaux Esprits ?

ARLEQUIN.

C'en est la source. Il y a plus de soixante & dix ans que l'on travaille apres un Dictionnaire , qui ne sera pas encore achevé de deux siecles.

COLOMBINE.

C'est tout comme ici. Et dans vôtre Empire , Seigneur , fait-on bonne justice ;

ARLEQUIN.

On l'y fait à peindre.

ISABELLE.

Et les Juges , Seigneur , ne s'y laissent ils point un peu corrompre ?

ARLEQUIN.

Les femmes comme ailleurs les sollicitent. On leur fait par fois quelques présents. Mais à cela près , tout s'y passe dans l'ordre.

L E

LE DOCTEUR.

C'est tout comme icy. Seigneur, dans votre Empire, les maris sont-ils commodes ?

ARLEQUIN.

La mode nous en est venue presque aussitôt qu'en France. Dans les commencemens on avoit un peu de peine à s'y résoudre ; mais presentement tout le monde s'en fait honneur.

COLOMBINE.

C'est tout comme icy. Et les Usuriers, Seigneur, y font-ils bien leurs affaires ?

ARLEQUIN.

Fy, au Diable, je ne souffre point de ces canailles-là. Ce sont des Pestes à qui on ne fait jamais de quartier. Mais dans mes grandes Villes il y a d'honnêtes gens fort accommodez, qui prêtent sur de la vaisselle d'argent aux enfans de famille au dernier quatre, quand ils ne trouvent point à placer leur argent au denier trois.

ISABELLE.

C'est tout comme icy. Et les femmes sont-elles heureuses, Seigneur, dans votre Empire ?

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas comprendre. Ce sont elles qui manient tout l'argent, & qui font toute la dépense. Les maris n'ont

B

d'au-

d'autre soin que de faire payer les revenus,  
& reparer les maisons.

COLOMBINE.

C'est tout comme icy.

ARLEQUIN.

Jamais nos femmes ne se levent qu'après  
midy. Elles sont regulierement trois heu-  
res à leur toilette ; ensuite elles montent en  
carrosse , & se font mener à la Comedie , à  
l'Opera , ou à la promenade. Delà elles  
vont souper chez quelque ami choisi. A-  
près le souper on joue , ou l'on court le bal,  
selon les saisons. & puis sur les quatre ou  
cinq heures après minuit, les femmes le  
viennent coucher dans un appartement se-  
paré de celui du mari, en telle sorte qu'un  
pauvre diable d'homme est quelquefois six  
semaines sans rencontrer sa femme dans sa  
maison , & vous le voyez courir les ruës à  
pied pendant que Madame se sert du carosse  
pour ses plaisirs.

TOUS *ensemble.*

C'est tout comme icy.

*Les Chevaliers du Soleil arrivent , on finit  
le Combat , ce qui finit la Comedie.*



SCE-



# SCENES

FRANCOISES

DU BANQUEROUTIER.

## SCENE

DE PERSILLET ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

**T**Out franc, Monsieur, si vous n'y prenez garde, avec vos millions, vous allez devenir la risée de tout Paris. On sçait bien que dans la vie il n'est si petit ny si grand qui n'ait par fois quelque chose en sa tête : mais c'est une honte de vous voir sans sujet lamentér votre vie, & lefiner depuis le matin jusqu'au soir sur le plus nécessaire de la maison. Helas! où est le temps que vous jettiez tout par les fenêtres, & qu'il n'étoit mention que de vos bombances, & de votre belle humeur? Reveniez-vous de la Ville, vous causiés un moment avec moi; vous me passiez

la main sous le menton: Colombine par-cy, Colombine par-là; tantôt des rubans, tantôt une bague, tantôt un éventail. Enfin on avoit de fois à autre quelque petite marque de vôtre souvenir. Presentement vous rentreriez cent fois sans dire Dieu te gard. Vous ne degrondez point, vous êtes vilain comme lard jaune, bourru comme un diable. De cinquante valets, vous en avez congédié quinze. Il n'y a plus que trois carosses chez vous; & je croi, Dieu me pardonne, que vous retrancheriez jusqu'à vôtre femme, pour en épargner les habits.

PERSILLET *se laissant aller dans un fauteuil.*

Ouf.

COLOMBINE.

Qu'est que c'est, Monsieur; vous trouvez-vous mal?

PERSILLET.

Juste Ciel!

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc? sont-ce des vapeurs? est-ce la goutte?

PERSILLET.

Pis que cela.

COLOMBINE.

Quoy? la migraine?

PERSILLET.

Encore pis.

CO-



**COLOMBINE,**

La colique peut être ?

**PERSILLET.**

Pis, vous dis-je.

**COLOMBINE.**

La Fièvre ?

**PERSILLET.**

Cent fois pis.

**COLOMBINE.**

La pierre donc ?

**PERSILLET.**

Pis million de fois.

**COLOMBINE.**

Hé, que diantre pouvez-vous tant avoir.

**PERSILLET.**

Cé que j'ay... ah !

**COLOMBINE.**

Ma foy, Monsieur, je perds patience.

**PERSILLET.**

J'ay...

**COLOMBINE.**

Achevez donc.

**PERSILLET.**

J'ay tous les maux ensemble, Colombine  
j'ay une femme ; & une femme qui me fait  
enrager.

**COLOMBINE.**

Ha, c'est donc là ou le bât vous blesse ?

Je ne m'étonne pas vraiment si vous avez  
le visage découffé, & le corps déchargé  
comme une Anatomie. Allez, n'avez-vous

point de honte de dire que Madame vous fait enrager, parce qu'elle vit en femme de qualité.

PERSILLET.

Dis plutôt, parce qu'elle vit en Coquette.

COLOMBINE.

En Coquette ! hé c'est ce que les gens délicats recherchent présentement. Il ne faut pas que les choses aillent dans l'excès. Mais je vous assure qu'une petite pincée de coquetterie, répandue dans les manières d'une femme, la rend cent fois plus aimable & plus appétissante.

PERSILLET.

Courage. Ta morale n'est pas mal éveillée.

COLOMBINE.

Je vous la soutiens belle & bonne, & si je ne parle qu'après ma mere qui étoit une merveilleuse femme sur ces matieres-là. Dieu veuille avoir son ame ; je luy ay ouï dire cent fois qu'il en est de la coquetterie comme du vinaigre : quand on en met trop dans une sauce, elle est piquante & insupportable ; quand il y en a trop peu, elle est si fade, qu'on n'en scauroit tâter ; mais quand on attrape cette mediocrité qui reveille l'appetit, on mangeroit ses doigts.

PER.

PERSILLET.

La Folle !

COLOMBINE.

Il en est de même d'une femme. Quand elle est coquette aux dépens de son honneur, sy, cela ne vaut pas le diable : quand elle ne l'est point du tout ; c'est encore pis, sa vertu semble confondue avec son tempérament, & vous diriez d'une beauté en letargie. Mais quand une belle se sent & qu'elle n'a d'enjouement que ce qu'il en faut pour plaire ; ma foy, Monsieur, c'est quelque chose de bien drôle de se voir agacé par le mérite d'une jolie femme. Franchement si j'étois homme, j'en voudrois parlà.

PERSILLET.

Ne serois-tu point de ces maris complaisans ; qui payent avec du brocard, ou d'autres nippes chaque caresse de leur femme, & qui se ruinent à la fin pour avoir de la bonne humeur ?

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle avec votre ruine. Pourriez-vous trouver dans Paris une femme plus ménagère ? Je vais gager que Madame cette année n'a pas dépensé vingt-cinq mille francs ; & si là dedans j'y comprends le linge.

PERSILLET.

Et mort non pas de ma vie, verray-je sans

me plaindre , dissiper tout mon bien par une creature qui ne m'a pas apporté un seul quart-d'écu en mariage ?

COLOMBINE.

Il vaudroit mieux , ma foy , bâti comme vous êtes , qu'une femme eût fait votre fortune.

PERSILLET.

Plaît-il ?

COLOMBINE.

Hé , Monsieur , faites-vous justice. Belle comme est Madame , vous êtes encore trop heureux qu'il ne vous en coûte que de l'argent.

PERSILLET.

Qu'est-ce à dire.

COLOMBINE.

C'est à dire que vous cherchez noise , & que si vous continuez a faire comme cela le tempête , à la fin je ne vous répondrois de rien , non. Une femme prend patience jusqu'à un certain point : mais quand on l'irrite , c'est un animal bien vindicatif.

PERSILLET.

Ce ne seroit pas morbleu à un homme comme moy qu'il se faudroit frotter . . . malepelle on verroit beau jeu.

COLOMBINE.

Ho , ne le prenez pas là. On a veu des aigrettes sur des têtes encore plus fougueuses que la vôtre , mais heureusement

ment pour vous Madame est sage.

PERSILLET.

Helas ! Dieu le veuille !

COLOMBINE.

Comment, Dieu le veuille ? est-ce que vous en doutez ?

PERSILLET.

Hé, hé, on doute toujours le plus tard que l'on peut de ces sortes de choses-là. Mais ne t'aperçois-tu pas d'un certain jeune Abbé qui vient fréquemment au logis, & qui...

COLOMBINE.

Qui ? l'Abbé Goguette ? ha, Monsieur, n'en prenez point d'ombrage. Il est sans conséquence, je vous réponds.

PERSILLET.

La bonne caution !

COLOMBINE.

Croyez-moy, je me connois un peu en gens. Premièrement c'est un garçon de qualité qui a dix mille écus de rente en bons Bénéfices, & qui est bien aise de manger son revenu avec quelque sorte d'éclat. Il voit tout ce qu'il y a de jolies femmes à Paris. Il joue gros jeu, son train est lesté : il a une belle maison, des meubles magnifiques, & un Cuisinier qui dame le pion au vôtre. Ha, le joly homme d'Abbé que c'est ! Je voudrois que Madame vous eût dit comme il fait bien les choses,

PERSILLET.

Ouf . . . . est ce que ma femme sçait cela ?

COLOMBINE.

Bon, ils ne bougent d'ensemble.

PERSILLET.

Tant pis, garre les aigrettes.

COLOMBINE.

Que vous en meriteriez bien une bonne paire ! Quand je vous dis qu'ils ne bougent d'ensemble, c'est avec une infinité d'autres femmes qui sont de leur partie.

PERSILLET.

Diab ! que ne t'explique-tu ?

COLOMBINE.

Révez-vous de croire que cet Abbé soit amoureux, parce qu'il fait de la dépense ? rien moins que cela. C'est qu'il a de l'ambition : & comme dans le monde on ne parvient à rien sans l'estime & l'approbation des femmes, il fait de son mieux pour les mettre de son parti. Il les promene, il les regale : aujourd'huy à l'Opera, demain à la Comedie. De l'air qu'il s'y prend, c'est un drolé qui s'avancera en fort peu de temps, & qui se va mettre dans une grande reputation.

PERSILLET.

Mais, Colombine, crois-tu qu'il ne se feroit pas autant de reputation en donnant une partie de son bien aux pauvres, qu'en

qu'en le mangeant avec des femmes ?

COLOMBINE.

Et d'où venez-vous, Monsieur ? Est-ce qu'on se fait Abbé pour donner l'aumône ? je pense que vous perdez l'esprit. N'est-ce pas une assez belle charité de faire vivre de pauvres diables de Parfumeurs qui ne gagnent plus rien avec les femmes, & qui mourroient de faim sans Messieurs les Abbez ?

PERSILLET.

Tu m'assure donc que je n'ay rien à craindre de ce côté-là ?

COLOMBINE.

Hé, fy, vous dis-je ?

PERSILLET.

Mais viens-ça... ne trouve-t-on point à redire de ce qu'il hante chez moy des gens d'une si haute volée ?

COLOMBINE.

Bon, c'est ce qui vous met en crédit. Vous devriez adorer Madame de ce qu'elle ne voit que la crème de la Cour. O ça parlons par raison. Quel cas feriez-vous d'une femme qui s'encanailleroit ?

PERSILLET.

Je ferois beaucoup de cas d'une femme qui ne verroit que le monde que j'amènerois chez moy.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, ne m'en parlez point.

C'est un grand honneur à un Bourgeois comme vous d'avoir tous les jours ce qu'il y a de plus grands Seigneurs à sa table.

PERSILLET *en colere.*

Vous êtes une sotte & une mal aprise de traiter de Bourgeois un Officier du Roy de l'ancien College. Apprenez, ma mie, que nôtre Corps est la pepiniere de la Noblesse ; que les enfans de mon fils Persillet seront Gentilshommes comme le Roy & que mon Epitaphe fera un jour encherir le marbre par les longues prerogatives dont elle sera chargée. Moy, Bourgeois ! voyez, je vous prie, la simplicité & l'impertinence ?

COLOMBINE.

Oh, dame, Monsieur, si vous êtes si pointilleux, il n'y a plus moyen de durer avec vous. Jamais de la vie je ne vous ai vu si herisson : vous piquez de tous côtez. Tantôt jalousie, tantôt avarice, tantôt lamentation sur ses malheurs du temps ; hé, mercy de moy, le chagrin doit-il entrer dans une maison aussi opulente que la vôtre ?

PERSILLET.

Tout ce qui reluit n'est pas or, Colombine. Je te dis encore un coup que je suis ruiné par la dépense de ma fille & de ma femme. Mon credit est usé, les bourses sont fermées ; je n'ay plus que deux cens mille



mille francs dans mes coffres ; & si Dieu ne m'assiste , faute d'argent , je donneray bientôt du nez en terre.

COLOMBINE.

Comment faute d'argent ? ne vous ai je pas dit cent fois , que j'ay un cousin Notaire qui vous en fera plus trouver que vous n'en pourrez prendre ?

PERSILLET.

Et quand me feras tu parler à ce cousin ?

COLOMBINE.

Ne vous tourmentez point. Il me viendra voir cette apresdinée. Vous sçavez bien comme on en use avec ces Messieurs là ?

PERSILLET.

Ho , je meneray cela du bel air.

COLOMBINE.

Adieu, Monsieur. *Elle revient sur ses pas.* A propos , Monsieur , n'allez pas dire à Madame que je vous ai parlé de cet Abbé. Il sembleroit que je m'amuserois....

PERSILLET.

Va ne crains rien . . . . Ecoute Colombine. Ne dis pas non plus à ma femme que je trouve à redire à sa conduite. Tu sçais qu'une femme . . . .

COLOMBINE.

Oh , pour ce coup je vois bien que vous ne me connoissez pas. Tenez , Monsieur , regardez-moy bien. Il faut assurément que

j'aye été faite quelque part en secret : car j'en suis trop amie.

## S C E N E.

### DU FINANCIER.

ARLEQUIN *en Financier, sous le nom de Persillet, tout chargé de rubans rouges.*  
COLOMBINE *en Veuve de qualité.*

COLOMBINE.

**H**A ! quartier, Monsieur Persillet, quartier. Hé, le moyen de tenir contre tant de feu ? l'amour en personne ne seroit pas si redoutable.

ARLEQUIN.

Ha, Madame, la sotte chose que d'avoir du bien !

COLOMBINE.

Le malheur est assez supportable.

ARLEQUIN.

Deux importuns ont retardé d'un quart d'heure l'honneur de vous voir, pour me faire un paiement de cinquante mille francs :

COLOMBINE.

A ce prix là, je souhaitterois qu'ils vous eussent retenu toute la journée.

A R.

ARLEQUIN.

Maugrebleu de la canaille. Si je ne me fusse échappé, un Marchand m'alloit encore faire un remboursement de dix mille écus.

COLOMBINE.

Voilà les fleurettes des gens d'affaires. Hé, bon Dieu! Monsieur, faut il prendre comme cela les choses à cœur? Il n'est que de recevoir en toute saison.

ARLEQUIN.

L'argent ne m'est rien en comparaison du plaisir de vous voir.

COLOMBINE.

Vous avez pour moy trop de bonté, & je ne merite pas.....

ARLEQUIN.

Madame, écartons d'abord les complimens. Je me donne au diable s'il y a homme au monde plus ennemy de la faribole. Voyez-vous, je pretens être de vos amis; & quand j'aime, rien ne me coûte.

COLOMBINE *à part*.

Nous allons voir cela tout à l'heure. (*se tournant vers Persillet*) Ha, Monsieur Persillet, que vous dites galamment les choses.

ARLEQUIN.

Le bien n'est fait que pour obliger ses amis.

COLOMBINE.

Le Joly tour d'esprit!

A R.

ARLEQUIN.

Il y a un tas de Coquins qui laissent pourrir l'or dans leurs coffres, plutôt que d'en faire un plaisir.

COLOMBINE.

La belle ame d'homme.

ARLEQUIN

Pour moy j'aime à donner; & je croirois traiter une femme de qualité en Grisetle, si je ne luy offrois que mille Louis d'or.

COLOMBINE.

Monsieur Perfillet, où prenez vous tant d'esprit? Car on voit peu de gens aujourd'huy s'expliquer en des termes aussi nobles & aussi touchans que les vôtres.

ARLEQUIN.

Madame, si un peu de fortune broyée avec beaucoup d'amour, pouvoit rendre un homme comme moy supportable.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, ne vous retranchez-point sur les airs d'une modestie outrée. Un homme comme vous est un homme fort aimable. Vous avez des talens à faire soupirer toute une Ville. Mais de mon naturel, je serois un peu jalouse, si je voyois votre merite partagé.

ARLEQUIN.

Ah morbleu, ne craignez rien: plus je donne, plus je veux donner.

COLOMBINE.

Voilà ce qu'on appelle un cœur fait au tour : Mais se peut-on fier à la tendresse d'un homme marié ? Cela est sujet à des cuisans retours.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ay jamais aimé ma femme.

COLOMBINE.

Quoy, belle comme elle est, vous ne l'adorez pas ?

ARLEQUIN.

Que vous êtes simple ! Est ce la beauté qui attache ? A cela près , Madame, vous pouvez m'aimer en toute sûreté.

COLOMBINE.

Je n'y ay déjà que trop de penchant. Mais vous sçavez , Monsieur , que ces sortes d'embarquemens sont beaucoup perilleux. Tout charme dans une passion naissante. Les assiduez , & les soins preparent d'abord le cœur d'une jeune personne : on fait agir ensuite l'empressement & les services. La liberalité s'en mêle , & à force de presens on acheve de seduire une ame que la reflexion abandonne , & que la raison devroit retenir. Un homme n'a pas plutôt touché le cœur d'une femme , qu'il tâche d'essayer son merite aupres d'une autre , se faisant toujours un plus grand plaisir de son changement que de ses conquêtes. Pour moy  
je

je vous l'avouë ; je ne le pardonnerois de ma vie à un homme qui ne m'aimeroit qu'en passant.

ARLEQUIN.

Fy, cela est bon à des Escrocs , qui ne cherchent qu'à filouter des cœurs. Nous autres Financiers, nous avons plus de conscience ; & jamais nous ne quittons la partie, que quand les gens d'épée nous debusquent. Hors cela, nous aimerions les femmes jusqu'à la lie.

COLOMBINE.

Je puis donc compter sur une persévérance éternelle ?

ARLEQUIN.

Les gens de nôtre profession aiment toujours & donnent toujours. C'est la rhétorique des Financiers.

COLOMBINE.

Ah, l'aimable caractère !

ARLEQUIN.

Je le croy du moins le plus persuasif. Écoutez, s'il ne faut que de l'argent pour vous en convaincre, j'en ay, grâces au Ciel, dans mes coffres.

COLOMBINE *à part.*

J'y vay faire une bonne brèche. (*prenant un air sérieux*) Vous me croyez, Monsieur, l'ame bien intéressée ; sçachez une fois pour tout que vous ne ferez avec moy que des dépenses de cœur, & que je vous seray plus

plus redevable d'un sentiment de tendresse,  
que de vingt bourses pleines d'or ( à part )  
Je mens pourtant bien serré.

ARLEQUIN. *prend la main de*  
*Colombine.*

Ha, Madame, comment reconnoître des  
choses qui, vont si droit au cœur?

LA VERDURE *Laquais entre, &*  
*parle à l'oreille de Colombine.*

COLOMBINE *bas au laquais.*  
Il n'est pas possible ! je m'en vais dans un  
moment.

ARLEQUIN.  
Qu'y a-t-il, Madame ? je remarque du  
trouble dans votre visage.

COLOMBINE.

Mon trouble est l'interprete de mon  
cœur ; je serois plus tranquille, si j'étois  
moins sensible à l'amitié que vous avez pour  
moy.

ARLEQUIN.

Veuve aimable, dois je en croire mes  
oreilles ?

LA VERDURE *parlant encore tout bas à*  
*Colombine, mais d'un air plus effaré.*

Madame, ils font un bruit de diable, &  
veulent tout enlever.

COLOMBINE *à demy haut.*

Il faut les empêcher.

ARLEQUIN.

Ah, pour le coup, vous êtes trop in-  
qui-

quiete. Parbleu je sçauray ce que c'est.

COLOMBINE.

Cela ne merite pas votre attention. Ce sont des bagatelles de ménage, dont on me rend compte de moment en moment.

ARLEQUIN.

Il y a quelque chose de plus. Vous avez changé de couleur, & . . .

LA VERDURE *revenant sur ses pas.*

Madame, au moins je n'en suis plus le maître, ils veulent entrer à toute force.

LE SERGENT. *Les deux Recors entrent brusquement dans la Chambre, en forçant la Verdre.*

LE SERGENT. Ha pardy, Madame, vous ne l'entendez pas mal, de nous faire croquer le marmot dans votre anti-chambre, pendant que vous babillez tête à tête avec un galant.

COLOMBINE.

Ha, quelle insulte à une femme de ma qualité. . . . Coquins, si mon frere étoit icy, vous ne descendriez que par la fenêtre.

LE SERGENT. Ho, c'est par la fenêtre que vous dites. *(en se retournant vers les deux Recors)* Messieurs, faisons nôtre charge. *(Il écrit & dicte)* Delà nous nous sommes transportez dans une grande chambre dorée . . . .

A R-



ARLEQUIN.

Messieurs , avant que de passer outre , encore faut - il sçavoir les causes de la saisie ?

COLOMBINE.

Ah , Monsieur Persillet , voir détendre ma chambre pour une somme que je ne dois point !

ARLEQUIN.

Diable , ce seroit pour faire pendre le Sergent.

LE SERGENT *écrivait & dictant.*

Plus , un grand miroir à bordure d'argent , & deux paires de chenets du même métal , du même métal

COLOMBINE *à Arlequin.*

Je vais vous dire en deux mots la persécution qu'on me fait. Le pere de feu Monsieur Kербadec mon mary avoit prêté soixante mille francs à un de nos voisins . . . Retenez bien soixante mille francs ; car c'est sur quoy tout roule.

ARLEQUIN.

Diable , la somme est forte.

COLOMBINE.

Ho ! mon mary étoit furieusement riche. Il est arrivé depuis ce temps-là qu'un de ses oncles en mourant luy a laissé beaucoup de bien , & raisonnablement de dettes.

ARLEQUIN.

Il se seroit bien passé de cela.

CO-

## COLOMBINE.

Depuis la mort de cet oncle , mon mary a toujours fait grande dépense , & pris à credit par tout où il en a pû trouver : car vous sçavez, Monsieur, qu'il faut soutenir sa qualité.

## ARLEQUIN.

Bon , à qui le dites vous ?

## COLOMBINE.

Il se trouve aujourd'huy que j'ay affaire à des brutaux de Marchands qui ont l'effronterie de me demander quarante-cinq mille livres , & si il n'y a guere que quinze ans que leurs parties sont arrêtées.

## ARLEQUIN.

Hé , sy , Monsieur l' Huissier : Voilà une surprise qui crie vengeance.

## COLOMBINE.

Voyant que je suis tourmentée par des gens emportez ; j'ay pris un Arrêt de défense , parce que le voisin à qui l'on a prêté vingt mille écus de la succession de cet oncle .... Vous voyez bien que c'est quatre fois plus qu'il ne m'en faut pour me tirer d'intrigue.

## ARLEQUIN.

Il n'y a pas là le mot à dire.

## COLOMBINE.

Cependant comme mon Arrêt ne sera signifié que demain , par malice on me fait  
au-

aujourd'hui l'insulte dont vous êtes le témoin.

ARLEQUIN.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va la chicane! ; *se tournant vers l'Huissier* Monsieur l'Huissier, ce ne sont donc que quinze mille écus qui vous amènent?

LE SERGENT.

Il y a encore outre cela les frais & mises d'exécution.

ARLEQUIN.

Vous contenterez-vous de mon billet, payable au sortir d'icy?

LE SERGENT.

Pour la forme, Monsieur, il nous faut droit un gardien.

ARLEQUIN.

Si vous me croyez solvable....

LE SERGENT.

Ah, Monsieur, vous en parlez honnêtement.

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur l'Huissier, voilà trois Louis d'or sans conséquence. Prêtez-moy votre plume que je vous fasse mon billet.

COLOMBINE *d'un air chagrin pendant qu'Arlequin écrit,*

Est ce pour vous moquer de moy, Monsieur Perfillet, que vous me faites la confusion de....

AR.

ARLEQUIN.

Volà une belle bagatelle!

COLOMBINE.

Le lendemain de mon Arrêt, au moins, je vous rends votre argent.

LE SERGENT à Colombine,

Vous voyez bien, Madame, que j'ay supercedé à la considération de Monsieur. *(se tournant vers Arlequin)* Au sortir de ceans, Monsieur, irez-vous tout droit à votre logis!

ARLEQUIN.

L'argent est tout compté, allez vous en toujours devant. *(se tournant vers Colombine d'un air tendre)* Je suis au desespoir ma belle Dame, du chagrin qu'on vous a fait pour une veuille.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur Perillet, ne m'en parlez point. Votre generosité me donne mille fois plus d'ennuy, que l'outrage qu'on vient de me faire.

ARLEQUIN.

Hé, fy, Madame, fy... cela ne vaut pas la peine d'y songer.

COLOMBINE.

Que je suis malheureuse de ne pouvoit agir que par reconnoissance! Maudite saisie! falloit il m'ôter le plaisir d'une tendresse desintereffée! Et pourquoy mon cœur n'at-il pas eu le loisir de se faire connoître tel qu'il est?

A R-

ARLEQUIN.

La belle fierté d'ame! Vive les femmes de qualité pour les beaux sentimens!

COLOMBINE.

Que direz-vous de moy, Monsieur Per-  
sillet d'avoir accepté si volontiers l'offre que  
vous m'avez faite? Je mourrois de douleur  
si je n'étois seure de vous rendre bien-tôt  
votre argent. (*le regardant d'un air languis-*  
*sant*) encore pourveu que ma liberté ne  
diminuë rien de l'estime que vous avez pour  
moy.

ARLEQUIN.

Dites de l'amour, Madame, dites de l'a-  
mour. (*se jettant à ses pieds*) Ne voyez  
vous pas que vos charmes m'ont criblé  
l'ame.... Et que sans un prompt se-  
cours....

MEZZETIN *se disant frere de Colombine,*  
*entre l'épée à la main.*

MEZZETIN.

Un homme aux pieds de ma sœur!

COLOMBINE *courant devant son frere*  
*pour l'arrêter.*

Mon frere, quel emportement?

MEZZETIN.

Par la mort, je ne survivray pas à un tel  
affront. Allons, l'épée à la main, ou je te  
tuë.

C

AR-

ARLEQUIN.

Monsieur, je n'en porte jamais.

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas, mon frere, que c'est un homme de qualité qui me recherche en mariage; (*se retournant vers Persillet*) Il faut lui dire cela pour l'appaiser.

ARLEQUIN.

Ouy, je vous en prie.

MEZZETIN.

Cela étant, qu'il vous épouse tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Comment diable, l'épouser! J'en ay déjà trop d'une. Ah Ciel! je suis un homme perdu.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Hé paix, je démêleray bien la fusée. (*à son frere*) mais encore mon frere, faut-il bien donner le temps de dresser un contrat.

MEZZETIN.

Qu'a cela ne tienne. Je vais envoyer querir le Notaire. *Il sort.*

ARLEQUIN *après qu'il est sorti.*

Diab!e., que les Bretons ont la tête chaude!

COLOMBINE.

Oh pour cela de notre race nous aimons trop l'honneur. Il faut pourtant qu'il ait encore quelque chose en tête. Vous ver-

rez

rez qu'il aura perdu au jeu les dix mille francs qu'il toucha avant hier.

ARLEQUIN.

Hò , qu'à cela ne tienne que nous ne soyons bons amis. Voilà heureusement une bague de deux mille écus , & une lettre de change de quatre cens pistoles , que vous me ferez le plaisir de luy offrir. Diable , il ne faut pas souffrir un esclandre pour une bagatelle. Ces étourdis là ne sçavent guere souvent à qui ils en ont.

COLOMBINE *en regardant la bague & la lettre.*

Ah quelle augmentation de chagrin ! Quoy , combler toute ma famille de bontez ! *(faisant feinte de rendre le diamant & la lettre)* Non , je ne scaurois m'y résoudre.

MEZZETIN *qui revient.*

Ma sœur , voicy le Notaire qui arrive , Convenez de vds faits avec Monsieur : car le Contrat signé , il faut conclure le mariage.

ARLEQUIN.

Cela passe la raillerie,

COLOMBINE,

Allez , mon frere , vous êtes un emporté. Est-ce un affront pour vous & pour moy d'être considérée d'un homme de mérite.

ARLEQUIN.

Ah Madame !

COLOMBINE.

Ne suis-je pas maîtresse de mes actions & de mon cœur ?

ARLEQUIN.

Bon.

MEZZETIN.

J'en conviens : mais, Monsieur, étoit à vos genoux.

COLOMBINE.

Je ne suis pas, ce me semble, encore si déchirée ; & un homme de qualité peut soupirer à mes genoux, sans que vous y trouviez à redire.

ARLEQUIN *à part.*

Elle s'y prend mardy bien.

COLOMBINE.

Vous êtes un étourdy, mon frere, de ne pas mieux reconnoître l'honneur que Monsieur nous fait.

ARLEQUIN.

Madame !

COLOMBINE.

En parlant tout à l'heure de vos chagrias & de l'embarras où vous êtes pour avoir perdu votre argent ; Monsieur, le plus obligeamment du monde m'a mis, malgré moy, une bague & une lettre de change entre les mains, dont il vous prie de vous servir.

MEZZETIN.

Mais, ma sœur, si c'est une recherche  
legi-



legitime, vous ne trouverez aucune résistance de ma part.

ARLEQUIN.

Comme vous pouvez croire, Monsieur je ne m'y présenterois par sur un autre pied. Allez, recevez ma lettre de change, & que j'aye l'honneur d'être de vos amis. Afin que vous l'entendiez, je ne pretens entrer dans votre famille que par la bonne porte.

COLOMBINE.

Mon frere, encore si vous marquez un peu de Chagrin de vous être emporté sans raison ?

MEZZETIN.

Ma pauvre sœur, prie Monsieur de l'oublier. Pour moy, j'en ay une telle honte que je n'y songeray de mes jours.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop genereux, Monsieur. *Mezzetin s'en va.*

COLOMBINE.

Ecoutez, franchement il a une delicateffe sur ma conduite qui n'est pas concevable. Si un homme m'avoit baisé le bout du doigt. & que cela vint à sa connoissance, il luy passeroit son epée au travers du corps sans misericorde. Vous étiez un homme perdu, si je n'eusse tourné votre visite du côté du mariage.

ARLEQUIN.

Quel plaisir d'être aimé d'une femme judicieuse ! Mabelle, votre cœur ne m'accordera-t-il point quelque menu suffrage d'amitié ? (*Il veut l'embrasser.* Ah si mon ardeur se pouvoit flatter.

COLOMBINE.

Vous n'y songez pas, Monsieur Persillet. Que deviendrons-nous si mon frere alloit rentrer.

ARLEQUIN.

Adieu donc, venue aimable.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Est ce la peine de se dire adieu pour se revoir demain ?

ARLEQUIN.

Adieu donc jusqu'à demain. Il faut avoüer que les femmes de qualité ont bien de la peine à se rendre. Il n'en échappe pourtant guere à nous autres Financiers.



SCE-

~~~~~

SCENE.

DU NOTAIRE.

ARLEQUIN *en Notaire*. PERSILLET.
COLOMBINE, UN LAQUAIS.

C'est un nommé Monsieur de la Res-
source.

PERSILLET.

Monsieur ?

LE LAQUAIS.

Monsieur de la Ressource, Notaire, qui
demande à vous parler.

PERSILLET.

Est-il là ?

LE LAQUAIS.

Le voicy qui monte.

COLOMBINE.

Monsieur, voilà mon cousin le Notaire,
qui vous vient offrir ses services.

PERSILLET *en l'embrassant*.

Ah, mon cher Monsieur, soyez-le bien
venu.

ARLEQUIN.

Ma cousine, Monsieur, m'ayant fait dire
que mon petit ministère vous pouvoit être

utile , je viens vous en marquer ma joye ,
& vous prier de compter sur moy , comme
sur un homme plein d'expediens & de faci-
lité pour toutes sortes d'affaires.

COLOMBINE.

Monsieur , mon cousin n'est pas le plus
vieux de tous les Notaires : mais je puis dire
que c'est celui qui gouverne les meilleures
bourses ; & en fait de Notaires , je pense
que c'est le grand talent. Il m'a promis qu'il
ne prendroit rien pour mon contrat de
mariage ; *(elle luy passe la main sous le men-*
ton,

ARLEQUIN.

Que tu es folette , cousine ! *(vers Per-*
sillet) Monsieur , en êtes-vous bien con-
tent ?

COLOMBINE.

Voyez , je vous prie ! est ce que je suis
fille à mécontenter quelqu'un ?

PERSILLET.

C'est une fort bonne enfant : ma femme
en est tres-satisfaite. Elle a parfois les peti-
tes humeurs : mais la jeunesse , comme vous
sçavez....

COLOMBINE.

Hé non , c'est que la vieillesse n'a pas les
siennes. Mon Dieu , Monsieur , ne parlons
point de nos humeurs ; il en est encore de
plus insupportables que la mienne. Je m'en
vais , voilà Madame qui m'appelle. Adieu
mon

mon cher cousin. (*en s'en allant, bas à Arlequin*). Faites un peu là votre charge.

ARLEQUIN.

Je ne m'endormiray pas.

PERSILLET.

C'est bien le meilleur cœur de fille qui soit au monde.

ARLEQUIN.

Ca, Monsieur, que pouvons-nous faire pour vos intérêts ?

PERSILLET.

Laquais, tirez des fauteuils. Qui que ce soit qui me demande, que le Portier dise que je n'y suis point. (*Il le rappelle*) Fermez la porte de mon cabinet ; & qu'on ne vienne icy que quand j'appelleray. (*Le Laquais sort.*) Monsieur de la Ressource, mettez-vous, s'il vous plaît, dans ce fauteuil auprès de moy.

ARLEQUIN.

Ha, Monsieur.

PERSILLET.

Je ne vous souffriray pas là, Monsieur, assurément.

ARLEQUIN.

De peur d'être incommode, je vous obeïs. (*il se met dans le fauteuil.*)

PERSILLET.

Je ne sçay, Monsieur, si j'ay l'honneur d'être connu de vous ?

C S.

AR-

ARLEQUIN.

Est-il quelqu'un dans le monde qui puisse ignorer le nom, la qualité, le mérite & la fortune de Monsieur Persillet ; Toute la terre convient que vous êtes en même temps le plus honnête & le plus libéral de tous les hommes.

PERSILLET.

Quand on est né quelque chose, on ne se dément guere.

ARLEQUIN.

Vos vertus, Monsieur, vous font admirer.

PERSILLET.

Les complimens mis à part, parlons tout de bon d'affaires.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers. De quoy s'agit-il ?

PERSILLET.

Monsieur, la vie est courte ; & un homme qui a plusieurs enfans à pourvoir, n'est pas seur de les établir avant sa mort. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur.

PERSILLET.

Pour sortir de ce monde avec quelque sorte de satisfaction, je voudrois donner cent mille écus en marage à ma fille. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur.

PER.

PERSILLET.

Je voudrois avec cela donner à mon fils Persillet une petite charge de deux cens mille livres , seulement pour commencer. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Cela est tout clair.

PERSILLET.

Et comme on ne profite des bons marchés , qu'avec de l'argent comptant , je ferois bien aisé d'avoir dans mes coffres cinq à six cens mille livres pour l'acquisition d'un Duché que je couche en joue. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Tres bien , Monsieur.

PERSILLET.

Pour tout cela il me faudroit onze ou douze cens mille livres. Vous entendez-bien ?

ARLEQUIN.

Je vous entends de reste.

PERSILLET.

La question est , si vous me les pouvez faire trouver sur le champ , afin de sortir tout d'un coup de ces trois affaires-là avec honneur. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Monsieur , voicy l'endroit à peu près où la chose pourroit avoir besoin de quelque petite explication. Quand vous dites que

vous prétendez sortir d'affaires avec honneur, est-ce à l'égard du Notaire qui fera prêter l'argent? car avec nous, on ne sauroit parler trop précisément.

PERSILLET *à part.*

Voicy un maître Compagnon. (*se tournant vers Arlequin*) Ce que vous dites est de bon sens. Aussi pretens-je vous donner vingt cinq mille écus pour vos peines. Vous entendez-bien?

ARLEQUIN.

Non. Vous êtes encore obscur.

PERSILLET.

Hé bien, cent mille francs?

ARLEQUIN.

Vous ne faites que beguayer,

PERSILLET.

Quoy, cinquante mille écus?

ARLEQUIN.

Cela commence à prendre forme de discours.

PERSILLET.

Je voy bien, mon Compere, que vous êtes butté à deux cens mille francs.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur, que diroit on de moy dans le monde, si je me passois à deux cent mille francs pour faire trouver un million? Hé sy, il faudroit que je fusse un fripon, un miserable. Graces au Ciel jusqu'à present j'ay vécu avec un peu d'honneur; & depuis
que

que je suis en charge , je ne croy pas qu'on me puisse reprocher d'avoir jamais moins pris de reconnoissance que le tiers des sommes que j'ay fait prêter ; & si , quand ce sont des enfans de famille , cela va bien quelquefois à la moitié , ouy.

PERSILLET *à part.*

L'abominable homme !

ARLEQUIN.

Mais il vous faut tout dire. C'est que moyennant cela je fournis d'expediens à ceux qui empruntent , pour ne rendre jamais , si bon ne leur semble.

PERSILLET.

Malepeste , c'est bien quelque chose.

ARLEQUIN.

Quand vous me connoîtrez , vous verrez que je suis d'un bon usé & d'un bon commerce. Je puis me dire sans vanité le Medecin de toutes les fortunes delabrées du Royaume ; & dans ma profession je suis sans contredit le plus employé pour les affaires delicates :

PERSILLET.

Qu'appellez-vous , Monsieur , les affaire delicates ?

ARLEQUIN.

Diabie , vous demandez-là le fin de nôtre métier. Les affaires delicates , Monsieur , c'est de sçavoir à point nommé vieillir un hipoteque , corriger un testâment , amaigrir

une obligation, mettre sur pied une contre-lettre; & par-dessus cela avoir toujours de reserve plusieurs bons modeles de banqueroute. Rien n'est si couru presentement.

PERSILLET *à part.*

Voilà justement ce que je cherche. (*au Notaire*) De la maniere dont vous arrangez vos talens, je vous croy sans flaterie un des Notaires de Paris le mieux assorti.

ARLEQUIN,

Un peu de resolution & d'habitude m'ont mis dans la passe où je suis.

PERSILLET.

Mais à propos de banqueroute, tenez-vous que-cela puisse rétablir les mauvaises affaires d'un homme? Ce seroit un beau secret.

ARLEQUIN.

Il est infallible. C'est ce qu'on appelle Permetique des gens ruinez, Par exemp'e, si vous étiez en cet état là, le Ciel vous en preserve.

PERSILLET *à part.*

J'en suis plus près qu'on ne pense.

ARLEQUIN.

Il faudroit mettre du côté de l'épée le million que vous cherchez pour marier votre fille, acheter un Duché, & établir votre fils. Dans le credit où vous êtes, voilà trois hameçons capables de prendre toutes les
dup-

duppés de Paris: car afin que vous l'entendiez, quand on veut faire son coup, il faut être dans cette odeur de fortune & d'opulence.

PERSILLET.

Il ne faut donc pas attendre à l'extrémité.

ARLEQUIN.

Nenny, diable, nenny. Dès que le credit chancelle, il n'y a plus rien à faire. Mais quand tout vous rit, & que le monde est bien infatué de vos richesses, il faut prendre à toute main l'argent qu'on vous offre, faire grande dépense à l'ordinaire; & puis un beau matin, après avoir mis tous vos meilleurs effets dans une cassette, déloger à petit bruit, & donner ordre à votre Portier de dire à tout le monde qu'on ne sçait où vous êtes allé. A cette nouvelle, ceux qui ont prêté le million s'allarment, la frayeur les prend; d'abord ils proposent de perdre le tiers de leur dû. A cela mot, point de réponse. Ils s'assemblent, ils vont, ils viennent, ils se tourmentent. A la fin, désolés de votre absence, & ne sçachant sur quoy se venger, ils font dire sous-main qu'ils perdront les deux tiers, si on veut assurer l'autre. Ho, quand ils se mettent comme cela à la raison, on entre en pour-parler: On écoute, on négocie; & enfin après un bon contrat bien & deuëment homologué, vous revenez sur l'eau avec

sept

sept on huit cens mille livres d'argent comptant, & tous vos meilleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence une seule fois en sa vie ; n'est-il pas pour jamais au-dessus de ses affaires ? Voilà comme je parlerois à mon frere, si j'en avois un.

PERSILLET.

Ah, Monsieur de la Ressource, que vous êtes bien nommé, & que j'ay de graces à rendre au Ciel de m'avoir adressé un homme de votre probité & de votre expérience !

ARLEQUIN.

Comment, Monsieur, mon discours vous auroit-il ému ?

PERSILLET.

Il a bien fait plus. Il m'a tellement persuadé, que je croy qu'un bon pere de famille est obligé en conscience de faire banqueroute au moins une fois en sa vie, pour l'avantage de ses enfans. Il n'y a point à cela de milieu. Allons, touchez-là. Il est trop juste de vous donner le tiers des sommes que vous me ferez prêter.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, vous allez avoir le million dans vingt-quatre heures.

PERSILLET.

Monsieur de la Ressource, le secret au moins, je vous en prie

ARLEQUIN.

Il ne nous faut pas recommander cela.

Jouez

Jouez seulement bien vôtre rôle ; & quand je vous enverray quelque une de mes bonnes bourfes, ne marquez aucun besoin d'argent ; & sur tout ne paroissez pas avoir aucune relation avec moy

PERSILLET.

Laissez-moy faire.

ARLEQUIN.

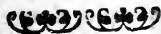
Dans six semaines ou deux mois , vous conviendrez qu'une banqueroute & un coup d'épée dans l'eau , ne sont quasi que la même chose.

PERSILLET.

Dieu vous en veuille ouïr. Du commencement je croyois cet homme-là un fripon : mais ma foy il faut luy remettre l'honneur sur la tête , & demeurer d'accord qu'il a de grandes lumieres... Ha le bel esprit ! *(voyant que le Notaire fait des civilitez à un laquais)* Hé fy , Monsieur de la Res-sourçe , vous moquez-vous de faire des civilitez à ce coquin-là ? Ce n'est qu'un la-quais.

ARLEQUIN.

C'est pour cela que je prens mes mesures de loin. On ne sçait pas ce que ces Messieurs-là peuvent devenir un jour.



OSO OSO OSO OSO OSO

S C E N E

DE LA TOILETTE.

ISABELLE à la Toilette. COLOMBINE la coëffant.

ISABELLE.

HO, ne m'en parle point, Colombine. C'est un tres-grand malheur que nôtre naissance ne dépende pas de nous.

COLOMBINE.

O ça, avec vos pestes de morales, vous voilà Dieu mercy coëffée tout de travers. Et de quoy diantre vous plaignez vous? Vôtre pere est un Crefus. Vous avez plus d'amans qu'il n'y a d'heures à la journée. Sept ou huit sortes de maîtres vous sifflent depuis le matin jusqu'au soir. Tel jour, tel habit. Trois bons laquais après vôtre queue. Voila-t-il pas une fille bien malade pour se plaindre?

ISABELLE.

Il me semble que mon ascendant me promettoit quelque chose de plus.

COLOMBINE.

Que je vous en sçay bon gré avec vos montans & vos descendans! Vous êtes fille de vôtre pere, une fois; il faut vous en te-

nir

nir là malgré vous & vos dents.

ISABELLE.

C'est ce qui me desole, Colombine... Ah, si tu sçavois combien le nom de mon pere me mortifie! Je me sens le cœur bien placé, j'ay l'ame d'une Princesse, mon visage ne dément point mes sentimens, il n'y a que ce maudit nom de Persillet qui défigure tout mon merite.

COLOMBINE.

Hé bien, mariez-vous; c'est le moyen de changer de nom à coup seur?

ISABELLE.

Ouy, mais mon horoscope me fait peur du mariage.

COLOMBINE.

Faites-vous donc Religieuse.

ISABELLE.

Tu te moque de moy, Colombine... Religieuse avec le bien que j'ay! A te dire le vray, si je trouvois un homme tel que je pourrois le souhaiter...

COLOMBINE.

Un Empereur Romain, par exemple?

ISABELLE.

Je ne dis pas peut-être que je n'écoutasse une proposition.

COLOMBINE.

On vous en devroit de reste?

ISABELLE.

Je te jure que je n'ay aucune sensibilité pour

pour l'homme ; & que s'il en falloit venir là , la seule bien-seance du monde m'y entraineroit.

COLOMBINE.

La pauvre petite ; Et mercy de moy , ne vous déferez-vous jamais de vos jargons de precieuses ? quand vous en viendrez là vous ferez comme les autres. Mademoiselle je ne suis pas devine : mais je gagerois que vous avez le cœur encore plus tendre que moy : & si , je ne l'ay pas de bronze.

ISABELLE.

Tu crois cela Colombine ?

COLOMBINE.

Oh , je croy que vous avez plus d'envie d'être mariée que moy. Vous en allez demeurer d'accord tout à l'heure . . . More , apporte-moy un manteau , une écharpe , une perruque & un chapeau du frere de Mademoiselle. Pendant que nous sommes en liberté , il faut que je fasse la folle. Je veux contrefaire un de ces soupirans du bel air.

ISABELLE.

Tu as des faillies impayables.

COLOMBINE.

Si j'avois le loisir je serois trop drolle : mais ma foy il y a tant d'ouvrage pour moy au logis , que je n'ay pas le temps de rire.

ISABELLE.

Mais encore , comment t'appelleray-je ;

CO-

COLOMBINE.

Vous m'appellerez Chevalier O ça tenez-vous bien sur vos gardes. Je vous vais ma foy pousser des fleurettes aussi franches....

ISABELLE *rit.*

COLOMBINE.

Vous riez. Si Dieu m'avoit fait homme, j'aurois été un dangereux pendart. . Allons, allons morbleu des airs de conquête. More, ferme la porte de l'anti-chambre, de peur qu'on ne me vienne interrompre dans mes plaisirs. *(elle sort un moment après pour prendre une perruque d'homme.)*

ISABELLE *seule.*

Je ne pense pas que dans le monde il y ait une aussi folâtre créature. Après tout, elle a raison de ne point prendre de chagrin. C'est un poison pour ceux qui s'y abandonnent.

COLOMBINE *en habit de Chevalier.*

Ce n'est ma foy pas sans peine, Mademoiselle, qu'on parvient à votre appartement.

ISABELLE.

Comment donc Chevalier?

COLOMBINE.

Si votre brutal de Portier avoit des chaufses froncées, on le prendroit pour un Suisse... Sçavez-vous qu'il y a deux heures, au pied de la lettre, que je suis à votre porte, & que
ce

cem aroufle là n'auroit point ouvert , si je ne m'étois avisé de dire que j'étois de vos parens ?

ISABELLE.

C'est à dire, Chevalier, que vous avez coqueté toute l'apresdinée, & que les heurres à ma porte sont de vôtre invention.

COLOMBINE.

Tenez-moy pour un coquin si je vous ments A propos vous ay-je dit que je vous aime ?

ISABELLE.

Cela n'est pas encore parvenu jusqu'à moy.

COLOMBINE.

Nous autres gens de Cour, nous sommes tellement dissipés, que tres-souvent il faut qu'on nous devine Vous avez pourtant d'assez bons petits airs ; & je vous trouve d'un fleury qui touche.

ISABELLE.

Ha fy, Chevalier, ne me regardez point. Je ne suis point aujourd'huy une personne. Tous mes airs sont déconcertez : voilà deux nuits que je suis malade comme une bête, ce qu'on appelle à ne pas fermer l'œil. Vous croyez bien qu'on n'est pas jolie après une si grande déroutte de santé, & que l'insomnie n'a jamais accommodé un visage.

COLOMBINE.

Ha pour le coup. Mademoiselle, vous
vous

vous moquez de moy. Vous avez, Dieu me damne, plus de santé qu'il ne m'en faut. Tout ce que je crains, c'est que vôtre maladie ne soit au cœur. Aimable comme vous êtes, il n'est pas possible que vous n'ayez quelque passion dans l'ame.

ISABELLE.

Ah Chevalier, l'horrible mot? A moy de la passion?

COLOMBINE.

Ecoutez, si cela est, cachez moy si bien mon rival, que je ne le découvre pas. Car je veux que cinq cent diables m'entraînent, si....

ISABELLE.

Quoy Chevalier, vos êtes jaloux?

COLOMBINE.

Comme un diable, je n'ay que cette bonne qualité-là.... Mabelle, me ferez-vous soupirer encore long-temps?

ISABELLE.

Vous n'avez pas encore commencé.

COLOMBINE.

Vous ne comptez donc cette visite-cy pour rien. Prenez-vous du tabac quelque-fois? J'en ay qui fait honte à l'ambre.

ISABELLE.

Quelle grossiereté! du tabac à des femmes!

COLOMBINE.

C'est pour vous montrer que je n'ay point de

de réserve avec vous. Quand vous donneray je à souper chez Lamy ?

ISABELLE.

Vous perdez le respect, Chevalier. Une fille de qualité au Cabaret ?

COLOMBINE.

Ho, s'il vous plaît. Lamy n'est point un Cabaret; c'est un Traiteur de conséquence. J'en mene tous les jours chez luy d'aussi scrupuleuses que vous.

ISABELLE.

Quoy, des femmes sont assez sottes pour aller manger au Cabaret ?

COLOMBINE.

Si c'est une sottise, dites plutôt qu'il est des hommes assez fots pour y mener leurs femmes. Il n'y a pas de mode plus nouvelle présentement. On commence à accoquiner les maris à les mettre dans les parties; Comme ils se croient de tout, ils ne se défient de rien: cependant il y a des endroits où on ne les mene pas.

ISABELLE.

Mais pourquoy tant faire la guerre à ces pauvres maris ?

COLOMBINE.

C'est que la plupart sont des goulus, qui ne veulent de femmes que pour eux. Ils ont beau faire, on en croquera toujours quelques-unes à leur barbe. Pour moy je
n'ay

n'ay jamais fait de ces friponneries là. Je n'en veux qu'aux filles

ISABELLE.

Cen'est pas le plus mauvais party.

COLOMBINE *en luy basant la main.*

Ha, ma belle, qu'il me feroit doux d'émouvoir vôtre tendresse, & d'être l'objet de vos premiers feux!

ISABELLE.

Le sentez vous comme vous le dites?

COLOMBINE.

Le diable m'emporte si je ne donnois ma vie pour être aimé de vous.

ISABELLE.

Aime-t on comme cela d'emblée, Chevalier;

COLOMBINE.

C'est la mode de la Cour; & après tout je la crois la meilleure..... Ne m'amusez point.

ISABELLE.

Vous voulez donc sçavoir à quoy vous en tenir?

COLOMBINE.

Je ne veux pas soupirer comme un Courtaut de boutique: mais je pretens que ma bonne foy doit m'épargner des démarches populaires qui retardent l'amour; & qui ne le persuadent point.. Ma chere, puisque mon cœur est plein de tout ce que vous valez.....

D

ISA-

ISABELLE.

Quelle flatterie! Plus je calcule mon mérite, moins je trouve d'endroits pour plaire.

COLOMBINE *en luy baisant la main.*

N'ayez pour tout talent que celui de m'aimer. C'est le lien des cœurs, c'est par là que mon ame comblée s'expliquera toujours trop foiblement, & de sa tendresse & de sa reconnoissance. (*Isabelle soupire*) Un soupir, c'est déjà quelque chose. (*se jettant à ses pieds*) Charmante belle, confirmez par un aveu sincere ce que vos regards languissans me disent si tendrement. Joignez aux promesses des yeux l'assurance de la voix. (*en se passionnant*) Un mot, ma chere, un seul mot de votre belle bouche.

ISABELLE *en se retournant amoureuxment*

Ah fy donc, Colombine: quel dommage que tu ne sois point garçon!

COLOMBINE *se relevant.*

Ne vous avois je pas bien dit que vous n'étiez pas de bronze. Vrayment ce seroit bien autre chose si j'étois homme.

On frappe à la porte, & la Scene finit.



SCE-



SCENES

FRANCOISES

DE COLOMBINE AVOCAT
POUR ET CONTRE.

SCENE

DU MARQUIS DE SBROUFADEL,
ARLEQUIN *en Marquis*. ISABELLE.

AH Marquis! quel relâchement de vi-
site! Ha pour cela on aime bien peu,
quand on deserte pendant trois jours.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte si je sçay comme cela
s'est fait. Ce qui est de vray, c'est qu'on
m'a trouvé à redire à la Cour. Vous sçavez
que sur ce pied là, on prend le party de faire
atteler six barbes à une chaise; & on se rend
au petit couché à toutes jambes.

D²

ISA.

ISABELLE.

Mais, Marquis, que pensez-vous de la Cour ?

ARLEQUIN.

C'est un étrange terrain. Un fat y avale bien des couleuvres.

ISABELLE.

Et à quoy vous divertissez-vous à ce charmant Versailles ?

ARLEQUIN.

Ma foy ; depuis que les duels sont défendus, j'ay bien des heures de reste.

ISABELLE.

N'y dit-t-on rien de nouveau ?

ARLEQUIN.

Pardonnez moy. On y parle d'y faire bâtir une sale de deux cent toises de large, pour faire le Carouzel à l'abry du soleil & de la pluye.

ISABELLE.

Deux cent toises de large !

ARLEQUIN.

Bon ! l'embarras n'est qu'à trouver des poutres de cette longueur là. A propos, on a créé une Charge en ma faveur ; & une Charge d'épée comme vous pouvez croire. Entre nous, j'ay toujours cru que la Cour feroit quelque chose pour moy. Ce n'est mardy point avec un peigne ny avec une tabatiere qu'on parvient en ce pais là : il y faut de cela. *Il se touche le front.*)

ISA-

ISABELLE.

Ah, quelle cruauté, Marquis, de ne pas
mander à vos amis la justice qu'on vous
rend !

ARLEQUIN.

A moins que d'être fanfaron, on ne s'a-
vise guere d'écrire à ses amis, ce que la
Gazette apprend à tout le monde.

ISABELLE.

Et bien, Marquis, quelle est cette
Charge ?

ARLEQUIN.

Ho, pour le coup, vous ne ferez pas une
simple Marquise ; & sur ce pied-là vous irez
du pair avec . . .

ISABELLE.

Hé, ne me faites point languir.

ARLEQUIN.

Puisque vous voulez le sçavoir ; on me
donne la Charge de Colonel general du Re-
giment de Limoges.

ISABELLE.

Mais, Marquis, il me semble que la paix
barre un peu les fonctions d'un Colonel.

ARLEQUIN.

Bon, la paix fait le beau de ma Charge.
C'est moy qui pique tous les Limousins
qui travaillent aux murailles du grand parc
à Versailles.

ISABELLE.

Ah, Marquis, la jolie Charge ! Avec cela

on donne dans le page à bon titre.

ARLEQUIN.

Cela mène à bout.

UN LAQUAIS *entrant.*

Mademoiselle, on demande à vous parler.

ISABELLE.

Ho pour cela, Champagne, il n'y a pas moyen de tenir contre vos impertinences. Je vous ay dit des fois sans nombre que je ne reçois point de visites quand Monsieur le Marquis est ceans.

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, vous me gonflezneur. Quelle preference!

LE LAQUAIS.

Ce n'est pas une visite, Mademoiselle, c'est une Fille de Chambre qui demande à vous servir.

ISABELLE.

Vous verrez que ce sera cette jeune enfant que la Comtesse de Megret veut mettre à mon service. Qu'on la fasse entrer.

ARLEQUIN.

Adieu. Je vais vous laisser faire votre marché en repos; *il veut s'en aller.*

ISABELLE *l'arrêtant.*

Non pas, s'il vous plaît; je pretens bien que vous m'aidiez à sortir d'intrigue.

COLOMBINE *entre.*

ARLEQUIN *la regardant.*

Voilà un fort bon petit air.

CO-

COLOMBINE.

Si quelque chose me peut consoler de ma mauvaise fortune, c'est l'espoir d'entrer auprès d'une Demoiselle aussi sage & aussi raisonnable que vous.

ARLEQUIN.

Elle n'est mardi point sotte.

COLOMBINE.

Madame la Comtesse de Megret, vous aura pu dire, Mademoiselle, que j'ay combattu long temps contre la honte d'entrer en condition, & que ma repugnance a cédé à l'honneur de vous rendre mes services.

ISABELLE.

Le joly tour d'esprit!

ARLEQUIN.

Celui du visage n'est pas moins drole.

ISABELLE.

Mon enfant, jeune & delicate comme vous êtes, j'apprehende qu'il n'y ait icy trop d'ouvrage pour vous. Il faut me coëffer, m'habiller, r'accommoder mes points & par dessus tout cela, nous avons quantité de linge à blanchir.

ARLEQUIN *bas à Colombine.*

Viens-t'en chez moy: je n'ay que trois chemises.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Mon âge & mon temperament ne me dispenseront jamais de faire tout ce que

vous me commanderez, Mademoiselle.

ISABELLE.

Cette fille là me charme. Qu'en dites-vous, Monsieur le Marquis ?

ARLEQUIN.

Hé, elle paroît avoir assez bonne volonté. (*bas à Isabelle*) Voulez-vous que je vous parle franchement ? Ce n'est point là votre fait: ce n'est qu'un enfant. Voilà justement une amusette pour mon Valet de Chambre, ou mon Maître d'Hôtel. Quand ces gueux-là sont une fois amoureux, Dieu sçait le train.

COLOMBINE *à part*.

Lâche coquin !

ARLEQUIN *à Isabelle*.

Prenez-moy une bonne grosse fille, laide & forte: Vous en ferez mille fois mieux servie. (*se tournant vers Colombine*) Je luy parle en votre faveur.

COLOMBINE.

Les gens de qualité sont toujours obligeans. (*à part*) Le maraut !

ISABELLE.

Vous avez beau dire: Cette fille là est tout à fait à mon gré, & je vais prier mon pere de trouver bon que je la prenne. Elle s'en va ; & quand elle a fait trois ou quatre pas, elle se retourne du côté du Marquis qu'elle a laissé seul avec Colombine, & dit: Marquis, pendant mon absence au moins, n'allez

de l'Avocat Pour & Contre - 81

n'allez pas faire le folâtre, ny vous éman-
ciper.

ARLEQUIN.

Quel outrage, ma Princesse! mon cœur
peut il estre sensible à la joye, du moment
qu'il vous perd de veü? (à Colombine apres
qu'Isabelle est partie.) Veux tu me croire?
ne te fourre pas dans cette peste de maison-
cy; tu y creverois en trois jours.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, on ne choisit point dans
l'extremité où je me trouve. Puisqu'on
m'a adressée ceans, il faut que j'y de-
meure.

ARLEQUIN.

Que tu es folle! Vien t'en demeurer
chez moy: tu seras adorée.

COLOMBINE.

Voilà-t-il pas de mes adóreurs! Une fille
seroit bien chanceuse de prêter l'oreille à un
homme qui se va marier!

ARLEQUIN.

C'est quand il y fait bon, ma mie. Aussi-
tost que j'auray touché mon mariage, je
te meuble une chambre d'un bout à l'autre:
Je te donne un petit laquais, & je t'habille,
il faut sçavoir. Va, va, ne refuse point ta
fortune. De tout ce qu'il y a de Marquis
en France, sans vanité, je suis un des plus
donnans.

COLOMBINE.

Folle qui s'y fie. Depuis l'histoire arrivée à une nommée Colombine, il pleuvoit des hommes que je ne voudrois pas en avoir ramassé un.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

COLOMBINE.

On m'a raconté que cette pauvre creature s'étant prise d'amitié pour un nommé ar-ar-Arlequin.

ARLEQUIN.

Quelle bête est ce que cet Arlequin ?

COLOMBINE.

On dit que c'est un maroufle, un cancre, un misérable qui devoit baiser les pas par où elle a passé.

ARLEQUIN.

Tu te moques ?

COLOMBINE.

Nenny, nenny, Monsieur : il n'y a point là de plaisanterie. Ce coquin-là malgré ses sermens & ses promesses a quitte Colombine, & depuis peu de jours s'est mis sur le pied d'un Marquis du bel air.

ARLEQUIN. *à part.*

Ouf.

COLOMBINE.

On dit qu'il est à la veille d'épouser la fille d'un Bourgeois qui a plus de trente mille écus.

AR.

ARLEQUIN.

Est-il possible ?

COLOMBINE.

Il est si bien possible, que la pauvre Colombine en est morte de douleur. Voyez après cela si on peut se fier à la parole des hommes ?

ARLEQUIN.

Franchement, il y a de grands scelerats dans le monde. Mais est-elle bien morte aussi ?

COLOMBINE.

Il n'est que trop vrai.

ARLEQUIN *à part.*

Tant mieux. (*à Colombine*) Ecoutez. Dans cette histoire-là, il y a du pour & du contre, ouy. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un homme est un fat, quand il ne préfère pas son bien à son plaisir. Puis qu'il n'aimoit plus Colombine, n'a-t-il pas bien fait de se pourvoir ailleurs. En amour comme en autre chose, les volontez sont libres.

COLOMBINE *se faisant connoître à Arlequin.*

Perfido, traditore, m'aurai negli occhi se non m'hai nel cuore.



~~~~~

# S C E N E.

## D U D O C T E U R.

COLOMBINE. *en Docteur* ARLEQUIN.  
COLOMBINE.

A Qui en voulez-vous ?  
ARLEQUIN.

Je cherche un certain....  
COLOMBINE.

Doucement. Si vous voulez parler, parlez congruëment, ou ne parlez point. Vous dites que vous cherchez un certain. Chercher est un verbe inquiet : & certain est un mot reposé. Ainsi par une diction barbare, vous confondez l'activité & le repos. Cela s'appelle en bonne Ecole *contrarium in objecto*.

ARLEQUIN.

Diable ! voicy un bel esprit, tout à fait. Ne sçauriez vous me dire ?

COLOMBINE.

En deux mots deux sottises. De toutes les constructions la plus vicieuse est celle qui commence par un temps supposé, ou par une interrogation douteuse : Première sottise. La seconde, plus sottise encore que la  
pre-



premiere, est l'irreverence contre ma capacite. Ne sçauriez-vous me dire? Quel soufflet à un homme de lettre! Comme s'il m'étoit permis, à moy d'ignorer quelque chose! à moy qui suis le mignon des Muses, le favory de la Grammaire, le rival d'Aristote! à moy l'Epitome! à moy l'Encyclopedie! à moy enfin le Microcosme de toutes les Sciences!

ARLEQUIN.

N'est-ce point là quelque Porc-épic de l'Université? Faites-moy la grace de me dire si vous êtes Docteur?

COLOMBINE.

Si je n'étois que Docteur, je ne serois pas grand' chose. Docteur, à proprement parler, n'est qu'un mot de parade, ou une belle enseigne à un méchant Cabaret. Ce n'est point le nom de Docteur, qui fait les gens doctes: mais il marque seulement qu'on le devroit être. Quand Averroës s'en explique, il dit qu'un Docteur pour l'ordinaire est une espece de macreuse, qui paroît chair, & qui n'est que poisson.

ARLEQUIN.

Comment donc faire pour n'y être point trompé?

COLOMBINE.

Il en faut juger comme des lapins.

ARLEQUIN.

A cause de leur fourrure peut-être?

Quelle chienne de comparaïson ?

COLOMBINE.

Je la tiens d'Anaxagore, que nous appel-  
lons le gouffre de l'esprit, & le magasin du  
bon sens. Ce grand homme pretend que  
pour juger sainement d'un lapin, il faut que  
le nez en décide. Quand il sent le geneêt &  
le serpolet, il est de vraye garenne: quand  
il ne sent que le chou, c'est un clapié. *A*  
*pari.* Quand on porte un Docteur au nez de  
la raison, s'il a le fumet des belles lettres,  
c'est un vray Docteur: mais quand il ne  
sent que l'école & l'argument, il ne passe  
parmy nous que pour un clapié. Voyons ce  
qui vous amene.

ARLEQUIN.

Monsieur, comme vous êtes un Docteur  
de vraye garenne, je vous prie de me donner  
votre avis sur mon affaire.

COLOMBINE.

De quelle nature est votre affaire; Est-  
elle de Fait? est-elle de Droit?

ARLEQUIN.

Il s'agit de deux mariages.

COLOMBINE.

De deux mariages! L'épouventable af-  
faire!

ARLEQUIN.

Je n'ay pourtant jamais été marié.

COLOMBINE.

Le Ciel vous a regardé d'un bon œil.

L'hom-

L'homme qui se marie, est appelé par Demostene l'ennemy de son repos, l'artisan de son malheur, & le bourreau de sa liberté; *jugulator libertatis.*

ARLEQUIN.

Mais ....

COLOMBINE.

On regarde un fiancé comme un aveugle qui touche le precipice du bout de son bâton, sans en être effrayé. De quelque côté qu'il se tourne, sa perte est infaillible: *undique angustia.* S'il prend une vieille, elle est avare, laide & insupportable. S'il prend une jeune, elle est étourdie, prodigue & coquette. S'il se marie pour du bien, sa fortune fait son supplice; & une riche laide a toujours lieu de croire qu'on l'a épousée, *non propter opus, sed propter opes.*

ARLEQUIN.

On m'accuse d'avoir deux femmes:

COLOMBINE.

Quel aveuglement de sacrifier sa raison à son plaisir & à son intérêt:

ARLEQUIN.

Et où Diable me suis-je fourré?

COLOMBINE.

Comment s'asseurer dans un naufrage perpetuel? *Iuxta serpentem nemo somnos securus capit.* Quel antidote contre la fureur des femmes? Quel remede contre leur

Ven-

Vengeance qui s'instale sans miséricorde sur la tête des pauvres maris? Si on s'en plaint, on est bizarre: si on le souffre, on est deshonoré.

ARLEQUIN.

Quand tous les diables y feroient, il faut que je me marie.

COLOMBINE.

*Non, auditur perire volens.* Quoy que vous vouliez absolument faire une sottise, c'est à moy à châtier par mes conseils une résolution si téméraire, & à éloigner le danger en vous le faisant connoître.

ARLEQUIN.

Je ne cours aucun risque. La fille que je prens, n'est jamais sortie de dessous l'aile du pere & de la mere: elle n'a jamais veu un homme en face.

COLOMBINE.

Tant pis, diable, tant pis. Une fille sans experience, est de tous les écueils le plus dangereux. Le pere & la mere, à force d'y surveiller, vous la livrent sage, mais elle n'est pas plutôt mariée, qu'elle se dédommage de la severité de sa famille; & pour peu qu'elle hante le monde, & qu'elle ait de pente à la galanterie, *vires acquirit eundo.* C'est un filet à sa source, & un torrent dans son progrès.

ARLEQUIN.

Il s'agit d'une nommée Colombine, qui me

me persécute, & qui . . . . .

COLOMBINE.

Oh, s'il ne s'agit plus de mariage, parlez.

ARLEQUIN.

Il s'en agit, Monsieur, & il ne s'en agit pas.

COLOMBINE.

S'il ne s'en agit, point, parlez: mais s'il s'en agit, ne parlez pas.

ARLEQUIN.

A l'égard d'Isabelle que j'aime & que je veux épouser, il s'agit tout à fait de mariage.

COLOMBINE.

C'est de cela que je vous deffens de me parler.

ARLEQUIN.

Mais à l'égard de Colombine qui m'aime, & que je n'épouseray jamais.

COLOMBINE.

Oh là dessus parlez tout à votre aise.

ARLEQUIN.

Graces au Ciel, à la fin on nous écouterà.

COLOMBINE.

Dites-moy, je vous prie, cette Colombine, est ce une des deux femmes que vous avez épousées?

ARLEQUIN.

Le Ciel m'en preserve. C'est une creature

ture que j'ay aimée à la verité : mais dès qu'on m'a parlé d'Isabellé avec trente mille écus.

COLOMBINE.

Dés ce moment là, vous n'en avez plus voulu ?

ARLEQUIN.

En ma place, Monsieur le Docteur, en auriez-vous fait moins. Les Docteurs sont aussi âpres à l'argent que d'autres. Colombine est jolie ; Isabellé est riche. Mais à présent un homme de qualité entre l'utile & le plaisant ne balance guere.

COLOMBINE.

Il ne manque donc que de l'argent à Colombine pour être votre femme ;

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Entre nous, le grand ressort du mariage, c'est l'argent ; une riche laide en efface toujours une belle.

COLOMBINE.

Il est vrai : *Auri sacra fames*. Cependant nous tenons parmi nous comme une maxime certaine, que l'égalité des mariages les rend heureux : *Si qua volet nubere, nubepari*. Or si vous me demandez mon conseil, il est bon de sçavoir les choses à fond. Aviez-vous engagé votre parole à Colombine ? vous étiez vous promis une foy mutuelle ?

ARLE-

ARLEQUIN.

Vrayement ouy, Monsieur un million de fois : mais il n'est point d'amitié que l'argent n'affomme.

Colombine se découvre, Arlequin tout epauvé s'enfuit.

~~~~~

PALAI DOYE.

LE JUGE. Plusieurs Conseillers.

ARLEQUIN sur la sellerie.

COLOMBINE dans ses habits plaidant sa cause.

COLOMBINE.

Messieurs, l'artifice dont se servent les filles pour parvenir au mariage, rend leurs amitez si suspectes, qu'un homme semble courir à sa perte, quand il songe à se marier. Autrefois on se laissoit charmer sur l'esperoir d'un amour sincere: aujourd'huy on se contente d'un peu de grimace interessée. L'union des cœurs faisoit par le passé la douceur des ménages: presentement l'opulence en fait tout le bon-heur; & s'il arrive, par miracle, qu'une femme aime son mary, c'est parce que son mary ne contredit

dit ny sa dépense ny sa conduite. Ce debut ,
Messieurs poroitra violent dans la bouche
d'une fille , qui devroit excuser les défauts
de son sexe : Mais la mauvaise foy des fem-
mes en general étouffe tellement la sincerité
de quelques-unes en particulier , que
je dois convenir, malgré moy, qu'il y en a de
rusées & d'artificieuses , pour faire valoir
celles qui sont ingenuës & de bonne foy.

ARLEQUIN.

Voilà de méchante prose.

COLOMBINE.

Je me trouve , Messieurs , dans le petit
nombre des filles , qui ne fondent leur fortune
que sur la satisfaction du cœur. Je suis
de ces malheureuses qui se font une loy
de leurs paroles , & un devoir de leurs
passion : Et de tous mes chagrins le plus
cuisant , & si je l'ose dire , le plus honteux,
est d'aimer un perfide , que l'argent a rendu
volage au préjudice de ses sermens. Lâche,
tu me trouvois belle quand tu n'étois qu'un
Arlequin. Colombine pouvoit être la femme
d'un misérable : mais Colombine fait
l'horreur d'un Marquis. Faquin de Mar-
quis , excrement de noblesse , fantôme de
qualité ; Colombine sans biens & sans fortune,
n'a-t-elle pas des ressources pour te
mettre à ton aise ? Tu sçais , Maraut , que
je suis bien voulue de tout ce qu'il y a de
gros Financiers. Un mary manque t-il
d'em-

d'emplois, quand une jeune femme a d'aussi bonnes connoissances ? Si l'employ te déplaît, ne pouvons nous pas donner à jouer à la Bassette, & vivre honnorablement dans Paris, comme une infinité de gens aussi gueux que nous ? avec tant de moyens de parvenir tu m'adandonne, malheureux, malgré tes sermens, malgré tes soupirs, & qui pis est, malgré toute la tendresse que je t'ay jurée. Tu me quitte, infame, pour Isabelle & pour son argent. Tu veux que mon desespoir reclame contre ton infidelité, & que mon cœur outre demande aux Juges l'exécution d'une promesse que l'amour a dictée, & que l'avarice méconnoît. Ingrat, suis-je moins aimable ; & faut-il que je doive à la rigueur de la Justice, un mariage que je voudrois tenir de ma constance & de ton amour ? Ah, Messieurs, qu'il en coûte pour aimer de bonne foy ! Mes larmes & ma douleur trahissent mon ressentiment & vous disent assez que j'oublierois sa perfidie, s'il se repentoit de son changement.

COLOMBINE s'évanouit : on l'emmené : les Juges vont aux opinions, & condamnent Arlequin à être pendu. Arlequin se desespere, & dans ce temps-là arrive Colombine en habit d'Avocat.

COLOM-

COLOMBINE *en habit d'Avocat, qui defend la cause d'Arlequin contre elle-même.*

Messieurs, de quelque nature que soit un crime, on ne condamne jamais un coupable sans l'entendre. *Quicumque judicat parte inauditâ alterâ, licet æquum statuerit, haud æquus fuit.* Je ne demande que trois paroles pour la deffense de l'accusé; & j'ose me promettre qu'il ne m'échappera rien d'inutile.

ARLEQUIN.

Le Ciel protege toujours les innocens.

LE JUGE.

Parlez.

COLOMBINE.

Messieurs, il est assez nouveau que l'effronterie d'une jeune fille, secourue par des larmes obeissantes, entreprenne d'attendrir les Juges par des mouvemens de compassion, & qu'une simple servante avec un chiffon de papier, se propose d'épouser un homme du merite & de la qualité du sieur Marquis de Sbroufadel. Une servante épouser un Marquis, comblé des graces & des bontez de son Prince!

ARLEQUIN.

Cela est vray: il me fait mille fois plus d'honneur que j'en en merite.

COLOMBINE.

Une servante épouser un Colonel, qui sou-

soutient par sa dépense l'éclat & la dignité de son rang.

ARLEQUIN.

Il a raison. J'ay toujours aimé la dépense.

COLOMBINE.

Ah, Messieurs, voudriez-vous avilir la noblesse, en ordonnant une alliance si disproportionnée?

ARLEQUIN.

Fy, c'est se moquer.

COLOMBINE.

Si le mérite & la qualité de celui pour que je parle, n'avoient pas porté son nom par toute la terre habitable, je vous dirois, Messieurs, qu'il est impossible de le voir sans l'aimer. Que sa présence donne du plaisir, que ses manières sont inimitables, qu'il charme quand il parle, qu'il plaît quand il ne dit mot, & que la joye est tellement attachée à son humeur & à son caractère qu'on ne le quitte qu'à regret. Jamais homme de sa qualité n'a porté la magnificence si loin. Il change quelquefois de dix habits en un apresdîné : tout le monde est bien venu chez luy, il vit sans façon, on l'aborde sans peine; & on le verroit toujours pour rien, si son Portier, à l'exemple des autres, ne tiroit pas un droit sur le nom & sur les grandes qualitez de son maître.

ARLE-

ARLEQUIN.

Ah le bon Peintre !

COLOMBINE.

Fera-t-on mourir un homme de cette conséquence, pour avoir badiné avec une Dariolette, qu'un peu de jeunesse rend supportable ?

ARLEQUIN.

Fy, il y auroit de la conscience.

COLOMBINE.

Ne sçait-t-on pas que ces sortes de créatures mettent tout en usage pour tromper ceux qu'elles se destinent ? On fait agir d'abord la blancheur du tein, le vermeil des levres, la vivacité des yeux. Pour peu qu'un homme se sente piqué, il s'en explique. Une fille dans le commencement n'a point d'oreilles. Il faut des peines étranges pour luy faire agréer l'estime qu'on a pour elle. Ensuite on a de la complaisance, on rend des soins, on marque de l'empressement ; & puis quand les conversations sont un peu plus familières, on glisse le mot d'amour. La maîtresse s'en offense : l'amant repare cela par des sermens, par des soupirs & par des vœux. Une fille rusée qui voit la dupe mordre à l'hameçon, ne manque pas d'appeler l'ingenuité & la douceur à son secours. Elle paroît tout apprehender de la mauvaise foy des hommes. Un novice là-dessus se rechauffe, entasse
sermens

sermens sur sermens , trouve l'éternité trop courte pour mesurer sa passion ; & après un fatras de mots , qui justifient plus d'égarement que d'amour , il vomit des protestations de fidélité , de soumission , de persévérance , qui ne doivent finir qu'avec sa vie.

ARLEQUIN.

Comment diable ! il sçait tout ce tracassè par cœur !

COLOMBINE.

Plus un homme de qualité marque d'ardeur , plus ces sortes de poulettes font les scrupuleuses ; se défiant toujours , à ce qu'elles disent , de leur naissance & de leur mérite , & ne pouvant croire qu'on ait pour elles toute la bonne volonté qu'on leur témoigne.

ARLEQUIN.

Voilà le fin grimoire.

COLOMBINE.

Cette modestie acheve de gâter un pauvre amoureux , qui joint le témoignage de la main aux assurances de la voix. On écrit ; on fait réponse. On demande : Marquis , m'aimez-vous ? Ah de tout mon cœur , ma chère. Mais , mon Dieu , vous me dites cela d'un ton si general ; & je remarque dans vos lettres une sécheresse qui cautionne mal toute votre ardeur. Pour lors le Marquis piqué au jeu , marchande à quel :

E

que

que Poëte un billet rimé ; & pour peu que ces rimes parlent de fidélité ou de persévérance , on produira en justice ces sortes de bagatelles , comme des promesses sérieuses dont on demandera l'exécution ; Il n'y a point d'homme en France qui n'eût plus de trente femmes , s'il étoit obligé d'épouser toutes celles à qui il a donné des promesses.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas un beau sujet pour envoyer un homme en Grève !

COLOMBINE.

Ah , Messieurs , voudriez vous que cette momerie coûtât la vie à un Marquis ? Ne voyez-vous pas que ce procès est un stratagème dont se servent les filles qui veulent un mary , ou de l'argent ?

ARLEQUIN.

Le monde n'est rempli que de ces friponnes-là.

COLOMBINE.

Si les larmes de Colombine n'étoient pas contrefaites , ne seroit-elle pas restée à votre audience ? Sa fuite vous marque assez son artifice ; & je consens de tout mon cœur que Monsieur le Marquis soit pendu , si elle ose paroître devant vous.

ARLEQUIN.

Non pas , s'il vous plaît. Que chacun réponde pour soy. S'il s'agissoit de
me

me faire pendre, elle reviendrait de cent lieues.

LE JUGE.

Quoy, cette pleureuse a pris la fuite? Il n'en faut pas davantage pour justifier son artifice.

COLOMBINE.

Ne sçavez-vous pas de quoy les femmes sont capables quand il s'agit de se venger.

JUGEMENT.

LE JUGE.

Trouvant le Plaidoyer du jeune Avocat beaucoup meilleur que celui de Colombine nous avons dépendu le Marquis de Sbroufa, del, sauf à le reprendre quand le cas y écherra

ARLEQUIN

Ah, le joly homme d'Avocat! Je voudrois qu'il fût femme: je l'épouserois pour m'avoir sauvé la vie.

COLOMBINE.

Monsieur le marquis, vous vous en dédieriez?

ARLEQUIN.

Non, le diable m'emporte. Ce seroit une affaire faite.

COLOMBINE.

Il seroit difficile qu'un Avocat devint

E 2

filles.



100 *Scenes Françoises de l'Avocat, &c.*

filles. Mais si vous vouliez épouser ma sœur, je puis dire, sans trop de vanité, qu'elle est en fille ce que je suis en garçon. Monsieur le Marquis cela vous accommoderoit-il ?

Arlequin y consent, Colombine se découvre, Arlequin la reconnoît. l'épouse. & la Comédie finit.



SCE.



SCENES

FRANCOISES

3

DE LA MATRONE D'EPHESE.

SCENE

D'UN VIEUX PROCUREUR,

*Instruisant un jeune Praticien qui veut
acheter sa Charge.*

COQUINIÈRE, GRAPIGNAN,
COQUINIÈRE.

J Amais vous ne réussirez dans votre métier, si vous n'avez un Sergent, un Notaire & un Greffier à votre disposition : mais un Procureur qui a ces trois cordes à son arc, peut tout risquer, & tout entreprendre.

GRAPIGNAN.

Voilà trois dangereuses bêtes à gouverner.

COQUINIÈRE.

J'en suis bien venu à bout sans miracle.

Dans toutes les Professions, il y a de certaines humeurs revêches & austères, qui se font un calus de leur devoir, & qui s'ef-

E 3

farou-

farouchent à la moindre proposition. Ne vous frotez pas à ces gens là. Ce sont des brutaux qui ne sont bons à rien : mais il y a part tout d'heureux naturels, que le besoin rend sociables, & que l'on apprivoise avec de l'argent. C'est à ceux là qu'il se faut attacher ; & c'est sur leur avidité qu'on doit fonder le succès de toutes les affaires difficiles.

--- GRAPIGNAN.

Bonne morale !

COQUINIERE.

Croyez-moy, mon amy, vous ne ferez jamais vôtre fortune, à moins que vous ne joigniez l'adresse à la procédure. Un homme de nôtre metier qui voudroit faire sa charge dans l'ordre, n'auroit pas sa maison deffrayée, & mille écus de profit au bout de l'an.

--- GRAPIGNAN.

Il est vray qu'on ne plaide plus qu'à son corps deffendant.

COQUINIERE.

Autrefois nous avions trop d'affaires ; presentement il faut en aller quêter : encore, à moins qu'un Procureur ne soit allerte, il a bien de la peine à trouver de bonnes pratiques. Ah, Monsieur Grapignan, que vous êtes d'un bon âge à bien faire vos affaires. Je m'assure que vous n'avez pas trente ans.

GRA-

GRAPIGNAN.

Environ.

COQUINIERE.

Ah, le bel âge pour travailler !

GRAPIGNAN.

Laissez moy faire.

COQUINIERE.

Il faut que vous soyez une balourde , après les instructions que je vais vous donner , si dans quatre ans vous n'avez ruiné cent familles , & acquis dix maisons dans Paris.

GRAPIGNAN.

Dix maisons dans Paris !

COQUINIERE.

Ouy , dix maisons dans Paris , & par dessus cela , un bon carosse pour votre femme.

GRAPIGNAN.

L'habile homme !

COQUINIERE.

Tel que vous me voyez , à quarante ans j'avois déjà gagné deux cent mille livres de bon bien ; & si en ce temps-là les femmes de Procureurs eussent osé avoir des carosses , & porter de la dorure sur leurs habits , la mienne en auroit eu à bonnes enseignes : mais la mode n'en étoit pas encore venue , & au ssi ne faisoit-on pas tant de façon autour des femmes , comme on en fait aujourd'hui. Que voulez-vous ? il faut aller selon le temps.

GRAPIGNAN.

Ah, Monsieur Coquiniere, donnez-moy de bons memoires, je vous en prie, pour ne plus aller à pied. J'ay déjà d'assez bons commencemens. Je sçay tout le petit ménage de l'étude: mais je ne sçay pas encore ces coups de maître qui font aller en carrosse.

COQUINIÈRE.

Patience: Paris n'a pas été fait tout en un jour. Avant toutes choses, dites moy, mon cher enfant, aimez-vous l'argent avec âpreté? Vous sentez-vous d'humeur à tout faire pour en amasser?

GRAPIGNAN.

Malepeste, si j'aime l'argent!

COQUINIÈRE.

Tant mieux. Vous voilà déjà demy Procureur. Sçachez donc que pour parvenir en fort peu de temps, il faut être dur & impitoyable, principalement à ceux qui ont de grands biens: il ne faut jamais donner les mains à aucun arbitrage, jamais ne consentir d'Arrêt définitif; c'est la peste des Etudes. Au reste, qu'on ne vous voye que rarement aux Audiences. Attachez-vous aux procès par écrit, & multipliez si adroitement les incidents & la procedure, qu'une affaire blanchisse dans vôtre Etude avant que d'être jugée.

GRA.

GRAPIGNAN.

Ah diable ! je voy bien que vous l'entendez.

COQUINIERE.

Dans nôtre métier, le grand talent & le grand gain, c'est de beaucoup écrire.

GRAPIGNAN.

Mais que dire en tant d'écritures ?

COQUINIERE.

Que dire ? le pauvre homme ! Il faut dire des impertinences ; des suppositions, des faussetez ; & quand on est au bout, il faut avoir recours aux invectives & aux injures.

GRAPIGNAN.

C'est l'entendre cela !

COQUINIERE.

Tu vois, mon cher enfant, que je te parle en pere, & que je te fais voir les entrailles de nôtre profession. Mon fils, attache-toy aux Saissies Réelles, aux preferences de deniers. Remue ciel & terre pour être Procureur des bonnes Directions, & ne t'endors jamais sur une consignation ; c'est le vrai patrimoine des Procureurs. Que je seray consolé en mourant ; si je te voy suivre le bon chemin où je te mers ! Voilà, mon cher enfant, les preceptes solides que mon honneur & ma conscience me suggerent ; & que tu dois suivre, si tu aime tant soit peu ta fortune.

E 5

GRA-

GRAPIGNAN.

Entre deux amis, Monsieur Coquiniere, combien vôtre Etude me vaudra-t-elle par an? là, de bonne foy?

COQUINIERE.

Cela n'ira pas loin de deux mille francs, la maison deffrayée.

GRAPIGNAN.

Hé fy, Vous moquez vous avec vos deux mille francs? C'en est pas pour avoir un habit d'été à ma femme.

COQUINIERE.

Vôtre femme le porte donc bien haut?

GRAPIGNAN.

Et mais, haut comme les autres Procureuses. Ma foy, s'il n'y a que cela à gagner, je ne veux point de vôtre pratique.

COQUINIERE.

Hé, mon Dieu, doucement. Les deux mille francs ne sont que le courant de l'Etude: mais le sçavoir faire, & le tour du bâton, valent encore mille pistolles par an.

GRAPIGNAN.

Oh, cela change l'affaire de face. Hé bien, gardez le courant de l'Etude pour vous, & me vendez seulement le tour du bâton, & le sçavoir faire.

COQUINIERE.

L'un ne va point sans l'autre; & puisque le contrat est signé, vous allez avoir le tout en-

ensemble. Que vous me remercierez avant qu'il soit un an.

GRAPIGNAN.

Que je feray de mal avant qu'il soit six mois ! Un chien enragé n'est pas si dangereux qu'un jeune Procureur. Malheur à qui tombera sous ma coupe !



S C E N E S DE L'ETUDE.

ARLEQUIN *en Procureur nommé*
GRAPIGNAN, *dans son Etude,*
dictant à ses Clercs.

GRAPIGNAN..

ET pour faire connoître la chicane de la demandere e.....de la demanderesse, produit lefdites quatre pieces sous la cotte G: lesquelles.

UN CLERC *repetant le dernier mot.*

Cotte G.

GRAPIGNAN.

Vous écrivez bien doucement !

LE CLERC.

Nous n'écrivons pas doucement, Monsieur: mais vous dictiez si vite, qu'on ne peut pas vous suivre.

GRAPIGNAN.

On ne peut pas me suivre! Ho, ho, ne vous y trompez pas: je ne veux point de Clercs ceans qui ne fassent quatre-vingt rolles de grosses par jour. On ne peut pas me suivre? Voyons un peu comment vous vous y prenez. (*il prend le papier où les Clercs ont écrit; & après l'avoir regardé il dit*) Comment diable! Je ne m'étonne pas si vous allez si doucement? Vous mettez quatre mots à une ligne! Voilà le moyen de faire une bonne maison, ma foy. Que cela ne vous arrive plus: je ne veux pas qu'on mette plus de deux mots & une virgule à chaque ligne. Tu chou, de ce train-là vous enverriez bien-tôt le Procureur à l'Hôpital. Quatre mots à une ligne, c'est se moquer. (*quand il est à son Bureau*) A-t-on envoyé enlever les meubles à ce Maître à Danfer?

UN CLERC.

Mon, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Est-ce qu'il pretend payer son terme en gambades?

UN VOLEUR *de grand chemin entre.*

LE VOLEUR.

Monsieur Grapignan est il là?

UN CLERC.

Ouy Monsieur, le voilà.

LE

LE VOLEUR à Grapignan.

Monsieur, je suis vôtre serviteur.

GRAPIGNAN.

Monsieur, je suis le vôtre.

LE VOLEUR.

Comme vous êtes le plus honnête-homme de tous les Procureurs, je viens vous prier de m'aider de vôtre bon conseil dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNAN.

De quoy est-il question?

LE VOLEUR.

Je marchois sur le grand chemin, quand un Marchand monté sur une mazette, m'a heurté fort rudement en passant. Je luy ay dit: A qui en a cet homme-là avec sa rosse? Luy prenant le party de son cheval, met pied à terre, & dit que son cheval n'étoit pas une rosse. Nous nous gourmons. Et comme il n'étoit pas le plus fort, je le terrasse. Il se leve, & prend la fuite. Il est vray qu'en nous roulant à terre, il laissa tomber de sa poche vingt-cinq ou trente pistoles.

GRAPIGNAN.

Oh! oh.

LE VOLEUR.

Que je ramassay; & voyant qu'il avoit gagné au pied, je montay sur son cheval, & je m'en revins comme si de rien étoit. Presentement je viens d'apprendre que ce coquin-là, Monsieur, fait informer contre

moy, comme contre un voleur de grand chemin. Voyez s'il y a la moindre apparence ? Je vous prie de me dire à peu près où peut bien aller cette affaire ?

GRAPIGNAN.

Ma foy, si cette affaire-là étoit menée un peu chaudement, elle pourroit bien aller tout droit à la Greve. Mais il vous faut tirer de là. Quelqu'un a-t-il veu l'action ?

LE VOLEUR.

Non, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Tant mieux. Il faut commencer par faire mettre le cheval sous la clef : car si ce Marchand venoit à le découvrir ; n'ayant pas d'autres témoins, il ne manqueroit pas de le faire interroger sur faits & articles, & vous seriez un homme perdu.

LE VOLEUR.

Il n'y a rien à craindre, Monsieur. C'est une rosse qui ne peut pas desserrer les dents.

GRAPIGNAN.

Ne vous y fiez pas ; nous voyons tous les jour des témoins muets, faire bravement roïer leur homme.

LE VOLEUR.

Diable !

GRAPIGNAN.

Ca, ça, sans perdre plus de temps, faut commencer par faire informer les premiers, & avoir des témoins ; à quel prix que ce soit.

LE

LE VOLEUR.

Mais il n'y avoit perſonne ſur le grand chemin dans ce temps-là.

GRAPIGNAN.

Allez, allez, nous y en ferons bien trouver.... Je ſonge à deux bas Normans, qui travaillent ordinairement pour moy; mais ils ne ſe rembarqueront qu'en bonnes enſeignes. Car ils ſortent d'une affaire, où ſans moy.... vous m'entendez bien! (*Il met la main à ſon cou, faiſant connoître qu'ils auroient été pendus*) Ainſi les témoins ſeront terriblement chers cette année.

LE VOLEUR.

Et d'où vient ce malheur?

GRAPIGNAN.

C'eſt qu'on ne leur fait point de quartier, & qu'on en pend autant qu'on en decouvre.

LE VOLEUR.

Qu'à l'argent ne tienne, Monſieur, voilà ma bourse avec vingt-quatre piſtoles.

GRAPIGNAN.

Hé, hé, voilà tout au plus pour un témoin; & ils ſont deux. Voyez.... N'avez-vous pas quelque nippe, quelque bijou, quelque vieux diamant? Dans ces ſortes d'occasions, il faut ſe ſaigner.

LE VOLEUR.

Voicy encore un diamant de vingt piſtoles,

&c

& une montre qui en peut bien valoir douze
GRAPIGNAN.

Je pourray bien pour l'amour de vous avancer cinq ou six pistoles de mon argent; & après cela nous compterons.

LE VOLEUR.

Faites, Monsieur. Je remets tout entre vos mains, & m'abandonne à votre discrétion.

GRAPIGNAN.

Allez, laissez-moy faire. Ce sera un grand hasard, si avec mes deux témoins, je n'envoie votre Marchand aux galeres. (*le voleur s'en va, & Grapignan qui avoit déjà examiné sa brandebourg le rapelle*) St; ft, Monsieur, un petit mot. Vous avez là une brandebourg fort remarquable; les Archers sont à l'erte, votre partie pourroit vous avoir veu entrer ceans, vous guetter & vous faire prendre à la sortie. Croyez-moy, pour éviter les malheurs, laissez-la icy, & je mettray votre affaire en bon train.

LE VOLEUR *donnant sa Brandebourg à Grapignan,*

Au moins, Monsieur, prenez garde qu'elle ne soit perdue.

GRAPIGNAN.

Ho, ne craignez rien. Je vais la faire parapher *ne varietur*. (*Après que le voleur est sorti*) Une montre, une brandebourg, vingt pistoles & un diamant! Ne vaut-il pas mieux.

mieux que je profite de cela qu'un Prevôt ? Car aussi bien ce coquin-là va se faire roüer au premier jour, (Comme il veut s'asseoir à son Bureau, un Sergent nommé Maraudin entre dans l'Etude.

MARAUDIN.

Monsieur Grapignan est il icy ?

GRAPIGNAN *appercevant Maraudin.*

Ah, morbleu, Monsieur Maraudin, vous avez joué à me perdre.

MARAUDIN.

Comment donc ?

GRAPIGNAN.

Je vous avois prié de faire un Commandement de 1647. pour cette affaire qui est sur le Bureau.

MARAUDIN.

Et nel'ay je pas fait, & au plus vite ?

GRAPIGNAN.

Et ouy, de par tous les diables, vous l'avez fait : mais au lieu de le datter d'un jour utile, vous l'avez datté d'un Dimanche.

MARAUDIN.

Il est vray que je n'avois point d'Almanach de l'année 1647. & je mis la datte à la boulevéü.

GRAPIGNAN.

Que Diable n'en veniez vous prendre un chez moy ? Vous sçavez que j'en ay de plus de cent années de suite.

MA-

MARAUDIN.

J'avoué que j'ay tort : mais une autre fois
je feray plus circonspéct.

GRAPIGNAN.

Cependant si les Juges s'alloient apperce-
voir de ce petit-manège, ils ne manque-
roient pas de dire que je suis un fripon ; &
vous sçavez (en vôtre conscience) que ce
que j'en ay fait , n'a été que pour vous
obliger, & pour faire gagner ma partie : car
sans cela , le procès étoit flambé. A propos,
Monsieur Maraudin , souvenez-vous que
dans le decret de ces Marchands de Bois,
j'occupe pour neuf personnes, sous le nom
des Procureurs que je vous ay nommez ce
matin. Que les significations aillent un peu
du bel air ?

MARAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine je feray ma
charge. De ce train-là vous allez faire une
bonne maison !

GRAPIGNAN.

Les cinq ou six premières années , on tra-
vaille un peu chaudement à ses affaires.

MARAUDIN.

Garre le heurt.

GRAPIGNAN.

Bon , bon , garre le heurt ! Mon amy ,
il n'est rien tel que d'établir sa fortune.
Après on se fait des amis : & on tâche à de-
venir Marguillier,

M A.

MARAUDIN.

Vous Marguillier ! Vous Marguillier !

GRAPIGNAN.

Ouy dea . Marguillier. C'est un tres-bon vernis sur la reputation d'un Procureur.

MARAUDIN *en sortant*

Ho , le franc scelerat ! le franc scelerat !

GRAPIGNAN.

Il faudra que je me défatte de ce fripon-là , il gâteroit toutes mes affaires. Voyez un peu quelle brutalité ! Datter une fausseté d'un Dimanche. (*Etant à son Bureau*). Ce Marchand de Vin m'a-t-il envoyé les deux demy muids qu'il m'avoit promis ?

UN CLERC.

Non , Monsieur.

GRAPIGNAN.

Et bien , son affaire ira comme je bonray.

UN CLERC.

— Un Page , Monsieur , demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Un Page ! La mode en est-elle donc revenue ? Ces gens ont ils des affaires ? N'est-ce point quelque mauvais train qu'on a délogé ? C'est peut-être aussi quelque enfant de bonne maison , qui voyant qu'il n'y a plus rien à faire auprès des gens de qualité , me vient demander une place dans mon Etude : mais je n'en ay point à luy donner , Faites-le entrer.

LE

LE PAGE *entre.*

LE PAGE.

Monsieur le Marquis de Grimouche,
Monsieur, qui demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Qui?

LE PAGE.

Je vous dis que Monsieur le Marquis de
Grimouche demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Si ce n'est pas pour long temps, qu'il
vienne. (*Après que le Page est sorti, Gra-
pignan continuë*) Visites de Marquis n'a-
chalandent gueres une étude: car outre que
ces gens là sont fort ignorans en affaires,
c'est qu'ils empêchent un Procureur de fai-
re les siennes.

LE MARQUIS *entre.*

LE MARQUIS.

Hé bon jour, Monsieur Grapignan, bon
jour Monsieur Grapignan. Que je suis gros
de vous voir! Je me fais un vray plaisir de
vous embrasser; & sans une grosse affaire
qui m'a un peu dérangé, je n'aurois pas
été si long temps sans vous voir. Au pied
de la lettre, vous n'avez pas un meilleur,
ny un plus chaud amy que moy. Dieu sçait,
morbleu, comme je m'en explique.

GRA-

GRAPIGNAN.

Monsieur le Marquis, vous feriez bien mieux de vous expliquer sur certains frais qui me sont encore dus. Vous autres gens de qualité, quand vous avez frappé deux fois sur l'épaule d'un Procureur, vous croyez que c'est de l'argent comptant, & qu'un peu de bienveillance acquitte toutes vos dettes. Monsieur le Marquis, on ne nourrit pas quatre Clercs avec des complimens: & nous autres Procureurs nous n'écrivons que pour toucher de l'argent.

LE MARQUIS.

Je le sçais bien: mais Dieu mercy je ne vous dois plus rien.

GRAPIGNAN.

Vous ne me devez plus rien! Et cette Requête de salvation de trente rolles de grosse, qui me la payera? Vous sçavez que j'y ay passé deux nuits. (*Aux Clercs*) Hola, vous autres, où est la Requête de Monsieur le Marquis? (*Il va prendre la Requête, & puis revient.*)

LE MARQUIS.

Hé bien! Combien est-ce qu'il vous faut?

GRAPIGNAN.

Comme les gens de qualité n'ont pas plus d'argent qu'il ne leur en faut, & que d'ailleurs vous me faites la grace de m'aimer, je ne prendray que vingt sols du rolle: il y

a trente rolles; ce sont trente francs.

LE MARQUIS.

Quoy, que le jeu m'ait un peu coulé à fond, s'il n'y a que cela j'ay encore de quoy le payer. Tenez, Monsieur Grapignan. Voilà une piece de quatre pistoles. Prenez dix écus, & me rendez quatorze francs. (*Grapignan, songe en tenant la piece entre les mains: Le Marquis luy dit.*) Quoy, vous songez?

GRAPIGNAN.

Je songe, qu'il ne vous faut rien rendre.

LE MARQUIS.

Il ne me faut rien rendre! Ne m'avez-vous pas dit, qu'il ne vous falloit que vingt sols du rolle?

GRAPIGNAN.

Ouy.

LE MARQUIS.

De vôtre propre aveu la Requête n'a que trente rolles, qui font trente francs.

GRAPIGNAN.

Cela est vray.

LE MARQUIS.

Je vous en donne quarante-quatre.

GRAPIGNAN.

J'en demeure d'accord.

LE MARQUIS.

Il me semble donc que je compte bien quand je vous redemande quatorze francs

GRA-

GRAPIGNAN.

Vous comptez bien: mais vous redemandez mal. Quand je fis votre Requête le Rapporteur étoit si hâté de juger, que je fus obligé d'entasser vos raisons les unes sur les autres, & de mettre en trente rolles, ce qui ne pouvoit tenir qu'en quarante quatre. Presentement que l'affaire est jugée, & que nous avons du temps de reste, je m'en vais faire étendre vos defenses, & faire ajouter à cette Requête les quatorze rolles qui y manquent. (aux Clercs) Hola, vous autres, qu'on me broche vite ment quatorze rolles de grosse pour joütera la Requête de Monsieur le Marquis. Je pense qu'il y en a de tous faits.

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur Grapignan, puisque mon affaire est jugée, pourquoy y ajouter quelque chose?

GRAPIGNAN.

Ce n'est pas par intérêt ce que j'en fais: C'est pour mon honneur. Je ne veux pas qu'il sorte une piece d'écriture de mon Etude, sans que j'y aye donné la dernière main. Attendez: Cela va être fait tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Non, mon amy, je ne puis attendre. Je cours le bal cette nuit; j'étois venu même pour vous parler d'une affaire, mais
ce

ce fera pour une autre fois. Adieu donc, mon amy.

GRAPIGNAN.

Laissez-donc un de vos gens pour emporter la Requête.

LE MARQUIS.

Un de mes gens! Quoy, j'irois dans les ruës avec trois laquais? Fy, Monsieur Grapignan, vous vous moquez: on me croiroit à l'Hôpital. Adieu mon cher, un peu de part en vos bonnes graces, je vous en prie.

GRAPIGNAN.

Vous la prendrez donc en passant?

LE MARQUIS.

Ouy, ouy, Serviteur.

GRAPIGNAN.

Il faut avoier que l'argent devient bien rare parmy les gens de qualité. Un Marquis à Page, demande un miserable reste de quatorze francs!

LE CHAPELIER *entre, après que Grapignan est assis à son Bureau.*

LE CHAPELIER.

Bon jour, Monsieur Grapignan.

GRAPIGNAN *après avoir regardé le Chapelier, dit aux Clercs.*

Qu'on me prenne demain quinze appointemens sur ces quinze dossiers,

LE

LE CHAPELIER.

Bon jour Monsieur Grapignan. Mon affaire est elle jugée ?

GRAPIGNAN : *regardant brusquement le Chapelier.* Non.

LE CHAPELIER.

Comment, Monsieur ! Et pourquoy.

GRAPIGNAN.

Parce que vôtre affaire ne vaut pas le diable.

LE CHAPELIER.

Mon affaire ne vaut pas le diable ! Voilà bien autre chose, ma foy !

GRAPIGNAN.

Non : pas le diable ; ce qu'on appelle pas le diable, & que je n'y veux pas travailler.

LE CHAPELIER.

Et que deviendra dont le chapeau de castor que j'ay donné au Secrétaire de mon Rapporteur ?

GRAPIGNAN.

Un chapeau de castor ? Vray castor ?

LE CHAPELIER.

Des meilleurs qui se fassent. En voicy le pareil que je raporte chez moy.

GRAPIGNAN se leve ; prend le Chapeau des mains du Chapelier ; & après l'avoir bien manié, dit :

A propos de vôtre affaire, n'est-ce pas un Patissier avec qui vous avez eu du bruit dans la rue ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Qui vous a dit des injures?

LE CHAPELIER.

Ouy; Monsieur.

GRAPIGNAN.

Et qui vous a frappé?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Vous avez rendu votre plainte chez le Commissaire du quartier.

LE CHAPELIER.

Vraiment je le crois.

GRAPIGNAN.

GRAPIGNAN *mettant le castor sur sa tête,*
Je me remets votre affaire. Votre affaire est bonne, & je la gagneray.

LE CHAPELIER.

Que je vous auray d'obligation!

GRAPIGNAN.

Presentement que je l'ay en tête, je vous dis que je le gagneray. Laissez moy seulement quatre pistoles pour commencer les informations.

LE CHAPELIER.

Tres volontiers. Mais au moins, Monsieur, que je n'en aye pas le démenty.

GRAPIGNAN.

Tenez-moy pour le plus grand fripon
de

de tous les Procureurs, si je ne vous en fais pas sortir à votre honneur.

LE CHAPELIER *voulant reprendre son castor de dessus la tête à Grapignan.*

Monsieur, le chapeau.

GRAPIGNAN *l'empêchant, & le repoussant hors de son Etude.*

Allez vous en, vous disje.

LE CHAPELIER.

Mais le chapeau...

GRAPIGNAN.

Demeurez en repos.

LE CHAPELIER.

Il est de commande, & il faut que je l'aille porter.

GRAPIGNAN.

Ne vous embarrassez point. Allez vous-en donc, disje. Je m'en vais lui faire fermer sa Boutique à perpetuité,

LE CHAPELIER.

Il est pour un homme qui...

GRAPIGNAN.

Je vous dis encore un coup que j'ay votre affaire en tête, & qu'elle n'en sortira pas.

(seul) C'est un Perou que l'Etude d'un Procureur. (Aux Clercs) A-t-on achevé cette Requête ?

UN CLERC.

Il y a déjà cent rolles de faits.

GRAPIGNAN,

Achevez le reste en diligence : car on dit

que les parties font en termes d'accommodement.

UN PATISSIER *entre.*

LE PATISSIER.

Monsieur Grapignan y est il?

UN CLERC.

Ouy, Monsieur.

LE PATISSIER.

Bon jour, Monsieur, pourray je vous dire un petit mot?

G APIGNAN.

Bon jour, mon maitre, qu'y a-t-il pour vôtre service?

LE PATISSIER.

Je voudrois bien vous parler d'une affaire....

GRAPIGNAN *voyant un garçon qui porte quelque chose, luy dit:*

Approche, mon amy, approche. (*Au Pâtissier*) Ca, Monsieur, qu'y a-t il?

LE PATISSIER.

On m'a dit, Monsieur, que vous étiez Procureur contre moy dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNAN.

Qui est vôtre partie?

LE PATISSIER.

C'est un Chapelier.

GRAPIGNAN.

Tenez, il ne fait que sortir d'icy.

LE

LE PATISSIER.

Ah, Monsieur, c'est un méchant homme !

GRAPIGNAN.

Bon ! à qui le dites vous ? Je n'ay jamais veu un homme plus acharné aux procez.

LE PATISSIER.

Il ſe vante par tout qu'il me fera faire amende honorable.

GRAPIGNAN.

Il fera bien pis, ſi je le laiſſe faire. Mais je ne veux pas qu'il pouſſe à bout un honnête homme comme vous.

LE PATISSIER.

Je viens vous prier de retenir un peu vos pourſuites. (*à ſon garçon qui tient quelque choſe de couvert.*) Approche, Champagne. (*à Grapignan.*) C'eſt, Monsieur, un petit plat de mon métier que je vous apporte.

GRAPIGNAN *regardant le Pâté.*

C'eſt toujours quelque choſe : mais mon amy, le criminel va diablement vite, & il ya déjà bien du papier broüillé.

LE PATISSIER.

Ah, Monsieur, je m'en vais vous rendre ſur le champ tout l'argent que vous avez débouſſé.

GRAPIGNAN.

Vous ne ſauriez mieux faire. Ecoutez. je ne ſuis pas un tyran, & je vous en ſortiray pour peu de choſe.

LE PATISSIER *ouvrant sa bourse, & la lui présentant.*

Tenez, Monsieur, prenez par où il vous plaira.

GRAPIGNAN.

Ah, vous me comblez; & puisque vous en agissez si honnêtement, je ne prendray que vingt écus. Vous voyez que ce n'est pas le papier.

LE PATISSIER.

Monsieur, je ne regarde point après vous. Je vous prie seulement de tirer mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Laissez-moy faire, je vais vous mettre avec mes pensionnaires.

LE PATISSIER.

Qui sont-ils vos pensionnaires, Monsieur?

GRAPIGNAN.

Ce sont d'honnêtes gens comme vous qui me lient les mains, en me donnant tous les ans quelque chose pour les laisser en repos. Les uns cent pistoles, les autres quatre cents livres; qui cent écus; plus ou moins, selon les affaires. Voyez-vous ce gros sac là? C'est contre un homme de la première qualité, que je laisse jouir en paix de tout son bien, à la barbe de ses créanciers: ce seroit une terrible chose, si nous faisions tout le mal que nous pouvons faire. Il faut être

être humain en certaines occasions, & ne pas pousser à bout des gens qui s'aident, & qui viennent au devant de vous.

LE PATISSIER.

Dieu vous conferye, Monsieur Grapignan, pour tous ceux à qui vous rendez service.

GRAPIGNAN.

Vous êtes bien heureux d'être tombé entre mes mains.

LE PATISSIER.

Adieu, Monsieur. Tirez bien mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Allez, je vous repond que d'un an d'icy il ne sera fait une pance d'a contre vous.

(Soul.) Encore vingt écus! Mais si cela continue, il me faudra un coffre fort.

UNE VIEILLE plaideuse entre.

LA VIEILLE.

Que deviendray-je, bon Dieu! Je suis perdue. Ha, maudit Grapignan, tu es cause de mon malheur.

GRAPIGNAN.

A qui en a cette folle-là?

LA VIEILLE.

Après m'avoir ruinée, tu me traites de folle, voleur? Je t'étrangleray.

GRAPIGNAN.

Ah, point d'empotement, s'il vous plaît.

LA VIEILLE.

En peut-on trop avoir contre un coquin qui me jure que ma cause est bonne ; & je viens de la perdre avec dépens ?

GRAPIGNAN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne soit bonne, mais je dis bonne ; & une des meilleures de mon Etude : J'en ay déjà touché plus de huit cent francs.

LA VIEILLE.

Fripon , voilà donc l'endroit par où tu la trouves bonne ?

GRAPIGNAN.

Ah , que de babil ! Si vous n'étiez pas si colere , je vous ferois voir au doigt & à l'œil , que vous gagnez votre cause en perdant votre procez. Mais comme je suis un fripon....

LA VIEILLE.

Ne vous dis-je pas ! j'auray tort d'avoir perdu mon procez !

GRAPIGNAN.

Vous avez tort de n'être qu'une ignorante ; & vous ne meritez pas de tomber en des mains aussi affectionnées que les miennes. Il y a mille Procureurs étourdis qui auroient gâté votre affaire , en vous la faisant gagner : mais moy par prudence , je vous enrichis en vous la faisant perdre.

LA VIEILLE.

Grand-mercy.

GRA-

GRAPIGNAN.

C'est une chose pitoyable, de voir comme on traite aujourd'hui les gens d'honneur de notre profession. Nous avons beau écrire jour & nuit, avancer notre argent, perdre notre temps; bon, au bout de tout cela, les Procureurs sont encore des fripons. Voilà en un seul mot toute la récompense de nos peines.

LA VIEILLE.

Mais faites-moy donc voir par où je vous suis si redevable?

GRAPIGNAN.

Par où? & n'est ce pas un vray coup d'amy; d'avoir tiré la principale piece de votre sac, pour en faire un moyen infailible de Requête Civile contre l'Arrêt d'aujourd'hui? Vous pleurez presentement: mais que vous rirez à gorge déployée dans cinq ou six ans d'icy, quand la Requête Civile sera gagnée, & qu'il y aura de bons gros dommages & interêts à toucher, qui excéderont deux fois la somme qui vous est due! Je sçay bien qu'il n'y aura rien à perdre pour moy: mais enfin le Procureur ne sera plus un fripon.

LA VIEILLE.

Ah. Monsieur Grapignan, je ne veux point tâter de Requête Civile.

GRAPIGNAN.

Que vous êtes folle! sans Requête Civile,

vile , une affaire n'a point de goût. C'est la rocambole du procez.

LA VIEILLE

Gardez vôt're ragoût pour quelque plaideuse plus friande. Pour moy j'aime mieux m'accommoder , & passer une Transaction qui termine toutes mes affaires.

GRAPIGNAN.

Qui termine toutes vos affaires ! Et combien y a t il que vous plaidez , ne vous déplaîse ?

LA VIEILLE.

Il y a déjà treize ans ; & me voilà , & vous , aussi avancez que le premier.

GRAPIGNAN.

Quoy ! il n'y a que treize ans ? je ne m'étonne pas si vous n'êtes qu'une novice. Ho, ça, ça, il faut avoir pitié de vous.

LA VIEILLE.

Il n'y a pitié qui tienne , Monsieur : je veux m'accommoder.

GRAPIGNAN.

Cà ne sera pas de mon avis , toujours.

LA VIEILLE.

Et pourquoy ?

GRAPIGNAN.

Parce qu'un Procureur qui sçait son métier , ne consent jamais ny arbitrage ny transaction. Ce sont nos premiers élémens.

LA

LA VIEILLE.

Quoy, si je vous priois de m'en dresser une....

GRAPIGNAN.

Vous auriez beau me prier, je ne pourrois pas le faire en conscience.

LA VIEILLE.

Mais.....

GRAPIGNAN.

Mais, cela est directement contraire aux Statuts de notre Communauté. Malepeste, j'aurois tous mes Confreres à dos, s'ils alloient découvrir qu'à mon âge j'eusse donné les mains à quelque accommodement. C'est tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie : Encore y regarderoit-il à deux fois, ouy.

LA VIEILLE.

Sur ce pied là, Monsieur Grapignan ; il faut donc que je plaide toute ma vie malgré moy ?

GRAPIGNAN.

Sur ce pied-là, Mademoiselle, il faut croire aveuglement ceux qui ont soin de vos affaires, me laisser 450. livres pour la consignation de la Requête Civile, & au sortir d'icy, vous aller mettre au lit. Vous avez fait assez de vacarme pour prendre un peu de repos. (*Tout ce qui suit, se dit dans le temps que la Vieille tire sa bourse*) Il faut avouer que je n'ay guere de fiel

après les injures ... mais je mets tout cela sous les pieds : Le Ciel m'est témoin avec combien d'honneur je fais ma Charge.

LA VIEILLE.

Bailler encore 450.-livres, après tout ce que j'ay déjà déboursé !

GRAPIGNAN.

Patience , (*en prenant la bourse*) le temps de la recolte viendra.

LA VIEILLE.

On a beau se fâcher contre ces bourreaux de Procureurs , ils attrapent toujours vôtre argent. Dans le desespoir où je suis je souhaitteroïs avoir donné mon bien à quelque honnête homme qui m'en fît jouïr en patience le reste de mes jours : Car à la fin , il faudra que je me marie pour être en repos.

GRAPIGNAN.

Et combien avez vous de bien à peu près, Mademoiselle ?

LA VIEILLE.

Ce que j'ay de bien ? J'ay trois cent Mille bonnes livres. Est-ce que vous ne le sçavez pas bien ? Vous en avez tous les papiers entre vos mains.

GRAPIGNAN.

Trois cent mille livres ! Malepeste, quelle aubéine ! Croyez-moy, Mademoiselle, vous ne sçauriez mieux faire que de m'épouser.

LA

LA VIEILLE.

Bon, vous épouser ! On dit que vous êtes marié avec la Matrone.

GRAPIGNAN.

Cen'est qu'en attendant mieux. Et quel âge avez vous à peu près ?

LA VIEILLE.

Quel âge ? & mais, j'ay à peu après quatre-vingt ans.

GRAPIGNAN.

Ho, ho, pour trois ou quatre ans qu'il vous reste encore à vivre, il faut vous les faire passer joyeusement.

LA VIEILLE.

Mais, Monsieur Grapignan, en vous épousant, si la Matrone reprend la Charge ?

GRAPIGNAN.

Ho diable, j'y ay mis bon ordre. Le Contrat n'est pas fait en faveur de mariage ? C'est une vente pure & simple de la Charge, ou j'ay fait mettre : Compté nombré & délivré des deniers dudit Sieur Grapignan. Diable, cela tient comme teigne.

LA VIEILLE.

Mais, Monsieur Grapignan.... là..... m'aimerez-vous du fond du cœur ?

GRAPIGNAN.

Si je vous aimeray ? Belle demande ! Peut-on haïr une femme qui donne trois cent-

mille livres en mariage ! Je vous adoreray.

La Matrone arrive , qui ayant entendu tout ce qu'a dit Grapignan à la Vieille , fait une Scene Italienne , dans laquelle elle reproche à Grapignan sa mauvaise foy.

GRAPIGNAN *à la Matrone.*

Madame , on prend son bon quand on le trouve. Vous avez fait pendre le defunt pour moy , vous pourriez bien me faire rouïer pour un autre , ouy.

La Matrone deſeſperce ſ'en va.

GRAPIGNAN. *Après que la Matrone eſt ſortie , va à la Vieille , luy met une ſontange , & la prend par le bras , en luy diſant.*

Allons , prenons le chemin de la Nôce.

LE CHAPELIER & le PATISSIER
entrent , & prennent Grapignan au colet , l'un d'un côté , & l'autre de l'autre.

LE CHAPELIER.

Trouveriez vous bon auparavant, de vous ſoulager de mon chapeau de caſtor & de mes quatre piſtoles ? Il faut rendre gorge , Monsieur le fripon.

LE PATISSIER.

Allons, Monsieur Grapignan, de bonne grace, ſans vous faire preſſer, rendez moy mes vingt écus. Diable ! Vos penſions ſont bien chères !

LA VIEILLE.

Voilà un aſſez bon préparatif de nœces !

GRAPIGNAN.

Hé, Meſſieurs, ne me perdez point à la veille de mes nœces. J'aime mieux faire vos affaires gratis.

LE CHAP LIER.

Quoy, fripon, tu voudrois que nous t'aidaffions à tromper une femme ?

LE PATISSIER.

Non, non, il faut que tout à l'heure juſticé en ſoit faite.

LA VIEILLE.

Voilà de bien honnêtes gens !

LE PATISSIER.

Bon, Monsieur le Bailly vient icy fort à propos.

LE BAILLY *entre.*

LE BAILLY.

Qu'eſt cecy, mes enfans ?

LE CHAPELIER.

Ce n'eſt pas grand'choſe : C'eſt un Procureur qu'il faut faire pendre ; fripon s'entend.

LA

LA VIEILLE-

Cela s'en va sans dire.

LE BAILLY.

Il y a donc un grand desordre dans cette profession ? J'en cherche un qui fait plus de mal luy seul , que tous les autres ensemble. Nôtre Greffe n'est rempli que de plaintes & d'informations contre luy.

GRAPIGNAN.

Franchement , Monsieur le Bailly , il y a bien des fripons dans nôtre métier : il n'en faut que trois ou quatre , pour décrier tous les autres.

LE BAILLY.

Celuy que je cherche s'appelle Gra..... pian , Gramian , Gra.....

LE CHAPELIER.

Grapignan ?

LE BAILLY.

Justement.

GRAPIGNAN.

Ouf !

LE PATISSIER.

Le Voila , Monsieur.

LE BAILLY.

Quoy , c'est là ce fameux fripon ?

GRAPIGNAN.

Hé, Monsieur, pour l'honneur du Corps...

LE BAILLY.

C'est justement pour l'honneur du Corps qu'il te faut pendre tout à l'heure. Il faut
châ-

châtier un scelerat qui deshonne Messieurs
les Procureurs. La potence est toute dressée:
Allons vite; qu'on l'emmene.

GRAPIGNAN.

Monsieur Coquiniere me l'a baillé belle
avec son carosse. De ce train-là, je n'iray
qu'en charette.

LA VIEILLE *après que tout le monde
est sorty.*

Un quart d'heure plus tard, mes trois cent
mille livres s'en alloient au gibet.



SCE-



S C E N E S

FRANCOISES

D'ARLEQUIN PROTE'E.

P A R O D I E

DE BERENICE.

S C E N E I

ISABELLE *seule.*

Dieux ! Je ne le voi point, cet amant que
j'adore !

Tous les jours dans ces bois je devance l'Aurore :

Je tâche à démêler la trace de ses pas ,

Je le cherche par tout , & ne le trouve pas.

Heureuse indifférence , & tendresse fatale !

Helas ! peut être-est il aux pieds de ma Rivale.

Puis qu'il n'a plus pour moy le même empresse-
ment :

Ah , sans doute ma sœur a charmé mon Amant.

Ses yeux sont ébouïs des yeux de Colombine.

Il me quitte ; & c'est là le sort qu'il me destine.

Et moy , je souffrirois un si cruel affront ?

J'en feray rejaillir la honte sur son front.

Je

Je ne ferois raison d'une telle injustice.
 Il faut qu'il l'abandonne; ou que l'ingrat périsse.
 Et sans fremir, j'iray dans son perfide cœur
 Moy même ensanglanter l'image de ma sœur.
 Mais que dis-je? pour moy l'ingrat a trop de char-
 mes.
 Son nom seul m'attendrit, & m'arrache des larmes
 Majs Colombine vient: Cachons nôtre foiblesse;
 Et tâchons de fonder son cœur avec adresse.

S C E N E I I.

ISABELLE *en Berenice*
ISABELLE.

Et bien le cherchiez-vous? qu'en dites-vous
 ma sœur?

Etes-vous aujourd'hui maîtresse de son cœur?
 Cintio pour vous seule & languit & soupire.

Parlez. Qu'en dites-vous?

COLOMBINE.

Que pourrois-je vous dire?

Si Cintio m'aimoit, il m'aimeroit en vain.

Ouy, ma sœur; & j'adore un Empereur Romain.

ISABELLE.

Ne raillons point, ma sœur: Car enfin je devine.

COLOMBINE.

Et bien, connoissez mieux le cœur de Colombine.

Je hay le sérieux, & j'aime l'enjouement.

Arlequin, Phaëton me plut infiniment.

J'aime s'a son Dotor; & s'il faut tout vous dire,

Sur ma foy, je ne veux d'un Amant que pour rire.

J'ay dans la tête encore un bien plus grand dessein.

Arlequin vapparoître en Empereur Romain.

Je luy reprocheray toute son injustice.

Il sera mon Titus, & moy sa Berenice

Et

Et je vais, s'il se peut, en prenant le haut ton,
 Eriger Phaëton en défunt Celadon.
 Il étoit mon Cadmus dans l'adieu d'Hermione,
 On connoît les transports où son cœur s'abandon-
 ne *(yeux)*
 Pour vous, ma sœur, dont l'air, le visage, & les
 Sont faits pour la tendresse, & pour le sérieux,
 Vous l'avez fait paroître avec délicatesse;
 Et certain petit air qui prêche la tendresse,
 Un peu de jalousie, un peu d'emportement.
 Vous sied fort bien, ma sœur, & plaît infiniment.
 Pour moy, je vay jouer, en stile magnifique,
 Avec mon cher Titus, un sérieux Comique.

ISABELLE.

Je vous entens, ma sœur: vous raillez assez
 bien.

Vous jouëz vôtre rôle, & j'ai joué le mien.

elle s'en va.

COLOMBINE.

Moy Berenice! Ha Dieux! par où m'y prendre?
 Auray-je un port de voix & languissant & tendre?
 Et puis-je prononcer sur le ton langoureux:
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
 Tantôt devant Titus il faut que je soupire.
 Mais quoy? mon sérieux fera mourir de rire.
 Berenice aura beau pousser deux mille hélas,
 En voyant Colombine on ne la croira pas.
 Mais Titus vient. Rentrions pour prendre un port
 de Reine.



SCE-

SCÈNE III.

ARLEQUIN. *en Titus,*

SCARAMOUCHE *en Paulin.*

ARLEQUIN.

A T-on vu de ma part le Roy de Comagene?
Sçait-il que je l'attends?

SCARAMOUCHE.

Signor si Signor.

ARLEQUIN.

Parle François. Je dis que tu n'es qu'un Butor!
Répons, âne, que fait la Reine Berenice?

SCARAMOUCHE.

*La Reine Berenisse... la Reine... Ber... Berenice,
elle est la hant qui pisse, Signor... &... per... se*

ARLEQUIN.

Parle, Acheve, fy donc! quel Paulin! quelle
bête?

Diable soit de Paulin & de sa confidence!

Cheval; âne bête, va, fors de ma presence.

Cours apprendre ton rolle, évite ma fureur,

Indiscret confident d'un discret Empereur.

SCARAMOUCHE. *s'en va.*

ARLEQUIN. *seul.*

Hé bien, Titus, que vas tu faire?

Berenice t'attend. Où vas-tu temeraire?

Tes adieux sont ils prêts? t'es-tu bien consulté?

Ton cœur te promet-il assez de fermeté?

Car enfin au combat qui pour toy se prepare,

C'est peu d'être constant, il faut être barbare.

Aux Auditeurs.

Ce debut n'est pas mal, Messieurs; & sur ce ton,
Je m'en vais effacer Floridor & Baron.
Mais Berenice vient.

SCENE IV.

COLOMBINE *en Berenice,*ARLEQUIN *en Titus.*

COLOMBINE.

Non, laissez-moy, vous dis-je.

En vain tous vos conseils me retiennent icy.

Il faut que je le voye. Ah pargué le voicy.

Hé bien, il est donc vray que Titus m'abandonne?

Il faut nous separer, & c'est luy qui l'ordonne?

(*Elle le pousse.*)

ARLEQUIN.

Ne poussez point, Madame, un Prince malheureux.

Il ne faut point icy nous attendre tous deux.

Il faut... mais que faut-il? dans l'horreur qui m'accable.

Il faut, Madame, il faut, il faut que j'aille au diable.

Vous voyez cependant, mes yeux sont tous en eau:

Je tremble, je fremis, Tout beau Titus, tout beau.

Il faut que l'Univers reconnoisse sans peine,

Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine

Car enfin, ma Princesse, il faut nous separer.

COLOMBINE.

Ah, coquin, est-il temps de me le déclarer?

Qu'avez vous, fait maraut? je me suis crüe aimée.

Aux plaisirs de vous voir mon ame accoutumée...

ARLEQUIN.

Lafriponne?

CO-

COLOMBINE.

Seigneur, écoutez mes raisons.

Vous m'allez envoyer aux petites Maisons :

Car enfin après vous je cours comme une folle.

Ouy, j'expire d'amour, & j'en perds la parole.

Helas ! plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat ?

Votre amour ne pût il paroître qu'au Senat ?

Ah, Titus : car enfin l'amour fuit la contrainte

De tous ces noms que fuit le respect & la crainte ;

De quel soin votre amour va-t-ils'importuner ?

N'a-t-il que des Etats qu'il me puisse donner ?

Rome a ses droits, Seigneur : n'avez-vous pas les
vôtres ?

Ses intérêts sont-ils plus sacrez que les nôtres ?

Répondez donc. (*Elle le tire par la manche, & la
luy déchire.*)

ARLEQUIN.

Helas, que vous me déchirez ?

COLOMBINE.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez ?

ARLEQUIN.

Ouy, Madame, il est vray, je pleure, je soupire ;

Je fremy. Mais enfin, quand j'acceptai l'Empire...

Quand j'acceptai l'Empire... on me vit Empereur.

Ma mignone, m'amour, redonne-moy mon cœur.

Pour Berenice, hélas, c'est un grand coup de foudre.

Mais, mon petit rendron, Il faut vous y resoudre.

Car enfin aujourd'huy, je dois dire de vous,

Lors que vous m'étranglez pour être votre époux :

Puis qu'elle pleure, qu'elle erie,

Et qu'elle veut qu'on la marie.

Je veux luy donner de ma main

L'aimable & le jeune Paulin.

Holo, ho, Paulin, Scaramouche.

COLOMBINE.

Allez-vous-en au diable avecque Scaramouche.

Pour

Pour un si vieux frelon, je suis trop jeune mouche.
 Si j'ay crié, pleuré, pour avoir un époux,
 Oher Titus, j'enveux un qui soit beau comme vous
 Pour Titus Empereur je pleure, je soupire :
 Mais Titus Arlequin, me fait crever de rire.

Elle s'en va

SCENE V.

ARLEQUIN, UN FRIPIER.

ARLEQUIN *voyant le Fripier.*

JE pense que le Fripier qui m'a loué cet habit,
 me vient demander de l'argent. Continuons
 nôtre rolle.

Rome a de mes pareils exercé la constance.

Ah si vous remontiez jusques à sa naissance...

LE FRIPIER.

Ah si vous me donniez, Monsieur, six écus que
 vous me devez; vous m'en feriez bien plus de plaisir

ARLEQUIN *d'un ton grave.*

Un Empereur Romain connoît-il les écus?

Tu te trompes; mon cher, je ne les connois plus.

Tu me fais à plaisir des contes ridicules;

Et mon grand Tresorier te va payer en Jules.

LE FRIPIER.

Je ne connois point vos Jules, Monsieur. Je
 vous demande de la bonne monnoye de France.

ARLEQUIN.

Les Jules, ignorant, gravez au champ de Mars,
 Furent jadis la monnoye & l'argent des Cefars.

LE FRIPIER.

Je me moque de vous & de vos Cefars: je veux
 être Payé. (*Il va sur Arlequin & luy arrache son
 juste-au-corps*)

AR-

ARLEQUIN.

Quoy jusques sur le Throne, avec tant de fureur,
Jn maraut de Fripier insulte un Empereur!
Gardes, qu'on le saisisse.

LE FRIPIER.

Maraut, vous-même. Voilà un joly Empereur!
(*Il se met à rire, & s'en va avec le justic au-corps.*)

ARLEQUIN *seul.*

Quel changement, hélas! quelle vicissitude!
Que le destin de l'homme est plein d'incertitude!
e le voy, je le sens, & je l'éprouve bien.
J'étois un Empereur: & je ne suis plus rien.
Ah qu'on est malheureux d'avoir des creanciers!
si l'Empire Romain avoit eu des Fripiers
Contre luy déchainez & plus Juifs que le diable,
Il n'auroit pas été si ferme, & si durable.

Il s'en va, & la Parodie finit.



PLAI-

G



PLAIDOYE'.

DE PROTE'E.

LE JUGE *plusieurs Officiers,*
 PILLARDIN, LA RUINE *Procureurs.*
 UN CLERC *avec une épée au côté.*
 LE DOCTEUR.

PILLARDIN.

Avant toutes choses, Messieurs, attendu qu'il est expressément défendu aux Clercs de porter des épées) je demande que celle de nôtre partie adverse, présente à l'Audience, soit mise au Greffe; & qu'il soit condamné à l'amende.

LE JUGE.

Sur la remontrance de Pillardin, nous ordonnons, que par provision l'épée du Clerc sera mise au Greffe; en suite portée chez le Coutelier de la Bazoche, pour être convertie en canifs de Toulouse, qui seront distribuez aux pauvres Clercs qui en ont besoin.

LA RUINE.

Peste soit de l'épée, & de quoy diable vous avisez-vous de paroître au Barreau dans cet équipage là? Il a raison: c'est pro-

stituei

situer l'épée, que d'en laisser porter à des Clercs. Voyons un peu comment nous r'habillerons cecy.

LE CLERC *à la Ruine.*

Mais, Monsieur, tous mes autres camarades en portent.

LARUINE.

Tous les autres sont des garnemens & des libertins comme vous. Hé, une bonne écritoire, mon amy, une bonne écritoire !

PILLARDIN.

Messieurs, je parle pour Maître Grazian Balouard, Comedien dans la Troupe Italienne, opposant à toute la procédure faite par Paul Griffonnet, Clerc & neveu d'un Procureur au Châtelet.

Je crois, Messieurs, que je n'offense personne, quand je dis que le Clerc à qui nous avons affaire, est beaucoup plus à craindre que le levrier dont il se plaint ; & que si jamais il parvient à être Procureur, il sera tres-dangereux de tomber sous sa coupe. Ce n'est pas d'aujourd'huy que vous êtes importunez de ses gentilleses. Tantôt c'est un Chirurgien pour le pansement de certains maux : Tantôt c'est un Rotisseur pour de la viande. Une Lingere pour des calleçons, un Cabaretier pour du vin. Enfin vos Audiences ne retentissent que des plaintes honteuses que l'on fait tous les jours

contre sa conduite. Je viens dans la foule crier avec les autres, & vous supplier de faire un exemple d'un Picoreur, qui prétend, avec de la malice & du papier marqué, se tailler un habit complet, & s'équiper tout à neuf aux dépens d'un étranger.

LA RUINE.

Voilà qui ne commence pas mal ! un Picoreur, voilà qui ne commence pas mal ! allons, bon, courage.

PILLARDIN.

Ho, ne vous effarouchez pas, Maître la Ruine : vous n'y êtes pas encore.

LA RUINE.

Non : mais j'y feray bien tôt ; & je vous apprendray que Maître Griffonnet est un Clerc d'honneur & de probité. Voilà une jolie maniere de plaider, vraiment !

PILLARDIN.

Ecoutez, Maître la Ruine, je suis bien averty que vous n'êtes payé que pour faire du bruit à l'Audience : Mais...

LA RUINE.

Ho, ne le prenez pas là. J'y feray bien autant de mal que de bruit ; & vous allez voir que votre Docteur n'est qu'un âne en comparaison d'un Clerc du Châtelet. Nous verrons vraiment si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'Audience ? je prétens...

PIL

PILLARDIN.

Encore ?

LA RUINE.

Hé, que diable, plaidez, on ne fonge pas à vous. Du bruit à l'Audience !

PILLARDIN.

Lorsque l'on m'a interrompu, je commençois, Messieurs, à vous exhorter au châtiment d'une vexation qui ne peut avoir été imaginée que par un Clerc de Procureur du Châtelet. Je dis, du Châtelet, parce que les Clercs du Parlement ne font point les breteurs, & ne s'attachent qu'à travailler à leurs écritures avec honneur. Cette parentese, Messieurs, vous insinue que nous avons affaire à un personnage alteré, qui regarde le Docteur, comme un homme fort ignorant en affaires, mais fort propre à payer les frais monstrueux dont on nous accable depuis six mois sans miséricorde & sans relâche.

LA RUINE.

La grande nouveauté, qu'un Clerc fasse des frais !

PILLARDIN.

Voicy le chef d'œuvre sur lequel vous avez à prononcer. Il y a environ six mois que le nommé Griffonet, & deux autres Clercs ses camarades, courroient les rues, chacun une brette au côté. Je ne vous diray point, Messieurs, si c'étoit les affaires ou

L'amour qui les mettoient en campagne. Quoy qu'il en soit, en passant dans la rue Guenegaud, un levrier surpris de voir trois Clercs de Procureur avec des épées, commence à abboyer. Les trois Spadassins intimidés prennent la fuite. Dans cette deroute, Griffonnet laisse tomber son manteau : le chien en folâtrant, le secouie. Voilà ce qui donne occasion au burlesque Procès qu'on nous fait aujourd'huy ; & c'est sur ce manteau mordu qu'on a broüillé tout le papier que Maître la Ruine tient entre ses mains.

LA RUINE

Il n'y a pas en tout cela une virgule d'inutile ; & depuis que j'ai plaide, je n'ay point veu de procédure mieux gouvernée. Fy, cela est honteux de se déchaîner contre un jeune Praticien qui fait les choses dans l'ordre !

PILLARDIN.

Pour faire les choses dans l'ordre, vôtre partie n'avoit qu'à ramasser son manteau, & poursuivre son chemin. Mais un Clerc du Châtelet, qui n'a que sa plume pour patrimoine, tâche de se pousser par des voyes extraordinaires : *aude aliquid, brevisbus giris, & carcere dignum, si vis esse aliquis.* Maître Griffonnet veut être Procureur : il n'importe aux dépens de qui sa Charge soit achetée. Le chien qui a decoti-

su

fu son manteau ; est un chien vagabond ; mais le chien est fort de la maison où demeure le Docteur de la Comedie. Le Docteur est un étranger : Cet étranger est en réputation d'avoir de l'argent. En voilà assez, Messieurs, pour acharner un Clerc avide & chicaneur. Il demande, à la vérité, trente francs pour le dommage de son manteau : mais il se contente de neuf cent livres pour les dépens du procès.

LA RUINE.

Helas ! C'est bien peu.

PILLARDIN.

Il n'est pas besoin, Messieurs, d'exagerer cette persécution pour la rendre plus sensible & plus odieuse. Je pense en avoir assez dit, pour faire préjuger de quoy ce Griffonnet sera capable, si jamais il est Procureur. Je finis, en vous suppliant tres humblement, de retrancher de vôtres illustre Corps ce membre infecté qui le deshonne. Souvenez-vous que la Bazoche est la pepiniere des Procureurs. Souvenez-vous encore, que l'indulgence des Juges est une espece d'autorité pour le mal ; & que le grand secret pour ne plus trouver de desordres parmi les Procureurs, c'est de n'en point souffrir parmi les Clercs.

Je conclus, à ce qu'il vous plaise debouter Maître Griffonnet du prétendu dommage de son manteau, & de tous les frais faits

en conséquence ; & pour l'indue vexation ; ordonner qu'il sera déchu & dégradé de la dignité de Clerc : Deffenses à luy de porter à l'avenir ny écritoire ny épée ; & le condamner aux de pens.

LA RUINE.

Ho , ça , ça , nous allons voir. Messieurs, je parle pour Paul Griffonnet , Mancoau d'origine, Clerc de profession, beau-frere de Sergent , neveude Procureur au Châtelet, & par dessus tout cela , cy devant Prevôt de la Bazoche : Contre Maître Grazian Baloüard , Docteur de la Comedie Italienne ; & encore contre Maître Bruitomar Chien matin , soit disant Levrier , & justifié domestique dudit Docteur.

Vous voyez , Messieurs , qu'il y a trois parties interessées dans cette cause , un Docteur, un Chien, & un Clerc. Un Docteur, premier animal : un Levrier. autre animal ; & un Clerc qui tient de la nature de tous les deux , puis qu'un Clerc , ou du moins un Bachelier en procez , est un Levrier en chicane. Sur la seule qualité des parties , on va croire que cette cause est la matiere d'une Scene risible , parce que nous avons affaire à un Comedien. Ah , de grace, Messieurs, bannissez toutes ces joyeuses preventions, pour vous preparer au recit d'un malheur , qui pour être sans exemple , ne doit pas être sans compassion. Malheur , Messieurs,

heurs , malheur qui fourniroit le sujet d'un Poëme plus grave que l'Eneide , & plus serieux que le Lutrin , puis qu'il ne s'agit pas icy d'une Ville embrasée par le stratagème d'un Cheval de bois , ny d'une contestation fondée sur un pupitre de pareille étoffe ; mais d'un manteau d'un bon bou-racan , mordu , déchiré , & mis en pieces par l'inhumanité d'un Levrier effectif : *quis talia fando , temperet à lacrymis*. Voicy le fait en trois paroles.

La Foire Saint Germain attire tout Paris , par la nouveauté de ses spectacles. / Ma partie fatiguée d'un gros inventaire de production , voulut pour se delasser l'esprit , aller voir les Marionettes. Fatale & dangereuse curiosité ! Ce pauvre garçon accompagné de deux Clercs ses camarades , s'entretenoit , chemin faisant , de choses concernant la Profession ; lors qu'un matin affamé s'échappe de chez le Docteur , s'élançe sur Maître Griffonnet ; & soit qu'il trouvât le manteau ou plus gras ou plus tendre que le Clerc , il déchire ce manteau en trois coups de dents : Ce manteau , le fruit de tant de veilles , & la reconnoissance de tant de Cliens ? Ce manteau , qui par ses differens usages se pouvoit appeller un meuble universel ! Le matin , Robbe de chambre. Le long du jour , il redevenoit Manteau : La nuit il servoit de couverture ;

& dans les mauvais temps , c'étoit un parapluie impenetrable. Ce manteau Messieurs , tel que je viens de vous le décrire , demeure en proye à un levrier , qui par ses cris & ses morsures , jette une telle épouvente dans l'ame des trois Clercs , qu'ils cherchent leur salut dans la fuite. *Timor addidit alas.* L'un court à toutesjambes chez luy : L'autre se cache dans la foule. Ma partie seule dispute quelque temps le terrain. Mais comme il n'est pas honteux de ceder à la force , il est obligé de se sauver avec les lambeaux de son bouracan déchiré : *exuvias tristes Danaum !*

LE JUGE.

Maître la Ruine , voilà bien de la broderie sur un méchant manteau ! Vous feriez mieux de nous dire , si après tout ce grand carnage , vôtre partie a rendu sa plainte :

LA RUINE

Il a bien fait pis , Messieurs Car il a fortifié sa plainte d'une grosse Enquête , composée de 37. témoins , soutenue de plusieurs demandes incidentes , de Requêtes , de Sommations , de faits & articles , & généralement de tout ce qu'il y a de plus friand dans la Pratique. C'est dans cette affaire que Maître Griffonnet ma partie , va paroître en veritable Clerc du Châtelet. Depuis six mois , Messieurs , il ne dort point ; & je puis dire à son honneur , que depuis six
mois ,

mois, il ne s'est point passé de jour qu'il n'ait fourré quelque nouvelle procédure dans son sac. Enfin il a mis son procès sur un si bon pied, & a fait parler si heureusement ses témoins, qu'il n'est pas en votre pouvoir de douter que le chien en question n'appartienne au Docteur de la Comédie. Or si le chien appartient incontestablement au Docteur de la Comédie; Maître Griffonnet peut-il demander moins de trente francs pour le dommage de son manteau, & de neuf cent livres, à quoy il se réduit pour ses dépens? Je ne croy pas qu'un Clerc puisse plaider avec plus de retenue. Quand on ne taxeroit à ma partie que quinze sols de chaque citation de Latin, je suis sûr qu'il y en a pour plus de quatre cent francs dans ses écritures. Il en a mis jusques dans ses Exploits. Diable, je ne plaide pas pour une bête. La Loy *Si quadrupes pauperiem*.

LE JUGE.

La Ruine, hé pas tant de Latin pour une bagatelle!

LA RUINE.

Puisque la Bazoches s'offense du Latin, je vais répondre en François aux faits calomnieux dont on a voulu noircir ma partie. Commençons par le Chirurgien, la maladie & le pansement dont Maître Pil-

Jardin a pretendu scandaliser celuy pour qui je parle. Pour confondre, Messieurs, une telle imposture, ma partie est prête d'affirmer à l'Audience, que depuis quatre ans qu'il est à Paris, il ne voit & ne fréquente que la niece de Maître Pillardin, & quelques autres femmes de Procureurs, fort honnêtes & fort réservées. Je ne pense pas, Messieurs, qu'il en faille davantage pour vous persuader que Maître Griffonnet est sain & entier: & plutôt au Ciel qu'il en fût de même de son manteau! Passons à la vexation qu'on nous impute. Ce Griffonnet, dit-on, est un Clerc alteré, qui veut succer le Docteur, & s'équiper aux dépens d'un étranger. Ce sont, Messieurs, les propres termes dont on s'est servy. En verité, Maître Pillardin, vous ne devriez pas faire un crime d'un usage dont vous profitez aussi bien que ma partie. Si j'étois d'humeur....

PILLARDIN.

Maître la Ruine, vous vous passeriez bien....

LA RUINE.

Hé, Maître Pillardin, vous vous passeriez bien mieux de décrier la conduite d'un Clerc qui ne fait que ce qu'il vous voit faire.. Et où est le mal de plumer un Comedien quand il a de l'argent. Quoy, ce n'est pas assez que les Italiens déchirent les Procureurs!

reurs ! Il faut encore que leurs chiens viennent déchirer les manteaux des Clercs ? Et on se fera une conscience d'épargner ces sortes de boufons, qui répandent leur fiel sur les Professions les plus réglées ? Fy, Maître Pillardin, vous parlez contre vous-même, quand vous défendez ces Farceurs qui ont compris tant d'honnêtes gens dans leurs rolles. Il sied bien à ces mauvais Plaisans de faire comparaison avec Messieurs les Clercs, qui sont les fantassins de la Justice, les Graduez de la chicane, les Magistrats de la Bazoche, les timons des Etudes, la charnière des Procureurs, & la cheville ouvrière de la procédure ! Il y a, Messieurs, une notable difference entre un Clerc & un Comédien. Quand les Comédiens viennent dans nos Etudes, ils y entrent soumis & rampans : mais un Clerc ne paroît à la Comédie que la Critique en main, & comme le contrôleur né de toutes les pièces nouvelles : Privilege, Messieurs, établi par le plus fameux Poëte de notre siècle.

*Un Clerc, pour quinze sols, sans craindre
le hola,*

Peut aller au parterre attaquer Attila :

Et si ce Roy des Huns ne luy charme l'oreille,

Traiter de Visigots tous les Vers de Corneille.

Tant d'illustres prerogatives ne serviront-elles qu'à la confusion de ma partie? Ne compterez-vous pour rien cette longue genealogie de Sergens & de Procureurs, dont regorge la famille des Griffonnets? Souffrirez vous qu'un Docteur de Theatre triomphe insolemment de la Clericature? Ah, Messieurs, ne voyons nous pas que les Italiens font à l'assus de vôtre Jugement, pour en faire une plaisanterie plus cruelle & plus sanglante encore que celle des Procureurs? Si Maître Griffonnet perd sa cause, Arlequin & sa Troupe vont s'enrichir aux dépens des Clercs & de la Bazoche. Quoy, ce beau nom de Griffonnet, va devenir la fable & la risée publique! Et comme les Procureurs ne passent aujourd'huy que pour des Grapignans, les Clercs ne passeront à l'avenir que pour des Griffonnets! Prevenez, Messieurs, prevenez ces piquantes railleries par une severe condamnation: Et si des Comediens ont la hardiesse de nous joüer, que ce soit du moins après avoir payé le dommage du manteau, & les dépens du procès. C'est à quoy je conclus. (*A Pillardin*) Ho, nous allons voir à cette heure, si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'Audience?

Ce qui suit se dit dans le temps qu'on est
aux opinions.

LE JUGE *étant aux opinions.*

La Ruine, pourquoy vôt're partie n'a-
t-elle pas apporté son manteau à l'Au-
dience. On verroit mieux de quoy il s'agit.

LA RUINE.

Cela ne se peut pas, Messieurs: c'est un
manteau sur la litière, dont la plus grande
pièce ne couvrirait pas un ongle. Trois
Ravaudeuses ont déjà renoncé à le ren-
traire.

PILLARDIN.

Il n'y en a pas un travers de doigt de
decousu.

LA RUINE.

Fy! Cela est honteux, qu'un Docteur
nourrisse des chiens en chambre: pour de-
vorer les manteaux des passans! Et où
en serions nous, si on toléroit ces... Ho,
il faut tout au moins que les chemins soient
libres; & il ne sera pas dit....

LE JUGE *toujours aux opinions.*

La Ruine, mettez-vous en fait que le
chien appartienne au Docteur?

LA RUINE.

Ouy, Monsieur, je soutiens que c'est un
chien à sa devotion & à ses gages; & qu'il
boit & mange tous les jours avec luy.

PILLARDIN. -

Cela n'est pas vray. C'est un chien qui n'a ny feu ny lieu.

LA RUINE.

Un bel employ pour un Docteur , de tenir école de mâtins , & les dresser à manger le monde dans les ruës ! Ho , nous allons voir si un Clerc n'oseroit demander justice.

J U G E M E N T.

LE JUGE.

La Bazoché regnante en triomphe & titre d'honneur , a debouté Paul Griffonnet du prétendu dommage de son manteau, & des frais faits en conséquence. L'a déclaré décheu & dégradé de la dignité de Clerc : Défenses à luy de porter à l'avenir ny écritoire ny épée ; & en cas de contravention , permis à Maître Bruitomar , & à tous autres chiens ses confreres , de quel poil , âge & qualité qu'ils puissent être , d'abboyer , mordre & courir sus à tous les Clercs qu'ils trouveront faisis d'épées. Et pour dédommager aucunement le Docteur du temps qu'il a perdu à se défendre d'une si induë vexation ; permis à luy & à sa Troupe de jouier les Griffonnets, tant & si risiblement qu'ils aviseront bon être ; sans toute-

fois

sois sortir du respect qui est deu au Royaume de la Bazoche. Ainsi prononcé.

LA RUINE.

Après cela je ne plaideray de ma vie.
Quelle diable de jugerie?





S C E N E S

FRANCOISES

D'ARLEQUIN JASON,
OU DE LA
TOISON D'OR COMIQUE.

MONOLOGUE DE COLOMBINE
qui représente Medée.

MEDE'E.

QUoy donc? l'orgueilleuse Ipsiphile,
Jusques sur mon pailé, jusques dans ma maison,
Viendra me dérober Jason,
Et je demeureray tranquile?
Moy? maîtresse passée en tout enchantement:
Qui sçais magie & noire & blanche:
Qui tiens les diables dans ma manche,
Je ne pourray retenir un Amant?
Moy? ne suis-je plus Medée?
L'amour dont je suis obsedée,
M'a-t-il fait oublier ce que j'ay de pouvoir?
Non, non, trop cruelle rivale,
Il est temps de te faire voir
Si j'ay quelque credit sur la rive infernale.
Rendons pour quelque temps Jason si contrefait,
Si lourd d'esprit, & de corps si malfait,
Que

Que ma Rivale le haïsse.

Servons-nous de cet artifice :

Elle quittera ce séjour.

Je n'auray plus d'obstacle à soulager ma peine.

L'amitié des Lutins n'est pas tout à fait vaine.

Si je ne puis par eux inspirer de l'amour,

Je puis inspirer de la haine.

Sus donc, que tout l'enfer soit soumis à mes vœux

Que la Nuit, le Cahos, l'Acheron, le Tenare ;

Que ces sombres manoirs, ces fleuves tenebreux,

Dont le nom seulement est terrible & barbare,

Le Stix, le Phlegeton, le Lété, le Tartare,

Que tout sente l'effort de mes charmes affreux,

Toy Divinité scelerate,

Qui te mêle de cent métiers,

O Lune que chez les Sorciers

On appelle la triple Hecate :

Vous esprits puissans & malins,

Demons, Lares, Follers, Lemures, & Lutins,

Ramassez en ce jour, pour servir ma furie.

Votre plus fine diablerie.

Et vous diables nouveaux, Sergens, Clercs, Procureurs,

Commissaires, Greffiers, alterez Picoreurs,

Vous de qui la malice enorme,

Par une adroite trahison,

Rend l'équité même difforme,

Faites-en autant de Jason.

Il est vrai que Medée a sur vous peu d'empire ;

Vous êtes des esprits retifs,

Mais pourtant par certains motifs,

Elle fait comme si elle comptoit de l'argent

Je me flatte de vous réduire.

Je possède un riche trésor.

Que la taille à Jason soit bien defigurée,

Comme vous faites tant pour l'or,

C'est pour vous la Toison dorée.

Icy la Statue heroïque de Jason, qui est au milieu de la Scene se change en celle d'Arlequin, dont Jason conserve la forme durant toute la piece.

Medée, après l'avoir considéré sous cette figure, dit:
Le voilà tel que je desiré.

Mais Ipsiphile vient, Adieu, je me retire.

Ipsiphile arrive.

S C E N E

SUR LES OFFICIERS.

IPSIPHILE MEDE'E.

IPSIPHILE.

A H, Madame, arrêtez, & pour me consoler,
Voyez au moins les pleurs que vous faites couler.
Quoy? de tant de Heros dont brille la Colchide,
N'aurez-vous fait un choix que pour faire un perfide?

Car ce nouvel Amant dont vous briguez la foy,
Me l'a cent fois jurée, & ne la doit qu'à moy.
Chagrine, sans repos, pleine d'impatience,
Lasse, vaincuë enfin des tourmens de l'absence,
J'ay tout abandonné pour revoir un Amant:
Et quand prête à jouir d'un bonheur si charmant,
Déjà je m'applaudis du succès de mes peines,
J'apprens que cet Amant est chargé d'autres chaînes.

Je le trouve inconstant, je le vois dans vos bras.
Ah, Madame, ces fers ne vous honorent pas.
Plaignez l'égarement d'une jeune Princesse,
Pardonnés la chaleur de ses transports jaloux;
Et quittez un penchant trop indigne de vous.

MEDE'E

MEDE'E. (dresse!

Ouf! Cela fend le cœur. Bon Dieu, que deten-
Hélas, vous me faites pitié! (tresse,)

Mais pour être d'un cœur fort long-temps la mai-
Vous en avez trop de moitié.

Vous m'avez toute l'encolure,
De venir en ces lieux chercher quelque aventure.

Mais ce n'en est plus la saison;
Et dans le país où nous sommes,

Il n'est rien si froid que les hommes:
On n'en peut arracher ny plume ny Toison.

On n'y fait de frais qu'en fleurettes;
De beaux discours, des complimens,

Des reverences fort bien faites,
Des petits vers, des chanfonnettes:

Voilà dequoy tous les Amans
Payent les faveurs des Coquettes.

Et même à present à la Cour,
On a tant d'ardeur pour la Gloire,

Qu'on ne songe qu'à la Victoire:
On a presque oublié l'Amour.

Déjà même l'on voit telle Dame forcée
A descendre du rang où le sort l'a placée,

Pour avoir des soupirs d'un étage plus bas.
Telle en gueuse; telle en achete:

Et si grande en est la disette,
Qu'au mépris de tous nos appas,

Sans argent l'on n'en aura pas.
Cherchez fortune ailleurs, si vous voulezme croire.

IPSIPHILE.

Ha, Jugez autrement de l'objet de mes feux!

E, cessez d'insulter à mon sort malheureux.

N on, Madame, mon cœur quin'aime que la gloire,

Ne cherche point icy de honteuse victoire.

Je laisse vôtre Cour en butte à ses défauts:

Je la plains: mais j'aspire à des desseins plus hauts.

Ouy,

Ouy, je cherche un Guerrier....

ME D E' E.

Un Guerrier? Ah Madame,
Vous tombez de fièvre en chaud mal.

Hé, ne vous flatez point d'un espoir trop fatal:

Un Guerrier vous prendroit pour femme?

Vous vous attendez à la foy?

La foy de nos guerriers pese moins que leurs plu-
mes;

Et l'on perd chez eux les coutumes

De prendre des femmes à foy.

Mars n'épousa jamais la Reine de Cirhere.

Ils suivent son exemple, & vivent comme luy:

Et leur mariage ordinaire

Se fait avec celles d'autrui.

Hé, comment un homme de guerre,

Qui court tous les coins de la terre,

Errant tantôt cy, tantôt là,

Pourroit-il se borner à son petit ménage?

Il ne faut pas croire cela.

Voulez vous qu'une épouse en tous lieux l'accom-
pagne?

Non, leur methode vaut bien mieux,

Selon le changement des lieux,

Ils ont femme de ville, & femme de campagne.

Mais si vôtre ardeur est si forte,

Que vous vouliez passer par dessus ces égards,

Que de chagrins de toutes parts!

Vous craignez que la Gloire un peu trop ne l'em-
porte:

Vous courez, quoy que loin, tous les mêmes
hasards,

Vous tremblez aux faux bruits que sans cesse on
rapporte;

Et puis un vilain coup que l'on ne prévoit pas,

Viendra luy sequestrer ou la cuisse ou le bras.

Et dans ce terrible equiPAGE,

Quand

Quand on n'est plus propre aux combats,
On ne l'est guere au mariage,
En voulez-vous faire un Galand ?

C'est encor pis vingt fois. Pour rarir une bourse,
Un Guerrier a toujours un merveilleux talent ;
Et des pertes qu'il fait la belle est la ressource.

Après l'effet des petits soins.

Le Cavalier aura l'ame chagrine :

La Dame du chagrin veut sçavoir l'origine :

Il voudra la cacher, ou le feindra du moins.

L'Amante s'en plaint, & s'obstine.

Alors on fait sçavoir tous ses petits besoins.

On aura perdu son Bagage ;

Il faut refaire un Equipage ;

Peut on voir un Amant chagrin ?

Il a besoin d'argent, on en offre à la fin.

L'amant s'en fâche, & le refuse :

On le fléchit tout doucement.

Il l'accepte en faisant une fort tendre excuse :

Et voilà tout le payement.

Je vous parle peut-être un peu trop franchement

Mais j'ay peur qu'on ne vous abuse.

IPSI PHILE.

Hé ; Madame, quittez le soin de mon repos

Et me laissez Jason : Cedez moy ce Heros.

Luy seul me rend heureuse, & je vous le demande.

MEDEE.

Quoy, vous me demandez Jason ?

Voyez un peu le bel oison !

Ho, la fortune n'est pas grande.

Vous vous coëffez d'un tel magot,

Laid, ventru, mal bâti, petit comme un nabot.

Je vous aurois cru plus friande.

Pouriant si vous l'aimez, tant mieux.

Vous allez voir passer son triomphe en ces lieux.

S'il suffit pour guerir l'ardeur qui vous possède,

De tout mon cœur je vous le cede.

SCE.

S C E N E

DE JASON ET MEDE'E.

MEDE'E.

I Ngrat, il est donc vray que certaine inconnue,
De ton digne minois feruë,
Vient icy tout exprès s'assurer de ta foy,
Et prétend triompher de moy,
Sans craindre les transports dont mon ame est émue
Là? ne ressens-tu pas quelque secrette horreur?
Oses-tu commettre un tel crime?
Sçais-tu bien ce que peut une femme en fureur,
Et forcier forcierissime?
Quoy? tu n'as pas un brin ni d'amour, ni de peur?
Tu ne me répons rien. Veux-tu parler?

JASON.

Madame,

Pour être redoutable, il suffit d'être femme.
Je crains plus ce nom seul que tout vôtre pouvoir.
Mais encore faut-il bien se taire un peu valoir.
Les mouvemens jaloux qu'une Rivale excite.
Font en quelque façon une fausse au mérite;
Et le cœur d'un Héros si beau, si gros, si gras,
Devoit bien vous coûter quelque peu d'embarras.

MEDE'E.

Ah, ah, j'en suis d'avis! J'aime cet artifice.
Il faut que tes rigueurs me donnent la jaunisse?
Prens plutôt le parti d'appaier mon courroux,
Si tu ne veux bientôt...

JASON.

Ah Madame, tout doux.
Pardonnez à Jason ce petit stratagème.
Approchez seulement pour connoître que j'aime.

Vous

Vous sentirez l'effet de toutes vos beautés.
Mille soupirs pour vous sortent de tous côtés.
Daignez vous adoucir, modérez votre haine.

M E D E' E *portant la main à son nez.*

Toy même, en soupirant, adoucis ton haleine,
Fais un peu des soupirs d'une meilleure odeur.

J A S O N.

Helas! c'est un effet & d'amour & de peur.
Tous deux les font sortir par un chemin contraire
Mon amour par devant, & ma peur par derrière.

M E D E' E.

Quoy? tu prétens par cet amour venteux,
Eteindre ma colère, ou rallumer mes feux?

Non, je veux des preuves plus claires.

Je veux te voir pleurer auparavant.

J A S O N.

Mes larmes pourront donc rétablir mes affaires
Et bien, repandons-en: elles sont nécessaires.
Ah que sçavoir pleurer est un heureux talent!

Ca ciuelle, pleurons. Ta rigueur sans seconde
Vaut, pour faire pleurer, tous les oignons du
monde.

Pleurons donc. Mais cherchons quelque agrea-
ble ton.

(Il pleure de différentes manieres)

Fy? Cela ne vaut rien... encor moins.. passe....

Bon.

Hé bien, tigresse, as-tu quelque chose à me dire?

M E D E' E.

Ouy, tu ne pleures que pour rire.

Tiens, Pour me bien prouver que ce n'est pas un
Il faudroit te tuer un peu. *(Jeu.*

J A S O N.

Ne faut-il que cela? Ce n'est pas une affaire.

Ca donc, tuons-nous pour te plaire.

Que le bruit de ma mort étonne l'Univers.

H

Pours

170 *Scenes Françaises*

Pourtant ce n'est gueres la mode :
Les Amans d'apresent ont certaine methode
De ne se plus tuer qu'en vers.

MEDE'E.

Non, non, c'est tout de bon, & je veux que tu
meure.

Helas ! meurs seulement pour un petit quart
d'heure ;

Et fois leur après d'être aimé.

JASON *prenant son epee, & se l'appuyant
au cœur du côté du pommeau,*

Tiens, ç'en est fait : Allons, Jason : ferme, courage.
*Medée veut l'arrêter pour luy faire prendre l'épée
du côté de la pointe.*

Non, laissez-moy, pendant que je suis animé.

MEDE'E *luy ôtant son épée & la
luy redonnant par la pointe*

Attens, tien, c'est par là. Tu n'en sçais pas l'usage,

JASON.

Excusez mon apprentissage.

J'n'y suis pas encore accoutumé.

MEDE'E.

Vite, dépêche, tôt.

JASON.

Oh, ne vous en deplaise,

Laissez les gens se tuer à leur aise.

MEDE'E *en riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

JASON.

Tu ris ? Taistoy donc, si tu veux.

Il faut, pour se tuer, un peu de sérieux.

Allons, la chose est résoluë.

Sans barguigner, ç'en est fait, je me tue.

Là, fort, zeste. *(Il fait glisser la pointe de l'épée
entre ses jambes, & tombe dessus,
comme s'il s'étoit percé.*

ME.

MEDE'E.

Vrayment, je crois qu'il a raison.

Etes-vous mort, Monsieur Jason?

Dieux! qu'ay-je fait? quelle disgrâce?

Cher Jason, es-tu mort?

JASON.

Mort, s'il en fut jamais.

MEDE'E.

Helas! reviens que je t'embrasse.

Pardonne-moy. Reviens je t'en prie.

JASON.

Oh, de grace,

Laissez vivre les morts en paix.

MEDE'E.

Ciel! quelle fatale aventure!

Ouy, je confesse que j'ay tort.

Je t'aime.

JASON.

Assurément!

MEDE'E.

Reviens. Je te le jure.

JASON.

Hé bien, cessons donc d'être mort.

Or sus, je veux que l'on me flâte.

MEDE'E.

Ouy, je t'aime, mon cœur.

JASON.

Bien fort?

MEDE'E.

Tout à fait

JASON.

Qu'on me donne la patte.

Amans qui vous plaignez, j'ay trouvé votre fait.

Tuez vous Rien n'est tel pour fléchir une ingrate:

Mais tuez-vous comme j'ay fait.

S C E N E

DE JASON, DE MEDE'E,

C d'ISIPHILE qui survient.

MEDE'E, JASON.

MEDE'E.

S I bien donc qu'à la fin, indomptable Jason,
Vous croirez à ma barbe emporter la Toison ?
Et déjà votre bras, en dépit de mes charmes,
Croit vaincre les Taureaux, les Dragons, les Gens-

darmes,
Mais c'est à mon avis être bien effronté.

Tu ne t'es pas encore assez bien consulté.

Non, mon cher, défais-toy de tant de confiance.

Jason se trouvera plus poltron qu'il ne pense.

JASON.

Madame, je l'auray malgré vous & vos dents.
Ce sera mon bijou. J'en ay fait des sermens,
Quoy que votre rigueur me gourmande & m'ac-

cable,
Je n'en demordrai pas, ventre-bleu, pour un dia-

ble.
Allons. J'en veux decoudre.

MEDE'E.

Ah Jason, mon mignon,

JASON.

Laissez moy....

MEDE'E.

Je t'en prie.

JASON.

Oh ron, vous dis-je, non.

IPSI-

IPSIPHILE *survenant , & arrêtant Jason
par le bras.*

Doux objet de mes vœux !

JASON *surpris de se voir entre
Ipsiphile & Médée.*

Qu'entens je ! ah je m'engage !

Ca, mon cœur , tenons bon : allons, prenons cou-
rage,

Evitons de ces yeux la cruelle douceur.

Au meurtre , on m'assassine, au voleur, au voleur.

Plus fendant qu'un Gascon , & plus vaillant qu'un
Suisse ,

Je feray des Taureaux & boudin & saucisse.

Quel dégât ! quelle horreur , lors que mon cou-
relas ,

Va fendre ces Coquins comme des echalas !

Lors que bouleversant barrières , palissades ,

Je vais faire aux Dragons , cornes & petarades !

Lors que pulverisant les plus vaillans Heros ,

Je feray du tabac des cendres de leurs os !

Lors qu'on ne verra plus que côtes enfoncées ,

Que gigauts decharnez , qu'échines fracassées !

Quel haricot , morbleu , de jambes & de bras !

Et que mes coups de poing vont causer de trépas !

Ma colere animant mes deux bras homicides ,

Va faire de Colcos un Hôtel d'Invalides.

Par la mort , par la sang , j'y perdray mon Latin :

Ou j'auray la Toison. C'est l'ordre du destin.

Je me moque des rats.

MEDE'E.

Tu ne crains point mes charmes ?

IPSIPHILE.

Ah Jason ! arrêtez , voyez couler mes larmes.

Rendez moy vôtre cœur , ou je meurs de soucy.

J'en espere une part.

MEDE'E.

J'en espere une aussi.
Explique toy, Jason, regle nôtre fortune.

JASON.

Comment? vous en voulez une part à chacune?
Vous prenez donc mon cœur pour un Gâteau des
Rois?

Ho non pas, s'il vous plaît: C'est pour une autre
fois.

IPSIPHILE.

Dans quel funeste état ma fortune est reduite!
Je suis un inconstant, qui me fuit, qui m'évite.
Laisse aller la Toison, & me rends ton amour,
Jason, ou ton depart, me va priver du jour.

JASON.

Hé bien soit, archisoir: quelque chose qu'on fasse,
La Toison, malgré vous, appartient à ma race.

MEDE'E.

Pour rallumer sa flamme, & soulager mon cœur,
Tâchons de ramener l'Ingrat par la douceur
Jason, change d'avis. Aime moy, je t'en prie
Je suis jeune, passable, & peut-être jolie:
Je veux être à tes vœux plus douce qu'un mouton;
Et tu peux me gagner, sans combattre un Dragon.
Songe bien qu'un Dragon a peu de complaisance:
Qu'étant si gros, si gras, de si tendre apparence,
Tu te verras croqué de quatre coups de dents
Aime moy: tu le peux, sans craindre d'accidents.
Qu'en dis-tu, mon Amour?

JASON.

Je fremis, je frissonne.
A droite, à gauche, hélas! l'amitié me talonne.
Je sens remplir d'amour le creux de mon cerveau.
Mon jabot est gonflé, je creve dans ma peau.
On m'a desfaçonné: le grand diable s'en mêle;
Et mon cœur contre luy ne bat plus que d'une aile.
Ouf

Ouf! ah, je n'en puis plus. La Toison, ses beaux
yeux,
Mes exploits, mon honneur, les plaisirs, ah grands
Dieux!

De mes perplexitez la machine flotante,
Cà. là, du Nord au Sud la victoire éclatante,
Parmy tant de lauriers, la gloire, ses appas,
Car d'autant ouy d'ailleurs.... je puis
je ne puis pas.

De mes affreux malheurs la Tragicomedie
Vous voyez bien par là que j'aime à la folie?
Je renguaine mon fier, & quitte mon courroux.
Coupez, taillez, rognez, me voilà tout à vous.
Je suis à vos desirs entierement conforme.

M D E L' E.

Je triomphe.

IPSIPHILE.

Ah l'ingrat!

JASON.

Attendez moy sous l'or me.



~~~~~

## S C E N E.

D E S I T E M

M E D E' E , J A S O N.

*MEDE'E tenant la Toison d'or, & fuyant  
devant Jason.***N** On, tu ne l'auras pas ; non, te dis je,  
tu ne l'auras pas.

J A S O N.

Ah Medée, sans rancune.

M E D E' E.

A moins que tu ne m'épouse, point de  
Toison.

J A S O N.

Quoy, tu te rebelles contre mon bars  
Dragonicide, Tauraunicide, Gendarmicide,  
& autres choses en ide ? Ne suffit-il pas que  
j'aye gagné la Toison pour ....

M E D E' E.

Point de quartier sans la nôce. Il faut  
passer par là, ou par la fenêtre. C'en'est  
pas ici le temps de barguigner : Me veux-  
tu, ne me veux tu pas ?

J A S O N.

Puisque tu en es logée là, il vaut autant  
sauter le bâton. Mais comme le marché est  
un peu longuet, il est bon de sçavoir à peu  
prés

prés tes allures, & de quel bois tu prétens te chauffer, ça marchandons ric à ric. Chacun y est pour son compte, une fois.

MEDE'E.

Oh de bon cœur. Explique ta chance.

JASON.

Item, il ne faut pas te mettre sur le pied des femmes d'aujourd'hui : & tu comptes sans ton hôte, si tu me prends pour un Sur-tout de galanterie. Item, point de brocard : de brocard d'or, s'entend. Item, jamais de crêtes. Tous ces tas de rubans qui parent là tête des femmes, gâtent souvent la tête des maris.

MEDE'E.

Ce n'est pas mal débiter. Et bien, après?

JASON.

Item, point de grands laquais Car tous les grands laquais de Madame, sont d'une dangereuse suite pour Monsieur.

MEDE'E.

Courage.

JASON.

Item, point de matelotte au Moulin de Javelle.... Tu ris. Tais-toy donc. Diable, ce n'est pas toujours le poisson qui mène les gens en ce pays-là. Item, point de promenades sans moy : point de repas clandestins : point de fricassées à Boulogne, aux Pelerins, au grand Turc, & à mille autres endroits où les amis du mary tâ-

H 5

chent

chent à devenir les amis de la femme. Franchement les femmes qui vont au cabaret, n'y vont point pour des prunes.

MEDE'E.

Est-ce qu'on n'oseroit manger un morceau avec ses amis ?

JASON.

Mon Dieu ! ces sortes de morceaux-là sont toujours indigestes ; & le plus sûr, c'est de revenir manger chez soy aux heures Bourgeoises. Item , point d'accointance avec les gens de Robe.

MEDE'E.

Comment ? les gens de Robe t'effarouchent ? Je te l'aurois pardonné quand on les prenoit pour des Mestres de Camp , & qu'ils portoient des épées , des cravattes , & des ringraves. Mais présentement qu'on les a fixez au rabat & au manteau ; ma foy des gens en cet équipage-là n'apperissent gueres les femmes.

JASON.

Item...

MEDE'E.

Encore ?

JASON.

Fiable , c'est un grand Item , celui-cy. Point de cotterie, point de commerce, point de frequentation avec les gens d'affaires.

MEDE'E.

Tu ne veux donc voir que des gueux !

J A.

JASON.

Je ne veux point connoître des gens qui amorcent les femmes avec l'argent, & qui offrent à point nommé tout ce que les maris refusent. Malepeste, de quelque âge que soit un Financier, il est plus dangereux que quinze hommes d'épée.

MEDEE.

Quoy? tu prendrois de l'ombrage d'un homme d'affaire? Tu ne sçais donc pas que ce sont des dupes banales que les femmes amusent avec des cartes, & qui ne se font de mérite & de réputation auprès d'elles, qu'à proportion de l'argent qu'ils perdent au jeu.

JASON.

Tant pis.

MEDEE.

Tant mieux.

JASON.

Tant pis, vousdis je. Diable, rien n'est plus pernicieux pour le repos du ménage, qu'un homme qui a de l'argent à perdre. On commence d'abord par être de moitié avec une jeune femme. Si elle perd; on paye pour elle: quand elle gagne elle empoche tout; & ce seroit un grand miracle, si ces Messieurs étoient long-temps de moitié avec la femme, sans être aussi de moitié avec le mary.

H C

ME

MEDE'E.

Or sur, je m'en vais faire des Item à mon tour.

JASON.

A ton aise.

MEDE'E.

Item point de défiance. Car de l'air dont je te vois, tu serois jaloux comme un Italien.

JASON.

Ma foy, c'est un mal bien universel.

MEDE'E.

Item, point de jolies servantes. Cela tire à conséquence & ....

JASON.

Mais ....

MEDE'E.

Point de mais là dessus. Item, jamais d'yvrognerie; jamais de Cormier, jamais d'Alliance, ny de bons Enfans.

JASON.

Il faut donc crever de soif pour t'épouser?

MEDE'E.

Point du tout. Amene tes connoissances chez nous. L'ordinaire sera bien petit, s'il n'y a dequoy regaler deux ou trois de tes amis .... Tu songes? prends ton party. Tu as fait tes conditions: voilà les miennes. A ce prix, je suis à toy avec la Toison.

JASON.

Marché fait. Touche là; je te veux apprendre



prendre une nouvelle. La Reine a marié  
Ipsiphile à Licurgue. Ainsi nous allons  
être tous contents. Or sus, quand parti-  
rons-nous pour aller en Grece ?

MEDE'E.

Doucement. On ne se met point en che-  
min le jour de ses nœces. Avant que de  
partir, je te veux donner un plat de mon  
métier. (*Icy Medée frappe la terre de sa  
baguette. Le Theatre s'ouvre & represen-  
te un jardin avec des cascades magnifiques,  
& quantité de figures sur des piédestaux  
dorez.*)

JASON.

Diable ! voilà une belle magie, celle-là !

MEDE'E.

Tu vois, Jason, que je mets tout en  
usage pour te plaire, & que je n'ay pas  
toujours des diables à ma queue. Quoy  
que Magicienne, j'entens raison, ouy,  
quand il le faut.

JASON.

Malepeste, le beau début ! Sans vous of-  
fenser, prenez un peu vôtre baguette &  
nous montrez toutes vos raretez piece  
à piece.

MEDE'E.

Il n'est rien que je ne fasse pour te di-  
vertir ; à condition que tu me traiteras en  
honnête femme, au moins.

JASON.

Oh, cela s'en va sans dire.

MEDE'E.

Tout ce que tu vois là de statues, ce sont des gens que j'ay changez en pierre, pour m'avoir fâchée.

JASON.

Ouf ! sur ce pied-là je n'ay qu'à charrier droit.

MEDE'E.

Vois-tu ce visage couleur de pain d'épice ? C'est un Medecin qui saignoit dans le pourpre, & qui m'ordonnoit l'emetique pour un mal de dents.

JASON.

Fy, au diable ! il falloit donc que ce fût quelque ignorant ?

MEDE'E.

Bon ! Est ce qu'il y en a d'autres ?

JASON.

Et ce haut-de-chauffe à la Candale ?

MEDE'E.

C'est un homme à la mode.

JASON.

Comment, un homme à la mode ? Un bon mary ?

MEDE'E.

Non, un Banqueroutier, qui m'a emporté cinquante mille francs.

JASON.

Hé pourquoy tourmenter une si louable pro-

profession ? Il n'y a plus que ce métier là de sûr pour faire fortune. Tout franc, vous n'avez point de conscience. Et ce grand chapeau, ma mie, quel mal vous a-t-il fait ?

MEDE'E.

Le mal que peut faire un Comedien Italien. Il m'a renduë malade, à force de me faire rire.

JASON.

Comment appelez vous ce marouffe-là ?

MEDE'E.

C'est le Docteur Balouard.

JASON.

Quoy, c'est là le Docteur des Italiens ? Le plaisant bouffon ! N'est-ce point aussi que vous le châtiez pour s'être mêlé de parler François ? Hou. hou, j'ay ouy ramager quelque chose là dessus. Et ce vertu-gadin, par où vous a t-il fâchée ?

MEDE'E.

Par où ? Il en est quitte à bon marché.

JASON.

Comment donc ?

MEDE'E.

C'est un Comedien de campagne, qui m'a ennuyée avec ses grands rolles.

JASON.

Ho, pour cettuy là, mon cœur, je vous demande quartier. Comment diable ! un Comedien de campagne. Je m'en suis mêlé autrefois. Hé, ce sont de si bonnes gens, qui

qui jouient de si belle choses ! Ma foy, vous luy ferez grace en faveur de nôtre mariage. Petrifier de grands Auteurs ! Encore pour ces farceurs d'Italiens , patience : Mais un Comedien de campagne ! ho cela est contre les bonnes mœurs.

ME DE'E.

D'où vient que tu t'interessés tant pour eux ?

J A S O N.

Et mais , c'est que ce sont d'habiles gens, qui charment tout le monde , & qu'on ne scauroit entendre sans admiration.

ME DE'E.

Puisque tu les aimes , à ta priere je luy fais grace , & à l'autre aussi.

J A S O N.

Pour ce Tabarin là, au moins, je n'y prens point de part.

ME DE'E.

Oh , il faut que l'amnistie soit generale.

J A S O N.

Et fy ! vous moquez-vous de faire grace à des Italiens ? ce sont des misérables qui amusent toute une Ville , montez sur deux treteaux & trois planches , & qui ont l'effronterie de copier le Carrouzel avec un cheval d'osier , & quatre bougies allumées aubout d'une baguette.

S C E N E.

DES COMEDIENS.

*Icy les deux Comediens François & Italien, qui étoient petrifiez, descendent de leurs pedestaux.*

LE COMEDIEN FRANCOIS, *faisant plusieurs reverences à Jason.*

Seigneur.... JASON.

Ah, trêve de Seigneur! je suis l'antipode de la ceremonie.

L'ITALIEN.

*Signor, la vostra bontà....*

JASON.

Quoy? les Italiens se mêlent aussi de complimenter?

LE FRANCOIS.

Magnanime Seigneur, à qui je dois la vie...

JASON.

Ne vous ay-je pas dit que la ceremonie... Tenez. Pour tout remerciement, donnez-moy cinq ou six de ces Vers pompeux délayez dans le bon sens, & que l'ame savoure comme un précis de raison. Et... là... de ces Vers... enfin de ces beaux Vers qui vous mettent en reputation.

L'ITA.

L'ITALIEN.

*Signore , se Voſignoria vole , ancora io  
le dirò de gran verſi.*

JASON.

Vous de grands Vers ? Vous êtes de plaisans fallots C'est bien à vous , ma foy , à debiter de bonnes choses ! à moins que ce ne soit pour les estropier , ou les rendre ridicules . . . . Je ne ſçay ſi ma memoire me trompe ; mais je penſe avoir leu quelque part dans une Gazette de Hollande , qu'un certain mauvais Plaiſant de vôtre Troupe , nommé Artir . . . . Arpir . . . . Arquir . . . .

L'ITALIEN.

*Arlichino.*

JASON.

Juſtement , Arlequin. On dit que cet Animal-là ſ'eſt mêlé dans je ne ſçay quelle farce , de tourner en ridicule un Empereur Romain nommé Titus ? C'eſt bien à luy , ma foy , de berner un homme de cette qualité là ? Voyez , je vous prie , le bel employ de railler Berenice , qui a fait pleurer toute la France , & qui fera rire d'oreſnavant les Halles & la Friperie ! Voilà de ces ſortes de choses qui font ſaigner le cœur. (*au Comedien François*) A propos Monsieur , revenons à ces beaux Vers François , je vous prie.

LE

LE FRANCOIS.

*Du grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde....*

JASON

Ah, que cela debute bien ! du Grand flambeau des Cieux !

Après, Monsieur, après ?

LE FRANCOIS.

*Du Grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde,*

*De ses rayons dorez perçoit l'email de l'onde....*

JASON.

Il n'y a point là de verbiage. Ce sont des choses & des meilleures.

LE FRANCOIS.

*Du convexe azuré, lançant ses premiers traits,*

*Peignoit les flots errans de ses brillants attraits.*

JASON.

Ah Jernie ! Voilà ce qu'on appelle des Vers ! Que dites-vous à cela, vous autres Bâteleurs ?

LE FRANCOIS.

*Lors que la foudroyante & terrible Hypo-*  
*lite,*

*Reine du Thermédon, redoutable au Coci-*  
*te....*

JASON.

Il y a bien du beau là dedans !

LE

LE FRANÇOIS.

*Faisoit trembler l'Afrique, & le Pole des  
Cieux,  
En jettant la frayeur jusqu'au Trône des  
Dieux.*

JASON.

Cette moëlle de Vers!

LE FRANÇOIS.

*Sa Nephretique ardeur, malgré tous les  
obstacles  
Enfantoit par ses coups l'horison des mira-  
cles.*

JASON.

Ah morbleu, il n'y a pas moyen de tenir  
là contre.

*Enfantoit par ses coups l'horizon des mi-  
racles!* Avec ces grands Vers là, on  
creye de monde chez vous?

LE FRANÇOIS.

Nous n'avons pas une ame; & il sem-  
ble....

JASON.

Quoy, le serieux ne vous amene pas tou-  
te la France?

LE FRANÇOIS.

Oh que non, Monseigneur; on fuit tous  
les endroits où l'on parle raison.

JASON.

Hé bien, si le serieux ennuye le monde,  
que ne jouiez-vous des pieces Comiques?



Il y a assez de gens qui ne cherchent qu'à rire.

LE FRANÇOIS.

Helas ! nous ne représentons autre chose,

JASON.

Ouy, mais, ce sont peut être des vieilles pièces ?

LE FRANÇOIS.

Pardonnez-moy, Seigneur, nous ne mettons que des nouveautez sur le Theatre.

JASON.

Et avec cela ?

LE FRANÇOIS.

Et avec tout cela, nous ne gagnons rien,

JASON.

Vous ne jouiez donc que pour l'honneur ?

LE FRANÇOIS.

Nous ne jouions que pour nous tenir en haleine.

JASON.

Quel dommage !

LE FRANÇOIS.

Nous ne faisons plus rien depuis que les Italiens ont donné Protée, le Banqueroutier, l'Empereur dans la Lune...

JASON.

Etfy ? ce ne sont que des Farces & des Enfilades de Quolibets.

LE

LE FRANÇOIS.

Et avec ces Farces & ces Enfilades de Quolibets, ils attirent tout le monde chez eux ; & ils n'ont point de place pour les femmes....

JASON.

Quoy, les femmes vont voir les Italiens? Oh, il faut que je prie Medée de petrifier ces canailles-là.

LE FRANÇOIS.

Helas, Seigneur, quand ils feroient de pierre, je crois qu'ils feroient encore rire.

JASON.

Les femmes les vont voir ! *O tempora !  
ô mores !*

MEDE'E.

Vrayment, vraiment, c'est bien dans un jour de nôces de parler Latin. Ca, ca, songeons à terminer la Fête par un divertissement de ma façon. Or sus, après avoir animé des Statuës, je vais animer des Cascades. (*Icy Medée frappe de sa Baguette, les Cascades jouënt, & toutes les autres Statuës descendent de leur Piédestaux, & forment une entrée de Ballet. Arlequin y danse au milieu, & l'on y chante quelques Vers burlesques, qui finissent la Comedie.*)

SCE-



S C E N E S  
FRANCOISES  
DE LA FILLE SCAVANTE.

S C E N E  
DE TORTILLON ET PIERROT.

TORTILLON.

J E pense que c'est pour tourmenter  
l'homme qu'on a inventé le Mariage ,  
Hé ventrebleu ! falloit il tant de pelerinà-  
ge , pour n'avoir que deux filles qui m'en  
font enrager.

PIERROT.

Je ne suis pas comme vous, moy : je  
m'en accommoderois bien.

TORTILLON.

Que marmotes tu là entre tes dents ?

PIERROT.

Oh , je dis qu'en effet, Monsieur, vous  
avez eu bien de la peine à faire ces deux  
filles , & que Madame toute seule n'en se-  
roit jamais venu à bout.

TOR-

## TORTILLON.

Je ne sçay qu'en croire. Car plus je m'examine, moins je trouve que mes filles me ressemblent. Angelique ne parle que de Livres: Isabelle ne se plaît qu'avec des gens d'épée. Quel diantre de rapport tout cela a-t-il avec moy, qui n'ay ny cœur ny étude, & qui me fais un employ de vivre bourgeoisement dans Paris? Chienne de destinée! tu m'as bien pris par mon endroit sensible.

## PIERROT.

Tout franc, Monsieur, vous êtes à plaindre. Il n'y a pas jusqu'au crapaut qui ne fasse son semblable. Cependant vous n'êtes qu'une bête, ou peu s'en faut; & vous n'avez pas eu le plaisir de faire une fille aussi ignorante que vous. Moy je vous parle à cœur ouvert, A votre place je me desespererois.

## TORTILLON.

A ma place, tu serois plus embarrassé que moy. Ah, mon pauvre Pierrot, l'étrange machine qu'une fille! Si on la tient de court, elle s'échape. A-t-elle de la liberté, elle en abuse. La veut on marier, la voilà Religieuse. Qu'un Galand-homme la recherche, elle se rend la proie d'un Facquin. Toûjours gâtée de son mérite; jamais traitable sur ses défauts: se figurant sur tout, qu'un peu de jeunesse repare à  
coup

coup feur & sa naissance & sa fortune. Enfin vous diriez que la tête d'une fille est le rendez vous de l'impertinence, du caprice, & des contre-temps.

PIERROT.

Ma foy, Monsieur, je m'en dédis. Vous n'êtes pas la moitié si bête que je pensois. Comment diable, vous jargonnez comme un merle, & vous arrangez cela tout au plus juste.

TORTILLON *en pleurant.*

Malheureux pere que je suis!

PIERROT.

Helas, Monsieur! là ne vous affligez point. Vous ne l'êtes peut être pas tant que vous croyez.

TORTILLON.

Encore si j'avois demeuré auprès de quelque College, patience. Je dirois que la demangeaison du Latin auroit pris à ma femme, & que la hantise d'un Pedant auroit apporté cette malediction là chez nous. Mais dans le cœur de la Ville, morbleu, dans la rue Saint Denis, engendrer une fille qui fait de ma maison un atelier de Philosophie! Non, je n'en reviendray jamais. Dans le desespoir où je suis, je veux jeter tous les Livres par la fenêtré, toute la Geographie, & tous les instrumens de Mathématique.

PIERROT.

Ah, Monsieur, quartier pour les instrumens, s'il vous plaît. Il faut bien qu'une jeunesse se divertisse à quelque chose.

TORTILLON.

Quelle se divertisse à se marier. N'est-ce pas un assez bon employ ?

PIERROT.

C'est selon comme on le fait valoir. Car afin que vous l'entendiez, Monsieur, il y a des filles à Paris qui gagnent plus que trois femmes mariées.

TORTILLON.

Si je prens un bâton, Maraut, je vous apprendray à...

PIERROT.

Vela-t-il pas comme vous faites, dès qu'on vous parle raison ?

TORTILLON.

O ça, Monsieur le Raisonneur, vous plaira-t-il de vous taire, & d'aller dire à ma fille que je luy veux parler ? (*Pierrot s'en va. & Tortillon le rappelant*) St. ft, Ne t'avise pas de luy dire que je suis de mauvaise humeur.

PIERROT.

Tout au contraire Monsieur, je luy diray que vous êtes gay comme un pinçon, & que depuis trois quarts d'heure vous me faites crever de rire.

TOR

TORTILLON.

Te dépêcheras-tu ?

PIERROT.

Oh, je vous l'ameneray morte ou vive.

TORTILLON *seul.*

Malgré tout mon chagrin, il faut que je me contraigne, & qu'avec douceur je tâche de refoudre ma fille au mariage. Car feu mon Frere ne luy ayant laissé cinquante mille écus, qu'à condition de se marier, il seroit rude que l'entêtement luy fit perdre un avantage si considerable. La pauvre Enfant regarde peut-être un homme comme quelque chose de bien terrible. Mais je suis persuadé qu'à la fin elle prendra plus de plaisir à feuilleter un Mary qu'un Livre. La voicy Prenons un air ouvert & gracieux, & ne l'effarouchons point sur sa doctrine.

~~~~~

S C E N E

D'ANGELIQUE, DE TORTILLON,
ET DE PIERROT.

PIERROT.

HE bien, Monsieur, est-ce que je suis un si méchant Valet? Vela pourtant votre enfant que je vous amene. (à An-

gelique) Allons, une reverence bien bas à votre bon homme de pere.

TORTILLON *d'un ton riant.*

Ma chere fille, je te donne le bon jour.

ANGELIQUE.

Ah Ciel! ne vous deferez-vous jamais de vos abords populaires, qui choquent l'oreille, & qui scandalisent le bon sens?

PIERROT.

Hé fy, Monsieur, fy!

TORTILLON.

Comment donc? Est ce qu'un pere n'oseroit plus donner le bon jour à sa fille?

ANGELIQUE.

Un pere extravague comme un autre homme, quand il se mêle de donner ce qui ne luy appartient point; parce qu'un don, suivant les Jurisconsultes, n'est autre chose qu'une transmission de propriété. Or, pour me donner un bon jour, Il faudroit necessairement que vous en fussiez le maître. Il est donc certain que la faculté intelligible se revolte toutes les fois qu'on fait un aussi brutal compliment; & que pour parler juste, il faut dire tout uniment: Ma fille, je vous souhaite le bon jour.

PIERROT.

Hé fy! Monsieur, fy, fy! ..

TOR-

TORTILLON.

Que je suis heureux d'avoir une fille d'un si bon esprit (*en s'approchant d'elle aimablement.*) Ma mie, puisque tu te chagrines du bon jour que je te donne; je te vais faire un présent qui te charmera.

ANGELIQUE.

Autre delire, aussi choquant que le premier? (*Se tournant vers son pere*) Apprenez, mon pere, qu'une ame raisonnable ne se laisse jamais seduire par l'interêt; que la vertu seule est capable de me toucher; que les présens m'effarouchent, & que je méconnois jusqu'à mon pere, quand mon pere est assez grossier pour m'en offrir.

PIERROT.

Hé bien, Monsieur, que dites-vous à cela?

TORTILLON.

Je dis que ma fille a le cœur bien placé. Mais ma chere Enfant, si je te faisois une proposition, l'écouterois tu?

ANGELIQUE.

J'écouteray avec respect tout ce qui sera dicté par le bon sens, & renfermé dans les bornes d'une élocution reguliere.

TORTILLON.

Si je te disois, ma mie, que je mourrois content, pourveu...

ANGELIQUE.

Hé parlons positivement, laconiquement, & naturellement.

TORTILLON.

Hé bien, si je te disois que je te veux rendre heureuse ?

ANGELIQUE.

Je dirois avec Pythagore, que cela est au dessus de vos forces, & que le véritable bonheur dérive immédiatement du Ciel.

TORTILLON.

Point, point : Va je ne le feray pas descendre de si haut. *(à l'oreille.)* Je te veux donner un mary

ANGELIQUE.

A moy, un mary ! un mary brutal comme tous ceux d'aujourd huy ! un yvrogne, un jaloux, un joïeur, un debauché !

TORTILLON.

A Dieu ne plaise que je te rende un si méchant office ? Je pretens t'en donner un à ton gré. J'aimerois mieux mourir que d'avoir gêné ton inclination.

ANGELIQUE.

Vous voulez donc bien vous en rapporter à moy ?

TORTILLON.

De tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Cela étant, je ne veux point me marier. Moy, je me soumettrois aux inégalitez d'un bourru, qui me regarderoit comme un secours à sa fortune, ou un obstacle à son plaisir ! Point de mary, mon pere point de
mar.

mary. Si les filles m'en vouloient croire , nous verrions tous ces animaux-là ramper à nos pieds , & nous demander misericorde. Mais la facilité de nôtre sexe les a rendus si insolens , qu'on leur en doit de reste , quand ils s'abaissent jusques à nous épouser.

PIERROT.

Ah , le bon petit gosier de fille ! c'est mordy tout cœur.

TORTILLON.

Mais crois tu , mon enfant , que dans tout le genre humain il ne se trouvera pas quelque honnête homme ? Quant à moy , il ne m'importe de qu'elle profession. En veux-tu un de Robe ?

ANGELIQUE.

Ce sont de plaifans magots , avec leurs pèrasses & leurs étoffes plissées ! Il faut qu'une femme riche se réduise toute sa vie aux petit pied , pour replâtrer leurs affaires. Encore le plus souvent le mariage n'est pas suffisant pour payer la charge. On a un carreau à la verité.

PIERROT.

Ouy : mais en récompense le tournebroche n'a gueres de pratique. Car toute leur maison est attelée le soir sur une misérable éclanche ! encore en faut il garder un morceau pour faire le lendemain un hachis. Je ne le sçais que de reste. J'ay demeuré

trois ans dans une de ces boutiques là.

ANGÉLIQUE.

Voilà-t-il pas de beaux endroits pour charmer une femme !

TORTILLON.

Hé bien, ma fille, ne te contrains point. Prends un homme d'épée

ANGÉLIQUE.

C'est bien encore pis. La plupart sont des hableurs, qui n'ont ni jugement ni conduite. Toujours enyvrez de leur naissance, fatiguez de leur bonne fortune, occupez de perruques, de livrées, de tabatières; érigeant l'ignorance en vertu, l'effronterie en mérite, & se donnant par tout des airs de suffisance & de distinction, qui ne servent qu'à les rendre insupportables & ridicules.

PIERROT.

A tout cela il n'y a pas un mot à rabattre.

TORTILLON.

Je vois bien qu'un Financier t'accommodera mieux.

ANGÉLIQUE.

Que vous me connoissez mal, mon pere ! Jamais Financier ne me fera de rien. Il y a trop de haut & trop de bas dans la vie de ces Messieurs-là. Aujourd'hui, le Palais d'un Prince ne suffit pas pour les loger. Trois mois après on les trouve dans une

Con-

Conciergerie. Viennent-ils de prendre un million d'une main ? sur le champ on leur fait rendre de l'autre. Tantôt opulens, souvent misérables ; & toujours accablés de maledictions. Je ne sçay pas comme leurs femmes l'entendent : mais pour moy, j'aurois peine à broder mes juppes des malheurs du public.

TORTILLON.

Sur ce pied là, ma mie, vôtre sœur Isabelle profitera des cinquante mille écus que mon frere vous a donnez en faveur de mariage.

ANGELIQUE.

Sur ce pied là ; mon pere, j'aime encore mieux un bon Livre qu'un méchant mary. Depuis trois ans que je commerce avec Aristote, il est à naître que nous ayons eu le moindre petit demêlé ensemble.

TORTILLON.

Je conviens qu'Aristote est un forthonnête homme. Mais.

ANGELIQUE.

Mais, vous avez beau dire je n'en veux point démordre ; je hais vôtre argent, je hais la nôce, je hais les hommes, je hais l'attirail du menage : tout m'en rebute, tout m'en effraye, tout m'en fait horreur. L'étude au contraire, n'a pour moy que des charmes (*d'un ton sérieux & posé.*) Adieu, mon pere, je vous quitte pour alle faire

une expérience de Mathématique. (*Elle s'en va.*)

TORTILLON *en colere.*

Ho je vous regaleray bien avec vos expériences! Il ne fera pourtant pas dit; Madame la Philosophe, que vous ruinerez votre établissement pour être sçavante. Malepeste, je vous en empêcheray bien. Je ne veux point de plus habiles gens que moy dans ma maison.

PIERROT (*en s'en allant avec luy.*)

Si cela est, Monsieur, donnez-moy mon congé.

TORTILLON (*se retournant en colere vers l'endroit d'où Angelique est sortie.*)

Comment, mort de ma vie! des expériences de Mathématique, quand je parle de mariage! Peu s'en faut, coquine, que je ne t'envoye tout à l'heure...

PIERROT.

Hé fy, Monsieur! faut il être comme cela homicide de sa vie? Le Medecin vous a dit mille fois, qu'une mirancolie étoit capable de vous jeter les quatre fers en l'air.



S C E N E

D'ISABELLE ET ANGELIQUE.

ISABELLE.

Q uoy, ma chere sœur, tu ne veux rien accorder à mes raisons & à mes prières ? Toujours infectée d'Auteurs, toujours la duppe des Livres, tu prétens sacrifier ton établissement à ta manie, & preferer le nom de fille sçavante à celui de femme raisonnable ? Pour moy, je ne comprends point ta Letargie. Aimable, jeune, spirituelle, riche, tu veux devenir un hibou de Bibliothèque, & ne paroître dans le monde que pour l'affliger de tes raisonnemens ?

ANGELIQUE.

Je ne croyois pas qu'une morvense de votre âge se mêlat de remontrances. Et depuis quand donc les cadettes prennent-elles la liberté de faire des leçons ? Apprenez, petite écervelée, que la liaison du sang ne me rend point vos fadaïses plus supportables. Je suis votre sœur : mais, grâces au Ciel, exempte des fatales impressions de la vanité & de la coquetterie,

ISABELLE.

Ah, ma petite, tu te fâches contre ta sœur, qui t'aime plus que sa vie ? Je te jure,

mon cœur, que je n'ay ni l'air ni l'esprit de faire des leçons. Mais je ne puis voir mon pere dans le desespoir où tu le mets, fanste faire comôître que ton obstination luy coûtera peut être la vie. (*En l'embrassant*,) Hé, ma sœur, songe qu'en te mariant tu t'assures le bien de mon oncle, & que tes nôces seront bien-tôt suivies des miennes.

Tortillon paroît, & écoute.

ANGÉLIQUE.

Ah! c'est donc la nôce qui vous gourmande, ma mignone, & qui vous fait parler avec tant de vigueur? Allez, n'avez-vous point de honte, d'affervir si indigne-ment la raison à la nature, & de precipiter dans l'esclavage des sens la superiorité de l'esprit? Quoy, toute la grandeur de l'ame ne peut tenir contre la foiblesse du cœur? & l'ombre d'un plaisir l'emportera sur un torrent de malheurs attachez au mariage? Puisque vous avez du cœur, que ne prenez-vous le party de l'épée?

ISABELLE.

Ma pauvre sœur, voilà bien de la morale perdue: Car tu as beau dire, ma petite, quelque charmante que soit la guerre, avec cela il faut encore se marier.

ANGÉLIQUE.

Ouy, quand on est sotte comme vous, & qu'on n'a pas l'esprit de comprendre qu'un

qu'un homme est cent fois moins que rien.

ISABELLE.

C'est donc que je n'ay pas étudié. Mais il me semble pourtant, qu'un homme est bien quelque chose.

TORTILLON *à part.*

Elle a raison.

ISABELLE.

Je ne suis pourtant pas toute seule de mon avis, puisque tout le monde se marie. Ma sœur, avec ta philosophie, que repons-tu à cet argument?

ANGELIQUE.

Je répons, que si tout le monde se marie, que tout le monde s'en repent.

ISABELLE.

Hé bien, je m'en repentiray avec les autres.

ANGELIQUE.

Voilà le desespoir d'une folle, qui ne prend conseil que de son miroir; qui passe les jours entiers à sa toilette, & qui laisse les beautés de l'ame en friche, pour cultiver celles du corps avec idolatrie.

ISABELLE.

Hé bon Dieu, ma petite, pourquoy cet air farouche contre le soin qu'on prend de sa personne? Il me semble que l'amour propre a ses bornes, & que l'on peut sans crime être à sa toilette, ménager ses talents, & se prévaloir de sa jeunesse. Tout cela

cela n'est point condamnable, quand on a le mariage pour objet.

ANGELIQUE.

A quel prix que ce soit, vous voulez donc être mariée? (*Tortillon se fait voir, & aborde Angelique*)

S C E N E.

DE TORTILLON, ANGELIQUE,
ET ISABELLE.

TORTILLON.

Elle a raison de le vouloir; & vous n'êtes qu'une sotte de l'en détourner. Sçachez une fois pour tout, que je suis votre pere, & que je trouveray le moyen de me faire obeir. A la fin je me lasse de vos grands mots, & des galimatias dont j'ay la tête rompue à tous les momens du jour.

ANGELIQUE *d'un ton railleur.*

Je conviens, mon pere, que vous profitez davantage aux entretiens de Pierrôt.

TORTILLON.

Taisez-vous, insolente: Je pense que votre orgueil vient jusques à moy? (*en la menaçant de son bâton*) Par la mort de ma vie.....

ISABELLE.

De grace, mon pere, ne vous empor-
tez

tez point. Ma sœur n'a pas dessein de vous offenser.

ANGELIQUE.

Vous moquez-vous, ma sœur, Le Galimatias n'a jamais offensé personne.

TORTILLON.

Ecoute, tu me pousse à bout: mais je te jure que tu seras mariée; ou je feray ta sœur si grande Dame, que tu en creveras de depit.

ISABELLE.

Dispensez-moy, mon pere; de profiter de la disgrâce de ma sœur.

PIERROT *entrant tout effaré.*

Ah, Monsieur, il y a je ne sçay quoy là-bas qui vous demande.

ANGELIQUE.

Que veux tu dire avec ton Je ne sçay quoy? Est-ce un accident! une substance? Un être materiel? ou un être de raison?

PIERROT.

Vous nous la baillez belle; ma foy, avec vötre substance? Je vous dis que cela est comme un phantôme. Cela pleure, cela est vêtu de noir. Tant y a que cela demande à vous parler.

TORTILLON.

Ne seroit ce point une Veuve qui a tantôt envoyé demander si j'y étois?

PIER.

PIERROT.

Oh, si c'est une Veuve, elle est bien affligée: Car son visage est aussi noir que son habit.

TORTILLON,

Fais la entrer (*Pierrot sort.*)

ISABELLE.

Ne seroit-ce point aussi de ces gens déguisez qui vont le poignard sur la gorge demander de l'argent dans les maisons? Il en court terriblement.

ANGELIQUE *en regardant sa sœur avec mépris.*

Les petites ames s'effrayent de rien.

ISABELLE.

Ma sœur, point de comparaison sur le courage. Vous êtes sçavante, & puis c'est le tout.

PIERROT, ARLEQUIN *en Veuve, & le mêmes Acteurs de la Scene precedente.*

PIERROT.

Voilà cette chose noire, Monsieur, qui Vous a demandé.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Ah! ah! ah, Monsieur Tortillon, je suis ruinée.

TORTILLON.

Elle a perdu quelque procès, volontiers?

AR-

ARLEQUIN.

A la fleur de mon âge , voir mourir entre mes bras un mary qui a dix mille écus de rente ! Ah ! ah ! ah ! quelle angoisse ! Monsieur , quel desespoir !

ANGELIQUE à part.

Il n'y a pas là tant de quoy pleurer. D'autres s'en réjouïroient.

TORTILLON.

Madame , serois-je assez heureux pour pouvoir soulager votre douleur ?

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! Monsieur , je suis inconsolable.

TORTILLON.

En ces rencontres-là , Madame , il faut avoir recours à la raison.

ARLEQUIN.

Il n'y a raison qui puisse tenir contre . . .

Ah ! ah !

ISABELLE.

La pauvre creature me fait pitié.

PIERROT.

Franchement , il y a de bons cœurs de femmes !

TORTILLON.

Il faut espérer , Madame , que le temps . . .

ARLEQUIN.

Trois mille ans ne me consoleroient pas.

TORTILLON.

Si le temps ne peut rien , la considération de

de Messieurs vos enfans doit . . .

ARLEQUIN.

Ce sont , mes enfans , Monsieur , qui m'assassinent. Les Coquins me disputent mon doüaire , que j'ay si bien gagné (*De toute l'étendue de sa voix*) Ah ! ah ! ah C'est pour en mourir.

ANGELIQUE.

Je voyois bien que cette femme là pleuroit trop fort pour aimer son mary.

ARLEQUIN *(d'un ton tranquille)*.

Mon cher Monsieur Torillon , puis qu'on n'ignore de rien chez vous , faites-moy la grace de me dire bonnement , dans combien de mois je pourray me remarier ? Apparemment cela est réglé par la Coutume.

PIERROT *à part*.

Le trompeur animal qu'une femme ! Je croyois , ma boy , que cette carogne là pleuroit son mary.

TORILLON *vers Angelique*.

Coquine , voilà les affrons où tu m'exposes avec ton Latin. (*se tournant vers Arlequin*) Madame , je n'ay point de honte de vous dire que je n'ay pas étudié , à peine sçay je lire ; & que mon employ est de gouverner doucement mon petit ménage. Mais voilà ma fille aînée qui n'ignore de rien. Angelique , saluez Madame. & luy rendez raison de ce qu'elle vous demande. (*à Arlequin*) Je vous laisse parler de vos affai-

affaires en liberté. Isabelle suivez-moy, & qu'il ne vous arrive plus, sur les yeux de votre tête, de vous laisser corrompre par votre sœur.

ISABELLE.

Je sçay trop le respect que je vous dois pour y manquer.

Tortillon & Isabelle sortent.

ARLEQUIN *après quelques ceremonies muettes s'asseyant auprès d'Angelique.*

Ma belle Demoiselle, par quel bonheur les Loix font elles tombées en quenouille? Ah que je sçay bon gré à feu mon mary d'être mort, pour me donner occasion de vous consulter!

ANGELIQUE.

Je luy sçay bien meilleur gré de vous avoir rendu en mourant la liberté que vous luy aviez imprudemment sacrifiée le jour de vos nôces.

ARLEQUIN.

Que dites vous là, Mademoiselle? Jamais femme n'a été plus libre que moy en paroles & en actions.

ANGELIQUE.

Et cela ne déplaçoit point à Monsieur votre mary?

ARLEQUIN.

Tout au contraire, il enchâssoit mes sottises comme des Oracles, & n'avoit pas de

de plus grand plaisir que quand il me voyoit
solâtrer avec tout le monde. Vous croyez
bien que cela n'alloit pas au criminel ?

ANGELIQUE.

Quoy, il n'étoit point jaloux ?

ARLEQUIN

Un galant homme ne se mêle point d'un
si vilain métier. Sçavez-vous qu'il y a du
ménage à n'être point jaloux ! Quand on
s'en rapporte aveuglement à sa femme,
jamais elle n'en abuse. Elle verra peut-
être par préférence un amy ou deux qui
prennent soin de luy plaire ; Mais quand
le mary fait le malingre , & qu'il harcasse
une femme sur le choix de ses visites &
de ses connoissances ; ma foy on ne luy
fait point de quartier. Une femme muti-
née se vange autant de fois qu'on se défie
d'elle.

ANGELIQUE.

Selon les apparences , Madame , jamais
ces sortes de rancunes ne vous ont pris.

ARLEQUIN.

J'eusse été bien malheureuse ! Grace au-
Ciel . on ne m'a jamais contrainte. J'ay
jouié , j'ay fait des parties , j'ay écrit des bil-
lets , j'ay couru le bal ; j'ay donné des
rendez vous , j'ay fait des voyages , j'ay
veu des hommes tant que bon m'a semblé,
jamais Monsieur de la Duppardiere n'y a
trou-

trouvé à redire. Oh, c'étoit un vray homme pour une femme.

ANGELIQUE.

Quand vous l'auriez commandé exprès....

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! *(en se laissant aller.)*

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous, Madame? Vous trouvez-vous mal?

ARLEQUIN.

Ah, ma chere Demoiselle, c'est une vapeur de noces qui me prend toutes les fois que je pense à mon pauvre mary. *(En se frottant les yeux avec son mouchoir)* Mon cher cœur, je ne te reverray plus!

ANGELIQUE.

Le malheur n'est pas grand.

ARLEQUIN.

Tel que vous me voyez, Mademoiselle, j'ay eu dix-sept enfans; & si il n'y paroît point à mon visage, comme vous voyez. Croiriez-vous que je n'ay jamais accouché, que mon mary ne m'ait tenu la main pendant tout mon travail?

ANGELIQUE.

L'horrible fonction!

ARLEQUIN.

Il me disoit si affectueusement: Que ne puis-je te soulager du mal que je te fais souffrir! Helas le pauvre homme, il parloit

loit à coup seur : Car il n'est que trop vrai que je suis une honnête femme.

ANGELIQUE.

Quoy, Madame, le grand nombre d'enfans ne vous a point rebutée du mariage ?

ARLEQUIN.

Vous moquez-vous, Mademoiselle ? C'en est la friandise. De bonne foy, cela ne vous donne-t-il point quelque peu d'appetit pour la noce ?

ANGELIQUE.

Non, je vous assure. Cela m'en donneroit plutôt de l'horreur. Il me semble, Madame, que vous étiez venue icy pour consulter quelque chose ?

ARLEQUIN.

A propos, vous avez raison. C'est que l'amour de mon mary, m'a entraînée un peu loin. Oh ça, parlons à cœur ouvert. Par vos sages conseils ne pourrois-je point m'emparer de tout le bien de mon cher mary sans en rendre compte à mes enfans ? Diable, il a laissé deux cens bons mille écus ; & avec cela, comme vous pouvez croire, je serois bien tôt mariée.

ANGELIQUE.

C'est à dire en bon François, qu'à l'exemple de beaucoup de meres. vous ne seriez pas fâchée de tirer le bien de vos enfans par devers vous ?

ARLE-

ARLEQUIN.

Justement.

ANGELIQUE.

Vous mettre en possession de tout sans miséricorde ?

ARLEQUIN.

Ah, que vous devinez juste !

ANGELIQUE.

Vous remarierez à un jeune homme ; & pour l'engager à une joyeuse reconnoissance, vous ne manquerez pas de luy donner une partie de votre bien en l'épousant ?

ARLEQUIN.

Non. Je luy voudrois tout donner.

ANGELIQUE.

Et que feront vos enfans, Madame ?

ARLEQUIN.

Ils prieront Dieu pour moy, de ne leur avoir pas laissé de bien pour leur épargner des procès.

ANGELIQUE.

Allez, mere dénaturée, vous cacher pour jamais. Pierrot, ma sœur, que l'un venez me délivrer d'une Megere si abominable.

ARLEQUIN.

Tout ce vacarme-là tire un peu sur les écrivieres. Décampons de peur d'accident. Mon pauvre mary, mon cher petit homme, ne te verray-je plus ? Il sort en pleurant.

SCE.

S C E N E.

DE L'ENROLLEMENT.

ISABELLE *en Capitaine.* MEZZETIN
Sergent. UN TAMBOUR. TORTIL-
LON. L'ARC-EN-CIEL, *amy de Tor-*
tillon.

ISABELLE *en grondant Mezzetin.*

E Coutez, Sergent, si m'a recruë n'est fai-
te dans trois jours, sans autre forme de
Procez, je reprends la halebarde. Comptez
là dessus.

MEZZETIN.

Voilà une belle récompense à un pauvre
diable qui se creve à vous faire des soldats
Est ce ma faute, à moy, s'ils desertent ?

ISABELLE.

Le premier de ces marauts-là qui regar-
dera le pas de la porte, brûlez luy moy la
tête d'un coup de pistolet. Cela fera peur
aux autres.

L'ARC EN-CIEL *à Tortillon.*

Voilà un cadet qui ne ressemble point mal
à votre fille.

TORTILLON.

Vous verrez que ma femme la mene ce
soir à quelque assemblée. (*vers Isabelle*)

Ma mie,

Ma mie, tu commences le Carnaval de bonne heure : car il me semble que les masques ne courent gueres pendant l'Automne.

ISABELLE (*vers Mezzetin.*)

Hé ouy, les masques!

MEZZETIN.

Le vieux fou! Mezzetin lâche un tourbillon de fumee dans le visage de l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Ah! je suis englouty.

ISABELLE.

Il n'y a plus que vous en France, Monsieur l'Arc-en-Ciel; qui n'aimiez point le tabac.

MEZZETIN (*vers l'Arc en-Ciel.*)

Ma foy, vive la pipe! c'est le salut du Grivois.

TORTILLON.

Dis-moy donc, ma fille, avec qui cours-tu le bal?

ISABELLE.

Avec une armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes, que je vais joindre sur le bord du Rhin.

MEZZETIN.

Nous allons faire un carnage de diable.

L'ARC-EN-CIEL (*à l'oreille de Tortillon.*)

C'est sur cette fille là que vous faites reposer toutes vos esperances?

K

TOR

TORTILLON.

Avec une Armée de quatre vingt mille hommes ! Oüais ? que veut dire tout cela !

ISABELLE.

Pour faire cesser vôtre surprise , sçachez , mon pere , que la moleſſe & l'oifiveté des femmes m'ont donné une telle averſion de mon ſexe , que ne le pouvant changer , je tâche du moins de le déguifer par mes habits & par mes actions. Et comme la guerre eſt la véritable école de la gloire , en attendant mieux je me fais d'abord Capitaine d'Infanterie.

TORTILLON.

Plait-il ?

ISABELLE.

Ouy morbleu , Capitaine d'Infanterie ; & je prétens que toutes les ſemaines la Gazette fera mention & de mon courage & de ma conduite.

L'ARC-EN CIEL *en montrant le doigt.**Tortillon, & ſe moquant.*

Une fille douce ! raifonnable !

ISABELLE.

O ça ; de bonne foy mon pere , ne conviendrez vous pas qu'un chapeau retrouſſé me coëſſe infiniment mieux qu'un attirail impertinent de rubans & de cornettes qu'une plume a toute une autre grace que les montagnes de rayons qui allongent la taille des femmes ?

TOR

TORTILLON.

Dieu me le pardonne, la cadette est encore plus malade que l'aînée.

MEZZETIN *rentrant brusquement.*

Le pere de Jolicœur, mon Capitaine, qui apporte trente Louis d'or pour dégager son fils?

ISABELLE.

C'est un fou. A moins de cinquante, il n'y a rien à faire.

MEZZETIN.

C'est ce que je luy ay dit, moy. Je luy vas diablement river son clou, avec ses trente Louis.

TORTILLON *les larmes aux yeux, vers l'Arc-en-Ciel.*

Mon compere, que je suis malheureux en enfans!

L'ARC EN-CIEL.

Point du tout. C'est une fille qui n'a d'autres volontez que les vôtres.

TORTILLON *vers Isabelle.*

Ma chere fille, je voy bien que tout cecy n'est qu'une gageure pour te réjouir. N'est-il pas vray? Mais plaisanterie à part, sçais-tu, ma belle, que je songe tout de bon à te marier, & que je te destine un des plus jolis hommes...

ISABELLE.

Hé fy! Rêvez-vous de me faire une

aussi brutale proposition ?

TORTILLON.

Comment donc ?

ISABELLE.

Quoy je passerois , comme les autres femmes , les deux tiers de ma vie devant un miroir ? Je ferois toujours occupée d'enfans , de nourrices , de meubles , de juppes , de dentelles , de fichus , de parfums , & de toutes les drogues qui font la felicité ou pour parler plus juste , la misere de nôtre sexe ! Non , non , mon pere , non , j'ay l'ame plus élevée. Je ne blesse les hommes qu'à bons coups de pistolets. Je ne porte d'odeurs que celles de ma reputation ! & de peur de me mes-allier , je n'épouseray jamais que la gloire des grandes actions. Dites la verité , vous ne croyez pas avoir mis tant de cœur dans le corps d'une fille ? Il n'y a mordy point de perils que je n'affronte , pourveu qu'il y ait de l'honneur à gagner. De la guerre , ventre bleu , de la guerre . pour me distinguer !

L'ARC-EN-CIEL à Tortillon.

C'est un mouton , qui se fait une joye de vous obéir

TORTILLON.

Non , compere , ce sont quelques vapeurs qui la tourmentent. Tâchez , je vous prie , de l'amuser , pendant que je vais dire
à ma

à ma femme de la mettre au lit. (*vers Isabelle*) Mamie, je ne te dis pas adieu. Je vais dans mon Cabinet chercher un colletin de buffle, & des paremens de pistolets brodez de semences de perles, dont je te veux faire present. Jamais Capitaine n'en a porté de si beaux.

ISABELLE *à Tortillon.*

N'auriez-vous pas quelque sabre d'acier de Damas? Je n'en ferois, mordy point à deux fois pour abbatre une tête.

TORTILLON *en s'en allant.*

L'esprit d'une si sage creature ne peut être tourné en si peu de temps.

L'ARC-EN-CIEL *à Isabelle.*

Dites donc, ma belle voisine, est-ce tout de bon que vous ne voulez point vous marier? Prenez garde au moins de fâcher Monsieur vôtre pere.

ISABELLE.

Ah, l'Arc-en-Ciel; que je t'aime avec tes remontrances! O ça, vieux Coquin, es-tu bon à quelque chose? Me voudrois-tu bailler deux cent Louis pour achever mon équipage? Je vois déjà à ta mine usuriere, que tu aimeras mieux les prêter sur gages, au dernier trois.

L'ARC-EN-CIEL.

Si j'en avois, ce seroit ma foy de bon cœur: Mais comme vous sçavez, mon fils me ruine.

ISABELLE.

A propos, on dit qu'il copie assez bien le Gentilhomme, & que le nom de Baron ne luy messied point. Il a beau faire, il faut avec celà deux Campagnes pour le decraffer tout à fait. Mezzetin?

MEZZETIN.

Mon Capiaine?

ISABELLE.

Il me semble qu'il y a long-temps que j'ay soif. Fais nous rapporter une tranche de jambon. Monsieur l'Arc-en-Ciel ne sera pas fâché de boire un coup de vin à la glace?

L'ARC-EN-CIEL.

J'aurois volontiers cet honneur-là: mais...

ISABELLE.

Qu'est ce à dire, mais.... Vous boirez, ma foy, & dans mon verre encore. Allons vite, une bouteille de vin de Champagne.

L'ARC-EN-CIEL.

Dispensez-moy de cela, je vous en prie. Il faut que je sois à quatre heures dans la Salle du Palais, pour regler un petit compte avec un Marchand de Bonnets qui tient de moy une Boutique.

ISABELLE.

Un Marchand de Bonnets? Ah, vous ne me refuserez pas une grace? (*vers Mezzetin.*) St, St, st. (*à l'Arc-en-Ciel*) Je vous prie, Monsieur, achetez-moy un de ces beaux

beaux bonnets de brocard d'or, bordez, de fourrure. J'y mettray jusqu'à trois Louis; que je vais vous bailler, s'entend: Car sans argent, les commissions ne sont point agreeable. (*en luy mettant trois Louis d'or dans la main*) Tenez, Monsieur l'Arc-en-Ciel. Qu'il soit des mieux étoffez, & des plus à la mode, je vous en prie.

L'ARC-EN-CIEL.

J'y feray tout de mon mieux, & je vous le porteray demain à vôtre lever.

ISABELLE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Mon Sergent l'ira demain prendre chez vous.

MEZZETIN.

Moy? je ne sçais point les ruës; & puis je n'ay point de memoire. Jamais il ne me souviendra de ce diable de nom là. A moins que je ne l'écrive sur mes tablettes. Monsieur l'Ar... l'Ar... l'Ar...

L'ARC-EN-CIEL.

L'Arc en-Ciel, ruë Cocatrix.

MEZZETIN.

Lar .. Cor... lic... dy... tris.. Diable emporte, si j'en puis venir à bout.

L'ARC-EN-CIEL.

Donnez, donnez, je vous en épargneray la peine, *il écrit son nom & sa ruë* l'Arc en Ciel, ruë Cocatrix. Vous ne sçau-

riez manquer. Tous les enfans du quartier me connoissent.

L'ESCHALOTE à Isabelle.

Voilà la femme de ce Fripier qui a fait enroller son mary.

ISABELLE.

Que diable me veut-elle ?

L'ESCALOTE.

Elle vous apporte vingt pistoles , pour ne luy pas donner son congé.

ISABELLE.

Encore trois femmes comme celle là ; je mettray ma foy ma Compagnie à cent hommes. (*à l'Arc-en-Ciel*) ça , mangeons un petit morceau en liberté. (*en se mettant à table*) Allons nôtre cher , mes-toy là , à côté de moy. L'Efchalote ?

L'ESCHALOTE.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

N'entens tu pas à demy mot ? du vin à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je fors de boire , Mademoiselle. Il n'y a pas demie-heure que je suis hors de table.

ISABELLE.

Ah , que de façons ! (*Elle le fait asseoir.*) Nous autres Gens de Guerre , nous serions bien-tôt sur la litiere , si nous ne mangions à toutes les heures du jour. (*On apporte deux verres , l'un à Isabelle & l'autre à l'Arc-en-Ciel.*)

l'autre à l'Arc-en-Ciel.) Allons, voisin, a
a fanté.

L'ARC-EN-CIEL.

A la vôtre, pareillement.

ISABELLE *au Laquais, l'épée à la main.*

Maraut, à qui tient il que je ne te passe
non épée au travers du corps ? Présenter
un verre sans le rincer !

L'ARC-EN-CIEL.

Oh, quartier, Monsieur, je vous en prie !
Le verre est plus net cent fois qu'à moy
l'appartient.

ISABELLE *s'étant assise.*

Ne ments point, vieux l'Arc-en-Ciel,
combien y a-t-il que tu es marié ?

L'ARC-EN-CIEL.

Trop pour mes pechez !

ISABELLE.

Ta femme a la mine d'être un peu dia-
bléssé, ouy ?

L'ARC-EN-CIEL.

Tout l'enfer ensemble n'est pas si mé-
chant.

ISABELLE.

Noyons ces chagrins-là dans le vin. Al-
lons, l'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-
en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je pense que c'est le mieux. *(Il prend un
verre)* Derechef à ce que vous aimez ?

ISABELLE.

Je n'aime ma foy que la guerre. A propos de la guerre, ne dit-on point de nouvelles?

L'ARC-EN-CIEL.

On dit, ma foy, que nos ennemis ont de malins vouldoirs. Mais à bon chat, bon rat.

ISABELLE.

Oh que je te scais de gré, vieux fou, de tes colibets ! Va, va, pagnote, dors en tepos. Nous avons un Maître qui les menérà bon train. Allons, beuvons à sa santé. L'Eschalote, du vin à Monsieur l'Arc en-Ciel ?

L'ARC-EN-CIEL.

Ah, de tout mon cœur. Vite, une rasade.

ISABELLE.

Allons, mordy, j'en suis avec plaisir. *(on leur apporte à chacun un verre de vin.)*

L'ARC-EN-CIEL *se levant.*

A la santé du Roy ? Mon Capitaine. je vous la porte.

ISABELLE *à part.*

Il ne pense pas si bien dire. Et moy, je vous en fais raison, à rouge bord, comme vous voyez. *(ils se r'assoient)* Et bien, que dites vous de mon vin ?

L'ARC-EN-CIEL.

Il est délicieux.

ISA-

ISABELLE.

Qu'on nous apporte un petit morceau de Parmesan, avec un Saucisson de Boulogne. L'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Malepeste, comme vous y allez ! Je ne songe pas que mon Locataire m'attend. Allons, c'est le vin du cheval. (*après avoir bu*) Je m'en fuis.

ISABELLE.

D'un beau brocard, au moins, je vous en prie ?

L'ARC-EN-CIEL.

Laissez-moy faire, Il n'y aura rien de trop beau pour vous. (*à part*) Pauvre Monsieur Tortillon, que je te plains de n'avoir engendré que des folles ! (*Il s'en va*)

ISABELLE.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

Qu'on aille un peu tantôt réjouir Monsieur du Bourgeois, & qu'on l'amene au drapeau tambour battant.

MEZZETIN,

Mais, Monsieur....

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais ?

MEZZETIN.

C'est à dire que tous ces enrollemens-là nous porteront guignon , & qu'à la fin le Sergent & le Capitaine pourront bien

ISABELLE (*courant après luy un pistolet à la Main*)

Ah poltron , tu repiques à ton Officier ? Par la mort, . . . (*Mezzetin fuit elle le couche en joue. il tombe de peur.*)

MEZZETIN *roulant sur le Theatre.*

Misericorde ! Je suis mort.

ISABELLE.

Pour me faire obeïr , il faudra que je tuë cinq ou six hommes par échantillon.

S C E N E.

DU PROFESSEUR D'AMOUR.

ANGELIQUE *seule, sur un lit de repos, ayant plusieurs Livres autour d'elle.*

N'Y a-t-il que la solitude qui puisse garantir nôtre sexe de l'importunité des hommes ? Ah , le maudit état que celui d'une fille ! A chaque pas , à chaque moment , se voir exposée aux fades & languoureux discours d'un tas d'étourdis , qui n'ont que l'amour pour étude , & l'oisiveté pour employ ! Quand le malheur veut qu'on soit abordée par ces sortes de gens , vous n'entendez auprès de vous qu'un ramage de sou-

pire,

piers, une grêle de plaintes : Ma chere, mon aimable, ma reine, est-il possible que ma douleur..... Quoy ? ma perseverance & ma tendresse..... Ah si jamais mon martyre.... Et puis on soupoudre toutes ces sottises d'un peu de desespoir ; & voilà les hameçons où se prennent la plupart des filles, qui sont assez sottes pour prêter l'oreille aux bagatelles. Quant à moy, je suis si rebutée de la fadaise ; j'ay une telle horreur de l'amour, & une si forte aversion pour les hommes, que j'amaïs.... non jamais....

PIERROT. ANGELIQUE.

PIERROT *entrant brusquement, & allant à Angelique.*

C'est ma foy ce coup cy, qu'il en faut découdre. Vous n'avez, mordy, qu'à affiler vos couteaux.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Pierrot ?

PIERROT.

Cela veut dire, qu'il y a là bas un homme... Parb'eu, c'est un maître homme.

ANGELIQUE.

Quoy, jamais la terre ne sera purgée de cette malediction-là ?

PIERROT.

Qu'ay-je affaire, moy, de vos maudifions ? Tant y a que c'est un compere qui

ſçait mons & merveilles. Il demande comme cela, s'il pourroit avoir une conclusion avec vous? Non, non, je me trompe, c'est une conſervation.

ANGELIQUE.

Tu veux dire une converſation?

PIERROT.

Ouy à propos, c'est comme vous dites. Dame on a l'eſprit tarabusté de tant de ſortes de beſogne, que les mots ne viennent pas ſous le pouce comme on voudroit.

ANGELIQUE.

Et encore, Pierrot; quelle ſorte d'homme eſt-ce?

PIERROT.

C'eſt un homme qui a un nez au viſage, & qui vous va diablement donner vôte reſte. Son valet m'a dit, qu'il enſeigne tout, plein de curioſitez, & qu'il vous montrera plus de choſes dans un quart d'heure, qu'un autre ne fera en trois ans.

ANGELIQUE.

Quelque antipathie que j'aye pour les hommes, je ne laiſſe pas, quand ils ſont ſçavans, de les trouver ſupportables. Puis qu'il eſt ſi habile, va le faire monter. (*Pierrot s'en va.*) On peut riſquer un quart d'heure avec des gens d'une capacité extraordinaire. Quelque petit qu'en ſoit le profit, on eſt toujours ſuffiſamment dédommagée de ſon temps & de ſon attention.

A R.

ARLEQUIN Professeur, d'amour, à
visage découvert, habillé proprement
à la Françoisse.

ANGELIQUE. PIERROT.

PIERROT à Arlequin, en luy montrant
Angelique.

Tenez, voilà cette creature qui n'ignore
de rien. Escrimez-vous avec elle.

ARLEQUIN après avoir considéré
Angelique.

Ah Ciel ! est-il possible qu'un esprit si
cultivé habite une figure si negligée ?

ANGELIQUE.

Vous rendez justice, Monsieur, à mon
délabrement. Mais vous n'ignorez pas que
les livres & la toilette son fort incompati-
bles, & que pour peu qu'on s'abandonne
à l'étude, il faut renoncer à l'ajustement.

ARLEQUIN.

Vous errez dans le principe, Mademoi-
selle ; & je vous soutiens qu'un air dégin-
gandé est la marque infailible d'un merite
farouche, & d'un sçavoir capricieux.

PIERROT.

Voilà ce qu'on appelle, river le clou
comme il faut. (*Vers Angelique.*) Dieu
Nous devoit cet homme là, pour vous met-
tre à la raison.

ANGELIQUE.

Je m'accommoderois fort de sa franchise.
Selon

Selon moy , rien n'est plus tuant que ces loueurs de profession , qui nous brident le nez de nôtre merite , & qui nous font la honte de nous raconter en face tous nos talens.

ARLEQUIN.

Pour ne point abuser du temps si cher & si précieux , oserois je vous demander , Mademoiselle , quelles sont vos occupations ; quels Livres vous lisez , & de quelle maniere vos heures sont partagées ?

ANGELIQUE.

Pour vous en faire un détail exact , je vous diray ? Monsieur , que je dors tres-peu.

ARLEQUIN.

Tant pis !

ANGELIQUE.

Que j'étudie beaucoup.

ARLEQUIN.

Encore pis !

ANGELIQUE.

Et que la Philosophie étant ma passion dominante , j'ay toujours devant les yeux Seneque , Aristote , Socrate , ou quelque autre fameux modele de la sagesse.

ARLEQUIN.

Toujours de pis en pis. Héfy , Mademoiselle ; vous ne lisez que des Autheurs à beurieres. Ces trois hommes là que vous venez de nommer , ont plus gâté d'esprits ,
que

que tous les Livres du monde n'en ont faite.
onnez.

PIERROT.

C'est pour cela que je n'y ay jamais fourré mon nez.

ARLEQUIN.

Pauvre fille ! que je plains le temps que vous avez perdu à feüilleter tant de vieux bouquins !

ANGELIQUE.

Apparemment, Monsieur, vous ne venez chez moy que pour m'insulter ?

ARLEQUIN.

Je n'y viens , prodige de nos jours , que pour rendre hommage à vos lumieres , & pour vous convaincre que toutes vos sciences ensemble ne valent pas la seule chose que vous ignorez.

PIERROT.

Monsieur est franc du colier, Il vous parle avec affection.

ANGELIQUE.

Mais puisque les grands hommes vous paroissent si méprisables, oserois-je, Monsieur, vous demander à mon tour qui vous êtes , & qu'elle est vôtre profession ?

ARLEQUIN.

Je suis , trop aimable sçavante , un Operateur infailible pour les fractures de la raison , pour les dislocations de l'esprit , pour les entorses du bon sens , & generalement
pour

pour tous les mauvais plis qu'un cœur peut prendre ou par ignorance ou par temperament ; c'est à dire en un mot , que j'apprivoise les humeurs farouches par la delicateffe de mon art , & que par la douceur de mes preceptes , j'insinuë l'amour aux ames les plus glacées.

ANGELIQUE.

Quoy , Monsieur , vous voulez persuader que l'amour s'apprend par regles ?

ARLEQUIN.

Infailiblement.

ANGELIQUE.

Que vos preceptes peuvent déterminer une ame à la tendresse ?

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

ANGELIQUE.

Et en combien d'années faites vous ces sortes de miracles ?

ARLEQUIN.

En deux petites leçons

ANGELIQUE.

En deux leçons ! J'avouë que je n'ay jamais été curieuse : mais je la deviendrois volontiers pour ...

ARLEQUIN.

Je vous entens. Vous voulez être mon écoliere ?

ANGELIQUE.

Pour peu qu'on aime l'Etude, on est toujours

ours bien aise d'apprendre quelque chose de nouveau.

ARLEQUIN.

Ca , commençons par vous nettoyer l'esprit , & par chasser toutes les préventions ridicules que la lecture vous a données. Car la premiere de mes maximes est , que l'amour & la philosophie sont incompatibles.

ANGELIQUE.

Suivant votre doctrine , il ne faut donc point de raison en amour ?

ARLEQUIN.

A vous dire vray , elle n'y sert pas de grand' chose. Car d'abord que nôtre penchant nous porte à aimer quelqu'un , tous les argumens sont inutiles pour nous en détourner. Un seul mouvement du cœur a plus de credit sur l'ame , que les galimatias de Seneque & d'Aristote. Vous jetterez tous ces genslà au feu , si tôt que vous prendrez goût à mes leçons.

ANGELIQUE.

Je ne sçay point ce qu'il arrivera : mais je prens déjà beaucoup de plaisir à vos expressions , qui n'ont point cet air sauvage que je trouve dans tous les Autheurs.

ARLEQUIN.

Fy ! ce sont des brutaux qui n'ont jamais aimé.

AN.

ANGELIQUE.

Vous croyez donc que l'amour donne de la politesse ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que c'est une lime douce , qui use peu à peu tous les défauts : & qu'un filet de passion donne un certain lustre au discours, une bonne grace aux manieres. Je passe bien plus avant. Je maintiens qu'une Demoiselle occupée d'une tendre amitié, en paroît mille fois plus belle & plus aimable.

ANGELIQUE.

oh pour le coup , vous poussez la gaigeure trop loin. Quoy ? il seroit possible qu'une fille devint belle à mesure qu'elle deviendrait sensible ?

ARLEQUIN.

Comme je parle à une Fille Sçavante, je ne veux que trois paroles pour vous convaincre. N'est-il pas vray , Mademoiselle, que le visage est le miroir de l'Ame.

ANGELIQUE.

Rien n'est plus certain.

ARLEQUIN.

Ne convenez-vous pas qu'une ame ensevelie dans la froideur , communique au visage une espece de letargie , qui rend tous les traits inanimez , & qui jette une indolence insupportable dans tout le reste de la personne ?

AN-

ANGELIQUE.

Cela me paroît vray semblable.

ARLEQUIN.

Tout au contraire : une seule étincelle
l'amour, allumée à propos dans un jeune
œur, rend l'imagination plus prompte,
l'esprit plus aisé, la conversation plus ani-
mée, les yeux plus brillans, & répand sur
tout le visage ce je ne sçay quoy vif & tou-
chant, dont il est impossible de se deffen-
dre.

ANGELIQUE à part.

Depuis que je suis au monde, je n'ay en-
core veu personne s'expliquer avec tant de
facilité. *vers Leandre*) Vous devez avoir
bien des Ecolieres, Monsieur ? Car il est peu
de femmes qui n'apprennent volontiers à ai-
mer pour devenir belles. Moy, par exem-
ple, croyez vous que je fusse plus aimable,
si j'avois moins d'aversiion pour les hom-
mes ?

ARLEQUIN.

Je ne vous quitteray point que vous n'en
soyez convaincuë.

ANGELIQUE.

Quoy, sur le champ vous m'allez faire de-
venir belle ? Il n'y a pas de magie, au moins,
à votre doctrine ?

ARLEQUIN.

Rien de plus simple, rien de plus natu-
rel, rien de plus ordinaire. Commencez,
s'il

s'il vous plaît, par vous faire apporter un de vos plus beaux habits, & tout le reste de l'ajustement.

ANGELIQUE.

Volontiers. Muscadin ?

MUSCADIN *Laquais.*

Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Dites qu'on me vienne habiller. (*Vers Leandre*) Mais à quoy bon, Monsieur, ce preparatif ?

ARLEQUIN.

Vous ne sçavez donc pas que l'amour fuit les gens mal-propres, & qu'il faut être sur le bon pied pour le recevoir ?

ANGELIQUE.

Je voy bien que j'ay tres mal employé mon temps, & que j'ignore les choses les plus necessaires. (*La femme de Chambre entre.*) ('Toinon, habille moy. (*Elle passe son manteau, & s'habille dans le moment. Puis parlant à Leandre,*) Vous voyez comme je suis obeissante ?

ARLEQUIN.

N'oubliez pas un colier, des bracelets, & beaucoup de rubans de couleur.

ANGELIQUE.

Sans vanité, j'en ay de passables.

ARLEQUIN.

Il faut avec cela quelques mouches.

ANGELIQUE.

Fy ! l'horrible chose !

ARLEQUIN.

Croyez conseil. Mettez-en seulement sept ou huit. Les mouches n'offensent pas la bien-seance , quand on en use modérément.

ANGELIQUE *en mettant quelques mouches.*

J'obéiray jusqu'au bout.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle une Ecoliere du grand air ?

ANGELIQUE.

Tout de bon , me trouvez-vous à vôtre gré ?

ARLEQUIN.

Je ferois d'un goût bien difficile. Prenez la peine de vous remettre dans vôtre fauteuil , & vous souvenez seulement qu'il faut m'écouter , me croire , & me répondre de bonne foy , suivant les mouvemens de vôtre cœur.

ANGELIQUE.

Sérieusement, Monsieur, si j'aime, deviendray-je plus jolie !

ARLEQUIN.

Vous ne vous reconnoîtrez pas. Je m'en vais vous parler , comme feroit un homme qui auroit assez de bien , & assez de me-

rite

rite pour vous pouvoir rechercher en mariage.

ANGELIQUE.

La fortune me touche peu, & je suis beaucoup plus sensible au mérite. Ainsi, Monsieur, parlez comme de vous, & n'empruntez les sentimens de personne.

ARLEQUIN (*son chapeau à la main, & d'un ton fort respectueux*)

Puisque vos bontez préviennent mon attente, & que vous permettez à mon cœur de s'expliquer de toute sa tendresse, il ne donnera point dans les hyperboles ridicules qui affaiblissent d'ordinaire les déclarations des Amans : il ne luy échapera ni de desespoir, ni sanglots, ni martyres ...

ANGELIQUE.

Toute viande à duppe !

ARLEQUIN.

Ces grands mots ne sont mis en œuvre que pour étourdir les âmes vulgaires, qui se laissent charmer de tout ce qu'elles n'entendent point. Mais l'infailible éloquence pour persuader un esprit aussi éclairé que le vôtre, c'est la sincérité avec laquelle je rends justice à tout ce que vous valez. Je n'emploie que mon estime pour mériter la vôtre.

ANGELIQUE.

C'est jouer à coup sûr.

ARLE.

ARLEQUIN.

Et s'il arrive un jour que je parvienne à l'honneur de vous plaire ! li Jamais vous n'éprouverez d'inégalité dans mon humeur, jamais de contrariété dans mes sentimens, jamais de relâche dans mon ardeur.

ANGELIQUE.

Si cela étoit vray, Monsieur, cela seroit bien rare, & en même temps bien doux !

ARLEQUIN.

Quoy, vous me faites l'outrage d'en douter ?

ANGELIQUE.

On doute volontiers d'un bien qu'on souhaite.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, traitez plus favorablement ma bonne foy. Croyez que ma bouche est le fidelle intrepreset de mon cœur, & qu'aucune de mes actions ne dementira la perseverante attache que j'auray pour vous le reste de ma vie.

ANGELIQUE.

Ouy ? si j'étois vôtre femme, vous m'aimeriez toujours ?

ARLEQUIN.

Que vos scrupules sont cruels ! Ouy, charmante Ecoliere, je vous aiméray toujours. Mais vous n'ignorez pas que de

L

tous

tous les supplices , le plus cruel est celui d'aimer seul. A mon exemple , vôtre cœur deviendrait-il sensible ? & pourrois je me flater d'autant de tendresse que je vous en promets ? Ma belle , vous détournez vos yeux. Vous ne me répondez rien Ah ! sans doute , ma leçon commence à vous ennuyer !

ANGELIQUE.

Tout au contraire , Monsieur , je m'aperçois que j'en profite peut être trop , & que mon silence répond assez juste à ce que vous me demandez. Toinon.

TOINON.

Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Apportez mon miroir. (*Après s'être regardée, & faisant un grand soupir de joye, elle se tourne vers Léandre, & luy dit tendrement : Ah le bon Maître !*

ARLEQUIN.

Serois je assez heureux ...

ANGELIQUE.

Vous êtes assez heureux pour m'avoir tenu parole. Ouy , je conviens de bonne foy, que je suis plus jolie dès la première leçon. Quand me viendrez-vous donner la seconde ?

ARLEQUIN.

Vôtre heure fera la mienne.

ANGE.

ANGELIQUE.

He bien, revenez demain matin.

ARLEQUIN.

Tres volontiers.

ANGELIQUE.

Non, non, Monsieur. Ce soir, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Encore mieux.

ANGELIQUE.

Ou bien, si vous vouliez, à l'issuë du dîner. Enfin, vous ne sçauriez revenir trop tôt : pourveu que vous me teniez ce que vous m'avez promis.

ARLEQUIN.

Le temps vous en fera éprouver mille fois davantage.

ANGELIQUE.

Adieu, Monsieur, jusqu'à tantôt. Mais soyez ponctuel, au moins.

ARLEQUIN.

Pourrois je négliger une si belle & si bonne Ecolière, Ah l'heureuse leçon ! mour, seconde moy jusqu'au bout. (Il sort.)

ANGELIQUE à Toinon.

Toinon ?

TOINON.

Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Dis-moy, de bonne foy. Comment me

suyes tu ? L 2 TOI-

TOINON.

Ah, Mademoiselle, vous êtes charmante,
& je ne vous ay jamais veu si belle.

ANGELIQUE.

Allons, Toinon, jettes-moy tous ces diantres de Livres là par la fenêtre, ou fais en ton profit.

TOINON.

Mademoiselle, est ce quelque vapeur qui vous prend ?

ANGELIQUE.

Que tu es bête, avec tes vapeurs ! Apprends que l'étude m'avoit gâté le teint, & que sans le secours de cet honnête homme qui sort, j'allois devenir laide comme un hibou. C'est lui qui remet mon visage sur pied.

TOINON.

Le bon Dieu le conserve ! Mademoiselle, s'il vouloit avoir cette charité-là pour moy.

ANGELIQUE.

Voilà qui est fait, je l'épouse ce soir. Il me fera belle ; il m'aimera toujours. N'est-ce pas pour être heureuse ! Oh Mademoiselle ma sœur ; avec votre bravoure, vous ne tenez pas encore les cinquante mille écus de mon Oncle. Il faut avouer que j'aurois été bien fotte de m'en fermer le reste de mes jours avec Seneque & Isocrate. A ce que je voy, la vraie scienc

ed'une femme, c'est d'être belle. L'étude
& les Livres ne servent qu'à la rendre insup-
portable.



SCENES

FRANCOISES

3

D'ARLEQUIN

MERCURE GALANT.

ARLEQUIN EN MERCURE:

*raconte plusieurs nouvelles à Jupiter,
parmy lesquelles sont les suivantes:*

DES ANTIPODES.

Ces gens là souhaiteroient avec impa-
tience de sçavoir, si c'est eux, ou si c'est
nous qui vont la tête en bas, & les pieds en
haut.

DE BARBARIE.

Le Sultan Barbet, Quatrième du nom,
surnommé le Barbu, a défendu à tous Bar-
biers, de quelle qualité & condition qu'ils

L 3

soient,

soient, de raser la barbe aux Eunuques de son Serrail, à peine d'être mis entre les mains du Sieur Barbeau le Questionnaire, & mourir dans l'eau froide.

D E P A R I S.

Un Sergent au Châtelet, a présenté Requête, à ce qu'il soit defendu aux Comediens Italiens de ne plus joüir son nez à la Comedie. Il a voulu engager la Communauté d'intervenir pour prendre son fait & cause: mais elle n'a pas voulu; parce qu'il n'y a point de Sergent qui ait le nez fait comme luy.

D' E S P A G N E.

Ces jours passez, dans une Fête de Taureaux un homme s'étant présenté pour combattre un Taureau extrêmement furieux, on fût étonné de voir ce Taureau humilié devant luy; & comme on cherchoit la cause d'un effet si prodigieux, on sçut que cet homme estoit marié à une femme d'humeur galante, & que sa tête étant mieux armée que celle du Taureau, cet animal luy avoit témoigné son respect & sa soumission.



ॐ नमो भगवते वासुदेवाय ॥

PLAID OYE'.

EN FAVEUR DES PETITS

Plusieurs, Orphelins par la mort de leur
Pere le Diable, Contre Proserpine leur Me-
re.

ARLEQUIN plaidant.

L'Emphase & l'Exorde étant presque toujours l'ornement d'une méchante cause ; j'entre à corps perdu dans la mienne, & m'écrie d'un ton piteux & mélancolique. Le diable est mort. Est-il rien de plus surprenant ? Le diable a fait un Testament : Est-il rien de plus libre & de plus ordinaire ? Le diable m'en fait l'exécuteur : Que pouvoit il faire de plus judicieux ? Sa diablesse de femme dispute le Testament : Quelle malice ! Grippimini luy prête son secours : Quelle friponnerie ! Deux grands moyens dans cette cause : La méchanceté d'une femme : la friponnerie d'un Procureur. Hésitez vous, Messieurs, à prononcer sur ces deux chefs ? Rien de plus méchant qu'une femme : L'expérience vous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un Procureur : il faut n'avoir jamais plaidé pour en disconvenir. Grippimini, Mes-

fieurs, Grippimini... son nom fait son portrait. Je passe au détail de ma cause.

Feu le diable d'affreuse memoire, voulant mourir en bonne odeur, & laisser à sa famille des marques de son naturel & de sa tendresse, a fait un Testament; mais un Testament vêtu & revêtu de toutes ses formes. A l'égard du Testateur il étoit d'âge compétent. Il étoit maître de ses biens, de ses volontez & de toute diablerie. Quant au Testament, n'y a t-il pas mis tous les ingrediens necessaires pour le rendre valable & solennel? Ignoroit il la chicane, luy qui l'a mise dans le lustre où nous la voyons aujourd'hui? Apprehendoit-il la surprise des procureurs & des Avocats, luy qui leur fournit tant de moyens pour assaillir la Justice du fond, par la rigueur de la Forme, & pour sauver, quand bon leur semble, l'irregularité de la Forme par le seul merite du fond? pouvoit-il pécher contre les Loix & la Coutume, luy qui les fait par tout interpreter à son gré; Se défioit il de son credit parmy les Juges, luy qui les corrompt trop souvent par les sollicitations & par l'interêt? Ah, Messieurs, Pluton n'est pas un diable manchot dans les affaires. C'est un Pere équitable, qui veut que ses enfans fassent du mal à tout le genre humain, sans que le genre humain leur en puisse rendre. C'est un Pere surpris

surpris par la mort, & pressé par l'amitié, qui épanche sur ses enfans en expirant tous les crimes dont ils doivent être capables. Beau natuel, Messieurs! Belle tendresse!

LE JUGE.

Mercure, venons au fait. Le Testament est il en bonne forme?

ARLEQUIN.

Je le soutiens, Messieurs, bon & dans la forme, & dans la matiere. C'est un Testament écrit sur la peau du plus malin diable qui ait jamais été corroyé. Testament écrit sur la peau d'un diable blanchi dans l'ordure & dans la chicane! Le diray-je, Messieurs? C'est un Testament écrit sur la peau d'un Greffier. Quand le mensonge & la calomnie voudroient noircir cette verité, les griffes seules démentiroient la calomnie & le mensonge. (*Il montre une peau qu'il tient dans la main, aux quatre coins de laquelle sont quatre griffes de fer blanc, & sur laquelle est écrit le Testament.*) La Loy, Paragraphe 7. Digeste 15. semble n'avoir été faite que pour notre espèce, *Ex ungue leonem*. C'est à dire, Messieurs, que le lyon se connoît par l'ongle, & le Greffier par la griffe. Venons à la forme. Le Testament dont il s'agit est entierement écrit & paraphé de la main du deffunt: premiere formalité. Il est reconnu

par devant deux Notaires, au desir de la Coutume de Paris : autre formalité. Mais Messieurs, ce qui fait la validité du Testament olographe, & ce que je vous prie tres-humblement de remarquer, c'est que le defunt fait mention expresse de l'institution d'heritier? qui est formelle au corps du Testament. J'épuiserois le Code & les Pandectes, si...

GRIPPIMINI *l'interrompt brusquement.*

ARLEQUIN.

Laissez, laissez, Grippimini, né laissez. Voilà qui est admirable ! un Procureur interrompre un Avocat à l'Audience ! En vérité, Messieurs, je n'y connois plus rien... Il parlera encore ? Hé laissez, laissez Contentez-vous de tormenter les gens dans votre étude, & ne nous venez pas icy incommoder en plaidant. Puisque ces Messieurs me font l'honneur de m'entendre, c'est bien la moindre chose que vous vous taisiez quand je parle ! Je ne vous ay point interrompu, moy, je vous ay bien laissé parler. *(Il reprend le fil de son discours.)* J'épuiserois le Code & les Pandectes, si je rapportois icy tous les textes qui parlent de testament. Aussi bien nos Loix ne sont que trop usées depuis le temps qu'elles servent en de pareilles contestations. Quelqu'un me dira peut-être, que les quatre
Plu-

Plutons pour qui je parle. Sont issus *ex trans-
nata conjunctio*. Ah de grâce, Messieurs,
n'agitions point cette perilleuse question.
Vivons vous & moy dans la bonne foy sur
ce chapitre. Combien les Souverains per-
droient-ils de sujets, si tous les enfans de
leur Royaume n'étoient faits que par ceux
qui ont droit d'en faire? Combien y au-
roit-il de successions vagues, s'il ne se
trouvoit des amis charitables qui portent
des héritiers dans les familles qui en ont
besoin? Mes pupilles sont venus. *constante
matrimonio*. Voilà, Messieurs, ce qui éta-
blit leur état & le vôtre. Voilà ce qui
décide du repos public; & voilà ce qui
m'acharne à soutenir le Testament. Quoy?
pour favoiser l'avarice d'une veuve, vous
laissez courir sur la terre habitable les pe-
tits Plutons comme de pauvres diables;
Auriez-vous la conscience de les voir sans
train & sans équipage, eux qui fontrouler
tant de monde à Paris? *Non feram, non pa-
tiar*. Puisque leur pere me les a confiez,
je veux qu'ils entrent de bonne grace dans
le monde, & qu'ils y paroissent comme des
diables de leur qualité. J'établirai l'ainé
auprès des femmes, & le rendray si com-
plaisant & si persuasif, qu'elles publieront
par tout qu'il a de l'esprit comme un dia-
ble. Je mettray le second avec les Gens
d'affaires; les Usuriers, & les Marchands

afin qu'il soit un diable de tout métier. Le troisième suivra le barreau, & ne frequentera que des Procureurs pour être quelque jour un diable en procez. Je jetteray le quatrième dans l'Epée, où je prétens qu'il fasse le diable à quatre. C'est de cette manière qu'un Tuteur honnête homme doit veiller à l'établissement & a l'éducation de ses mineurs, Je conclus, à ce qu'il vous plaise debouter Grippimini de sa demande, & le condamner à une violente reparation pour certains mots de fripon, que je retorque contre luy, avec ce bel axiome de Pythagore. *Procul hinc, procul esto profani. Parescum paribus. Odi profanum vulgus. Dixi.*





SCENES

FRANCOISES

DE LA
CAUSE DES FEMMES

SCENE

D U M O R E.

ISABELLE, COLOMBINE,
ARLEQUIN *en More.*

ARLEQUIN. *a Isabelle.*

UN Page des mes amis m'ayant fait con-
noître, Mademoiselle, que vôtre
équipage abboyoit après un More, j'aurois
fait conscience de tarder plus long temps à
vous venir offrir mes petits services.

ISABELLE.

Que sçais tu faire mon enfant?

ARLEQUIN.

Le bien & le mal, selon l'occasion.

ISABELLE.

Tu as de l'esprit à ce que je vois?

ARLEQUIN.

C'en est une bonne marque, de chercher à demeurer auprès de vous.

ISABELLE.

Puisque tu fais dire des douceurs, tu entens bien apparemment, quand on te parle par signes?

ARLEQUIN.

Affurément Mademoiselle. Si-tôt que je vois qu'on fouille dans la poche, je m'imagine toujours que c'est pour me donner de l'argent.

ISABELLE.

Vien ça, More; c'est qu'il ne m'arrive presque jamais de parler à mes gens: je craindrois trop de me fouiller par leur entretien. C'est ce qui fait que je ne reçois personne à mon service, qui n'explique à point nommé tous les signes dont je puis m'aviser; & jusqu'au plus petit laquais, je demande une intelligence parfaite de toutes sortes de gestes & de grimaces.

ARLEQUIN.

Ah pour les grimaces, j'y suis grec, ou peu s'en faut. J'ay servi sans contredit les premiers grimaciers du Royaume. Mais l'endroit où je me suis le plus perfectionné, c'est chez deux jeunes Abbez qui me prirent à tout de rôle à leur service: Ah la belle école pour un valet.

ISA-

ISABELLE.

Tu en es donc sorti bien sçavant ?

ARLEQUIN.

Diable, ce n'est pas sur le pied de laquais que vous devez me regarder. En cas de besoin, je vous servirai joliment de femme de chambre.

ISABELLE.

Ta capacité s'étend-elle jusques-là ?

ARLEQUIN.

Hé, je crois que quand on a servi des Abbés, on sçait & au delà, tout ce qu'il faut faire auprès des femmes.

ISABELLE.

Quelle est la chose où tu reussis le mieux ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Mademoiselle, c'est dommage que vous n'ayez tant soit peu de barbe, vous avoueriez bien-tôt qu'il n'y a point de trait d'arbalète que je ne surpasse en vitesse, quand j'ay le rasoir à la main.

ISABELLE.

Le folâtre ! Sçais-tu faire de la pâte pour les mains ?

ARLEQUIN.

Voilà une chose fort difficile ! Pendant tout le temps que j'ay demeuré avec le Chevalier Faquinet, il ne s'est point servi d'autre pâte que de la mienne. Il me disoit quelquefois que toutes les femmes de sa connoissance, (& cela alloit bien à la moi-

tié de Paris ,) ufoient d'une pâte qui les dessechoit d'une maniere qu'on eût pris leurs bras pour des bâtons de cotteret. Pour la mienne , elle entretient la peau dans une fraîcheur qui donneroit envie de patiner à un homme de quatre-vingt dix ans.

COLOMBINE.

Cela est admirable.

ARLEQUIN.

Je fais encore un certain syrop qui emporte en un clin d'œil le plus fin réseau que la petite verole la plus endiablée puisse travailler de gayeté de cœur sur un visage ; & je compose de certains fards qui sont à l'épreuve de l'ail , du Soleil , de la pluye , & des baisers même appliquez par des Flamans.

COLOMBINE à Isabelle.

Voilà un trésor , Mademoiselle ?

ARLEQUIN.

J'ay en main cinq ou six vieilles de qualité & des plus dégoutantes , qui feront foy qu'elles ne payent plus que demie pension à de jeunes cadets , depuis qu'elles se frottent de ma pommade. Je voudrois de tout mon cœur vous voir decrepitées l'une & l'autre , pour vous donner le plaisir de voir vos deux teins savonner de ma façon.

COLOMBINE.

Nous nous passerons bien de cela.

AR.

ARLEQUIN.

Scayez vous que c'est moy qui ay donné l'invention d'un certain petit instrument d'yvoire ou d'acier ; que j'appelle à bon droit le furet des Nouveautez, & la sentinelle ordinaire du Theatre ? Malepeste, il n'y a rien de plus souverain contre les Comedies à la glace. Cela est si vray, qu'un Acteur a beau paroître vêtu comme un Amadis, apostropher superbement la mort & morguer les destinées au plus juste ; sans respect de sa perruque & de son cimenterre à la Romaine, dès qu'il commence à m'assoupir, je luy coupe rasibus la parole, & s'il fait mine seulement de broncher, je recois bien tôt main-forte de vingt écots des plus glapissans, qui escortent sans misericorde le pauvre diable de Comedien jusques sur les frontieres du Theatre.

COLOMBINE.

Il est trop divertissant !

ARLEQUIN.

Croiriez vous, à me voir, que je me mêle aussi de faire des Vers ?

COLOMBINE.

Dis la verité. Combien te valent par an les Menuets du Pont-neuf ?

ARLEQUIN

Fy, ma mie ! Cela est bon aux Invalides du Parnasse, de s'amuser à des vaudevilles. Vive la Satire, morbleu, c'est là où je m'attache

tache uniquement. C'est le Thermometre de la raison, & la bequille du bon sens estropié.

ISABELLE.

N'as-tu point fait encore quelque Critique considérable ?

ARLEQUIN.

Ma foy, je fais grace à bien des fots, depuis que je m'occupe à clouer une Preface à un ouvrage fort patetique dont un de mes confreres menace le public.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on, cet ouvrage patetique ?

ARLEQUIN.

Les Aphorismes d'Hypocrate en vers Burlesques.

COLOMBINE *en riant*.

Les Aphorismes d'Hypocrate en vers Burlesques ? Ah ! ah ! ah !

ARLEQUIN.

Pour moy, comme je ne veux pas me brouiller avec l'Academie, je ne produis pas un jota de tout ce que je fais. Crainte pourtant que ma modestie me fasse moisir deux petites pieces que j'ay en poche, je vais les mettre un peu à l'air : ça, gageons que vous allez vouloir devenir tout oreilles ?

COLOMBINE.

Que sçais-tu si l'on est d'humeur à t'écouter ?

AR.

ARLEQUIN.

Voicy pour vous mettre en goût. (*Il lit :*)
Recette pour avoir à coup seur des enfans.

ISABELLE.

Ah Colombine, quelle absynthe pour nos oreilles ! J'entrevois là dedans une cohuë d'obscenitez.

ARLEQUIN.

Est ce que ce titre ne parle pas assez François ? Voicy quelque chose de plus.

ISABELLE *en lay arrachant la piece des mains, & la donnant à Colombine.*

Vois vite, Colombine, si cela est au niveau de la pudeur ?

COLOMBINE.

Eon ! Ne faut-il pas s'accommoder au temps ? (*Elle lit :*

PROTOCOLE D'UN DAMOISEAU
ou le portrait fidelle des Passe-volans de la Galanterie.

Aujourd'huy que le sexe aisément s'accommode
Des gens qui sçavent badiner ;
On ne doit pas trop s'étonner
Si les Abbez sont à la mode.
Car, qu'est ce qu'un Abbé dans le temps d'apresent
C'est un surtout de bagatelles,
Un tissu de chansons nouvelles,
Un petit coquet tout plaisant,
Qui sçait du coin de l'ongle ouvrir la tabatiere,
Caresser son petit colet,
Tourner son castor de maniere

Qu'il

Qu'il fasse toujours le gôdet.
 Entendant sur tout à merveille,
 A laisser entrevoir un petit bout d'oreille;
 A se mordre de temps en temps
 Par maniere de passe-temps
 Une lèvre qu'il tâche à rendre plus vermeille.
 Affectant de rire de tout
 Pour montrer qu'il a les dents belles:
 Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles;
 pour avoir le plaisir de les pousser à bout.
 En garde dans les Tuilleries,
 Pour éviter un pied prêt à crotter le sien:
 Faisant son cours aux Comedies:
 Où, soutenant à l'aise un doucereux maintien,
 Son œil voltige autour des Actrices jolies,
 Et les has ne luy content rien.
 Voilà de legers traits de la delicatesse
 Où nos perits collets sont presque tous tombez.
 Avouons donc que la mollesse
 Est l'appanage des Abbez.

COLOMBINE après avoir lu.

Cela s'appelle un laquais universel.

ARLEQUIN.

Fy, ma mie, avec ton laquais! Je pretens bien être l'homme de chambre de Mademoiselle.

ISABELLE.

Sur quel pied prétens-tu entrer chez moy?

ARLEQUIN.

Sur quel pied? Ma foy, sur l'un & sur l'autre.

COLOMBINE.

On te demande combien tu veux de gages?

A R.

ARLEQUIN.

Je gagnais chez le partisan d'où je fors cinquante écus, sans compter ce qu'on me donnoit pour mon vin, & pour siffler des linnottes.

ISABELLE.

Pourquoy en es-tu fort?

ARLEQUIN.

Pour de petites niaiseries, des bagatelles qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

ISABELLE.

Mais encore?

ARLEQUIN.

Mon Maître s'imaginoit que j'étois d'humeur à me laisser cajoler par sa femme, parce qu'un jour en revenant de la Douane, il la surprit qui me donnoit de petits soufflets.

COLOMBINE.

Cela étoit dangereux, au moins.

ARLEQUIN.

Moy donc voyant qu'on me mettoit dehors, j'en voulus sortir; & c'est à cette sortie bienheureuse que je dois attribuer l'avantage que vous allez faire à votre serviteur.

ISABELLE.

C'est bien mon dessein. Mais auparavant il faut avoir l'agrément de mon pere, & sçavoir le nom du Partisan, pour s'aller enquerir de toy. Où loge-t-il?

A R.

ARLEQUIN.

Dans la ruë de la Femme-sans tête , Mademoiselle.

ISABELLE.

Il se nomme ?

ARLEQUIN.

Monsieur Tirepartout, Mademoiselle.

ISABELLE.

C'est assez, mon enfant. Tu n'as qu'à revenir tantôt.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Mademoiselle. (*A Colombine,*) Adieu bonne piece. (*En revenant vers Isabelle*) Si par hazard on vous alloit dire chez ce Partisan, que j'ay la main subtile, je vous prie de croire que je ne suis pas homme à suivre les mauvais exemples.

ISABELLE.

Que cela ne t'inquiète pas. Je vais parler de toy à mon pere.

ARLEQUIN à Colombine.

A tes heures perduës, cinq ou six douzaines de soupirs pour le pauvre More ?

COLOMBINE.

Va te faire blanchir.



S C E N E

D U B A R O N.

ARLEQUIN *déguisé en Baron.*
COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN *en entrant, & se tournant
du côté d'où il est sorty.*

Hola. hé, la Saussaye : Qu'on aille
dire à la vieille Marquise, que je
l'envoyéray paître, si je n'ay mon quartier
avant la fin de la semaine. Faites sçavoir à
la Presidente, que je prens demain des
pillules. Je la dispense de me venir voir de
toute la matinée.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Vous voyez bien que je ne me suis pas
trompée ?

ARLEQUIN *après avoir regardé quelque
temps Isabelle.*

Ouy, Mademoiselle, la Renommée ne
m'a point surfait, en me cornant aux oreil-
les, que vous étiez le plus joly tendron
du monde.

ISABELLE.

Voilà, Monsieur, une surerogation
d'encens, qui échaperoit à peine à la com-
plaisance la plus prodigue. Venez-vous
icy

icy de guet à pend pour assieger ma simplicité.

ARLEQUIN *en s'asseyant.*

Non, j'y viens pour me faire haïr. Je ne vois plus les femmes sur un autre pied.

ISABELLE.

Vous n'apprehendez-pas, Monsieur, d'être pris au mot!

ARLEQUIN.

Franchement, je suis assez seur de mon petit fait auprès du sexe, & j'en enrage. Il faut être né sous une étoille bien detestable, pour être aimé aussi généralement que je le suis!

ISABELLE.

On plaindroit les gens à moins.

ARLEQUIN.

Avoüez, entre nous, que les femmes sont devenues bien folles depuis un temps. J'ay beau prendre tous les deüans chez elles pour les dégoûter de moy; je crois, Dieu me sauve, qu'elles sont enforcélées à me vouloir du bien pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Le moyen de tenir contre une telle fatigue!

ARLEQUIN.

Je suis peut-être l'unique Gentilhomme de France, qui ne fait rien perdre à mes gens; & j'ay le malheur de ne pas trouver un Pauvre diable qui veuille entrer à mon

à mon service. En devineriez-vous la raison ?

COLOMBINE.

C'est apparemment qu'il y a trop de poulets à porter à vos belles.

ARLEQUIN.

Bon ! Est-ce que je fais jamais réponse ! Sur ce pied là, j'aurois de quoy employer quatre Secretaires, & pour le moins autant de Postillons.

COLOMBINE.

Il faut donc que vous ayez la réputation de maltraiter vos gens ?

ARLEQUIN.

Encore moins. Je n'ay pas le naturel violent : je n'ay assommé que trente ou quarante Laquais en ma vie.

COLOMBINE.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ARLEQUIN.

Il est vray que les gens sont misérables avec moy. Ils ne sçauroient faire un pas sans que quelque Emissaire de Coquettes ou de vieilles ne les vienne tirer par la manche, pour leur dire : Ah, mon Dieu, que vous avez un joly homme de Maître ! Ma Maîtresse se donneroit à tous les diables & de grand cœur, pour avoir un tête à tête avec luy. C'est une fatigue enragée de se voir tirailler à chaque pas qu'on fait : & les valets me demandent cin-

M

quante

quante écus d'augmentation de gages, seulement pour faire rentrer toutes les manchettes qu'on leur déchire à mon service. Je vois bien qu'il faudra que je me supprime un de ces jours, pour rendre la liberté à toutes les femmes.

ISABELLE.

Mais avez-vous la dureté de laisser souffrir le pauvre sexe sans lui enseigner du moins quelque remède contre les feux que vous luy causez ?

ARLEQUIN.

Hé ! comment diable suffire à panser toutes celles qui sont folles de moy ! Je mets en fait qu'on meubleroit vingt Hôpitaux de toutes les filles & les femmes à qui ma froideur a causé la jaunisse.

COLOMBINE.

Hô, pour cela, Monsieur le Baron, vous êtes un homme trop dangereux.

ARLEQUIN *à Isabelle en luy passant la main sur le genouil.*

Ah, ma belle Enfant, le pesant fardeau que d'avoir trop d'esprit ! Les Medecins m'ont menacé que je ne mourray jamais que d'une repletion de merite.

ISABELLE.

Sur ce pied-là, vous ne devez gueres apprehender la mort.

ARLEQUIN.

Il y a pourtant 20. ans que je serois à tous les
dia

diabls, si je n'avois eu pitié du monde. Mais je ne veux point mourir ; que je n'aye entièrement dégoûté les femmes des Partisans.

COLOMBINE.

Des partisans ! Vous vous moquez. Ce sont des gens tres-polis & fort considerez dans le monde. On leur adresse tous les ours des Epîtres dedicatoires.

ARLEQUIN.

Fy ! c'est qu'il n'y a plus de poli ce dans la Poësie : l'Empire des Lettres va de droit fil à l'Hopital. Il faut pourtant qu'un de ces quatre matins , je plante à toutes les Entrées du Parnasse, cinq ou six Mouchars du bel esprit , qui arrêtent impitoyablement tous ces Panegyriques de contre-bande qui mettent l'honneur des Muses à l'encan, & font passer Apollon pour le Menétrier de la Douanne.

ISABELLE.

Tout franc , il y a long-temps que la Poësie crie après une telle réparation.

ARLEQUIN.

Laissez-moy faire j'appaiseray bien tôt les cris. Mais j'ay bien un autre dessein en tête.

ISABELLE.

Le peut on sçavoir ?

ARLEQUIN.

C'est que comme tous les cœurs des femmes m'appartiennent de plein droit , & que je n'ay pas assez de chambres garnies pour

les loger, je veux du moins que ceux à qui je cederay mes pretentions, soient tenus de me faire foy & hommage; & cela sans préjudice de mes autres droits: Car je ne réponds pas que l'envie ne me prenne par fois d'aller galoper sur leurs terres.

COLOMBINE.

Cela s'en va sans dire.

ARLEQUIN.

Avoüez, mes pauvres enfans, que vôtre liberté ne tient plus qu'à un petit filet. Ça, ça, j'ay pitié de vous. Je permets à la plus malade des deux, de me venir sauter au cou.

ISABELLE.

Vous n'y songez pas, Monsieur le Baron, Les conquêtes si aisées ne font pas d'honneur.

ARLEQUIN.

Hé, tête bleu, c'est bien de l'honneur qu'on s'embarasse en ce temps icy! Quand j'aime, je suis fougueux en diable: Je n'ay pas la patience de mettre pour en venir à mon but, aucun levrier d'amour en Campagne; & s'il n'y avoit que moy, tous les courtiers de la galanterie mourroient de faim. Aussi bien, qu'en ay-je affaire, moy, que les belles n'ont pas accoutumé de faire soupirer un moment à credit?

COLOMBINE.

C'est à dire que vous payez si bien
qu'on

qu'on ne vous sçauroit refuser.

ARLEQUIN.

Nenny, de par tous les diables, nenny-
Il ne m'a jamais coûté un liard pour réus-
sir auprès des femmes. Voilà encore une
marchandise bien rare, pour obliger un
honnête homme à mettre la main à la
bourse. Je pretens que le sexe m'en doit
de reste, quand je m'abbaïse à l'aimer gra-
tis.

COLOMBINE.

Il y a bien des gens qui ne pousseroient pas
la générosité si loin.

ARLEQUIN.

Je le sçai de reste : Mais si j'allois faire le
cruel, les Cordiers deviendroient trop riches.
Il faut bien cimenter la tendresse des belles
par un peu de facilité ; & ne pas rabrouer de
plein faut les vertus commodes, qui cher-
chent à capituler de bonne heure avec nôtre
merite.

COLOMBINE.

Monsieur le Baron a l'ame belle. Il
ne se plait point à faire des malheureu-
ses.

ARLEQUIN.

Malepeste, je n'en fais que trop. Mais
quoy, on ne sçauroit être par tout. Ah l'as-
sommante chose que le merite ! Si cela con-
tinuë, je vais faire pension à des gens pour me
décrier.

ISABELLE.

Cela ne servira qu'à vous mettre plus en
credit.

ARLEQUIN.

Est-il possible?

ISABELLE.

Assurement.

ARLEQUIN.

Oh bien, Paris peut donc se hâter de ve-
nir en mon Hôtel, pour y recevoir mes a-
dieux. A moins que la Ville ne s'engage par
devant Notaires, à me fournir un secret pour
être moins couru des belles, dès demain je
prends la poste, pour aller subtiliser les habi-
tans du pays de la Garonne. *(à Isabelle
en la voulant embrasser)* Va, mon pe-
tit Bouchon, ne te desespere pas. Je suis
touché de ta tendresse il ne tiendra pas à moy
que...

ISABELLE.

Doucement, Monsieur le Baron. Les ma-
nieres de Cour ne s'impatissent point avec les
miennes.

ARLEQUIN *la voulant embrasser de
force.*

Est-ce qu'on refuse quelque chose aux gens
de ma qualité? Allons, qu'on me tende le
bec incessamment. La Friponne en a mardy
plus d'envie que moy.

ISABELLE.

Ah le ridicule homme! je n'y puis plus
tenir

renir. Sauvons-nous, Colombine.

ARLEQUIN.

Elles s'en vont ! Hôla. chût, st, st. (il siffle) Elles font la sourde oreille. Tant pis pour elles. Ma foy, elles y perdront plus que moy.

S C E N E.

DE LA COMTESSE.

ARLEQUIN *déguisé en Comtesse.*

ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *entrant, à son Laquais.*

O H, oh, diable, Monsieur l'éveillé, vous êtes curieux ! A quelle école avez vous appris à lever si haut les juppes d'une Comtesse ? Le public a-t-il quelque droit sur ma peau, pour l'éventer comme vous faites ? Que cela vous arrive une autre fois ?

LE LAQUAIS.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, de faire en sorte qu'on puisse remarquer que vous avez un beau gras de jambe ?

M 4

AR-

ARLEQUIN *luy donnant un soufflet.*

Te rairas tu, pendant ? veux-tu me faire affront ?

COLOMBINE *à Isabelle.*

La plaisante idole de Comtesse !

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Ah, Mademoiselle, la maudite engeance que les valets ! Vous me voyez le visage tout en feu. Ce n'est pas de fard, au moins : car je ne mêle jamais de clinquant avec du bon or. Mais un de mes coquins vient de m'échauffer d'une violence, d'une violence, que le compliment que je vous destinois m'est tombé des mains.

ISABELLE.

Vous n'avez pas perdu grand chose, Madame ; si j'étois la matière de.

ARLEQUIN.

Comment, pas grand'chose, Mademoiselle ? La peste m'étouffe si je ne donnerois mon Comté pour r'attraper ce que j'avois à vous dire. (*Il se campe sur un fauteuil*) Attendez... Jecrois que j'y suis. Le tintamarre de diable, Mademoiselle, que vôtre humeur alaigné fait dans le quartier, n'a pas permis à la Comtesse de Merlet de vivre plus long-temps dans l'indigence de vôtre veue, & l'ignorance de vos plaisirs.

ISABELLE.

Vrayment, Madame, je suis confuse de la peine que vous prenez. C'étoit à moy de
vous

vous prévenir par toutes sortes d'endroits. Que je scay mauvais gré à mon Etoile de m'avoir laissé ignorer jusqu'icy votre demeure!

CHARLEQUIN.

Et quand vous l'auriez sceüe, ma petite Mignonne : A quelle heure me rencontrer chez moy ? Suis je de taille à demeurer un moment en place ? C'est à faire à des Poupees comme vous, à garder la chambre comme des accouchées. Pour moy, je suis à toute heure par voye & par chemin. Il n'est saison si déterminée qui me puisse retenir : J'affronte en plein midy les incongruitez du plus ardent Soleil. Il y paroît assez à mon teint, sans que je le dise.

ISABELLE.

Vous voulez, Madame, apparemment vous attirer un compliment ?

ARLEQUIN.

Bon ! j'attens bien après cela pour vivre ? Cela est bon à des petites misérables, qui mettent toujours quelque mot en avant, pour le faire relever à leur avantage. Je pensay ces jours passez coller un jeune Abbé, qui faisoit assaut de complimens avec une petite Precieuse, qui vous ressembloit comme deux gouttes d'eau. Car je ne vois rien de plus extravagant, que la conduite de la plupart des femmes. Elles

შპს "საქსტელკომ" M.5 პირი მისი ფონტ

sont bien plus grasses, quand quelque oisif de la Cour vient leur dire dans un temps de pluye : En verité, Madame, vous faites honte à la lumiere : Le Soleil se cache prudemment, de peur d'être obligé d'appeler vos yeux en duel. Un autre fat vous viendra dire : Madame, votre conscience ose-t elle dormir en repos, quand Vous avez à faire tant de restitutions ? Vos levres ont dérobé le vermeil du corail ; vos yeux le feu du soleil, vos dents la blancheur de l'albâtre, & votre teint celle des lys. Dieu me donne, il faudroit avoir de furieux reservoirs de complaisance, pour applaudir de sang froid à une telle multiplicité de sortises.

ISABELLE.

C'est pourtant là, Madame, le manège du grand Monde.

ARLEQUIN.

C'est que le grand monde, est un grand cheval. A propos de cheval, votre pere songe-t il à vous marier ?

ISABELLE.

Cela ne presse pas, Madame.

ARLEQUIN.

Comment de par tous les diables, cela ne presse pas ? Est-ce que je ne sçai pas les petites necessitez du sexe ? J'ay été fille, peut-être, en mon temps ; & l'on fit bien de me marier de bonne heure : Car dès l'âge

l'âge de douze ans, je commençois déjà à quitter la poupée, pour m'attacher au solide.

ISABELLE.

Il falloit donc, Madame, que votre esprit vous fit envisager les choses d'un autre biais que moy.

ARLEQUIN.

Malepeste, c'est bien l'esprit qui agit dans ces occasions! C'est bien là où le bas blesse! Attendez à cinquante ans à me parler de l'esprit des femmes: encore à cet âge là, veulent-elles faire la leçon aux jeunes sur le bel article

ISABELLE.

Cela est bien juste, Madame, puisqu'elles ont plus d'expérience.

ARLEQUIN.

J'enrage tous les jours, que de vieilles carognes avec un teint de betterave, osent empiéter sur nos droits, & attenter sur nos meilleures pratiques. J'ay fait un serment que la première de ces vieilles medailles qui me tendra la joue, je la lui choqueray si rudement, que je lui écacheray son front tout de plâtre.

ISABELLE.

Je plains d'avance la malheureuse qui tombera la première entre vos mains.

ARLEQUIN.

O ça, pucelle de haut goût, ferez-vous

encore bien des façons pour vous ouvrir à moy sur vos demangeaisons d'être mariée ?

ISABELLE.

Il faudroit , Madame , que je les eusse auparavant , ces demangeaisons.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est moi qui les auray pour elle ! Encore un coup , faut-il faire tant l'enfant ? Est-ce qu'on se cele rien entre femmes ?

ISABELLE.

Voulez-vous m'engager , Madame , à vous dire des faussetez ou des sottises ?

ARLEQUIN.

Vrayment vous y seriez bien venue , à me dire des sottises ! Des sottises à la Comtesse de Merlet ! La Comtesse de Merlet est bien femme à souffrir des sottises ! Afin que vous l'entendiez , ma maison n'est ni plus ni moins qu'un cloître. Je voudrois qu'un valet eût eu la hardiesse de prononcer seulement le mot de Pardy devant moy : Je me donne au diable s'il boiroient du vin de plus de six mois. Il faut tenir la bride courte aux domestiques sur le chapitre de l'honnêteté ; & c'est là ma principale occupation.

ISABELLE.

Elle est digne de vous , Madame.

AR,

ARLEQUIN.

Je ne veux pas qu'on dise à la Cour, que ma maison est une maison d'ordure, Il ne faudroit qu'un étourdi, qui s'allât aviser de conter quelque folie à quelque écerve-lée, que cette folie fut écoutée, & qu'elle attirât quelque autre folie: En voila assez pour disloquer la reputation de la maison la plus reguliere. Pour obvier aux incon-veniens, je ne me sers depuis un temps que de laquais au dessous de douze ans.

ISABELLE.

Vous faites voir en tout, Madame, une conduite admirable.

ARLEQUIN.

J'étois bien embarrassée pour les Cochers: car on ne les scauroit prendre si jeunes. Mais j'ay jugé que le commerce des che-vaux, & la senteur du fumier, les rendoit moins à craindre que les laquais.

ISABELLE.

Il n'y a rien à dire à cela, Madame.

ARLEQUIN.

Je suis si revêche sur les matieres de l'hon-neur, que j'obligeay Monsieur le Comte de Merlet à chasser un grand laquais des rieux fabriquez & des plus adroits, parce qu'il sourioit quelquefois amoureusement en me versant à boire. Au moins quand j'é-tois seule avec luy, je ne me croyois pas en sureté.

ISABELLE.

Voilà, Madame, une roideur de vertu qui confond toutes les femmes du temps.

ARLEQUIN.

On ne dira pas aussi de moy, que je fais faire des juste-au-corps brodez à mes Galans; & je n'ay pas peur qu'on oye jamais tympaniser la Comtesse de Merlet à l'Audience.

ISABELLE.

Ce ne sont pas aussi des femmes comme vous qu'on y tympanise.

ARLEQUIN.

Avec tout cela, j'aime fort à entendre les intrigues des petites filles. C'est pourquoy, si vous avez quelque petite oppression de cœur, là, là, n'en faites point la fine: je vous y serviray de la bonne façon.

ISABELLE.

A ce que je vois, Madame, votre vertu cherche à s'égayer.

ARLEQUIN.

Diable m'emporte, si je ne le fais comme je le dis.

ISABELLE.

Je suis fâchée, Madame, de n'être pas en état de profiter de vos offres obligeantes.

ARLEQUIN.

C'est à dire, friande, que vous êtes assez bien avec votre godelureau, pour vous passer de

de mon secours. N'importe, dites moy son nom ?

ISABELLE.

C'est à moy, madame, à l'apprendre de vous.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Perronelle. J'ay la charité de vous épargner les sottises d'une plus longue conversation. Laquais, mes gens, Franc goujat, Prêt à-tout, l'Intrepide ? Où est donc cette valetaille ? Que de coups de fouet ! que d'étrivieres ! (A Isabelle qui le suit.) Etes vous de ma fuite ?

ISABELLE.

Souffrez, Madame, que je m'acquitte de ce que je vous dois

ARLEQUIN.

Allez, je vous remets tout ce que vous me devez. Au moins, ne vous avisez pas de me rien demander : nous sortons quittes.

ISABELLE.

Ah, Madame, je...

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, je suis morte, si vous m'affalez de façons.

ISABELLE.

S'il ne tient qu'à rester pour vous rendre la vie, je ne priveray pas le public d'une chose si précieuse.

ARLEQUIN.

Vous me prenez donc, ma mie, pour une

une femme publique ?

ISABELLE.

Ah, Madame, usez mieux de vos lumières.

ARLEQUIN.

J'en ay bon besoin : car votre degré est bien obscur Jusques au revoir. Serviteur.

~~~~~

## S C E N E.

*DU COMMISSAIRE.*

M. DE BASSEMIN, M. TUF-TOUT,  
ARLEQUIN *déguisé en Commissaire.*

COLOMBINE *à M. de Bassemine.*

**V**oicy Monsieur le Commissaire. Il faut qu'il soit bien de mes amis pour l'avoir pu résoudre à venir si promptement. *(M. de Bassemine & Arlequin se font des civilitez muettes.)*

M. DE BASSEMIN.

Monsieur avoit apparemment quelque affaire de consequence ?

ARLEQUIN.

J'étois occupé après un petit déménagement : Vous m'entendez bien. C'étoit chez une jeune Picarde. J'y ay trouvé deux Etudians en Droit dont j'ay saisi les portefeuilles.

feuilles ; & pour éviter le scandale , j'ay fait  
jetter les meubles par les fenêtres.

M. DE BASSEMIN.

Messieurs les Commissaires sont toujours  
sujets aux bonnes rencontres.

ARLEQUIN

Ma foy, Monsieur, nôtre métier ne vaut  
plus rien. Les filles d'apresent ont trop de  
vertu, pour nôtre profit ; & sans quelques  
joueurs de bassette, à qui nous tendons  
charitablement les bras, je crois qu'en tou-  
te une année nous ne trouverions pas de  
nôtre Charge, dequoy faire fouetter un  
chat.

COLOMBINE.

Oh, vous n'êtes pas si malade que vous  
vous faites.

ARLEQUIN.

Il est vray que quand on a de l'honneur,  
on se tire d'intrigue le mieux qu'on peut.  
Pour moy, je laisse au commun de mes con-  
frères le soin de faire mettre à l'amende de  
pauvres diables de Patissiers qui vendent  
des chats pour des lièvres. Fy, fy, cela est  
trop trivial. Quand on veut faire un mé-  
tier noblement, il faut s'écarter de la route  
ordinaire ; & pour y réussir on a besoin  
d'une conscience souple, d'un esprit alerte,  
& sur tout d'une effronterie coraueuse.  
C'est par là qu'on parvient, & qu'on fait  
fortune dans nôtre petite profession.

M. TUE.

M. TUE-TOUT à *Arlequin*.  
 Monsieur, si vous voulez entrer, il n'y a point de temps à perdre.

M. DE BASSEMINÉ à *Arlequin*.  
 Monsieur, Colombine a dû vous dire le sujet qui...

ARLEQUIN.  
 Ouy, ouy, elle m'a dit je ne sçais quoy, que votre femme vous fait enrager.

M. DE BASSEMINÉ.  
 Ma, femme, Monsieur à graces à Dieu, j'en enray plus.

ARLEQUIN.  
 C'est donc votre fille ? Et bien, fille ou femme, c'est toujours même pâte.

M. DE BASSEMINÉ.  
 Ouy, Monsieur, ma fille est une petite opiniâtre, qui ne veut point de l'époux que je lui veux donner. C'est un esprit de contradiction.

ARLEQUIN.  
 Cela vous étonne-t-il ? On n'est peut-être pas fille ni femme pour rien. Mais ne vous inquiétez pas. Vous êtes tombé en bonnes mains ; & je sçauray.

M. TUE-TOUT à *Arlequin*.  
 Ne perdons point de temps, Monsieur, je vous en conjure.

ARLEQUIN à M. de Basseminé.  
 Voilà un homme bien empressé ! Quel intérêt prend-il à votre affaire ?

M. DE

M. DE BASSEMINÉ.

C'est l'amant de ma fille, & qui par vos soins fera bien-tôt son mary.

ARLEQUIN à M. de Bassémine

Quoy? ce vieux ragot est l'amant de votre fille?

M. DE BASSEMINÉ.

Ouy, Monsieur.

ARLEQUIN.

Ma foy, vous avez bien fait de me le dire car à son air, je l'aurois pris pour un vray remède d'amour.

M. TUE-TOUT à Arlequin.

Monsieur le Commissaire, je vais vous montrer le chemin.

ARLEQUIN

Tu n'as que faire de te tant presser, tu ne feras que trop tôt arrivé au but.

## S C E N E

DU PLAIDOYER D'ISABELLE.

ARLEQUIN Commissaire, M. DE BASSE-

MINE, M. TUE-TOUT, ISABELLE,

COLOMBINE. Plusieurs parens.

ARLEQUIN entrant à côté d'Isabelle.

C A, ça, nous allons bien rire. Un siege,

(A Isabelle,) C'est donc vous, petite

per-

personne... Hola, qu'on apporte un siege.  
*(Un laquais donne un siege à Arlequin, qui dit apres s'y être assis :)* Il est bien dur.

LE LAQUAIS.

C'est qu'aujourd'huy la Justice est diablement molle. On ne scauroit prendre trop de précaution.

BASSEMINE à *Arlequin*.

Vous sçavez, Monsieur, que vous êtes l'arbitre de tout. Faites bien vôtre devoir.

ARLEQUIN *en elevant sa voix*.

Comment ? que je fasse mon devoir ! Est ce que vous me croyez homme à forligner dans l'exercice de ma Charge ?

BASSEMINE.

Ah, Monsieur, je n'ay garde...

ARLEQUIN.

Apprenez que c'est moy qui renouë tous les mariages disloquez de Paris, & que j'ay facilité plus de cent hymens clandestins en ma vie.

BASSEMINE.

Monsieur, je ne vais pas là contre.

ARLEQUIN à *Isabelle*.

C'est donc vous, la belle Isabeau, qui refusez d'épouser un membre de la Faculté ? Vous auriez bon besoin pourtant de quelqu'un qui vous chassât vos mauvaises humeurs.

ISABELLE à *Arlequin*.

Monsieur, daignez m'écouter.

A R.



ARLEQUIN.

Et qu'avez vous à dire?

ISABELLE.

Des raisons où tout mon sexe n'est pas moins intéressé que moy. Il s'agit de l'intérêt public.

ARLEQUIN.

Nous ne sçaurions nous dispenser de lui donner audience. Mon Clerc, faites faire silence. La cour a besoin de repos.

ISABELLE *deffendant sa Cause.*

Messieurs, dans le déplorable état où la galanterie se trouve aujourd'huy, il n'est pas étrange qu'une femme soit reduite à entreprendre la Cause de toutes les autres. Nôtre sexe attendroit long temp en vain qu'un autre prit le soin de le vanger. Depuis que les Cabarets & les Manufactures à Tabac sont devenues si fort à la mode, les femmes ont cessé d'y être : & l'amour tout puissant qu'il est, ne sçauroit plus balancer dans l'esprit des jeunes gens, le fade & brutal plaisir d'une débauche faite à l'Alliance ou à la Galere.

ARLEQUIN.

Diable, Messieurs, si l'Exorde nous mène à la Galere, garre que la peroraison ne nous fasse tomber à la Greve!

ISABELLE *continuant.*

Où est le temps que le beau sexe voyoit assiduellement à ses pieds une jeunesse florissante

rissante ? Ce temps qu'on pouvoit à bon droit nommer l'Age d'or de la tendresse, où les cœurs venoient par escadrons reconnoître nôtre pouvoir ! Dans ce temps heureux, il n'y eût pas eu de seureté à nous choquer ; & la peine suivoit de près le moindre tort qu'on pouvoit nous faire. Mais les choses ont bien changé de face, & nous éprouvons sensiblement que l'Empire de la tendresse n'est point à l'Epreuve des revolutions. On ne voit plus à l'heure qu'il est, mille infatigables aventuriers arpenter d'office tout l'Univers, pour soutenir nos querelles ; & l'amour qui servoit autrefois à enrichir le sexe, ne sert aujourd'hui qu'à le ruiner.

## ARLEQUIN.

Il est vrai : Car je sçay des femmes qui ont vendu jusqu'à la housse de leur lit, pour équiper leurs galants

ISABELLE *continuant.*

Cen'est point dans nôtre siècle qu'il faut chercher ces heroïnes magnifiques, qui s'offroient à reparer du revenu de leurs appas les plus cruelles desolations de la guerre, & se mettoient par là de pair avec les plus fameux Conquerans. Aujourd'hui la galanterie n'est pas reconnoissable : On lezine jusques sur les petits soins ; & bien loin de se dépouïller de tout en faveur de l'objet aimé, on ne donne son cœur qu'a-  
vec

ec des réservées. Mais, ce qui a le plus  
contribué à décrier la galanterie, c'est l'in-  
digne profanation qu'on fait de nos appas,  
en nous unissant tous les jours à d'imbeciles  
vieillards : Nation, de tout temps re-  
prouvée dans toute l'étendue de l'Empire  
amoureux. Ces assortimens bizarres, que  
l'avarice suggère à nos pères, ouvrent la  
porte à des abus sans nombre. C'est la  
première des séparations, & le revenu le  
plus clair & le plus liquide de tant d'Ab-  
bez coquets qui sont sans cesse à l'affus de  
ces sortes de mariages. Aussi pense-t-on  
qu'il n'y ait qu'à nous extorquer un con-  
sentement pour des liens que notre cœur  
abhorre, & contre qui notre liberté (pour  
ne rien dire de plus) ne cesse point de re-  
clamer. Croit-on qu'il y ait des filles assez  
novices pour prendre aisement le change  
en fait de mariage ? Et la douce idée que  
nous nous en faisons, est incompatible avec  
les austérités où nous veulent accoutumer  
les maris à lunettes. Ne savons-nous  
pas que l'hymen est une espèce de mili-  
ce, dont les enfans & les vieillards sont  
également incapables ? Ne savons-nous  
pas qu'il en est du mariage, comme du  
feu sacré des Vestales, qu'il falloit en-  
tretienir religieusement, sous peine de la  
vie.

ARLEQUIN.

Il est vray, & le moyen qu'un vieillard entretienne le feu, puis qu'il ne peut souffler que du derriere?

ISABELLE *continuant.*

Quelle figure veut-on que fasse un vieux Barbon sous la bannière de l'hymen, ou plutôt quelle figure veut-on que fasse une jeune personne auprès d'un époux qui la catechise à toute heure, qui compte tous les pas qu'elle fait, qui n'ouvre la bouche que pour la contredire, ou pour la regaler de ses prouesses du temps passé? Un bourru, qui fait un crime à la moitié d'un ruban ajouté à sa coëffure, & qui donne la question à ses serviteurs sur les démarches les plus innocentes de sa femme. Je ne parle pas de ces legions de maladies, dont la vieillesse est exercée, ny de cette toux insupportable qui est la musique ordinaire d'un vieillard. Ah, Messieurs, que de raisons pour justifier une femme qui peut gagner sur elle de n'être pas la duppe d'un vieillard? Ce n'est pas que je ne trouve quelque chose d'héroïque, dans la triste fidélité dont on a le courage de se piquer envers des maris faits de la sorte: Mais il faut que je confesse hautement ma foiblesse. Dans une pareille extrémité, je ne puis répondre que d'une finexibilité de rocher à ne jamais demordre

dre de la haine que j'auray conceüe une fois pour le vieillard qui osera attenter à maliberté.

COLOMBINE veut deffendre les Vieillards, en faveur de Monsieur Tuétout : Mais luy qui connoît son ironie, l'en empêche ; & renonçant au Mariage d'Isabelle, dégage Bassemine de la parole qu'il luy avoit donnée. Isabelle épouse Aurelio, & la Comedie finit.



N SCE.



S C E N E S  
FRANÇOISES  
DU PHÉNIX.

---

S C E N E

Qui ouvre la Comédie.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Ouy, Seigneur, je me tiens fort honorée de vos caresses: Mais avec tout le respect que je vous dois, vos bontez me mettent un peu martel en tête. Les Princes d'ordinaire ne sont pas gens à tirer leur poudre aux moineaux; & quand ils s'abaissent à caresser une fille de matrempe. Ecoutez... Enfin... je crois que tout le corps peut luy frissonner à bonnes enseignes.

LE PRINCE.

Ah! ma pauvre Enfant, si tu sçavois les chagrins qui me devorent...

CO

COLOMBINE.

Oh! ces chagrins-là ne sont pas de dure digestion; & vous avez des intervalles assez recreatifs. On dit bien vrai, que les petits pâtissent toujours des chagrins, des Grands; & les vôtres me coûteront du moins un blanchissage: Car enfin me voilà assez honnêtement houspillée. Mais il faut prendre ces petites traverses en patience; & j'en sçay bien de mon sexe, qui se feroient un fort gros plaisir qu'un Prince les eût mis dans de plus grands frais.

LE PRINCE.

Ah Colombine, dans l'état où je suis, l'on doit bien me pardonner de petites absences.

COLOMBINE.

Et que feriez-vous donc, Seigneur, si vous aviez l'esprit present? Je m'émancipe un peu, comme vous voyez; mais ne m'aurez vous point communiqué de vos absences.

LE PRINCE.

Est-il sous le Ciel un Prince tout ensemble plus heureux & plus malheureux?

COLOMBINE.

Voilà un Prince qui est encore bien malade! Il n'a que soixante mille hommes sur pied; & des hommes que nous avons guerris; il faut sçavoir. Hélas! c'est bien nous autres qui devrions faire les pleureux.

ses. d'être à la veille de perdre tant de pauvres Officiers que nous avons élevés à la brochette, & de voir nos ruelles menacées d'un déluge d'Abbez, de Chicanaux, & de tant d'autres insectes de la galanterie. Encore la presse y est elle, comme à quelque chose de bon & pendant qu'on leve par tout des troupes pour l'armée, les femmes prudentes battent la caisse de leur côté, & font leurs recrues à qui mieux mieux.

LE PRINCE.

Ah! Plût au Ciel que je n'eusse à combattre que les Turcs! mais j'éprouve une guerre intérieure qui m'assassine à mort, & me met en proie à tout ce que la jalousie a de plus affreux.

COLOMBINE.

Vous jaloux, Seigneur! hé! la Princesse vit de manière à faire en un besoin un Va-tout de chasteté à Lucrece; & je ne connois point de femmes qui se piquent de sentimens plus fier à bras.

LE PRINCE.

Ah Colombine le cœur d'une femme est un étrange labyrinthe. Il faut marcher à tâtons pour s'y reconnoître: Est-on encore souvent la dupe de ses yeux & de ses apparences? Et que sais je si dans les transports que la Princesse me fait paroître elle ne cede pas plutôt à l'importance de



devoir, qu'à l'inclination quelle a pour moy ? Ah ! je ne veux point de sa tendresse, ou je la veux independamment de toutes les sujétions du mariage.

## COLOMBINE.

Voilà ce qui s'appelle pindariser dans les formes. Mais avec vôtre permission, Seigneur, ces delicatesses ne sentent gueres l'époux. Les maris d'aujourd'huy n'y cherchent pas tant de façons, & sont gens à passer les choses au gros fas. Generalement parlant, le cœur d'une femme est un mets à part, qui n'est point de l'essence du mariage. C'est ce qui fait que tant d'honnêtes gens ont la discretion de s'accommoder au temps. Trop heureux encore de s'en tenir au gros de l'arbre.

## LE PRINCE.

Et que me sert la possession, si le cœur n'est de la partie ? Et qui peut m'assurer qu'il en est ? Ah ! mon incertitude me tue ; & quoy qu'il en coûte, je vais faire en sorte de ne plus marcher dans les tenebres.

## COLOMBINE.

Mais aussi quelquefois le trop grand jour éblouit, & sur tout en matieres de femmes. Cependant, Seigneur, oseroit on vous demander ce que vous pretendez faire ?

LE PRINCE.

Je pretens faire . . . Colombine , tu vas me traiter de fou , de bizarre ...

COLOMBINE.

Bon ! Seigneur , est-ce qu'on dit jamais aux Grands ce que l'on pense ?

LE PRINCE.

Ah ! je merite les noms les plus odieux ; & il faut être lunatique ou visionnaire pour former le dessein de faire éprouver une femme de vertu.

COLOMBINE.

Bon ! c'est justement celles là qu'il faut éprouver : Car pour les autres , elles épargnent assez les frais d'une épreuve. Si bien donc , Seigneur , que vous voulez mettre en tête à la Princesse quelque galant , qui tâche à occuper toutes les avenues de son cœur ?

LE PRINCE.

C'est de là , Colombine , que dépend absolument tout le repos de ma vie.

COLOMBINE.

Ma foy , Seigneur , s'il est permis d'être sincere à la Cour , vôtre repos est en grand branle. Car enfin , vous n'irez pas produire à la Princesse quelque malotru , plus capable de gendarmer que de faire broncher sa vertu. Mais aussi , si vous luy lâchez quelque joly homme , qui sçache attaquer une place dans les formes. Ecoutez , cela est diablement chatoüilleux , au moins

Ce

Ce n'est pas comme dans un Roman, où l'Auteur d'un trait de plume fait faire alte à la passion la plus fougueuse. Mais dans le Roman de la nature, quand un joly homme est une fois accroché à une jolie femme ; tout franc dans ces occasions on a plus besoin de bride que d'éperon ; & quand j'y songe, l'amour seroit bon à être Courier, car il fait faire terriblement de chemin en peu de temps.

## LE PRINCE.

Et crois-tu que pour cette épreuve je choisisse un autre qu'un amy ? Mais encore faut-il que ce soit un amy d'une fidélité éprouvée.

## COLOMBINE.

En effet, c'est bien le traiter en amy, que de l'appeller à un tel ministère. Mais pour en user en amy, il faudroit qu'il fût ennemy de soy même. Voyez-vous, Seigneur, on ne trouve pas tous les jours des maris qui mettent leurs femmes à la guéule du loup par un excès de délicatesse. C'est pourquoy quand on a de ces rencontres, il faut s'en donner au cœur joye, & faire valoir le talent aux dépens de qui il appartiendra.

## LE PRINCE.

Mais tu ne sçais donc pas que je feray la guerre à l'œil, & que je feray témoin oculaire de tout ce qui se passera ?

COLOMBINE.

C'est à dire, Seigneur, que vous êtes tout préparé à bien avaler des couleuvres. Mais tous vos yeux ne serviront de gueres: L'amour est un drole qui vient à ses fins imperceptiblement, & les plus Argus sont de vrais Quinze-vingt quand il luy plaît!

LE PRINCE.

Ah, tu me jettes dans des embarras terribles.

COLOMBINE.

Et que diriez vous, si je m'offrois à vous en tirer? J'ay en main une personne d'exécution; & ce qu'il y a de bon pour vous, c'est que c'est une personne que les femmes n'ont jamais tentée.

LE PRINCE.

Est-il bien possible? Mais encore quelle est cette personne? & n'y a-t-il point de risque à courir avec elle?

COLOMBINE.

Du risque? bon! La nature y a pourveu, & je croy que vous n'en douterez point, quand vous scaurez que c'est moy qui entreprends votre affaire.

LE PRINCE.

Toy, Colombine!

COLOMBINE.

Cela vous étonne t-il? Quand j'ay une fois endossé le harnois d'un Cavalier, j'ay un

un petit air à faire trembler toutes les vertus dans le manche, & je vous réponds que si la Princesse m'échappe, elle devra une belle chandelle à l'Amour.

LE PRINCE.

Mais encore, comment t'y prendras tu pour luy conter tes raisons.

COLOMBINE.

Oh ! c'est là la difficulté. S'il ne s'agissoit que de dénicher le cœur d'un Agnès, bon, j'ai ce rolle là en poche ; & j'entens merveilleusement à extirper les brossailles que les leçons d'une grand'mere ou d'une gouvernante ont fait germer dans un jeune cœur. Si j'avois affaire à une coquette ou à quelques unes de ces femmes battues de l'oyseau, cinq ou six brusqueries galantes, assaisonnées d'une bisque ou d'une fricassée, me tireroient d'intrigue. Mais j'ay affaire à une femme de vertu ; & c'est là ce qui rend mon rolle épineux : Car comme on n'a pas souvent occasion d'appliquer ces fortes de rolles, les idées se perdent, & il faut du temps pour les rappeler.

LE PRINCE.

Hé bien, deux jours te suffisent ils Pour ...

COLOMBINE.

Vous vous moquez, Seigneur, avec vos deux jours ! un tour de jardin me remettra sur les voyes, Allez, Seigneur, je vous

N 5

don.

donne ma parole, que la Princesse ne se couchera point aujourd'huy sans étrenner.

LE PRINCE.

Mais si pour la faire mieux donner dans le panneau, j'usois d'un stratagème ?

COLOMBINE.

Bon ! faut-il tant de précautions pour tromper une femme ? La plupart du temps, nous nous enfermons assez de nous-mêmes. Ce n'est pas que vous êtes bon & sage, & je ne suis icy que pour vous obéir.

LE PRINCE.

Viens ! Colombine, je suis seur que mon dessein ne te déplaira pas.

COLOMBINE.

Mais au moins, Seigneur, vous me laissez les coudées franches auprès de la Princesse ? & il me sera permis de pousser ma pointe ? Voyez vous, Seigneur, je ne veux pas qu'on dise de moy, que je ne suis bonne qu'à amorcer.

LE PRINCE.

Va, je laisse les choses à ta discretion ; & tu peux en user comme de ton bien.

COLOMBINE.

Ah, Seigneur, vous ne seriez pas si libéral, si vous ne me sentiez les bras liez. Mais qu'y faire ? Sur le pied où sont les hommes aujourd'huy, ce n'est pas un grand

grand malheur que de n'être pas faite tout  
à fait comme eux.

## S C E N E

## D E S A D I E U X.

D'ARLEQUIN ET DE COLOMBINE.

ARLEQUIN *en habit de Soldat*.

Enfin c'est dans ce triste jour.

Qu'il faut emballer notre amour.

Il faut nous séparer ; ma pauvre Perronelle.

Le Tocfin de la gloire à la guerre m'appelle.

Mais je diffère d'un moment.

Pour vous estocader quelque beau sentiment.

Heureux , si votre âme farouche

N'ose pas refuser à mon cœur affligé

Son audience de congé ;

Pour me laisser partir dessus la bonne bouche !

COLOMBINE.

Quoy ? tu veux attraper les héros au galop ,

Cher Arlequin , quelle furie

Pour aller à la boucherie !

As-tu quelque chose de trop ?

ARLEQUIN.

Non , je n'ay rien de trop : mais la gloire ,

A mis garnison dans mon âme. ( *me* ,

Depuis qu'elle a bloqué mon cœur ,

Il me prend de certains imprémptus de valeur ,

Dont tout autre que toy sentiroit les épreu-

ves.

Oh ! que voilà des bras qui vont faire des veu-

ves !

COLOMBINE. Mais si quelque coup de mousquet

T'alloit, chemin faisant, rabatre le caquet,  
Ou qu'un fer tranchant d'importance  
Fût une lucarne à ta pance?

ARLEQUIN.

En ce cas la gloire auroit tort.  
Je n'ay pas mis cela dans mon bail, où je meurs.

COLOMBINE.

Hé bien, cher Arlequin. demeure.

ARLEQUIN.

Que je demeure? Non, le sort en est jeté.  
Il est tems qu'Arlequin brille dans les Gazettes.  
Je me dois, Colombine, à la postérité,  
Et mes mulets, & leurs sonnettes.

Entre ces animaux & toy

Mon cœur est suspendu : j'avouërai ma foiblesse.  
C'est pourquoi sans façon, ma chere, donne moi  
Quelques symptomes de tendresse.

COLOMBINE.

Vraiment c'est pour ton nez, magot, brigand,  
poltion.

ARLEQUIN.

Quoy donc? fais-tu déjà mon oraison funebre?

COLOMBINE.

Vatraitre, de ce pas rendre ton nom celebre.

Va-t-en faire oublier Cesar & Scipion.

Et qui pourra tenir contre un tel champion?

Tu n'as qu'à te montrer, beau Sire.

Oui, sans qu'il soit besoin de poudré, ou de canon,

Tu feras tout crever de rire;

ARLEQUIN.

Ainsi soit-il. Voilà bien du sang épargné;

Et pour nos ennemis c'est autant de gagné.

Mais puis qu'au champ de Mars, par un sort  
tyrannique,

Mes bras n'auront point de pratique,



Termes leur d'exercer icy par charité

Quelques actes d'hostilité  
Seulement pour tenir ma bravoure en haleine.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur le Guerrier, vous prenez trop  
de peine.

Gardez d'évaporer votre illustre valeur.

ARLEQUIN.

J'en ai trop aussi-bien, ma mignone, mon cœur..  
Allons, que vos appas, à leur devoir se rangent.

COLOMBINE.

Ah! que de raisons! ARLEQUIN.

C'est que les mains me demangent.

COLOMBINE.

J'ay bien peur que le dos ne te demange aussi.

Vous plaira-t-il, sacquin, de décamper d'ici?

ARLEQUIN.

Madame, j'attendois vos ordres pour l'Armée.

COLOMBINE.

Je ne vous retiens point. Partez! brave Guerrier.

ARLEQUIN.

Mais au moins donne-moy le vin de Pétrier,

Car que diroit la Renommée?

COLOMBINE.

Adieu, mignon de Mars, la fleur des Cavaliers,

Faites-nous part de vos lauriers.

ARLEQUIN.

J'en vais tant moissonner, friponne,

J'en feray de telles... moissons,

Qu'il n'en restera pas un brin pour les jambons.

Allons, il faut partir, la Gloire nous l'ordonne.

O vous, jeunes Abbez, paitris d'ambre, de musc,

Qui n'êtes exposez jamais, qu'aux coups de busc,

Pendant que nous allons exposer nos cervelles,

Oh, combien irez vous fourager chez nos belles?

Pour vous, gros Douaniers, & vous gens de Palais,

Vous n'avez que l'éte pour faire les muguets,  
 Les Plumets de retour, serviteur aux ruëllés.  
 Mais malgré nos grands crocs, & nos airs de  
 dragons,  
 Les Abbez font, morbleu, de toutes les saisons.

## S C E N E

Qui ouvre le second Acte.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

**E**Ncore un coup, Seigneur, mon plan de  
 Egalanterie est tout dressé ; & j'ay déjà fait  
 en moy-même la circonvallation du cœur de  
 la Princesse, Mais si les remontrances font  
 de mise avec les Grands, ne feriez vous pas  
 mieux de demeurer dans une tranquille in-  
 certitude, que celle cy ? Il en est du maria-  
 ge à peu près comme de la peinture. Ce  
 n'est pas toujours le grand jour qui en fait  
 la beauté, & les ombres y ont leur merite  
 comme le reste. La meilleure politique,  
 à mon sens, que puisse avoir un Epoux,  
 c'est de ne considerer la femme que dans  
 son point de veüe. Les lunettes d'appro-  
 che ne font point avantageuses pour les  
 Maris ; & le moins qu'ils puissent voir est  
 toujours le mieux.

LE

## LE PRINCE.

Non, je ne me paye point de ces raisons, Deusse-je être la dupe de ma curiosité, je veux sçavoir mon sort, quel qu'il puisse être.

## COLOMBINE.

Comme si le sort d'un Mary étoit bien mal-aisé à deviner! (Seigneur, je parle en general.) Mais pour venir à ce qui vous touche, si vous apprenez que la Princesse vous soit fidelle, ce sera un plaisir assez plat pour vous. Encore de la trempe dont je vous connois, ou vous direz qu'on ne l'aura pas prise du bon côté, ou vous en donnerez tout l'honneur à son temperament. Mais aussi si le pied vient à luy glisser, (car cela est assez casuel) songez-vous bien dans quels chagrins vous vous plongez?

## LE PRINCE.

N'importe. J'en veux courir tous les risques. Tiens, vois-tu Colombine, je suis un peu heretique sur le chapitre des femmes. Je m'imagine que tout ce qu'on appelle vertu chez elles, ressemble à ces pieces fausses, qui ont tout l'éclat des bonnes, mais que la coupe dissipe en fumée.

## COLOMBINE.

A dire vray, je sçay beaucoup de vertus qui ne trouveroient pas leur compte à passer

ser

fer par le ceuset. Mais puisque vous avez de si bons sentimens de notre sexe, qu'est-il besoin de faire de nouvelles expériences? Encore si cela se faisoit aux dépens d'autrui, je dirois; Passe: Mais quand je songe que vous faites les avances de vos deniers, il me semble voir ces gens qui se ruinent à chercher des trésors. Toute la différence, c'est que les chercheurs de trésors en sont quittes pour ne rien trouver; & que les Maris de votre humeur, trouvent souvent plus qu'ils ne cherchent.

## LE PRINCE.

Que veux tu, Colombine? je sens ma bizarrerie mieux que personne. Mais comptes tu pour rien, l'espoir de dérober à sa femme le secret de son cœur?

## COLOMBINE.

Dérober à une femme le secret de son cœur! Et la plupart du temps, elles ne le savent pas elles-mêmes. Le cœur d'une femme est un vrai miroir qui reçoit toutes sortes d'objets sans s'attacher à pas un. Aujourd'hui c'est une petite chienne qui l'amuse, demain ce sera un Perroquet mignon. Si les hommes y sont reçus quelque fois - ce n'est que par *Interim*, & en attendant que le goût revienne pour un meuble magnifique, ou pour une mode nouvelle. Et après tout, n'est il pas juste que nous ayons notre revanche? Car com-

ment

ment les hommes d'apresent regardent-ils les femmes ? Comme des commoditez de passage, où l'on vient se delassier des fatigues d'un grand repas, & pour ainsi dire, faire la digestion agreablement. Aussi il faut voir comme notre sexe est sur les gardes. On n'est plus si folle que de prendre des fumées bachiques, pour des transports d'amour.

LE PRINCE.

Je veux tout cela, *Colombine* : mais quand un joly homme, joint à des manieres touchantes, la rhétorique des larmes & des presens, je crois qu'il peut se flater d'avoir tôt ou tard l'oreille d'une femme.

*COLOMBINE* Esp.

C'est bien tout au plus, Seigneur. Une femme un peu grecque voit verser des larmes sans s'attendrir, & prend joliment les presens sans se laisser prendre. Presentement c'est une loy reçue dans les ruellés, qu'une femme peut prendre à toutes mains sans consequence ; & en effet, voudriez-vous qu'une belle essayât *Gratis* les visites de vingt originaux ? Ira-t-on leur prêter sans interêt des Canapez pour se yeautrer, des glaces pour rajuster cent fois leurs Peruques en un moment, des tables de la Chine pour étaler leurs tabatieres, & un plancher bien reluisant pour repeter leur pas de Siffone ? Au contraire, il y a telle

maison dans la Ville, où l'on devoit écrire sur la porte : **DEFENSES** sont faites à tous fils de Partisans, d'entrer sans payer. Mais je crois qu'on y tient déjà assez la main, sans que la police s'en embarrasse.

**LE PRINCE.**

Ah, Colombine, tu te perds dans les digressions, au lieu de songer à nos affaires.

**COLOMBINE.**

Au contraire, Seigneur, je repasse les folies de la jeunesse, pour prendre des manières toutes opposées auprès de la Princesse : Car je croy que vous suivez votre pointe, & que vous voulez la faire éprouver absolument.

**LE PRINCE.**

Si je le veux. Comptes que tu me rends la vie ? Si tu mets tout en usage pour ébranler sa fidélité.

**COLOMBINE.**

Seigneur, vous faites vos affaires à jeu seur. Mais ne m'avez vous pas tantôt parlé d'un divertissement sur mer, dont vous vouliez leurrer la Princesse ?

**LE PRINCE.**

Tu n'as qu'à me suivre pour l'apprendre : aussi bien il faut que nous concertions les choses ensemble.

## COLOMBINE.

Voilà un mary bien extraordinaire ! Le mal ne vient il pas assez tôt sans aller au devant de luy ?

## S C E N E.

## DE L'AMBASSADE.

ARLEQUIN *déguisé en Turc.*

LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

**A**pprouvez ma foiblesse, & souffrez ma douleur :

Elle n'est que trop juste en un si grand malheur.  
Le Bacha constipe du desir de vous plaire,  
A vainement recours à son Apotiquaire,  
Il crevera, Madame, en ce funeste jour,  
Si vous ne luy donnez des pillules d'amour,  
Pour peu que votre cœur barguigne à dire,

Taupé,

Je vous le garantis au royaume des tauppes.  
Mahomet l'en préserve. Il est gras, potelé,  
Dodu, frais, un œil vis, un menton redoublé.  
Un vermeil de corail sur ses levres éclate,  
Ses oreilles sur tout sont honte à l'ecarlata,  
Tour, jusqu'à sa moustache aiguise l'appétit,  
Je vois que votre cœur palpite à ce récit.  
Que je tâte, Madame ?

LA PRINCESSE.

Ah tout beau, je vous prie.  
Vous poussez trop loin votre employ.

ARLEQUIN.

C'est pour le droit d'avis, Madame, en bonne  
foy.

Car

Car, nous autres Fourriers de la galanterie,  
Nous nous payons d'abord par nos mains.

LA PRINCESSE. Je le croy.

Mais qu'ay-je à faire, moy, de vôtre ministère?

ARLEQUIN.

Hé Madame, est-ce à vous qu'il faut un com-  
mentaire?

Lors que sur un amant Cupidon acharné,  
Est pis qu'un lurin déchainé;

Qu'il fait d'un pauvre cœur une capilotade :

Si le Sort venant à changer,

Mét sous la patte du berger

L'objet qui l'a rendu malade,

N'est-il pas naturel de se dédommager?

Si vous n'entendez pas la chose.

Madame, le Bacha vous fournira la glose.

LA PRINCESSE.

Ah je connois trop bien ses injustes desseins.

Mais je sçauray les rendre vains.

S'il ose de mon cœur se promettre l'entrée?

Je sçauray m'affranchir par un trespas si prompt.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, la Foire est-elle sur le Pont?

Et voulez-vous mourir contre vent & marée?

LA PRINCESSE.

Non, je n'attendray pas que le Barbare  
vienné,

Pour prix de sa tendresse, attenter à la mienne :

Et si je suis tombée en ses perfides mains,

Un poignard de la mort m'ouvrira les chemins.

ARLEQUIN.

Adieu donc, bon voyage. Allez, courez Ti-  
gresse,

Marcher pompeusement sur les pas de Lucrece :

Aussi bien sa mémoire est elle à son déclin.

Car, quoy que dans le monde il soit plus d'un  
Tarquin, Et



Et que dessus l'honneur le sexe toujours glose,  
On ne voit plus de femmes en ce siècle malin  
Se tuer pour si peu de chose.

LA PRINCESSE.

Ah! pour moi le trépas n'aura rien que de doux,  
Après qu'on m'a ravie à mon charmant époux.

ARLEQUIN.

Mais cet époux charmant, (quoy que cette épithète  
Pour de tels animaux n'ait jamais été faite,)  
Croira-t-il, s'il lui reste un peu de jugement,  
Que vous vous poignardez pour des prunes!

LA PRINCESSE.

Comment?

Traître, de quel soupçon viens tu frapper mon  
ame?

ARLEQUIN.

D'un soupçon, des soupçons le mieux fondé;  
Madame.

Car, comme dit fort bien Platon,  
Tout Ravisseur étant sujet à caution.

En vain dans ce siècle hypocrite  
Vous joueriez des couteaux à bonne intention,  
De votre mort encor vous perdriez le mérite,  
Et vous attireriez sur vous quelque *flou*. *flou*.  
Vivez donc, ma Princesse, en dépit de l'envie.

Le pauvre Bacha vous en prie:

Et son cœur, qui vous tend les bras de tous côtés,  
Recommande à vos charitez

Un amour fort pressé de ses necessitez.

LA PRINCESSE.

Ah, quel amour, grands Dieux! peut-on être  
assez brute

Pour vouloir emporter un cœur de haute lutté?  
C'est là le procédé d'un Turc & d'un Tyran,

ARLEQUIN.

Hé, Madame, de grace épargnez l'Alcoran.

Personne aujourd'huy ne se pique

D'...

D'aimer par ordre methodique.  
 Car depuis que les Partisans  
 Ont amené chez nous la vilaine methode  
 De ne point soupirer qu'a beaux deniers comp-  
 tans,  
 Les belles passions ne sont plus à la mode.  
 Tous les cœurs à present sont des cœurs de ro-  
 cher.  
 On regarde l'amour comme une hôtellerie,  
 Où l'on ne fait qu'un gîte, & puis, Touche  
 Cocher?

LA PRINCESSE.

Hé bien, méchant boufon, es tu las de prêcher?  
 N'as tu pas assez loin poussé la raillerie?

ARLEQUIN.

Je finis : aussi bien j'ay déjà la pepie.  
 Madame, puis qu'enfin rien ne vous peut tou-  
 cher,  
 Adieu, tout vôtres saoul faites la rencherie.  
 Je vais vite au Bacha conter notre entretien :  
 Et je vous donne ma parole,  
 Que si j'ay bien joué mon rôle,  
 Le Bacha jouëra mieux le sien.

S C E N E.

D U B A C H A.

COLOMBINE *en Turc.*

LA PRINCESSE, ARLEQUIN *derrière,*

ARLEQUIN.

Alons. il faut que je serve icy de Ju-  
 Age de Camp. En amour, il devoit  
 toujours y avoir un tiers, pour regler les  
 difficultez. Car depuis un temps les femmes  
 sont

sont de venues si chicaneuses. *Li.*

COLOMBINE.

Madame. À juger de moy par les manieres du pais, vous vous attendez sans doute à vous voir demander le cœur, & comme un voleur demande la bourse. Les Turcs coupent assez court sur la tendresse, & chez eux une galanterie ressemble aux Orangers où l'on voit la fleur & le fruit tout ensemble. Pour moy, sans trop faire de respectueux, je commence par abjurer ma patrie, si ma patrie vous est si suspecte & trop heureux, si ce premier sacrifice vous met en goût pour tous les autres que mon cœur pretend vous faire! *THOMAS.*

ARLEQUIN.

Une. Deux. Remettez vous. En garde, Madame, en garde: Voilà un compliment qui alloit droit au quatrième bouton.

COLOMBINE.

Madame, seroit ce bien moi qui causeroit vos allarmes? Ah! laissez à des yeux vulgaires les larmes en partage: Ce n'est point là le métier des vôtres. Peut-être aussi ne pleurez vous que par restitution des larmes infinies que vos appas m'ont coûté. Mais non, Madame, vos yeux ont beau faire, l'avantage sera toujours de mon côté.

ARLEQUIN.

Le voilà bien embarrassé! Si elle pleure  
tou.

toujours , il n'y a qu'à lui jeter le mou-  
choir.

COLOMBINE.

Faut-il qu'une si belle bouche demeure  
oisive ; pendant que tant d'autres s'emplo-  
ient si volontiers aux dépens des oreilles qui  
les écoutent ? Comptez, Madame, que tout  
ce que vous manquez à dire, est autant de  
larcins que vous faites. Il est vray qu'a-  
près vous avoir entendue, on perdrait in-  
sensiblement le goût des autres bouches :  
Mais Madame, quand pour vous seule  
on devroit renoncer à toute la terre, vous  
pourriez être encore reçue à demander  
du retour.

ARLEQUIN.

Voilà déjà la bouche & les yeux sur les  
rangs. Courage, courage, nous ne som-  
mes pas au bout.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je croyois devoir à la vivacité  
de ma douleur, & à quelque début d'hu-  
manité que je remarque en vous, le silence  
dont je me suis piquée jusqu'à cette heu-  
re. Bien d'autres à ma place eussent pro-  
fité d'un champ favorable à étaler mille  
imprecations magnifiques, & à donner  
l'effort à des torrens de larmes de com-  
mande. Mais moi qui n'ose point perdre  
mes chagrins de vue, j'abhorre tout ce  
qui pourroit m'étourdir sur mon in-  
for-

fortune. Je laisse à des femmes mediocrement touchées tout ce fracas de gemissemens, & cet appareil de tristesse, où l'esprit suppose toujours le cœur. Voilà, Seigneur, ce qui vous met à couvert des reproches où sans doute je pourrois m'abandonner comme les autres, si je ne craignois d'affoiblir mon ressentiment par mes paroles.

ARLEQUIN

En effet, Senecque dit que les grandes douleurs sont muettes. Mais il a excepté sagement la douleur des femmes & des Perroquets: Car il faut bien que chacun jouisse de ses privileges.

COLOMBINE.

Ainsi donc, cruelle, vous me plaignez jusqu'aux duretez dont vous me jugez digne; & vôtre cœur croiroit-se mettre en frais, en rendant sa bouche l'interprete des mépris qu'il a pour moy? C'est donc un grand crime que d'oser vous aimer? Ouy, Madame, c'en est un, je le confesse. Mais est-il comparable à celui qu'on feroit en ne vous aimant pas?

ARLEQUIN.

Au moins, voilà ce qui s'appelle de la plus fine Turquerie. Diable, mon cœur sortira tout candy de cette affaire cy.

LA PRINCESSE.

Appellez-vous, Seigneur, aimer les gens  
O que

que de les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde , & de couper chemin à mille caresses innocentes dont on cimentoit un hymen naissant ? Helas, Seigneur, que vôtre prétendu amour se sent encore du vice du terroir ! & que vos feux portent bien tous les caractères du climat où vous avez pris le jour ! Mais comment osez-vous couvrir du mot d'amour un brigandage ordinaire parmi vous autres ? Prendre pour les mouvemens d'une affection réglée le desordre d'un cœur vraiment esclave des interruptions de son temperament Ah ! si l'Amour chez vous n'a point d'autre enseigne ; qu'ay-je fait au Ciel pour ne pas mériter vôtre aversion ?

ARLEQUIN *chantant.*

Ah CADMUS , pourquoy m'aimez-vous ?

COLOMBINE.

C'est à dire , Madame , que vous faites vos reproches toujours à bon compte ; & cela me paroît de bon sens. Cas enfin qui pourroit répondre de sa fermeté dans une occasion aussi délicate que celle-cy ? Etre né Turc se voir dans le bouillant de l'âge ; sentir auprès de soi une jolie femme & encore la femme de son ennemi , être fondé en coutume , voilà mes titres , Madame , voilà mon jeu sur table. En faut-il davantage pour céder à l'impression surpre-

prenante que vos charmes font sur mon cœur ?

ARLEQUIN.

Il dit bien hardiment : Voilà mon jeu sur table : Il sçait bien pourtant , que le meilleur est à l'écart.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur ! auriez vous le cœur d'abuser de la prise que mes malheurs vous donnent sur moy ? Feriez-vous ce tort à la noblesse de vos sentimens !

COLOMBINE.

Oh, Madame ! j'ay là dessus les sentimens fort roturiers. Que voulez-vous ? ce n'est point ma faute J'ay caché mon jeu le plus long temps qu'il m'a été possible , je me suis retenu le bras vingt fois , mais le levain de la nation est insurmontable. A l'heure que je vous parle , je ne suis plus mon maître ; je sens des transports qui m'emportent hors de moy même. Madame , je vous le dis à regret , je suis fâché que vous soyez si belle

ARLEQUIN *au Parterre.*

Hé, Messieurs ! que quelqu'un de vous se jette entre deux. Je le connois, il feroit malheur.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur ! je m'étois donc bien trompée. Je ne croyois rien moins de ce que vous paroissiez. Je cherchois dans vos

manieres ce Turc que je rencontrois sous vos habits. Seigneur, laissez-moy mon erreur. J'ay encore assez bonne opinion de vous, pour ne vous croire point capable de faire courir aucun risque à ma vertu.

COLOMBINE.

Vraiment, vous avez-là une jolie opinion de moi! Je vois bien qu'il faut vous faire connoître de quel bois je me chauffe.

ARLEQUIN *à part.*

Auroit elle deviné l'encloueure? Il est vrai que les femmes ne prennent gueres le change sur cet article. Elles vous sentent un homme de cent pas à la ronde.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, qui vous a pû gater en si peu de temps? Vous aviez tantôt des airs si respectueux.

COLOMBINE.

Madame, il faut commencer par de la fumée, pour finir par le feu. Les Turcs d'ordinaire ne font point de montre. Moy j'en ay voulu faire, pour laisser gagner à mon amour le terme de maturité. Le terme est échu, Madame, il faut payer.

ARLEQUIN.

Ma foy, s'il lui fait saisir ses meubles qu'il ne s'avise pas de choisir un autre gardien que moi?

LA PRINCESSE.

Seigneur, si mes foibles appas ont trou



vé grace auprès de vous ; ne leur faites point l'affront de manquer à la retenue que vous devez à une personne de ma condition.

COLOMBINE.

Voilà le seul endroit où je ne reconnois point la juridiction de vos appas. Quoy ? je pourrois me posséder à la vue de tant de charmes ? Et quelle occasion jamais plus belle pour s'oublier ? Votre beauté, Madame, porte l'excuse de tous les crimes où elle peut precipiter : mais ce sont tout au plus d'heureuses foiblesses. Ce mot me fait appercevoir que le respect commence à me manquer.

LA PRINCESSE.

Ah , Seigneur, laissez moy du moins le temps de me reconnoître.

COLOMBINE.

Et quel terme encore demandez-vous ?

LA PRINCESSE.

Quel terme ? Seigneur , est-ce trop de deux mois ?

COLOMBINE.

Deux mois , Madame , deux mois ! Et j'auray le temps de mourir un million de fois avant l'écheance de mon bonheur.

LA PRINCESSE.

C'est pourtant si peu , Seigneur.

COLOMBINE.

Hé bien , il faut vous les accorder , ces

deux mois: Mais j'y mets une clause. Le Calendrier des Amans n'est pas fait comme celui des autres. Chaque jour est une année, & chaque heure est un mois pour un cœur bien passionné. Ainsi, Madame, en vous venant retrouver dans deux heures, les deux mois seront accomplis; & j'auray satisfait à ma parole, selon les Loix de la Boussole amoureuse.

LA PRINCESSE.

Seigneur, ce que vous faites là est bien Turc.

COLOMBINE.

Madame, songez que vous n'avez encore û qu'un échantillon de mon amour: mais dans deux heures d'ici, au dernier les Baux.

LA PRINCESSE.

Dans deux heures?

ARLEQUIN.

Et ledit temps passé, les parties se pourvoiront, ainsi qu'elles aviseront bon être.

LA PRINCESSE.

O Ciel, inspire moy tout ce qui peut parer un coup si funeste.

ARLEQUIN.

Il ne faudroit que deux femmes comme cela pour remettre les maris à la mode: mais c'est une mode qui passeroit bien vite.

SCE-

## S C E N E.

## DES PHILOSOPHES.

DEMOCRITE, HERACLITE,  
DIOGENE, LE PRINCE,  
PASQUAREL.

LE PRINCE à *Democrite*.

**M**onsieur, je viens au canal de la sagesse, pour vous consulter sur la maladie de la Princesse ma femme.

DEMOCRITE *riant*.

Au canal de la sagesse ! Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LE PRINCE.

Mais, Monsieur, pourquoy me rirez vous comme vous faites ? En use t-on ainsi avec les gens de ma qualité ?

DEMOCRITE.

Quoy ? je verrois une coquette à pleines voiles, qui après vingt ans de postulation pour le mariage est enfin parvenue à accrocher une duppe de cent millé écus, elle qui n'avoit pour tout revenu que Spadille & Basse, & quelques Gano qu'elle faisoit à la traverse : & je ne rirois pas ?

Je verrois le roturier Adonis, à la faveur de son teint de lait & de son carosse de cuir de roussy, se faux-filer parmy les petits

O 4

Mai.

Maîtres , & briguer à grands frais le titre ambitieux de débauché suivant la Cour ; & je ne rirois pas ?

Je verrois un Empyrique appelé pour des vapeurs féminines , qui se met en devoir d'être tout à la fois le Medecin & le remede ; & je ne rirois pas ?

Je verrois le sous-fermier Boursoufflé , à peine échappé de la mandille , ne jurer que par sa table , ses alcoves dorez , & sa tapisserie de velours cramoisy : luy qui étoit trop heureux autrefois de manger à la gargotte , de coucher sur un lit de fangle , & de coller des Theses tout autour de son gale-tas ; & je ne rirois pas ?

Je verrois des femmes , qui à la moindre parole équivoque , se font un plastron de leurs éventails & de leurs manchons , côtoyer durant l'Eté les rivages de la porte saint Bernard , pour n'y voir rien moins que des Dieux marins ; & je ne rirois pas ?

Je verrois tous les jours aux Thuilleries , un Anglois qui pousse vingt soupirs sterlin auprès de chaque grisette qu'il y rencontre , & je ne rirois pas ?

Je verrois un détachement de jeunes Senateurs qui partent pour le siege de Mons , armez de perruques à l'Espagnole , de petits mirois de poches , & d'essence de bergamotte , & qui se laissent contumacer à la tranchée , & je ne rirois pas ?

## LE PRINCE.

Hé bien , ri donc ton saoul , Philosophe à tous les diables. (*A Heraclite,* )  
Et vous, Monsieur, rirez-vous comme ce fou là ?

## HERACLITE.

Ignorant, tu connois bien mal Heraclite. Dois-tu pas sçavoir que mes yeux sont des machines hydrauliques, & que depuis une infinité de siecles, j'entretiens aux frais & dépens de mes prunelles, une fistule lacrimale de fondation ? (*Il pleure,* hui ! hui ! hui ! hui !)

## LE PRINCE.

Monsieur, c'est un conseil, & non pas des pleurs que je vous demande.

## HERACLITE.

Quoy ? je verrois les desolations causées par deffunt le Lansquenet, & tant de bourses affligées pour avoir mis à la réjouissance ; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois nôtre siecle si fecond en Danaëz, grace aux Jupiters de la Douanne ; & qu'aujourd'hui, si un mari veut être employé, il faut qu'il consente que sa femme le soit la premiere ; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois tant de jeunes gens qui se laissent prendre à la glu d'une belle voix ou d'un pied souple à la cadence, quoy que ces beaux gosiers soient sujets à entrer en muë, & que ces pieds si mignons fassent  
O 5 quel-

quelquefois des faux pas ; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois le merite tomber en roture , & la vertu sous les haillons , dans un temps où le vice & la sottise se font précéder par des fourgons , & où l'on voit souvent six chevaux bien embarrasés à en traîner un septième ; & je ne pleurerois pas ?

PASQUAREL *au Prince.*

*Signor , lasciate , questo matto , &c.*

LE PRINCE.

Voyons Diogene. (*Il frappe au tonneau.*)

DIogene *dans la tonne.*

Qui va là ? (*Voyant le Prince & Pasquarel , qu'il prend pour des mouchars ,*)

Comment ? ces marauts-là veulent jouer le manoir de la sagesse ? ah je vous apprendrai . . . . (*Il sort tout en furie , & défonce les futailles.*)

LE PRINCE.

Monfieur , je viens à-vous en dernier effort , pour vous supplier de guerir ma femme.

DIogene *tout en colere.*

Hé ? j'ai bien affaire d'une femme ? *hominem quaro.* Mais où trouver l'homme que je cherche ! (*Il regarde le Parterre . avec sa lanterne.*) Voici bien du peuple assemblé. Mon homme ne sera t-il pas là ?

Est-ce le Damoiseau Papillotin , qui fait de sa chambre une Academie de frisure , qui

se rend le menton chauve par art , qui parle toujours comme s'il jouïoit de la flute , de peur de s'élargir la bouche ; qui dans les chaleurs loue un homme exprès pour lui souffler de quart d'heure en quart-d'heure de l'eau de la Reine d'Hongrie dans les mains , afin de les avoir plus fraîches : Ecureüil assidu de tous les Theatres , où il se donne en spectacle aux femmes ; sous-riant aux unes , ramageant aux autres , & se montrant piece à piece à toutes : toujours nouveau par ses habits , & pourtant toujours le même ? Non , ce n'est point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Est-ce le sous-Fermier Pimpant , avec son merite doré sur tranche , qui fend brusquement la presse aux Thuilleries , pour annoncer au public sa brillante écharpe , par laquelle il ne prétend pas moins que de mettre en écharpe toutes les vertus de la grande allée ? Non , ce n'est point là mon affaire. *Hominem quæro.*

Est-ce le beau Narcisse , qui prétend racheter les usures de son pere , par celle qu'il fait commettre à vingt Marchands , dont il prend l'argent au denier quatre ? Non , ce n'est point là mon compte. *Hominem quæro.*

Est-ce cet Avanturier , dont la fortune est un labyrinthe , qui tout d'un coup a paru dans le monde avec deux Charges & un Carosse magnifique , Carosse qui dès le

jour de sa naissance a connu toutes les ruës de Paris, & qui a furieusement éclabouffé la reputation de deux riches veuves, dont son maître passe pour le grand veneur ? Non, ce n'est point là ce qui m'acommode. *Hominem quero.*

Est-ce le Sénateur Tourbillon, qui fait déjà l'homme d'importance, quoiqu'il n'ait encore opiné que sur des ragoûts, ou sur la seve d'un vin de Champagne ; le fait de son merite consistant à sçavoir remplacer par d'amples sillons de Tabac d'Espagne, la moustache que la nature prudente luy a refusée ? Non, ce n'est point là ce que je cherche. *Hominem quero.*

Est-ce . . . .

*Le Prince le repousse avec violence, & les chasse tous. Diogene dit plusieurs fois en s'en allant : Hominem quero. Democrite se voyant chasser, dit : Et je ne rirois pas ; & Heraclite : Et je ne pleurerois pas.*





## S C E N E.

## DES MATRONES.

ARLEQUIN *en Commissaire infernal, lit :*

**P**LUTON, Dieu des Enfers, à tous  
 présens & à venir, S A L U T. Sur ce qui  
 nous a été représenté, que plusieurs Don-  
 zelles se sont intruses aux champs Elisées,  
 dans le quartier des femmes de vertu, sans  
 avoir titre ni caractère, & sans être mar-  
 quées au véritable coin de la pudeur, Nous  
 avons jugé à propos d'établir un Commis-  
 saire Enquêteur & Examineur de tous les  
 honneurs roturiers, & de toutes les vertus  
 où il entre de l'alliage : A la charge par  
 ledit Commissaire, de prêter le serment  
 en la maniere accoutumée, & ce pour la  
 forme seulement, de peur d'augmenter le  
 nombre des parjures. Voulons que toutes  
 celles qui ne feront pas leur preuve de cha-  
 steté en bonne forme, soient renvoyées sur  
 l'heure à l'appartement des Laïs & des  
 Phrinées, (s'il y a place.) Deffenses à elles  
 de s'oser jamais manifester dans l'allée des  
 femmes sages ; à moins que d'y paroître en  
 robe de chambre, en linge chiffonné, &  
 avec deux ou trois onces de fard sur le vi-  
 sage ;

sage : le tout de peur d'équivoque. Voulons en outre , que toutes celles qui sont en odeur de vertu , grace à la fatuité de nos ancêtres , soient obligées de comparoître , pour faire appurer leur comptes de chasteté pardevant Arlequin Sbroufadel. Commissaire sus nommé. Donné au Manoir Stigieux, le quatre vingt dix neuvième, &c.

LUCRECE *entrant.*

Seigneur , il n'est pas étrange que Lucrece mene le branle dant l'entrée de tous les honneurs anciens & modernes : mais il me semble qu'en bonne police, on devroit tirer de pair une vertu quintessenciée . & ne me pas mettre de niveau avec tant de chastetez subalternes , qui vont fondre à l'approche de la mienne. Peut être a t'on voulu me ménager des trophées , en m'exposant à l'examen avec les autres : mais mon merite se soutient assez de soy-même , & Lucrece sera tou ours la vertu par excellence , pour avoir lavé dans son sang le forfait d'autrui.

ARLEQUIN.

Il est vray que vous fites là une belle manœuvre ! Voyez aussi comme on vous a suivie ! Votre action est encore la premiere & la derniere de sa race. On convient que vous vous perçâtes le sein assez metodiquement : mais par malheur vous vous y prîtes un peu sur le tard ; & apparemment vous

*fin.*

fûtes bien aîs   de ne vous tuer qu'en connoissance de cause ? Mais à quoy bon faire une assemblée de parens , avant que de vous donner le coup fatal ? Etoit-ce pour leur annoncer que vôtre honneur étoit mort *ab intestat* ? Le beau compliment pour un mary , de s'entendre dire : Ah mon cher petithomme , ton front vient d'être insulté : Mais j'atteste Jupiter Capitolin , que   a été sans mon consentement ; comme si en pareil cas une femme étoit croyable sur sa simple déposition ! Après cela le poignard joua son jeu ; & en effet , puisque vôtre mary étoit pourveu , nous n'aviez plus rien à faire au monde :    moins que de vouloir recommencer sur nouveaux frais. Mais , c'est ce coup là que vous auriez p   dire à bon titre : *J'en escaurois.*

*Pour qui prenez vous Lucrece ?*

*J'en mourrois.*

LUCRECE.

Je crois que ce monstre est associé avec Tarquin pour me deshonoré une seconde fois. Traître , ose-tu bien noircir l'action la plus heroique ? ...

ARLEQUIN.

Et avec tout vôtre heroique , vous ne méritez pas seulement le dernier *Accessit* en vertu. Huissier , qu'on la mette avec Cleopatre. Avec Cleopatre , Madame , avec Cleopatre.

A R-

## ARTEMISE arrive.

Seigneur, qu'on me laisse ma part franche de chasteté, ou je vais faire un bruit de diable dans les Enfers. Tout le monde connoît assez Artemise; & je défie la Communauté des Prudes de pousser plus loin que moy le vacarme de la tendresse conjugale. Je vous prens à témoins, balafres, égratignures, gros toupets de cheveux, que me coûta la mort de Mausole; & vous Mausolée à jamais durable, dont j'honoray ses manes: sans compter ses cendres, que je pris la peine d'avalier. Voilà des titres cela, qui feront renguâiner toutes les vertus qui voudront faire assaut avec la mienne.

## ARLEQUIN.

Quant au Mausolée superbe que vous fîtes ériger, il y a bien des femmes qui voudroient être quittes de leurs maris à ce prix là. Et que sçait on, si vôtre intention n'étoit pas de perpetuër la joye que vous donnoit la mort de vôtre époux? A l'égard de ses cendres que vous prîtes en pillules, on peut dire que les pillules firent leur effet, & qu'elles vous purgerent absolument de toute vôtre affection conjugale; puisque sans attendre le bout de l'an, vous amourâchâtes d'un jeune homme dont les mépris vous obligerent à vous casser la tête, que vous aviez déjà un peu fêlée.

Ainsi

Ainsi donc toute vôtre fidelité ne se réduit qu'à quelque boutade de tendresse , & à deux ou trois accez de desespoir. Allez , Madame Artemise , je vais vous mettre en pais de connoissance. Huissier , avec la Matrone d'Ephese. Avec la Matrone d'Ephese , Madame , avec la Matrone d'Ephese.

PENELOPE *arrive.*

Mon bon Monsieur , vous voyez une femme qui a tenu bon contre vingt galans pendant le siege de Troye. Ulysse me laissa pauvre innocente que j'étois , avec un petit Poupon de sa façon. C'étoit toute ma consolation dans mes disgraces. Je voyois qu'on mettoit tout par écuelle au logis : Nous n'avions point de Dindon qu'on ne mît à la daube , point de Cochon de lait dont on ne fit des farces. Ces friponniers là n'avoient pas la patience qu'on leur fit des petits fromages , ils buvoient le lait comme il sortoit des vaches. Ils vouloient bien faire pis , mon bon Monsieur : mais je n'eus garde. Tant y a , mon bon Monsieur , qu'Ulysse revint , & trouva sa Penelope tout comme ill'avoit laissée.

ARLEQUIN.

Oh , Madame Penelope , avec toute vôtre ingenuité , je trouve bien des non valeurs de chasteté à vôtre fait ; Car enfin voicy comme je raisonne. Un mary à la guerre

dé.

dépuis dix ans une jeune femme sans défense ; vingt Princes pour galans , dont le moindre étoit expert en l'art de coqueter : Votre maison avoit déjà pris ses titres de Taverne & d'Academie. Pour dernière batterie , les Princes y établirent un Opera. Ah , Madame , le dangereux air pour la vertu !

**DIDON** *entraînant Virgile par la main.*

Main - forte , Mesdames , Main forte. Voici l'imposteur qui m'a perduë dans le monde. Helas ! sans ce traître de Virgile , la pauvre Didon jouïroit encore d'une réputation inviolable. Mais ce chien de Poëte , ce maudit Mache-lauriers , il ne se contente pas de renverser l'ordre des temps , il renverse encore l'ordre des chastetez , & me fait me passionner pour un Escroc qui me plante là sur la foy d'une apparition chimérique. Quoy ? l'honneur de la plus vertueuse Veuve qui fut jamais , ne dépendra que du cerveau fanatique d'un bel esprit ? Seigneur , faites moy faire réparation d'honneur ; ou sans autre forme de procez , je vais vous dévisager tous les deux.

**ARLEQUIN.**

Hé là là , Madame Didon , vous prenez le mors aux dents un peu bien vite. Vous vous plaignez que Virgile vous a ôté l'honneur que vous aviez ; & Homere par une compensation Poétique a donné à Pene-  
lope

lope l'honneur qu'elle n'avoit pas. Que voulez-vous ? Les Poëtes sont sujets aux quiproquo , aussi bien que les Apoticaire. Mais pour vous accorder toutes deux , Huiffier , qu'on les place parmy les honneurs douteux des champs Elisées ?

DIDON.

Comment ? Parmy les honneurs douteux ? Cela est bon pour vos modernes.

ARLEQUIN.

Tout beau , Didon , parlez des modernes avec respect.

DIDON.

Allez , Juge de balle , nous allons toutes vous prendre à party.

ARLEQUIN *aux Auditeurs.*

Et moy , je jure par le Stix ,

Que leurs honneurs broyez ensemble  
Ne valent pas , Messieurs , celui qui vous rassemble ,

Que j'intitule LE PHENIX.

Un Phenix ! dira-t-on ; La pensée est nouvelle.

Ouy , j'appelle Phenix , une femme fidelle.

SCE-



S C E N E S  
FRANÇOISES  
DES SOUHAITS.

S C E N E  
DU LAQUAIS.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

**H**E bien, mon aimable Tygresse,  
Puis qu'un Astre benin nous rassemble en ces  
lieux,

A qui tient-il qu'ici nous ne jouions tous deux  
Une reprise de tendresse?

Ca, dans les amoureux propos,  
Lequel aimez-vous mieux du détail ou du gros?  
Voulez-vous sur les pas de Cyrus ou Clelie  
Passer en complimens les deux tiers de la vie?

Ou n'auriez vous point plus à cœur

Un amour payable au porteur?

Là, de ces passions, dont nous devons l'usage

A Nosseigneurs du Grand Bureau,  
Gens qui ne filent point l'amour en Damoiseau,  
Et qui mettent d'abord une belle au pillage?

Ca, mon cœur, vous plait-il de quittancer  
mes soins?

C'est



C'est un acte qui peut se passer sans témoins.

COLOMBINE.

Faquin, qui te rend temeraire  
Jusqu'au point de prétendre aspirer à me plaire ?

Un Laquais, tout des plus Laquais,  
Ose attenter sur mes attraits !

ARLEQUIN.

Hé, Madame, arrêtez. Tout Laquais que  
nous sommes,  
Sommes-nous pas du bois dont on fait les  
grands hommes ?

Aujourd'hui la mandille est sur un fort bon pié.

Le siècle aimant la bigarrure,  
Avecque les couleurs s'est reconcilié.

Voilà pour ma grandeur future  
Un habit privilégié.

Voilà d'une richesse seure  
Le véritable Chauffepié.

Bannissez donc, Madame, une plainte importune;  
Et laissez-moy du moins achever par pitié,

Mon Noviciat de fortune.

COLOMBINE

Jay bien peur, Monsieur le Piéplat,  
Qu'allez mal à propos le Sort ne vous élève ;

Et que ce beau Noviciat  
N'aboutisse enfin à la Greve.

ARLEQUIN.

Va, va, lors que tu me verras  
Dans un char Triomphant rouler avec fracas ;  
Sous des lambris dorez coucher avec delices :  
Quand ma table servie au gré de mes souhairs,  
De toutes les saisons m'offrira les premices ;  
Qu'autour de mon Buffet, vingt coquins de valets  
Feront voler Ragouts, Grillades Entremets,  
Hors d'œuvre, & puis enfin tout ce qui peut refaire  
Un Palais engourdy du trop de bonne chere :

Quand

Quand ma femme passant dans le cœur de Paris ,  
Rendra par ses brillans tout le monde surpris :  
Que nos Courriers fringans se faisant faire place

Ecarteront la populace :

Que le peuple verra des Mores , des Houffars.  
Des Nains , des petits Turcs , attelés à nos chars ;  
Un gros Singe sur tout , faisant mainte grimace.

COLOMBINE.

Hé bien , cela ne va pas mal.

ARLEQUIN.

Que de Cloris alors brigueront ma poursuite ?  
Et sçauront me vanger par leur tendre conduite ,  
Des degouts que traîne à sa fuite  
Un ordinaire conjugal !

COLOMBINE.

En demeures-tu-là ?

ARLEQUIN.

Je verray le Parnasse

Celebrer à plein cor les faquins de ma race ;  
Me donner pour ayeux les enfans de Cyrus ,  
Et m'allier du moins avec le grand NEGUS.  
Alors , tout vain d'avoir pour parens des A-  
rabes ,  
Je ne parleray plus que par monosyllabes  
Je ne connoîtray plus personne en mon orgueil :  
Je ne verray les gens rien que du coin de l'œil.  
Alors j'affecteray de marcher des épaules.  
Je salüeray du ventre , encor selon les gens ;  
Et je seray plus fier qu'un Amadis des Gaules.

COLOMBINE.

Voilà des airs bien engageans !

ARLEQUIN.

L'heure des Grisettes venueë ,  
Je me dépouilleray de mon humeur bouruë ,  
Sitôt qu'un Laquais favory ,  
M'aura par des détours conduit l'objet chery ,

Mon

Mon cœur, mon cœur alors flexible à la tendresse,  
Perdra sa première rudesse.

Non, que des Celadons renouvelant l'abus,  
J'aïlle aux pieds d'une Iris distiller le Phœbus,  
Et long-temps aboyer sans mordre:

Mais au lieu d'un ras de rebus,

A des loyers écheus doucement donner ordre;

D'un falbala flettry réparer le desordre;

Des crottes de la Ville affranchir mon Iris?

Luy fourrer des Bijoux, des Steinquerques de  
prix;

Et sur tout luy fonder une bonne cuisine:

Voilà de mes douceurs, ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Et tu feras ce train, si je suis ta moitié?

ARLEQUIN.

Bon! Tu te chaufferas d'abord au même pied.

Bien tôt, grace à ta prevoyance,

Quelque jeune Commis, bien frais, bien délié.

De mon lit, moy vivant, aura la survivance,

Et par ses doux empressements,

Il sçaura, sur mon front fidelle à la souffrance,

De son orgueil futur jeter les fondemens.

COLOMBINE.

Grand mercy, Monsieur le visage,

De vos louables sentimens.

ARLEQUIN.

Est-ce que tu voudrois-t'aviser d'être sage?

Au Siecle d'apresent ferois tu cet affront?

COLOMBINE.

Va, va, le relief de ton front

Ne sera jamais mon ouvrage.

ARLEQUIN.

Pourtant voilà des yeux, qui me font caution

De ta prévarication

A la foy matrimoniale.

A telle fin que de raison,  
 Passons-nous compensation  
 D'infidélité conjugale.

COLOMBINE.

Va-t-en, maraut ailleurs debiter ta Morale,  
 Va, quelque revolution  
 Que le sort puisse mettre à ta condition,  
 Colombine à tes vœux sera toujours contraire,  
 Souviens-toy seulement, à ta confusion,  
 Dans les plus forts accès de ton ambition,  
*Qu'un âne chargé d'or ne laisse pas de braire.*

ARLEQUIN.

Ainsi donc, j'ay poussé des soupirs superflus?  
 Quoy, diminutif de foubrette,  
 Je veux t'associer à l'heur de ma Planete,  
 Et tu viens à mon Nez m'annoncer tes refus?

Tu me traites d'Ane, bien plus.

Ah pourtant ! si ton cœur sensible à ma tendresse,

Vouloit à ton Anon te donner pour Anesse,  
 Bien tôt ou de force ou de gré  
 Nous nous trouverions sur le pré  
 Mais quoy ? la cruelle me quitte.  
 Ah, courons après au plus vite.

Peut-être s'en va-t-elle en son petit Taudis,  
 A son cher Arlequin preparer les Logis.



## S C E N E

## D E S S C I E N C E S.

ARLEQUIN *en Maître des Sciences.*  
ISABELLE *Fille du Docteur.*

ARLEQUIN *sortant d'une Mappemonde.*

**N**E *sus Minervam* : Qu'un cochon ne s'avise point de faire le Docteur. Voilà Mademoiselle un Arrêt foudroyant pour Monsieur vôtre Pere. Il n'en est pas de même des chevaux. Malépeste, si on les excluait du Doctorat, trop de gens seroient en danger de perdre leurs licences. Après avoir établi mes qualitez, trouvez bon, Mademoiselle, que je vous assure que dans tout le Haras des belles lettres il n'est point de Sçavant plus capable de vous en-doctriner que moi.

ISABELLE.

O ça, Monsieur, sur quoi voulez vous m'instruire d'abord ?

ARLEQUIN.

Il faut voir premierement, si vous avez les symptomes d'erudition determinez par nos Maîtres.

P

ISA-

ISABELLE.

Et à quoi cela se voit-il ?

ARLEQUIN.

Aristote dit que ce qui rend les femmes plus susceptibles des sciences que les hommes ; c'est qu'elles ont la peau plus délicate, & par conséquent l'esprit plus délié. Voyons un peu si vous êtes dans le cas du Cousin Aristote ? *Il luy tâte le bras* ) Hé, ouy, ouy, voilà une Peau dont on pourra faire quelque chose avec le temps.

ISABELLE

Fy donc, monsieur, fy donc !

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, *Dabitur licentia sumpta pudenter*. Vous n'en voudriez pas dédire Horace. *(Il continuë de luy tâter les bras, & les baise à la fin.*

ISABELLE,

Ah, pour le coup, Monsieur, je croi que vous extravaguez.

ARLEQUIN.

*Dulce est in loco desipere* ; Mademoiselle.

ISABELLE.

N'avez vous point, Monsieur, d'autres leçons à me donner ?

ARLEQUIN.

Oh que si. Mais je cherche encore une autorité dans les anciens. En tout cas je pourray bien la trouver chez les Modernes.

On

On trouve par tout chez eux de ces authoritez là. (*Il veut l'embrasser, & la manœue.*)

ISABELLE.

Mais, Monsieur, sçavez vous que vos manieres ne compâtissent point du tout avec la gravité sçavante?

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, mettez les Socrates & les Platons à ma place. S'ils étoient aussi sages que moi, c'est qu'ils ne pourroient pas être plus foux.

ISABELLE.

A ce que je vois, Monsieur de la Herissonniere est un vray Docteur en galanterie?

ARLEQUIN.

Ma foi, l'amour étant le principe de toutes choses, je trouve qu'il n'ya rien qui ouvre les pores aux sciences comme la tendresse. Je repete un certain Octave, qui étoit une vraye Hapelourde quand je l'entrepris. Depuis qu'il s'est mis l'amour en tête, il faut l'entendre raisonner. Voulez vous que je vous fasse disputer ensemble un de ces jours?

ISABELLE.

Oh, je ne suis pas encore assez forte pour cela.

ARLEQUIN.

Hé bien, s'il est le plus fort, il vous fera del'avantage?

ISABELLE

Et quel avantage me pourroit-il faire!

ARLEQUIN.

Voulez vous que je fasse la partie égale? Si vous croyez qu'Octave en sçache plus que vous; quand vous vous trouverez seule avec luy, montrez-vous docile à ses leçons, & je vous donne ma parole que vous serez bien-tôt aussi sçavant l'un que l'autre.

ISABELLE.

Vraiment, Monsieur, vous n'êtes pas de ces sçavans farouches qui ne daignent s'humaniser pour personne.

ARLEQUIN.

Oh pour moi, Mademoiselle, je suis un sçavant privé, sur qui la rouille du College n'a point trouvé prise, & sans vanité il y a plus d'une ruelle dans Paris, où j'ay poussé plus que le Syllogisme.

ISABELLE

C'est à dire qu'une Ecoliere un peu novice n'auroit pas beau jeu avec vous, & que vous seriez homme à user de vos avantages.

ARLEQUIN.

Point; point. Quand je les trouve innocentes, à peu près comme vous, j'attens  
qu'un



qu'un bon mariage me les ait défrichées. Nous autres sçavans, nous aimons quelque chose qui picotte. & c'est un goût pour nous que d'enlever une proie conjugale.

ISABELLE.

Hé quoy, vous n'épargnez pas plus que cela les pauvres Maris?

ARLEQUIN.

Voilà encore de bons animaux! Je regarde les Maris comme les Maîtres d'Hôtel. Ils vont à la provision, & font l'esay des viandes pour les autres. Encore n'en font-ils pas toujours l'essay, & bien souvent on ne leur sert que des mets réchauffez.

ISABELLE.

Mais, Monsieur, tout en riant, je n'apprens rien; & il y a une heure que vous me bercez de coq à l'âne.

ARLEQUIN.

Qu'appellez vous coq à l'âne, Mademoiselle? Voudriez vous que je vous apprissè la fable, pour vous repaître de chimères & de fictions? Hé, n'en avez vous pas déjà trop de celles de votre sexe? Voudriez vous que je vous donnassè des regles d'éloquence? Que je vous apprissè tous les stratagèmes d'un discours figuré? Est-ce que vous ne trouvez pas cela dans votre propre fonds; & la passion ne fait-elle pas chez vous ce que la Rhétorique fait chez

les hommes ? Est ce de la Philosophie que vous êtes amoureuse ? Ah , contentez-vous de blesser la raison sans la connoître , & laissez-nous la confusion de sçavoir raisonner sans en être plus raisonnables. Est ce la Medecine qui vous charme ? Que vous serviroit de comprendre la structure du corps humain , si les ressorts de l'ame sont impenetrables ? Etes vous préoccupée de l'Astrologie ? Ah déliez-vous d'une connoissance qui fait connoître le mal , & qui ne le détourne pas. Donnez-vous dans la Chimie ? Gardez-vous des gens qui vous promettent des monts d'or , & qui vous demandent un teston. Est-ce la Jurisprudence qui vous touche ? Envisagez les Loix comme des toiles d'araignées , d'où les grosses Bêtes se sauvent , & où les petites demeurent. Sont - ce les Mathematiques qui vous possèdent ? Une demonstration d'amour est plus infailible que toutes les regles del'Algebre Est-ce enfin l'Histoire qui vous attache ? Eh, voulez - vous vous enterrer dès ce monde , & renoncer aux vivans pour les morts ?

ISABELLE.

Et que voulez-vous donc que j'apprenne ?

ARLEQUIN.

Apprenez toutes les petites façons de vôtre sexe. Faites vous un art de la minauderie ,

derie. Ayez toujours les prunelles offensives & deffensives. Apprenez à rougir sous de faux pretextes, afin qu'on ne connoisse pas quand vous rougissez à propos. En un mot, faites vôtre capital de plaire, d'aimer & d'être aimée.

ISABELLE.

Vous êtes un conteur de guoguettes, & vous ne meritez pas qu'on vous écoute.  
(*Elle s'en va.*)

ARLEQUIN. !

Elle a raison. Je m'y suis mal pris. En matiere de galanterie, les femmes veulent qu'on faute d'abord des preceptes à l'application.

## S C E N E

### DES SOUHAITS.

ARLEQUIN, MOMUS.

ARLEQUIN, *sans voir Momus.*

O Destins ennemis! O fort mal-en-con-  
treux! ô fortune impertinente!

MOMUS.

Tout beau, l'amy, tout beau.

## ARLEQUIN.

Tout beau vous même. Depuis quand empêche-t-on les gens de jurer contre leur fort ? C'est un privilege établi par les Heros de Theatre , & confirmé par leurs Confidens. Ainsi , Monsieur , pour l'acquit de ma bile , laissez moy pester tout à mon aise , & me répandre tout mon saoul en galimatias pathétiques.

## MOMUS.

Hé , fy ! C'est à faire à des ames vulgaires à prendre à party la destinée : mais un grand cœur comme le tien , doit être au dessus des accidents. Il faut qu'il montre une ame à l'épreuve des revers , & que par l'intrepidité de sa constance , il se donne le charmant plaisir de faire rougir la fortune.

## ARLEQUIN

Ouy , mais la fortune est femme ; & il y a long-temps que les femmes ne rougissent plus. Laissez-moy donc , Monsieur , reprendre le fil de mes imprecations , & après cela tant de Philosophie que vous voudrez.

## MOMUS.

Non , non , cher Arlequin , fais trêve à tes injures. J'ay le rare secret d'étouffer les murmures. Je sçay mettre un mortel au comble de ses vœux. Vois donc ce qu'il se faut , & dis ce que tu veux.

A R.

## ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur le Charlatan, je ne veux pas grand'chose. D'abord je ne m'e soucie pas beaucoup d'argent: Je voudrois seulement trouver credit par tout, & ne point payer qu'après ma mort. Je n'aime pas autrement les femmes: mais je ne serois pas fâché d'être aimé de toutes, & qu'elles ne pussent disposer de leur cœur qu'après m'avoir demandé Lettre de Voiture. Je voudrois encore qu'il ne fût permis qu'à moi d'avoir de l'esprit, & que les autres n'en eussent que quand je serois las d'en avoir. Vous voyez que je suis bien aisé à contenter.

## MOMUS.

Hé bien, pour donner un plein effort à tes souhaits, il faut te montrer tout ce qui peut interesser les hommes:

Paroîtez faux brillants, jeux, richesses, plaisirs,

Et tout ce qui du monde intrigue les desirs.

*Le Theatre s'ouvre, & represente le Temple des Souhaits, où paroissent la valeur, la santé, le bel esprit, les bonnes fortunes, la faveur, le merite, la folie, les richesses, la bonne chere, & autres choses semblables.*

MOMUS.

A present que te voilà à même , c'est à toy de choisir ce qui te conviendra le mieux ; & aussi tôt on te livrera la marchandise.

ARLEQUIN.

Hé bien , de peur de me méprendre , & pour ne point causer de jalousie , je choisis toute la Boutique.

MOMUS

Oh , cela ne va pas comme cela ; & il ne t'est permis de choisir qu'une chose à la fois

ARLEQUIN.

Nous voilà d'accord Je n'en choisiray qu'une à la fois ; mais je le prendray toutes l'une après l'autre. Mais , Monsieur le Charlatan , afin que je n'achete point chat en poche , dites-moy ce que vous entendez par la valeur ?

MOMUS.

La valeur est une fermeté d'ame , qui nous étourdit sur le perils les plus pressens. C'est une ferveur pour la belle gloire , qui dissimule toutes les horreurs d'une mort prochaine. C'est un heureux sang froid dans les plus chaudes occasions , qui fait qu'on se familiarise avec le fer , le feu , les boulets & les mousquetades.

ARLEQUIN.

Diable ! voilà une vilaine familiarité.  
Mais

Mais n'y auroit-il pas moyen d'appri-  
fer les bales, de dépaïser les coups de ca-  
non, & de faire retrogader la pointe du  
fer ? C'est qu'après tout cela on pourroit  
être brave en toute seureté de conscience ?  
& dès aujourd'huy je ferois querelle à  
toute la terre.

MOMUS.

Va, va, mon ami, la valeur n'est faite  
que pour les ames nobles. Tu t'accommo-  
deras peut-être mieux de la santé.

ARLEQUIN.

Oh, pour la santé, je n'en ay déjà que  
trop. Et le moyen d'en manquer, quand  
on est aussi regulier que moi à pratiquer les  
Ordonnances d'Hypocrate ?

MOMUS.

Et comment fais-tu donc pour avoir tant  
de santé ?

ARLEQUIN.

Hypocrate dit que pour se bien porter,  
il faut s'enyvrer une fois le mois. C'est un  
regime que j'observe avec la dernière cir-  
conspection ; & comme je crains toujours  
de n'avoir pas remply le precepte dans  
toute son étendue, je fais des repetitions  
Bachiques trois fois la semaine, a fin qu'Hyp-  
procrate n'ait rien à me reprocher.

MOMUS.

Hé bien, puisque tu reconces à la va-  
leur & à la santé, ne seroit-ce point sur

le bel esprit que tu voudrois jeter ton plomb ?

ARLEQUIN.

Héfy, de par tous les diables ! Moy bel esprit ? Je ne connois qu'un avantage aux gens de ce métier-là ; c'est que quoi qu'il arrive , ils ne courent point risque d'être compris dans la taxe des Aîsez.

MOMUS.

Serois-tu friand de bonnes fortunes , & voudrois-tu qu'on mît les femmes sur le pied de ne point tenir contre toi ?

ARLEQUIN.

Hé , pour cela , Monsieur , il n'y a qu'à les laisser comme elles sont. De tout temps j'ay eu mon franc salé auprès des belles ; & actuellement je suis couru de toutes les Soubrettes de mon quartier.

MOMUS.

Aurois tu la maladie des grandeurs ? Veux-tu qu'on te mette sur les voyes de la faveur , & que l'on t'enseigne à te pousfer auprès des Grands ?

ARLEQUIN.

Bon ! C'est un manège que j'entens mieux que personne. D'abord , Monsieur , il faut compter que je suis tout coufu de contreveritez. Faut-il applaudir à des appas surannez , ou rapprocher la datte importune d'un baptistaire à perte de veuë ? En moins de trois paroles , je sçay



rajeunir un visage qui porte son attestation de caducité. Faut-il appuyer un Faquin heureux dans son idolatrie pour la fortune ? Je le mets à la tête de ses meutes & de ses haras ; & il prend si bien le goût des bêtes , qu'il ne connoît plus les hommes , & ne salue que les équipages & les chevaux.

**MOMUS.**

Voilà déjà de beau commencemens. Mais sçais tu te plier & te replier devant les Mignons de la fortune ? Sçais-tu precipiter la tête entre tes jambes à la veüe de certains personnages importants ?

**ARLEQUIN.**

Bon ! C'est moi qui ay donné au public les nouveaux tarifs de reverences : & au pis aller , je n'aurois qu'à imiter le Chevalier Pince-Maille , qui possède toutes les inflexions du corps , tous les remuemens de tête , & tous les dehanchemens imaginables.

**MOMUS.**

Va , va , c'est un métier qui ne s'apprend pas si vite. Crois tu , par exemple , qu'il soit si facile d'entretenir vingt personnes tout en courant , de parler aux uns , de répondre de la Tabatière aux autres , de donner fidèlement les torticolis à tous les gens que l'on aborde , de couper passe avec

un Marquis, pour aller à la rencontre d'un Duc, qu'on ne connoît plus bien-tôt dès qu'on voit un Prince ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant qu'une chose qui me dégoûte de la faveur. C'est que les dîners & les soupers des Courtisans sont furieusement dérangez ; & avec cela je n'ay point l'art d'apprivoiser des Suisses, & des Maîtres quelques fois plus Suisses que leurs Suisses mêmes.

MOMUS.

Hé bien, il ne faut point tant d'appareil pour être un homme de merite, & tu y trouveras peut-être mieux ton compte.

ARLEQUIN.

Moi, que j'aïlle choisir le merite ? Et de quoi le merite guerit-il aujourd'huy ? Il y a beaux jours que le merite n'est plus monnoye courante ; il faut le renvoyer au siecles des Escosions & des Vertugadins.

MOMUS.

Ouâis : que veux-tu donc qu'on fasse pour toy ? Serois tu homme à t'accommoder de la folie ?

ARLEQUIN.

Mais, je crois que je n'ay rien à souhaiter là-dessus.

MO.

MOMUS.

Encore, est-ce quelque chose de se connoître!

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur, dites-moi un peu : Est-ce que la Folie procure de si grands avantages, que vous la placez parmi ce qui fait les souhaits des hommes?

MOMUS.

Hé, pauvre innocent, d'où viens tu? Et ne sçais-tu pas que la Folie a toujours été & sera toujours le plus beau fleuron de la société civile? Qui est-ce qui rassure ce Magistrat sur l'éclat de son jeu, & sur le fracas de ses intrigues? La Folie. Qui est-ce qui rassemble tant de duppes à l'heure du Lansquenet chez la Comtesse de Plumoisson? La Folie. Qui est-ce qui retient à Paris tant de Plumets d'été & tant de Guerriers de Robbe-Courte? La Folie! Qui est-ce qui produit tant de vaines contestations sur le pas, sur les marches, & pas une sur le mérite? La folie. Qui est-ce qui rend cet Auditeur si curieux d'antiques, de cornalines & de diamans, quoi qu'au fond il ne soit qu'une Hapelourde? La folie. Qui est-ce qui porte cet Espicier à éventer la nante de son lit, & à solliciter une place sur les Tabatieres de *Fagnani*? La Folie. Est-ce autre chose que la Folie, qui oblige cet Avocat à faire jeûner toute

sa

sa Maison , pour montrer ses deux Palefrois étiques au Cours , ou à la Porte Saint Bernard ! Est ce autre chose que la folie , qui fait qu'on se sacrifie & toute la famille , pour la vanité chimerique d'avoir un lievre de plus sur ses terres , ou quelque carpe brahane dans ses étangs ?

## ARLEQUIN.

Diable ! je ne me croyois pas tant de Confreres. Mais , Monsieur , par charité , donnez-moi les richesses , afin que j'aye un titre legitime pour être fou ; car comme vous sçavez , *Stultitiam patiuntur opes.*

## MOMUS.

Les Richesses ? Et te sèns tu la cervelle assez forte pour supporter toutes les fumées qu'un gros bien envoie à la tête ? Penses-tu qu'on en vaille moins pour n'avoir pas toute la Boutique d'un Jouaillier à ses dix doigts ? pour n'aller jamais sans un regiment de Montres & de Tabatieres ? Est ce une chose si importante pour la felicité , que de chagriner l'odorat de tout Paris par le cuir de Rouffy de son carosse ? que d'avoir des entre-pos de galantetie à tous les Theatres ? Que d'être en Malines jusqu'à ses chaussons , que de ne faire qu'un déjeûner de la nourriture de cent familles ! Voudrois-tu imposer au public par une Bibliothèque fastueuse , quand il ne faudroit pour tout Maître que les nouveaux Almanachs

nachs avec le Tarif pour les Monnoyes ? En un mot , voudrois tu toujours bâtir sans nécessité , toujours détruire sans raison , & ne laisser à la posterité tant de pierres rassemblées , que comme autant de gages de la dureté de ton cœur , & de l'inquietude de ton orgueil ?

## ARLEQUIN.

Et que seroit-ce donc , si je vous demandois les richesses au prix qu'elles coûtent à tant de gens ? Si j'étois curieux de les obtenir , ou par les supercheries de ce Procureur , ou par les scelerateffes de cet Usurier , ou par la benignité de ce mary commode , ou par les contributions de quelque vieille amoureuse ? Car enfin il n'y a plus que ces endroits là pour parvenir. *Sic utur ad Astra.*

## MOMUS.

Non, non , je veux que tu sois riche de pure source ; je vais faire pleuvoir sur toy la corne d'abondance.

Faites donc pleuvoir au plus vite ,  
Car depuis long-temps je suis sec.

*Momus frappe de sa Faguette , & Arlequin est précipité sous terre.*

## S C E N E

## CONTRE LES HOMMES.

COLOMBINE , ISABELLE.

COLOMBINE.

**Q**uoy ? dans le printemps de vôtre âge , dans un temps où tous les jours de vôtre vie dévoient être marquez par autant de nouvelles conquêtes , vous perdez sur de vieux bouquins d'Auteurs , tant de coups d'œil que vous pourriez si bien mettre à honnête intérêt ? Hé comment ferez-vous la seule à Paris qui ne chomerez pas le retour des Officiers ? Déjà les Abbez ont évacué les ruelles : Les Financiers n'oseroient plus y paroître que le bordereau à la main. Déjà les gens de Robe ont pris leurs vacations de galanterie ; & pendant que toutes les Coquettes sont sous les armes , là en bonne foy , ferez-vous la seule qui demeurerez dans l'inaction ?

ISABELLE.

Hé crois tu , Colombine , que tout ce qu'il y a d'hommes au monde , soient capables d'effleurer ma tranquillité !

C O-

## COLOMBINE.

Ah je vous permets de faire l'esprit fort , tant que vous n'aurez qu'une Colombine en tête. Mais quand vous verrez à vos pieds quelque échantillon de César ; quand l'amour vous lâchera quelqu'un de ses plumets flamboyans , & de ces cravates historiées qui serpentent jusques dans les boutonnières , oh pour lors vous viendrez à jubé comme les autres. Dame , ces Guerriers là sont de terribles gens ; & il n'y a Palatine ni Falbala qui en réchappent.

## ISABELLE.

Va , va , Colombine , il n'y a plus que des dupes qui donnent dans les panneaux des hommes ; & ceux d'aujourd'huy sont marquez à un coin de perfidie.

## COLOMBINE.

Ouy , je conviens avec vous que les hommes sont des perfides ; mais une fois il faut vivre , & l'on vit avec ces perfides là comme avec les Turcs , seulement pour la nécessité du commerce.

## ISABELLE.

Et quel commerce peut on établir avec des traîtres qui ne sont bons que pour eux-mêmes ? Dans quelle sujétion n'ont ils pas jetté notre pauvre sexe ? falloit-il nous brider comme ils ont fait , en nous éloignant des sciences , du gouvernement , & des emplois.

CO.

## COLOMBINE

Ah vraiment, vous remuez la vieille querelle : trop heureuse si vous n'avez point à leur faire des reproches de plus fraîche date. Mais parlons franchement. Trouvez-vous que les femmes perdent beaucoup à n'être point appelées à ces corvées brillantes qui rendent les hommes si celebres ? Déjà, si nous n'allons point à la guerre, on sçait bien que ce n'est pas faute d'avoir les inclinations militaires. Si nous ne paroissions point sur les Fleurs-de lys, & n'est-ce pas nous qui faisons le thème à tant de jeunes Magistrats, à qui nous valons mieux que tous les siffleurs de Droit ensemble ? Il est vrai que nous n'entrons point dans les Finances : mais les Financiers sont nos comptables. Allez, allez, c'est une bonne condition que celle d'une jolie femme, quand on la sçait faire valoir ; & la science de plaire est au dessus de toutes les autres.

## ISABELLE.

Mais ne trouves tu pas que nous aurions bon air à briller dans un Tribunal de Justice ? Il me semble qu'une condamnation prononcée par une belle bouche, seroit adoucie de la moitié : Et qui pourroit tenir contre nous, si nous étions à la tête d'une Armée ? La beauté a des armes si naturelles.

## COLOMBINE

Qu'y, je sens bien que si l'on opposoit une  
ar



armée de femmes à une armée d'hommes, ce seroit le moyen d'avoir bien tôt la paix. Mais pour ne point quitter nôtre thèse, si les hommes nous ont fait tort en s'appropriant les emplois, ces mêmes emplois ne nous offrent ils pas tous les jours des endroits pour nous vanger? Quoy? croyez-vous que pendant que Monsieur le Conseiller se lève des l'aurore, pour aller faire les affaires d'autrui, on ne fasse pas souvent les siennes, & qu'on ne juge pas son honneur de petit Commissaire? Pendant que Monsieur le Colonel court à la gloire & va monter la tranchée, qui luy répondra que sa femme n'aille pas à l'occasion de son côté? Allez, allez, quoy qu'en disent les hommes avec leur prétendue superiorité, nous ne les balotons pas mal; & tout ce qu'ils ont de plus beau relève des femmes.

## ISABELLE.

Et ne comptes-tu pour rien cette guerre étudiée qu'il faut que nous nous fassions sans cesse; ce joug inportun de la pudeur, qui nous deffend de voir & d'entendre ce qui nous plairoit le mieux,

## COLOMBINE.

Bon! est ce que vous ne sçavez pas le manège du sexe en ces rencontres? Vient-on, par exemple, à nous produire quelque tabatiere scandaleuse? nous portons d'abord la main sur nos yeux: mais c'est pour  
nous

nous faire une lorgnette de nos doigts. Vient-on nous chanter quelque vaudeville un peu gaillard ? nous feignons de détourner la veuë : mais c'est pour mieux recueillir nos oreilles. Nous surprend-on dans quelque lecture équivoque ? hé bien , nous en sommes quittes pour une petite rougeur ; & c'est un verny pour la beauté. Voilà comme les femmes ont le plaisir de tout sans en avoir jamais la honte ; au lieu que chez les hommes, la honte est toujours à la suite du plaisir.

ISABELLE.

Mais fais-moy raison un peu de cette licence effrenée qu'ont les hommes de tout dire & de tout faire sans conséquence ; au lieu que la moindre émancipation nous est tournée à crime.

COLOMBINE.

Allez, allez . les loix de la pudeur sont sujettes à extension, comme le reste. Notre honneur est de ces choses où l'on peut dire que la forme emporte le fonds ; & la réputation de l'honneur est souvent plus couruë que l'honneur même . Pourvu qu'on se pare au besoin de certaines grimaces fondamentales, qu'on ait soin tous les matins de charger ses yeux sur l'hypocrisie , qu'on begaye fidèlement aux endroits où le sexe doit begayer, hé notre honneur n'en exige pas davantage. Au contraire nous embarras-

seri-

serions les hommes, si nous nous piquions de suivre leurs loix à la rigueur; & d'ailleurs nous vivons dans un pays où l'on se conduit moins par la Loy que par la Coutume.

ISABELLE.

Cependant à entendre ces vilains hommes, nous cedons à nôtre temperament, dès que nous avons la moindre honnêteté pour eux.

COLOMBINE.

Vraiment, je les trouve jolis de nous reprocher certaines affaires où ils ont toujours leur moitié aussi bien que nous! Mais nous voit on comme eux grenouïller dans les cabarets? Nous voit on comme eux chez Sauvage, dans le banc des Marguilliers du Caffé? Allons-nous sur les Theatres nous baiser comme des petits enfans? Courons-nous les Foires pour y seringuer de l'huile sur le brocard des Bourgeoises? Je ne dis pas que nous n'ayons nos petites folies: mais nous les faisons à huy clos; & nous n'y appellons que les témoins absolument necessaires.

ISABELLE.

Et que dis-tu de ces jeunes foux; qui étalent tous les soirs aux Thuilleries, & qui harcelent du chapeau toutes les femmes un peu jolies? Que dis-tu de ces Empyriques en politique, qui changent la face des Etats, & qui se répandent par pelotons comme  
des

des hannetons & des fauterelles ? Que dis-tu de ces Aventuriers qui paroissent dans Paris comme des feux follets , & qui tombent tout d'un coup en éclipse ?

COLOMBINE.

Mais , je dis que tout compté & rabatu , il est des hommes à peupres comme des Medecins. On connoit leur foible , on les turlupine dans l'occasion ; & au bout du compte on ne scauroit se passer d'eux. Mais voicy une visite d'éclat qui vous arrive Trouvez bon que je me retire.

ISABELLE.

Et as-tu de si pressantes affaires ?

COLOMBINE.

Ouy , je cours vite me laver la bouche. il y a assez long temps que je parle d'hommes.

## S C E N E

## D U B A R O N

ARLEQUIN , ISABELLE.

ARLEQUIN , *qui par le moyen de Momus a obtenu les richesses , vient habillé magnifiquement , avec quatre laquais qui le suivent ; & trouvant Isabelle dans sa chambre , luy dit :*

**D**Es beantez de paris lorgneur infatigable ,  
Je viens vous reconnoître icy , mon adorable,  
Mais

Mais je découvre en vous certain air tentatif.  
Qui me revolte un peu l'appetit sensitif.  
Est-il une beauté d'agrémens mieux fournie ?  
L'Amour dans ses yeux là loge en chambre  
garnie.

Certe bouche & ce nez paroissent faits au tour :  
Et ce-petit muzeau détermine à l'amour.

Et que seroit-ce encor sans ce que nous dérobe  
L'épaisse obscurité d'une envieuse robe ?

Ah sans doute, il faudroit la visiere d'Argus ,  
Pour percer tant d'appas connus & non connus.  
Somme totale : Heureux qui sera l'économe.

D'un si joli bijou ! Serois-je bien vôtre homme ?

Mignonne ; parlez sans façon.

Je suis un assez bon garçon.

Donnez-moy vôtre cœur, ma petite charmante ;

Et je vous en feray la rente.

ISABELLE.

Penfes-tu que mon cœur soit si fort au rabais ,

Que de borner son vol aux vœux d'un Ex-la-  
quais ?

ARLEQUIN.

Hé Madame, en amour est ce que l'on raisonne ?

Et le rang y doit-il supplanter la personne ?

Seriez-vous la première, apres tout, dont le  
cœur

N'auroit pas dedaigné Champagne, ny la Fleur ?

Et de qui les transports allant plus loin encore ?

Se seroient fait sentir du Couchant à l'Aurore ?

Quoy ? ne peut-on d'un cœur s'ouvrir les doux  
sentiers,

Sans prouver les seize quartiers ?

Qu'a de commun l'amour avecque la noblesse ?

Ah ! laissons les ayeux, le blason, les Hoziers,

Et montrons seulement nos titres de tendresse.

ISABELLE.

Comme si la tendresse étoit de ton ressort,

Q

Toy

Toy malheureux jouet des caprices du Sort !

ARLEQUIN.

Ouy, malgré la rigueur du Sort qui me nazarde  
Je veux toujours aimer, charmante Leopard.  
Car enfin, parlez moy sans feinte ny détour :  
Est-il rien qui chatouille à l'égal de l'amour ?  
Ah ! lors qu'on peut tromper la garde vigilante  
D'une mamau qui couve une jeune innocente ;  
Que joignant au biscuit l'aide du macaron ;  
Aux portes de Paris l'on traduit le tendron ?  
Et qu'enfin au besoin ! Amour prêtant main-  
forte,

La belle se défend, & n'est pas la plus forte  
Dans ces tendres instans j'ay toujours éprouvé,  
Qu'un faquin peut sentir un bonheur achevé.

ISABELLE.

(faire !)

O Ciel ! quels contes bleux ce maraut vient me

ARLEQUIN.

Hé, madame, est ce à vous que je voudrois  
surfaire ?

(ton,

Ah ! si pour mettre en goût les Dames du haut  
Les soubrettes d'abord m'ont sery d'echelon ;  
Si pour mes coups d'essay ma tendresse peu fine  
A brigué de l'employ jusques dans la Cuisine,  
Bientôt, bientôt mon cœur par un retour heu-  
A rehabilité la gloire de ses feux ?

(reux ;

Et l'envie à son tour me rompant en visiere,  
M'a procuré sous main quelques coups d'é-  
triviere.

Trop heureux, si ce cœur que j'estime tout neu  
Pouvoit se meriter à coups de nerf de bœuf !

Aux plus rudes tricots, aux plus épaisses gaules.  
J'irois pour vos appas dévouer mes épaules.

ISABELLE.

Finiras tu bientôt ton galimatias ?

Crois tu qu'at'écouter on ne se lasse pas ?

## ARLEQUIN.

Quoy vous me criblerez d'outré en outré, Mada-  
Et vous refuserez l'audience à ma flamme ? (me)  
Il vous fera permis de bombarder mon cœur,  
Sans que je sois en droit de crier au voleur ?  
Et qu'a donc de si cru ma tendre rhétorique ?  
Voulez-vous, puis qu'enfin il faut que je m'ex-  
plique,

Que dans les mots choisis mon esprit absorbé,  
Repete auprès de vous le rôle d'un Abbé ?  
Et que pour intermede aux phrases précieuses,  
Je vous livre un assaut d'oeillades amoureuses ?  
Voulez-vous qu'à vos pieds apprentif Financier  
Je glisse adroitement croix, coulant, & collier  
Qu'a force de présens vous rendant moins fau-  
vage,

Je brigue votre cœur comme l'Echevinage ?  
Iray-je, aussi tiré qu'un jeune Sénateur,  
Par des mots cadancez vous empezer le cœur ?  
Et remuant la tête avec art & méthode,  
Copier mot pour mot le Ticq d'une Pagode ?  
Viendray-je tout botté, l'air à demy chagrin,  
Vous donner brusquement des nouvelles du  
Rhin;

Et pour couper racine aux discours inutiles,  
Vous sommer tout d'abord comme on somme  
les Villes ?

Ca, mignonne, parlez. Me voilà prêt à tout.

## ISABELLE.

Traître, oses-tu pousser ma patience à bout ?  
Pour la dernière fois, fuis loin de ma présence :  
Ou bien tu sentiras le poids de ma vengeance.

## ARLEQUIN.

Bon je sçai ce que peut une femme en courroux.  
Jamais votre fureur ne tombe à plomb sur nous :  
Et lors que la vengeance aiguillonne votre ame,

Ce n'est pas contre nous ; mais c'est de femme  
à femme.

Après tout, qui vous porte à faire tant de bruit ?

Je ne demande pour tout fruit

De mes soupirs & de mes larmes,

Que d'avoir un petit réduit

Dans le galeras de vos charmes.

Pour obtenir ce bien je me consume en pleurs.

Si ce procédé vous offense,

Par charité voyez ailleurs,

Et me donnez la préférence.

ISABELLE *lui donnant un soufflet*

Tiens, voilà le party que je fais aux railleurs.

ARLEQUIN.

Il a claqué bien fort. Juste Ciel ! quel outrage !

Me planter un soufflet au milieu du visage !

Colaphiser ainsi mes lèvres de corail,

Moy qui voulois par elle ébaucher mon Serrail !

Si tu la reservois pour ce coup qui m'affomme,

Ah Nature, pourquoy n'en faire pas un homme ?

Mais quoy ? parce qu'elle est d'un sexe tout  
charmant,

La verray-je échapper à mon ressentiment ?

Non. Je veux qu'un baiser appliqué par l'in-  
grate.

Soit l'emplâtre du tour que m'a joué sa patte :

Car, malgré l'ascendant qu'ont sur moy ses  
attraits,

Mon minois n'est point fait pour souffrir des souf-  
flets.



# S C E N E

## D U J U G E M E N T D E P A R I S.

MEZZETIN en MERCURE. *entrant*  
*(sant les Deesses.* JUNON, PAL-  
 LAS, VENUS.

MERCURE *aux Deesses.*

M Esdames les Divinitez,  
 Vous marchez bien à pas comptez,  
 Au galop, au galop, Deesses.

Point de fausses delicateffes,  
 Quand il s'agit d'aller disputer un tresor  
 Aussi grand que la Pomme d'or.

Voicy le moment de la Crise.

Bien-tôt vous allez voir Paris,

Paris, juré Priseur des graces & des ris:

Apprêtez-vôtre marchandise.

Belles, n'avez-vous plus rien à dire au miroir?

Vous manque-t-il point quelque mou-  
 che?

La pommade qui sert à colorer la bouche

A-t-elle bien fait son devoir?

Vos yeu sont-ils seurs de leur rolle?

Sçavez-vous galamment élaner une épaule,

Pour affrioler un Amant?

Et pour tout dire enfin, certain couple si  
 drolle,

Peut-il avec honneur forcer son logement?

Je laisse au beau Paris à peser vos merites:

Mais si j'avois à rendre un pareil jugement,

Belles, vous n'en seriez pas quittes

Pour montrer le nez seulement

Avant tout, je voudrois vous voir, de peur d'abus,  
*In partibus naturalibus.*

PALLAS *d'un air dedaigneux*

En verité, Seigneur Mercure,  
 Votre bouche est un franc bouvier.  
 C'est déjà pour Pallas une assez grosse injure  
 De vous avoir pour Ecuyer,  
 Sans que vous affectiez d'allarmer mes oreilles,  
 Qui sont pudiquées par merveilles.  
 Passe encore pour Junon, & Madame Venus.  
 L'une est femme, & l'autre est quelque chose  
 de plus.

Mais moy qui suis toute novice,  
 La moindre ordure met ma pudeur au supplice,  
 MERCURE.

Hé, Madame Pallas, trêve icy de pudeur.  
 Je crois pieusement que vous crevez d'honneur,  
 Mais comme la beauté; (soit dit sans vous déplaire,)  
 Avec l'honneur ne marche guere;  
 Mettez-moy l'honneur de côté,  
 Et ne vous retranchez que dessus la beauté.  
 Il n'est point de femme un peu vive  
 Qui ne prît cette alternative.

L'honneur est, je l'avouë, un précieux surtout;  
 Mais enfin quoy qu'il en arrive,  
 Un beau visage excuse tout.

PALLAS.

Pour une Morale si fine,  
 Venus ne sçauroit vous payer,  
 Qu'en vous invitant d'essayer  
 Ses draps de satin de la Chine.

VENUS.

A votre aise, Pallas, déchaînez-vous bien fort.  
 Non crime unique, c'est de n'être point rygresse.

En effet, n'ay-je pas grand tort?  
 Sans cesse vous portez un œil plein de tristesse  
 Sur la douceur de mes ebats:

N'au-

N'aurez-vous point aussi, Pallas,  
Des défaillances de sagesse?

Entre nous, l'immortalité,  
Est un terme bien long pour la Virginité,  
Quand on veut jusqu'au bout soutenir la gageure,  
Notre cœur en secret murmure?  
Et fort souvent sur ses vieux ans,  
Las du martyre qu'il endure,  
Un honneur prend la clef des champs,

P A L L A S.

Taisez-vous petite effrontée.

V E N U S.

Hé, Minerve, là là, tout doux.  
Vous nous feriez penser à tous  
Que votre mine est éventée.

M E R C U R E.

Chut. J'apperçois Paris & ses Moutons, Mesdames,  
Ces petits animaux ne se disputent rien.

Si c'étoient un troupeau de Femmes,  
Ils ne s'entendroient pas si bien.

A R L E Q U I N en P A R I S,

*aux Déeses, après les civilitez reciproques.*

Beutez dont l'œil invite à la friponnerie,  
Cet honnête homme que je vois,  
Ne vous feroit-il point passer passer la prairie,  
Pour vous mener cueillir des Noisettes au bois?

M E R C U R E à Paris.

Berger, pour m'écouter, qu'on ait la tête  
nuë.

Je vous amène une recrue

Des plus belles Divinitez.

Celle qui selon vous aura plus de beautez,  
De ce fruit d'or sera pourveuë.

Je n'examine point si c'est bien-là le fruit

Qui la toucheroit davantage,

Quoy qu'il en soit, il vous suffit

Du plus charmant objet d'en faire le partage,

Et cela sans craindre le bruit.  
 C'est Jupiter qui vous l'ordonne.  
 Pour moy, je suis Mercure, Huissier sur ce requis ;  
 Et par ainsi, Monsieur Paris,  
 Coupez, taillez, rognez, sans égard pour per-  
 sonne.

P A R I S.

Peste ! A qui rogneroit sur de pareils oyseaux,  
 Il luy faudroit de bons ciseaux ?  
 Mais moy, comment juger ? Encor juger des  
 femmes ?  
 Je ne sçay pas le droit, Mesdames.

V E N U S.

Il ne faut que des yeux, Paris, pour nous ju-  
 ger.

P A R I S.

Que des yeux ? Mais j'ay la berlue.

V E N U S.

Que tu fais de façons, Berger !  
 Ah ! ta longueur icy me tue.

P A R I S.

Mais je n'ay point de robe.

V E N U S.

Hé, qu'importe ?

P A R I S

Comment !

On ne rend point de jugement  
 Sans robe. La robe est le nid de la Science.

V E N U S

Hé bien, va, va, l'on t'en dispense.

P A R I S.

Il me faut un Bonnet quarré.

V E N U S.

Oh Berger, de force ou de gré,  
 Tu nous rendras une Sentence.

P A-

PARIS.

Mais si je dors à l'Audience?

VENUS

C'est moy qui te reveilleray.

PARIS

Diab! c'est un Affaire icy de conséquence,  
Voyons un peu par où je la commenceray.

à Junon.

Hola hé, la grosse Citroüille,

Que je vous dise un petit mot.

Elle est vrayment doduë, & de bon fuc. Un Sor  
S'en accommoderoit. Ca, le prix vous chatouille?  
N'est-il pas vray?

JUNON.

Berger, si par toy je l'obtiens.  
Ne t'embarasse point ny de toy ny des tiens.  
Je vous teray tous Rois.

PARIS

Roy des Bohemiens?  
Aussi bien j'ay déjà la main assez subrile:  
Outre que ma blancheur m'en rend l'accès fa-  
cile.

JUNON.

Fais-toy fort que Junon te comblera de biens.

PALLAS.

Quoy, vous êtes Junon?

JUNON.

Ouy, je la suis sans doute.

PARIS.

A propos, Madame Junon,  
Jupiter n'a-t-il plus la goutte?  
Mais l'heure icy me presse. A dieu, Dame Ali-  
zon.

Je vous feray bonne justice.

Et d'une. (*A pallas*) Approchez, fine  
épice.

Venez de vos appas faire exhibition.

Q 5

Com-

Comment diable ! une Lance ! un Casque ! un Morion !

Vous allez donc à l'exercice ?

PALLAS

Berger, à ce harnois ne reconnois-tu pas

Pallas, la Guerriere Pallas !

Je suis la Reine des Sciences.

Paris, adjuge moy le prix de la beauté ?

Je te prodigueray les belles connoissances.

PARIS.

Vous me ferez Recteur de l'Uuiversité ?

PALLAS.

Si dans le Champ de Mars ton courage te guide,

Je t'armeray de mon Egide.

Les Boulets & les Fauconneaux

Sur ton corps porteront à faux.

PARIS

Madame, vous devriez-vous montrer à la foire,

Vous auriez-là bien des Chalans.

PALLAS.

Veux-tu donc effacer les plus fiers Conquerans ?

Veux-tu vivre à jamais au Temple de Memoire ?

PARIS.

Madame, je n'ay pas le temps.

PALLAS.

Pallas te répond de ta gloire.

PARIS.

Croyez-vous me corrompre 'à force de presents ?

Tirez, Madame l'Amazone.

*À Venus.* A vous le dé, jeune Mignonne.

Etes-vous friande du prix ?

VENUS.

Si j'en suis friande, paris !

Ay-je les yeux, à ton avis,

Bien tournez à la frandise ?

P A R I S.

Voire même, à la gourmandise.

V E N U S.

Paris, il me paroît que tes sens sont émeus.

N'en rougis pas, je suis Venus.

Je ne t'offriray point ny Sceptre ny Couronne.

Je ne te feray point Bretteur, ny Maître es Arts.

Veux tu courir de doux hazards ?

Berger, l'occasion est bonne.

A quatre pas de mon quartier

Certain jeune Tendron demeure,

Dont je rendray pour toy le cœur comme un  
brazier.

P A R I S.

Diable ! mais c'est bien de bonne heure

Que Venus change de métier !

V E N U S.

Si tu sçavois, Paris, combien sa beauté brille,

Tu l'aimerois dès ce moment.

P A R I S.

Ainsi donc nous aurons tous deux contentement :

A vous la Pomme : A moy la fille.

*Il luy délivre la Pomme*JUNON *se jettant sur luy.*

Ah Chien ah Loup Cervier !

P A L L A s *se jettant sur luy,*

Ah, quelle perfidie ?

P A R I S

Que voulez-vous que je vous die ?

Meldames, en deux mots comme en cent, je  
desie

Les Petits &amp; les Grands, les Sujets &amp; les Rois.

De pouvoir contenter trois belles à la fois.

# S C E N E

## D E S E L E M E N S.

M A R I A N N E , A R L E Q U I N *déguisé*  
L E D O C T E U R.

A R L E Q U I N.

**D**Octeur, au seul aspect de votre mine hagarde,  
Je vous trouve tout l'air d'un Crieur de mou-  
tarde.

Ce Nez en manche de rasoir;  
Cette Bouche taillée en forme d'entonnoir;  
Ce maintien tenebreux vous feroient, je vous  
jure,  
Prendre pour le Corbeau de la Litterature,  
Mais fussiez vous encor cent fois plus Loup-garou,  
Fussiez vous Chat-huant. Singe, Magot, Coucou,  
En faveur des attraits de votre Marianne,  
On oubliroit toujours que vous n'êtes qu'un Anc..

——— *Seclera ipsa nefasque*

*Hac mercede placent.*

( à Mar: ) Et vous, la crème des Beutez,  
Fourmilliere d'appas, Tombeau des libertez,  
Microcosme d'Amour, chez qui tout plaît, tout  
brille,

De ce vilain Magot êtes-vous bien la fille?  
Parlez, repondez moy.

M A R I A N N E.

Monsieur, vous sçavez bien  
Que sur un cas pareil on ne répond de rien.

A R L E Q U I N.

O la jolie incertitude!  
Combien de fots pour ont font toute leur etude

De



De prôner fierement le sang de leurs Ayeux,  
 Sans songer si ce sang n'a point tari sur eux !  
 Tel qui croit au Mortier tenir par sa naissance,  
 Est peut-être le fils d'un commis de Finance.  
 Tel, qui par six chevaux vient nous éclabouffer,  
 Doit peut-être le jour à son Maître à danser.  
 Encore trop heureux, si malgré ses chimères,  
 On ne luy donne pas un Regiment de peres !

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, je vous jure que ma fille est ma  
 fille, & j'en répons sur l'honneur de ma femme.

ARLEQUIN.

Ah, Docteur, la naissance est souvent incertaine.  
 J'en appelle à témoin le Cousin Diogène,  
 Qui voyant un enfant qui ruoit des cailloux  
 Sur un gros peloton de Nouvellistes foux,

Luy cria: Petit téméraire,  
 Tu peux, sans y penser, fort bien blesser ton pere,

LE DOCTEUR.

Encore une fois, Monsieur, je soutiens que Ma-  
 rianne est ma fille, à moy tout seul. Quand elle est  
 venue au monde, ma femme ne voyoit plus per-  
 sonne, & j'avois banni de chez moy ce gros Quaif-  
 sier qui pouvoit seul me faire ombrage.

ARLEQUIN.

Hé bon, bon ! à Paris manque t'on de Galans ?  
 Chaque rue est feconde en Plumets obligeans,  
 Qui d'un mary jaloux travaillent à la honte.

Tout s'en mêle, jusqu'à ses gens :  
 Mais par un privilege à leur sort attaché,  
 Les Domestiques vont par dessus le marché,  
 Sans entrer en ligne de compte.

LE DOCTEUR.

Quel diable d'homme est cela, qui ne veut pas  
 qu'on soit le pere de ses enfans !

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur le Docteur, vôtre animalité

Pourroit prendre un ton plus modeste.  
On ne disconvient pas que vous n'ayez jetté  
Les premiers fondemens de la paternité :

Mais vos Voisins ont fait le reste.  
Faut il vous le prouver démonstrativement ?

*Humano capiti cervicem Doctor equinam :*  
Ergo , Si Marianne étoit de vous vraiment ,  
Par la conformité d'un enfant à son pere ,  
Vôtre fille auroit donc le cou d'une jument ,  
Ou vôtre fille devroit braire.

Car enfin , tout enfant qui vous ressembleroit ,  
Henniroit , meugleroit ,  
Rugiroit , hurleroit ,  
Japperoit , grogneroit ,  
Besseroit , glapiroit ,  
Siffleroit , miauleroit.

Dût enfin mon encens monter à la tête ,  
Vous n'êtes qu'un précis, Docteur, de chaque bête.

LE DOCTEUR.

Monsieur , je vous cede toutes ces qualitez-  
là , pourveu que vous me laissiez le droit que  
j'ay sur ma fille.

ARLEQUIN.

Hé bien , Papa mignon , Syndic des Godenots ,  
Digne rejetton d'Ostrogots ,  
puis que vous vous flattez de cette Geniture ?  
Combien luy donnez vous d'âge , par aventure ?

LE DOCTEUR.

Monsieur , elle a quinze ans , si je m'en souviens  
bien.

ARLEQUIN.

(rien ?

Et la passe , Docteur , la comprez-vous pour

Mais pour changer de batterie ,

La croyez vous bien aguerrie

Sur tous les soubre-fauts de la coqueterie ?

A t'elle bien appris sous sa Maman les tours  
Par où l'on sçait mener un Mary comme un

LE DOCTEUR,

(Ours.

Ah , Monsieur !

AR-

ARLEQUIN.

Sous couleur de la faire connoître,

N'avez-vous point souffert chez vous de petit Maître?

LE DOCTEUR.

Monsieur?

ARLEQUIN.

Ne la voit-on point trop souvent paroître  
Dans ces lieux où l'Amour se glisse en tapinois,  
Comme S. Cloud, Meudon, ou le Port à l'An-  
glois?

LE DOCTEUR.

Non.

ARLEQUIN.

Au fort de la Canicule,  
Pour offrir à ses yeux maint objet ridicule,  
Ne va-t'elle point par hazard  
Courir la Porte Saint Bernard?

LE DOCTEUR.

Jamais.

ARLEQUIN.

Et pour couvrir quelque galant manège,  
Sous ombre de vapeurs, n'a-t'elle point été  
A Bourbon, à Vichy rétablir sa sante?

LE DOCTEUR.

Point du tout.

ARLEQUIN.

Comment donc la mettre en mariage?

Elle n'a pas encoir fait son apprentissage.

Hé bien, Docteur, je veux la faire repeter

Par quelqu'un des Experts en l'art de coqueter.

Et pour vous découvrir en deux mots ce mystere,

Je suis le Directeur du Peuple Elementaire,

Qui veut à cor à cri vous avoir pour Beaupere.

LE DOCTEUR.

Comment, Monsieur? Les quatre Elemens,  
recherchent ma fille en mariage?

AR-

ARLEQUIN.

Enragent de tâter d'un si friand morceau.

Le Feu charmé de cette Belle.

Ne veut plus bruler que pour elle.

L'Eau pour lui plaire veut couler jusqu'au tombeau.

L'Air de son souffle la devore ;

Et la Terre la prend pour la Deesse Flora.

LE DOCTEUR

Mais, Monsieur, comment voulez-vous que ma fille épouse les quatre Elemens à la fois ?

ARLEQUIN.

Qui vous parle, Butor, de les prendre à la fois ?  
déjà vous êtes trop matois

Pour prendre l'Air pour vôtre Gendre,

On sçait que vos Ayeux, reverence parler,

On fait la capriole en l'air :

Partant pour vos pareils l'Air ne vaut pas le pren-  
Pour la Terre, cet Element (dre.

Est réservé par preference

A ceux qui pour mourir en toute diligence,

N'attendent que vôtre agrément

Sous la forme d'une ordonnance.

A l'égard del'Eau, franchement,

Docteur dont la mule éclabouffe,

Seroit ce un grand contentement

Pour une aussi charmante enfant

Que d'avoir un mary d'eau douce ?

Non, Docteur, il luy faut un mary tout de feu :

Et comme en tel gibier je me connois un peu,

Je prétens que sans plus attendre,

Elle soit mariée avec un Salemandre

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur, ma fille n'épousera jamais une  
aussi vilaine bête qu'une Salemandre.

ARLEQUIN

Hé, grosse buse, tu ne sçais donc pas qu'en faveur  
de

de ce mariage la Pierre Philosophale entre à perpétuité dans ta famille?

LE DOCTEUR.

Comment donc, Monsieur, la Pierre Philosophale?

ARLEQUIN.

Ouy, cheval, la Pierre Philosophale. Tu sçais bien qu'Averroës a décidé que la Pierre Philosophale ne pouvoit se faire qu'avec la matiere la plus vile, la plus basse, & la plus abjecte: en un mot avec quelque excrement de la nature.

LE DOCTEUR.

Hé bien, Monsieur?

ARLEQUIN.

He bien, Claband par excellence, j'ay fait préparer un creuset de ta grandeur, où l'on te va jeter incessamment; & c'est avec toy-même qu'on va faire la Pierre Philosophale.

LE DOCTEUR.

Et vous prétendez avoir ma fille? Et zeste, & zeste, attendez-moy sous l'Orme.

ARLEQUIN.

Ah! ce vieux Roquantin fait donc l'opiniatre?

Hola, Messieurs les Elemens, main forte à votre Directeur? Peuples de l'Eau, noyez moy cet homme-là. Peuples de l'Air, devorez-moi cet homme-là. Peuples du Feu, brulez-moy cet homme-là. Peuples de la Terre, engloutissez-moy cet homme-là.

LE DOCTEUR.

Hé, Messieurs, Messieurs, quartier. Je vous abandonne ma fille, & toute ma posterité.

ARLEQUIN.

Hé bien, puis qu'il est raisonnable, Peuples Elementaires, mettez-vous en quatre pour le réjouir.

S C E



## S C E N E S

FRANCOISES

D'ARLEQUIN.

GRAND SOPHY DE PERSE

## S C E N E.

DE LA MAGICIENNE

*Pour entendre cette Scene, il faut sçavoir qu'Arlequin est un Chevalier errant, dont Melisse Magicienne est amoureuse, & qu'elle tient renfermé dans son Palais par ses enchantemens. Pierrot autre Chevalier errant, sçachant le malheur d'Arlequin, va le delivrer des mains de cette Sorciere: Ce qu'il fait en luy donnant un charme sur lequel Melisse ne peut rien. Apres qu'Arlequin a receu le charme, voicy ce qu'il dit.*

ARLEQUIN.

**I** L'est temps, Arlequin, de prendre son party  
Ou pour l'Amour, ou pour la Gloire

Je ne sçay qui des deux aura le démenty.  
Je ne sçay qui des deux mérite la victoire.

Tout franc, un plus fin que moy y seroit bien embarrassé. J'ay beau chercher à les atteler ensemble. L'amour dit toujours, Ouy : La Gloire dit toujours, Non : Voilà le grand chemin de plaider toute la vie. D'un côté l'Amour est un petit libertin, qui ne respire que la joye. Il ne demande qu'à jouer, qu'à boire, qu'à follâtrer. Ma foy, plus je me tâte, plus je sens que je suis fait pour l'Amour. D'un autre côté, la Gloire est une terrible pigriche : Elle ne s'attache qu'aux gens qui couchent aussi volontiers en plein champ, que sur un bon lit. J'en ferois bien autant quand j'ay bien bu : Je m'endors par tout où je me trouve. La Gloire n'aime que les gens qui ont toujours la poussiere dans les yeux, & le Soleil sur la tête. Si elle aimoit à proportion tous ceux qui ont la Lune sur la tête, je vois icy bien des maris qui se trouveroient glorieux sans y penser. La Gloire ne se plaît qu'à déchiqueter le monde, toujours quelque tête, ou quelque bras cassé avec elle : au lieu que l'Amour ne trouve jamais les gens trop entiers. Il est vray que la Gloire donne un laurier : mais je n'aime le laurier que sur un jambon, ou dans les sauces. La Gloire fait vivre dans la Gazette après la mort, mais quelle folie de s'aller faire

faire tuer pour fournir de la pâture à Mes-  
sieurs les Curieux ? Ainsi , tout bien & di-  
ligemment considéré , serviteur à la Gloi-  
re. Mais quoy ? je sens là certains elan-  
cemens de bravoure. Ouf ! Ouf ! j'ay bien  
peur que la Gloire ne donne le croc en  
jambe à l'Amour.

MELISSE MAGICIENNE *arrivant.*

Ah traître , tu me veux quitter ?

ARLEQUIN.

J'en enrage , aimable pouponne.  
La Gloire si fort me talonne,  
Qu'elle m'oblige à m'écarter.

MELISSE.

Coquin , quelle fureur te porte  
A t'éloigner de ce Palais ?

Tout y répond à tes souhaits.

Que te manque-t-il ? dis.

ARLEQUIN.

D'être mis à la porte.

MELISSE.

A la porte , perfide ! Ah , ne l'ose esperer.

Je m'en vais à l'instant tout l'enfer conjurer.

ARLEQUIN.

Madame , puisque la Poësie ne peut ob-  
tenir mon congé ; & que la plus incontestable  
verité devient problematique si tôt qu'elle  
est escortée de la Rime , trouvez bon que  
je vous dise en Prose , que je n'attens plus  
que vos ordres pour partir.

MELISSE.

Et tu me l'ose dire en face ?



Barbare, c'est donc là le prix de mon Amour?

Peut on pousser plus loin l'audace?

Un Brigand que je tiens dans un charmant séjour,

Qui se voit par mes soins au comble des delices,  
Pour qui mon lâche amour ne cesse d'éclater!

Et cet ingrat peut me quitter!

Ah traître, il faut que tu perisses.

Mais afin que l'Amour n'ait rien à m'imputer,  
De ton Sort je te rends le maître.

Avant qu'un monstre affreux vienne se presenter  
Si ton cœur est touché, qu'il se fasse connoître!

ARLEQUIN.

Prenez, prenez, Madame, un moins funeste soin.

Ma tendresse n'a pas besoin

D'un Tire-bourre pour paroître.

Ah! s'il ne s'agissoit que de brûler pour vous  
D'un feu qui ne vous pût laisser aucun scrupule,  
Vous verriez Arlequin dans ses Vœux les plus  
doux.

Faire nargue à la Canicule.

Mais si vous voulez qu'un Amant

Donne une nazarde à la Gloire,

Je suis vôtre valet à parler franchement.

Pour vivre avec vous un moment,

Je ne veux pas mourir à jamais dans l'histoire

MELISSE.

Hé bien puisque ton grand courage

Ne respire que les combats,

On va l'exercer de ce pas.

Monstres, sur cet ingrat déchargez vôtre rage.

*Les Monstres paroissent.*

ARLEQUIN tremblant & se ravissant.

Ma foy, je suis d'avis pourtant de demeurer,  
En cas que ces Messieurs veuillent se retirer.

MELISSE.

Monstres, éloignez-vous.

A R.

ARLEQUIN *tient sa toque, & faisant une  
reverence.*

A cette heure, Madame,  
Peut on prendre congé de vous?

MELISSE.

Il se moque de mon courroux.

Hola, monstres, hola, devorez cet infame.

*Les Monstres entendent Arlequin, qui les arrête,  
en leur montrant le charme qu'il a recen de Pierrot.*

ARLEQUIN.

Fy, Messieurs, n'allez pas donner dans le panneau  
Je n'ay, sur mon honneur, que les os & la peau,

Mais si vous voulez bien m'en croire,  
Vous trouverez là bas dequoy faire grand' chere.

MELISSE.

Quoy Monstres, vous n'osez seulement l'appro-  
cher?

Ah! mon Art est à bout, je ne puis le cacher.

*Se tournant vers Arlequin.*

Et toy, Monstre plein d'injustice

Quit'applaudis secrettement,

De m'avoir tant de fois choquée impunement,  
Tu n'attens plus du tout que le moment propice.

Pour m'abandonner à jamais

Mais où trouveras-tu ce superbe Palais?

Ingrat, peux-tu jamais pretendre

De t'assurer d'un cœur comme tu l'es du mien.

Par tous les mouvemens de l'Amour le plus ten-  
dre

Je n'ay pû meriter le tien.

J'ay fait agir vers toy larmes, soupirs, adresse,

Je n'ay rien oublié, cruel, pour t'attirer.

ARLEQUIN.

Ouy: jusques à vouloir me faire devorer,

Vous avez poussé la tendresse.

MELISSE.

Voicy ma dernière foiblesse.

Par tous les charmes de l'Amour

Differer ton depart d'un jour.

Après cela tu peux partir en assurance.

N'y consens-tu pas, mon cher cœur ;

ARLEQUIN

Je ne suis donc plus monstre ? Oh, oh ! quelle dou-  
ceur !

Les femmes, à moins qu'on n'y pense,  
Sçavent tourner du blanc au noir.

*En cet endroit Pierrot paroit.*

Ma chère, je voudrois pouvoir  
Répondre à votre douce instance.

Mais Sancho Pança qui s'avance,  
M'oblige à vous donner au plutôt le bon soir.

MELISSE.

Dans quel accablement un tel aveu me jette !

Ah ! sans doute la Parque achève mes destins.

*Elle s'évanouit, & tombe dans un fauteuil.*

ARLEQUIN.

Je vais vous délayer ; attendez, ma poulette.

PIERROT à Arlequin.

Allons, plantez-moy là la Reine des Lutins.

ARLEQUIN.

Ouy, Syndic des Brutaux, je partiray :  
mais il en coûtera à ta tête du moins deux  
oreilles. (*Il chante.*)

*L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste  
Fuyons, Fuyons. (Il court après Pierrot, &  
s'en va.)*

MELISSE seule,

A moy, Farfadets & Lutins,

A moy troupes d'Esprits malins.

Mon

Mon scelerat croit que sa faute  
 Va du moins me coûter le jour !  
 Mais la mode n'est plus de voir mourir d'amour.  
 O la ridicule conduite  
 D'aller bizarrement chercher  
 Un remède à son feu sur un ardent bucher !  
 Il est peu de Didons, dans le siècle où nous som-  
 mes :  
 Et si de nôtre sexe on regloit les abus ,  
 On nous verroit bien-tôt regagner le dessus  
 Qu'ont sur nous les perfides hommes.  
 Il ne sera pas dit qu'un mortel à mon Art  
 Ose faire une telle injure.  
 Je viens de découvrir le nid de mon pendart.  
 J'y vais d'une servante emprunter la figure.  
 Ah ! Si jamais il vient m'en conter par hasard ,  
 Il aura de la tablature.  
 Mais le temps presse : A moy , Farfadets & Lu-  
 tins ,  
 A moy , Troupes d'Esprits malins ?  
*Les Esprits enlèvent Melisse.*

## S C E N E

## DU SUBSTITUT.

MADAME GROGNARD *à la Toilette.*  
 COLOMBINE *en Robbe de Palais.*

## COLOMBINE.

Q Uoy , Madame , encore à la Toilette !  
 Juste Ciel ! Que de cœurs en peril !  
 Que de libertez en branle ! Entrons en  
 composition , je vous prie. Ca , pour com-  
 bien

bien vos yeux veulent ils me quitter aujourd'huy ?

M. GROGNARD.

Ah , Monsieur le Substitut , quel impromptu pour moy que vôtre visite ! Vous prenez tous mes attraits au saut du lit. Encore ne m'avez vous pas donné le temps de mettre une premiere couche sur mon visage.

COLOMBINE.

Vous me prenez donc pour un taupe ? Palsambleu , je vous trouye aujourd'huy des nuances de beauté .... Madame .... Madame... épargnez un peu la gravité d'un Apprentif Magistral.

M. GROGNARD.

Ah , n'insultez pas une pauvre creature qui est broüillée de la derniere broüillerie avec le sommeil. Croiriez vous que depuis deux mois mes yeux , ces pauvres Enfans , sont sur pied nuit & jour.

COLOMBINE.

Que ne venez vous coucher chez moy ? J'ay des Canapez à l'épreuve de la plus fiere insomnie.

M. GROGNARD.

Vous n'avez pourtant pas l'air trop letargique. A propos , êtes vous toujours aussi fou qu'à l'ordinaire ?

COLOMBINE.

Ma foy , Madamé , vous me prevenez ,

R

j'allois

J'allois vous faire le même compliment.

M. GROGNARD.

Fort bien ! Et ce cœur est il aussi giroillet-  
te que de coutume ?

COLOMBINE.

Il me semble que c'est vous qui me devriez apprendre des nouvelles de mon cœur ?

M. GROGNARD.

Oùais ! oùais ! Est-ce la jaquette qui vous inspire ces sucreries ? Sçavez vous que vous me poussez des fleurètes à bout pourtant ?

COLOMBINE. *en portant la main au Peignoir.*

Charmante, vous avez là un Peignoir qui me porte la mine d'être un grand ré-  
véleur.

M. GROGNARD. *en se défendant avec des Minauderies*

Fy donc ! Est ce que les Substituts ont des mains ?

COLOMBINE.

Etes-vous d'aujourd'hui à vous en apercevoir ? Parlez-la belle, votre Peignoir prétend il me boucher le jour encore long-temps ?

M. GROGNARD.

Vous en voulez bien à ce Peignoir. Que sçavez-vous si je n'ay pas mes raisons pour le garder ?

CO.

COLOMBINE.

Comment est-ce que les choses ne sont pas encore en place ? Je suis peut-être arrivé trop tôt.

M. GROGNARD *en souriant*.

Vous voudriez bien me piquer d'honneur. Mais pour votre punition..... Ce n'est pas qu'il ne faut point laisser de scrupule à des étourdis comme vous : Et quand on a là dessus, (*en se touchant le sein*) la conscience aussi nette que moy...

COLOMBINE *empêchant Madame Grognard de se couvrir de son Peignoir*.

Ah, Madame, que n'avertissez vous les gens ? J'avois les yeux & l'esprit ailleurs, quand....

M. GROGNARD.

Ho, que n'y étiez vous ? Cela ne se montre pas deux fois.

COLOMBINE.

Vous m'allez faire croire qu'il y a du milieu là dessous. *Quod tegitur, majus creditur esse malum.*

M. GROGNARD.

Quelle profanation ! Du Latin à la Toilette d'une femme ! Allez, petit Embryon de l'Université.

COLOMBINE.

C'est à dire que vous aimez que l'on vous parle François : mais il y a long-temps que j'ay renoncé à toutes les vanitez du

monde; & de formais vous m'allez voir tout Caton.

M. GROGNARD.

Laissez faire, laissez faire, je sçay bien les moyens de vous decatoniser.

COLOMBINE *prenant du Tabac.*

Quel party prenez vous pour la Campagne prochaine? Vous enleve elle force soupirans.

M. GROGNARD.

Oh? la guerre me fait un fort gros plaisir, en ce qu'elle va purger la société civile d'un tas de Gesticulateurs incommodes, J'y gagneray pour le moins vingt habits par an: Car quand on est tant soit peu mignonne, on est la sujette à être chiffonnée....

COLOMBINE.

Grace à la guerre, les gens de Robbe vont avoir des pratiques. Moy je suis déjà retenu, pour trois Marquises. Palsambleu, elles font bien de s'y prendre de bonne heure. Qu'en dites vous? (*en touchant Madame Grognard.*)

M. GROGNARD.

Je dis que c'est dommage que vous foyez du Palais: Car vous avez de grands talens pour faire des armes. (*Colombine lui passe la main devant le visage.*) Eh, bon Dieu! que vous avez peur que votre Diamant n'échappe à ma veüe.

CO-



COLOMBINE.

Mon Diamant? Voilà encore une belle gueuserie!

M. GROGNARD.

Il jette pourtant un fort grand éclat. Combien l'avezvous payé?

COLOMBINE.

Bon! Est ce qu'un homme comme moy sçait jamais ce que les choses coûtent?

M. GROGNARD.

Etes vous toujours bien avec l'Auditrice?

COLOMBINE.

Fy, est ce que je vois des Bourgeoises? Cela étoit bon quand j'étois petit garçon.

M. GROGNARD.

Quels sont vos plaisirs à l'heure qu'il est?

COLOMBINE.

Ma foy, je suis tout occupé d'un procez que je vais avoir avec les Comédiens.

M. GROGNARD.

Contez moy un peu cela.

COLOMBINE.

Vous sçavez bien, que trois fois la semaine, je me donne en spectacle au public sur le Theatre. Mais depuis qu'on a planté une impertinente, balustrade, mes grands airs n'ont plus leurs coudées franches, & je suis comme un oyseau en cage. Oh, vous sauterez, Madame la balustrade.

Le parterre m'a promis de se joindre à moy. Il y a, Dieu me damne, un intérêt sensible. Je me mets assez en frais pour ses plaisirs.

M. GROGNARD.

Oh! le public vous fait aussi justice là-dessus.

MONSIEUR GROGNARD *entre,*  
*& les écoute.*

COLOMBINE.

Que faites vous de votre vieux Satyre ! Quand me l'envoyerez vous en l'autre monde ? N'y a t-il pas assez longtemps que ce belître là fatigue la vie ?

M. GROGNARD.

Mais songez-vous que ce Belître est mon mary ?

COLOMBINE.

Et dès là c'est un sot. Quoy? la plus charmante personne du monde, au pouvoir d'un vieux Druide! Madame, si mon repos vous est cher, rassurez moy contre les soupçons que donnent les prerogatives d'un mary.

M. GROGNARD.

Allez, allez, dormez en repos. Le mien n'est plus un mary à prerogatives.

MONSIEUR GROGNARD *à part.*

Volà une méchante carogne !

COLOMBINE.

Vous ay-je demandé des nouvelles de  
votre

vôtre Guenon ? Sçavez vous que je l'aime, à la folie ? Faites moy souvenir, je vous prie, de luy faire une declaration incessamment.

M. GROGNARD.

Ah ! Le vilain petit homme ! de l'amour pour une Guenon !

COLOMBINE.

Parbleu, je ne l'aime que parce que je luy trouve un peu de votre air.

M. GROGNARD *d'un air languissant*

Etes vous bien capable d'aimer quelque chose ?

COLOMBINE *en se passionnant.*

Ah ! mettez-moy à l'épreuve. Foy d'homme d'honneur, je vous aimeray plus en un quart d'heure, qu'un autre ne feroit en toute la vie.

M. GROGNARD *en soupirant.*

Pourquoy faut-il que cela ait la tête si verte ?

COLOMBINE *en se passionnant toujours.*

Faut-il des sermens pour vous convaincre ? Ah ? mon ardeur est assez violente, pour être elle même sa caution ; & pour peu que votre cœur veuille suppléer. . .

MONSIEUR GROGNARD *en l'arrêtant.*

Alte là, Monsieur le Damoiseau. Vous ne songez pas que vous avez une petite poitrine. (*A Madame Grognard*) Et vous Ma-

dame l'Effrontée , c'est donc ainsi que vous laissez porter la faux dans ma moisson ?

M. GROGNARD *en se levant.*

Probablement , Monsieur Grognard , vous êtes un mortel bien mauflade ! Que ne veniez vous un quart d'heure plus tard ?  
( *A Colombine qui sort* ) A nous revoir à la Comedie.

MONSIEUR GROGNARD *en s'emportant , donne un coup de pied dans la Toilette.*

A la Comedie Pendarde ! En Perse , en Perse , en Perse.

## S C E N E.

### DE L'ASTROLOGUE.

ISABELLE *travestie en homme.* PIERROT.

ISABELLE.  
**M** On pauvre Pierrot ?

PIERROT.

Ma pauvre Damoiselle ?

ISABELLE.

Trouve tu que j'aye un peu de l'air d'un homme ?

PIER-

PIERROT.

Hé, ouy ouy, à quelque chose près. Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ISABELLE.

Mais tout franc, si tu ne sçavois pas que je suis fille, n'y ferois tu pas trompé?

PIERROT.

Bon! Est-ce que les Filles sont faites pour autre chose que pour tromper?

ISABELLE.

Ah! si l'Astrologue découvre une fois la vérité de mon sexe, je me rendray sans peine à ce qu'il me dira sur ma destinée. Ciel! faut-il que les bizarreries de mon pere m'obligent à recourir aux Devins?

PIERROT *en souriant.*

Est ce que vous courez le bal en cet équipage-là?

ISABELLE.

Pierrot, es tu homme à garder un secret?

PIERROT.

Selon. Par exemple, si vous m'alliez dire que vous m'aimez, je n'en parlerois pas pour un diable.

ISABELLE.

T'aimer, moi? je pense que nous connoissons l'Amour aussi peu l'un que l'autre.

R 5

PIERROT.

PIERROT.

Pour moi, je ne cherche qu'à m'instruire. Voulez vous prendre ce soin-là ? Allez, allez, je n'ay pas la tête si dure qu'on diroit bien.

ISABELLE.

Et comment ferois tu pour persuader à une personne que tu l'aimerois ?

PIERROT.

Voulez-vous que je vous dise le dernier mot, sans vous surfaire ?

ISABELLE.

Il faut s'en divertir. O ça, voyons comme tu t'y prendrois ?

PIERROT.

Tenez, prenez que vous soyez Fille. Ah, morguoy, c'est une bonne ruse. En bati folant, comme on sçait bien qu'on batifole, après quelque petite singerie, je lairois tomber mon chifflet contre terre. La femme est curieuse: Vous ne manquerez jamais de baisser la tête, pour voir ce que c'est, Aussi tôt moy, je m'epouffe derrière vous: vous vous retournez; & à la rencontre je vous accroche, & vous baille un coup de groüin

ISABELLE.

Tout beau Pierrot, tout beau.

PIERROT.

Hé fy donc, comme vous faites! C'est donc que vous ne voulez sçavoir les choses qu'à

qu'a demy? Voilà ce que c'est que de n'avoir qu'un habit de toile...

ISABELLE.

Laissons la plaisanterie; Pierrot. Je te veux confier mon secret.

PIERROT *prenant un air grave.*

Mais est-ce quelque chose qui en vaille la peine? car depuis un temps, je suis revenu de la bagatelle.

ISABELLE.

Je veux aller cette nuit consulter un Astrologue.

PIERROT.

Pourquoy faire un Astrologue? Est-ce que ces gens-là en sçavent plus que moi? Ventre d'un petit poisson, si vous me laissez faire, je vous dirois possible des choses.... Mais parce qu'on est valet.... Et si pourtant je ne fers que pour mon plaisir?

ISABELLE.

Mais, Pierrot; il me semble que ton esprit s'évertue, & que tu te dégourdis à veuë d'œil.

PIERROT.

Hé, jarnigué, qui ne se dégourdirait auprès de vous? Vous avez une petite phinomie qui émouve terriblement l'esprit.

ISABELLE.

Va va; je diray toutes ces douceurs à

Colombine ; afin qu'elle t'en tienne compte.

PIERROT.

Pourquoy me renvoyer à Colombine ? Est-ce à elle à payer vos dettes ?

ISABELLE.

Ah Pierrot, je crois que tu as envie de m'embarasser. Va-t-en plutôt sçavoir si Monsieur Crepuscule est chez luy ?

PIERROT.

Vraiment, s'il est chez luy ! Je gage qu'à l'heure qu'il est, il prend les Etoiles à la pipée. Prenez-y garde au moins, ce n'est qu'un affronteux.

ISABELLE.

Comment le sçais-tu, Pierrot,

PIERROT.

C'est que l'autre jour il s'alli aviser de promettre à un garçon qu'il seroit pendu ; & au bout du compte, il n'a été condamné qu'aux galères. Presentement le garçon luy demande réparation pour l'avoir scandalisé. Quelle bêtise aussi d'aller promettre à un homme d'honneur qu'il sera pendu, quand on ne l'envoye qu'aux galères !

ISABELLE.

N'importe. Je suis curieuse de sçavoir s'il rencontrera juste sur mon chapitre.

PIER.



PIERROT.

A tout hazard , je vais tabouter du bel air à la porte de l'Observatoire. De loin il me va prendre pour quelque chien qui abboye à la Lune.

---

L'ASTROLOGUE *sortant de chez luy,*

ISABELLE *habillée en homme,*

PIERROT.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot:*

**Q**ue veux-tu , cherif mortel ?

PIERROT.

Rien. Mais vela , Mademoi. . . c'est ce Cavalier-là qui voudroit sçavoir comment se porte la Lune.

ISABELLE.

Peut-on , sous le bon plaisir des Etoiles , vous demander un moment d'entretien ?

L'ASTROLOGUE.

Un moment ! Ah , vous autres ignorans vous parlez d'un moment bien à votre aise , Mais sçavez vous ce que c'est qu'un moment pour des gens de nôtre profession. Ce moment que vous demandez , decide quelquefois de la destinée d'un million d'ames. Nous sommes toute nôtre vie à l'affus de ce moment ; & vous m'osez dérober un moment ? Moi qui suis le Concierge du Firmament , le Truchement des

Planetes, & la Sage-femme de l'avenir.

PIERROT.

Monsieur la Sage femme, je vous retiens pour le premier Enfant que fera nôtre Ménagere.

ISABELLE.

Excusez, Monsieur, une imprudente curiosité.

L'ASTROLOGUE.

Bodin dans sa Demonomanie dit, que la curiosité est la Fille de l'ignorance; & les celebres Theophraste Bombast, Paracelse, nous assurent que cette passion a été funette aux plusgrans hommes. Il en coûta la vie à Empedocles pour avoir voulu sonder de trop près les flammes du Mont-Etna. Le Philosophe Tales, en consultant les Astres, se laissa cheoir dans un puits. Aristote se precipita dans la Mer de depit de n'en avoir pu penetrer le flux & reflux; & l'Astrologue Conon, mon tres honoré Confrere, fut foudroyé sur une montagne, en cherchant la cause du foudre. Après tant de fameux exemples, vous avez le front de vous parer à mes yeux d'une temeraire curiosité?

PIERROT.

Mais, Monsieur l'Astrologue, vous qui blâmez les curieux, pourquoy grimper au Ciel, & fureter les Astres avec tous vos brimborions, & ces guebles de lunettes  
qui

qui iroient d'ici à pontoise? En tenez-vous  
presentement, Monsieur le Lorgneux?

## L'ASTROLOGUE.

Tu fais des difficultez, mon amy. Mais  
afin que je ne perde pas le merité de mes  
réponses! as-tu de l'esprit? as-tu de la me-  
moire?

## PIERROT.

Pour de l'esprit, *nescio vos*. Pour de la  
memoire, faut distinguer. Quand il m'est  
du de l'argent, j'ay la Reine des Memoi-  
res: mais quand je dois à quelqu'un, je ne  
m'en souviens jamais.

## L'ASTROLOGUE.

Au travers des nuages de ta rusticité,  
j'entrevois quelque bluette de raisonne-  
ment. Sçache donc, mon amy, qu'il en  
est de la curiosité comme de l'antimoine.  
Quand il est préparé par un ignorant, il  
cause la mort: mais quand il est ménagé  
par d'habiles mains, c'est un souverain  
remède. Tout de même, la curiosité en soy  
est un poison; mais quand elle est réglée  
par les ressorts dont les Sages sont dispen-  
sateurs, elle purge l'esprit des tenebres de  
l'ignorance, & nous guide à la connoissan-  
ce parfaite de l'harmonie de l'Uniyers.

## PIERROT.

Monsieur l'Antimoine, dis je, l'Astro-  
logue, enseignez-moi où l'on vend de la  
Curiosité bien préparée?

ISABELLE à l'*Astrologue*.

Puis je espérer, Monsieur, avec la permission des Astres.....

L'ASTROLOGUE.

Oh? vraiment vous êtes en bonne odeur auprès des Astres vous autres jeunes gens! S'il meurt à vos belles, quelque sale Bichon on degrade impunement le Chien celeste pour le mettre en sa place. Si les cheveux sont tombez à quelque Philis faite à la hâte, à votre compte ils ont droit de séance parmi les Etoiles; & vous espérez trouver quelque faveur auprès de ces corps lumineux, sur qui l'avenir paroît en relief....

ISABELLE.

Je vous jure, Monsieur, que je n'ay jamais fait ma cour à aucune Philis aux dépens des Astres.

L'ASTROLOGUE *en se radoucissant*.

Il est vrai que vous êtes fait d'un air à n'avoir besoin que de vous-même pour faire des conquêtes. Le beau Cavalier! Ah Ciel! Quel essaim de charmes! Voilà des yeux qui me paroissent convaincus d'une infinité de meurtres. Cette bouche-là n'aura jamais le dementi dans tout ce qu'elle entreprendra de persuader. Je ne scay que vous dire: je vous trouve je ne scay quoy que n'ont point les autres hommes.

*Felix qua tenerum vexabit sponsa maritum.*

*Felix qua faciet prima puella virum.*

ISABELLE à part.

O Ciel ! M'auroit il découverte ? ( à l' *Astrologue*. ) Songez , Monsieur , que vous êtes comptable aux Etoiles de toutes vos douceurs.

L'ASTROLOGUE.

Ah ? dussay-je rendre tout le Firmament jaloux , je ne vois rien dans l'Univers qui vous soit comparable. Vos yeux sont les seuls astres que je veux désormais consulter. Ouvrez-les ces yeux adorables : j'y liray plus sûrement la destinée des mortels , que dans la voute celeste,

ISABELLE.

Oserois-je vous dire Monsieur , que vous extravaguez. Mes yeux sont les yeux d'un homme comme vous ; & les yeux d'un homme meritent ils.....

L'ASTROLOGUE *voulant ôter le manteau d'Isabelle.*

Pourquoy tenez vous éclipsee sous ce manteau la moitié de vos charmes ? Laissez-moy jouir du plus charmant spectacle qui se puisse offrir à ma veüe. M'en dût-il coûter la vie , j'auray la consolation qu'on dira de moy :

*Non potuit fato nobiliore mori..*

PIER-

PIERROT.

Vous verrez que le diable d'Astrologue aura fleuré qu'elle est fille ! Comme diantre il escrime de la prune !

ISABELLE.

Trêve de complimens, Monsieur, voilà ma main-

L'ASTROLOGUE *en lui baisant la main.*

Souffrez que je prenne le droit de l'Astrologue.

ISABELLE.

Hé bien, suis je menacé d'être tué à l'Armée ?

L'ASTROLOGUE.

Non. J'ay de plus douces menaces à vous faire. Votre amant qui perdra ce nom demain, prépare un stratagème pour vous obtenir d'un père tout fantasque.

ISABELLE.

Quoy, Monsieur, vous me croyez donc fille ?

L'ASTROLOGUE.

Je viens de le découvrir par les correspondances que j'ay dans la voye Lactée.

ISABELLE.

Ah, Monsieur, vous êtes un homme tout admirable. Par quel présent puis-je reconnoître.....

L'ASTROLOGUE.

Hé ne suis je pas trop payé, par le plaisir de vous annoncer une bonne nouvelle ?

Adieu.

Adieu , charmant Cavalier. Je vais faire une Consultation sur un catarre que nous avons decouvert ces jours passez dans le Soleil.

ISABELLE.

Et moy , Monsieur , je vais vanter votre art & votre generosite à tout le monde. Adieu , Monsieur , je vous soubaite une bonne nuit.

L'ASTROLOGUE *en faisant semblant de la vouloir embrasser.*

Ah ! mabelle , il ne tiendrait qu'à vous de m'accorder ce que vous me souhaitez.

PIERROT.

Tout doux , Monsieur l'Almanac , votre metier est de regarder en haut.

L'ASTROLOGUE à Pierrot.

Prens garde que je ne te décoche quelque maligne influence.

## S C E N E

## DU GRAND SOPHY.

ARLEQUIN *déguisé en Sophy.* ISABELLE , COLOMBINE , PASQUAREL ,  
M. GROGNARD. *Suite du grand Sophy.*

ARLEQUIN *à M. Grognard.*

C'Est à dire, beau pere , qu'à la physionomie de vôtre logement, vous êtes l'Aubergiste de toutes les Chauve-souris de la Ville? Quand je devrois causer quelques bourgeons à vôtre modestie, je vous diray qu'il entre je ne sçay quoy de chat-huant dans la composition de vôtre figure ; & sur la foy de vôtre maintien ratatiné, & de vôtre attirail archicrotesque , j'ay grand' peur qu'on ne m'accuse de m'être fourny d'un beau pere à la Friperie.

M GROGNARD

Ah Seigneur , excusez. Si j'avois prévu...

ARLEQUIN

Le diable vous emporte , beau pere , par avancement d'hoirie. C'est un compliment à la Persane , qui veut dire que vous êtes tout excusé : Et quand je voudray vous faire.



faire entendre que je suis votre serviteur, je vous donneray un grand coup de pied dans le ventre.

M. GROGNARD.

Seigneur, voicy ma fille qui vient.

ARLEQUIN.

Ah ventrebleu, faites-la reculer. Voulez-vous qu'un grand Sophy reçoive sa Maîtresse dans un nid à rats ? Allons, vous autres de ma suite, meublez-luy un appartement au plus vite, en attendant qu'elle vienne occuper le plein-pied de mon cœur.

M. GROGNARD.

Mais Seigneur, comment bâtir en si peu de temps ?

ARLEQUIN.

Vous êtes un sot dès le deluge, Beau-pere. Apprenez qu'en Perse on bâtit un Palais au son des instrumens. En ce pais-là on ne connoît point d'autres Maisons que les Musiciens ; & les portes ne s'ouvrent qu'avec des clefs de musique. Voyez plutôt.

*L'on voit un Appartement se meubler à veüe d'œil, au son de la sinphonie.*

M. GROGNARD *en faisant de grandes inclinations au Sophy.*

Ah Seigneur, que j'ay de graces à vous rendre !

ARLEQUIN.

Qui est votre Maître à danser ; Beau pere ? Vous apprend-il à faire toutes vos reveren-  
ces

ces à la Siamoise ?

M. GROGNARD.

Seigneur, souhaitez-vous que ma fille approche ?

ARLEQUIN.

Ouy da, annoncez-luy que j'ay la barbe fraîchement faite.

M. GROGNARD.

Ma fille, saluez le grand Sophy.

ARLEQUIN. *à Isabelle.*

Mademoiselle, & bien-tôt ma femme quand je songe que vous sortez d'un pere, aussi sot, je ne m'étonne plus si l'on trouve quelquefois des perles dans des fumiens.

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille est elle elle à votre gré ?

ARLEQUIN.

Je ne luy trouve qu'un défaut. C'est d'être fille d'un animal comme vous. O ça, Beau pere, dépêchez-vous de mourir. Je vous répons d'un des plus beaux Mausolées.

M. GROGNARD.

Je suis fort obligé à votre civilité.

ARLEQUIN.

Comment nommez-vous ces obeliskes que les femmes d'ici ont sur leurs têtes ?

M. GROGNARD.

Elles appellent cela des palissades ?

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Qui est le Serrurier qui vous coëffe, Mademoiselle ?

M. GRO-

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille n'aime point toutes ces questions là....

ARLEQUIN.

Je pense que cette vieille futaille là se mêle de me contrôler.

M. GROGNARD.

Ah Seigneur, entrez mieux dans mon esprit.

ARLEQUIN.

Dieu m'en garde, Beau pere. Votre esprit est trop mal logé. *A Isabelle.* Et vous, la belle, par aventure ronflez-vous modestement la nuit!

M. GROGNARD.

Seigneur n'avez vous point d'autres douceurs à luy dire?

ARLEQUIN.

Des douceurs? Est-ce que les Grands se marient pour dire des douceurs? Voilà un homme qui vient de l'autre monde!

M. GROGNARD.

Seigneur, voilà ce que vous avez gagné. Vous avez fait fuir ma fille.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est qu'elle n'a pû soutenir l'éclat de ma présence. Mais voicy mon Secrétaire qui va l'épouser en mon nom; & moy par provision, j'épouseray toujours Colombine, pour ne pas demeurer les bras croisez.

CO.

## COLOMBINE.

Moy, Seigneur; je ne veux point aller en Perse. Je suis folle de la Comedie; & l'on dit qu'il n'y en a point en ce pais là.

M. GROGNARD.

Quoy, Seigneur. point de Comedie dans un si bel Empire? C'est pourtant un divertissement si honnête.

ARLEQUIN.

Il est vray: mais j'ay été obligé de defendre la Comedie, pour ménager la poitrine de mes sujets, qui s'alteroient les poumons à force de siffler les méchantes pieces.

PASQUAREL à Arlequin.

Mais vôtre Seigneurie ne peut pas épouser Colombine. L'Oracle me l'a promise; & l'Oracle ne scauroit mentir.

COLOMBINE se découvrant.

Ouy, mais je ne suis pas Colombine: Je suis Melisse la Magicienne, qui ay emprunté la figure de Colombine, pour ramener mon traître à la raison.

ARLEQUIN.

Ouy, mais on ne marie pas les gens de surprise, & la Loy 5. au Code, deffend la diablerie dans le ménage.

COLOMBINE en le prenant à la gorge

Ha traître je te tiens à present, & tu ne me scaurois échapper,

ARLE.

## ARLEQUIN.

Touche donc là, je suis ton mary. Diab-  
 leffe pour diableffe, il vaut autant épouser  
 une Magicienne qu'une autre femme.



## S C E N E S

## FRANÇOISES.

5

## DU DIVORCE.

## S C E N E

## D'ISABELLE ET COLOMBINE.

ISABELLE,

AH, Colombine, quel bruit épouvan-  
 table quelle rumeur ! Mais, il faut  
 qu'on ait perdu l'esprit, de faire un tinta-  
 marre semblable dans mon antichambre !  
 Qu'elle brutalité de m'éveiller à l'heure qu'il  
 est ! Non ? je ne crois pas qu'il soit encore  
 midy & il n'y a pas trois heures que je suis  
 rentrée. Je crois, Colombine, que je suis  
 faite d'une jolie manière ? (*Elle se regarde  
 dans un miroir*). Ah l'horreur ! qu'elle ex-  
 tinction de teint ?

S

CO-

## COLOMBINE.

Et là là, consolez-vous, Madame. Vous avez des yeux à défrayer tout un visage. Et dequoy vous embarrassez-vous de votre teint ? Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir comme il vous plaira. Que ne me laissez-vous faire ? je ne veux qu'une petite couche de rouge pour reparer de trente méchantes nuits la plus obstinée.

## ISABELLE

Hafy, Colombine avec ton rouge ! Tu me mets au désespoir. Crois-tu que je puisse me résoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas ? J'ay une conscience si délicate, que je me reprocherois les conquêtes qui ne se feroient pas faites de bonne guerre, & je crois que je mourrois de honte d'avoir dix années plus que mon visage.

## COLOMBINE.

Bon, bon, Mademoiselle, vous avez là un plaisant scrupule ! La beauté que l'on achete n'est-elle pas à soy ? Qu'importe que vos joües portent les couleurs d'un Marchand ou les vôtres, pourveu que cela vous fasse honneur ? Pour moy je trouve quelques femmes d'aujourd'huy d'un parfaitement bon goût. De toute l'année, elles en ont fait un Carnaval perpetuel. Elles peuvent aller au bal à coup sûr, sans crainte d'être connues.

ISA-

ISABELLE.

Mon Dieu ! les femmes ne sont-elles pas assez déguisées , sans se masquer encore ? Et pourquoy veulent-elles peindre leur peu de sincérité jusques sur leur visage ; Pour-moy , je ne suis point de ce nombre-là : j'aime mieux qu'on me trouve moins jolie , & être un peu plus vraie.

COLOMBINE.

Ho par ma foy voilà une belle delicatelle de sentimens. Il n'y a plus que le rouge qui se met à la toilette , qui marque la pudeur de la plûpart des femmes d'aujourd'huy. Elles ne rougiroient jamais sans cela Et que seroit ce donc. Madame , s'il vous falloit peler avec de certaines eaux , comme la dernière Maîtresse que je servois , qui changeoit tous les six mois de peau ?

ISABELLE.

Bon , tu te moques , Colombine. Est ce que tu as veu cela ?

COLOMBINE.

Si je l'ay veu ? C'étoit moy qui faisois l'opération. Elle me faisoit prendre la peau de son front , que je tirois de toute ma force. Elle crioit comme un beau diable , & moy je riois comme un folle. Il me sembloit habiller un levreau. Mais ce qui est de meilleur , c'est qu'elle portoit toujours sur elle dans une boëtte la peau de son dernier visage calcinée , & disoit qu'il n'y avoit

rien de si bon pour les élevures & les bourgeois.

ISABELLE.

Tu veux t'égayer, Colombine !

UN LAQUAIS.

Mademoiselle, voilà un homme qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Qu'on le fasse entrer.

## S C E N E

### DU MAITRE A DANSER.

ARLEQUIN *en Maître à danser, sur un petit cheval.* ISABELLE,

COLOMBINE.

ARLEQUIN.

J E crois, Mademoiselle, que vous n'avez pas l'honneur de me connoître : Mais quand vous sçauvez que je m'appelle Monsieur de la Gavotte, sieur de Trottenville, vous devinerez aisément que je suis Maître à danser.

ISABELLE.

Votre nom, Monsieur, est assez connu dans Paris ; & j'espère devenir une bonne Ecoliere, ayant pour Maître le plus habile homme du métier.

AR.



ARLEQUIN

Ah, Madame ! vous mettez ma modestie hors de cadence : & quand on n'a, comme moy , qu'un merite leger & cabriolant , pour peu qu'on l'éleve par des louanges un peu fortes , il court risque en tombant de se casser le cou.

COLOMBINE.

Misericorde ! Que Monsieur de Trottenville a d'esprit !

ISABELLE.

Il est vray que voilà une pensée qui est tout à fait bien mise en œuvre ! C'est un brillant.

ARLEQUIN.

Pour de l'esprit, Mademoiselle, les gens de nôtre profession en regorgent. Et qui en auroit si nous n'en avions pas ? Nous sommes tous les jours Parmi tout ce qu'il y a de gens de qualité. Je sors presentement de chez la femme d'un Elu, où je me suis fait admirer pour mon esprit. J'ay deviné une Enigme du Mercure Galant. Vous sçavez, Madame, que c'est là presentement la pierre de touche du bel esprit

COLOMBINE.

Ah par ma foy , les beaux esprits sont donc bien communs ! Car la moitié du Mercure n'est remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous, Monsieur, vous n'avez pas besoin qu'on im-

prime le vôtre pour faire connoître votre mérite au public. On sçait assez, que vous êtes l'honneur de l'Escarpin. Mais je vous prie de me dire pourquoi vous avez un si petit cheval ?

ARLEQUIN.

J'avois autrefois un Carosse à un cheval : mais mes amis m'ont conseillé de changer de voiture afin de ne pas causer un erreur dans le public, qui prend souvent dans cet équipage là un Maître à danser pour un levrier d'Hypocrite.

COLOMBINE.

Vous devriez bien avoir un Carosse à deux chevaux ? Depuis qu'on ne joue plus, il y a tant de Chevaliers qui en ont à vendre !

ARLEQUIN.

Je ne donnerois pas ce petit chevalla pour les deux meilleurs chevaux de Paris. C'est un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la Bastille, il m'emmene à Vincenne. Nous appellons ces petits animaux là parmi nous : *Un tendre engagement.*

COLOMBINE.

Comment donc ? qu'est-ce que cela veut dire ? *Un tendre engagement ?*

ARLEQUIN.

Vraiment ouy. Est-ce que vous ne sçavez pas qu'*Un tendre engagement va plus loin*

loin qu'on ne pense. (Il chante ces derniers mots.)

COLOMBINE.

Ah, ah, on voit bien que Monsieur sçait son Opera, & qu'il en est!

ARLEQUIN.

Moy, de l'Opera, moy? fy, fy!

COLOMBINE.

Comment donc, fy, fy,

ARLEQUIN.

Hé fy, vous dis je. J'en ay été autrefois mais il m'a fallu plus de vingt lavemens & autant de medecines, pour me purifier du mauvais air que j'y avois respiré.

ISABELLE.

Vous me surprenez, Monsieur. J'avois toujours crû, que l'Opera étoit le lieu du monde où on prenoit le meilleur air.

COLOMBINE.

Bon, Bon Monsieur de Trotenville a beau dire: il voudroit y être rentré, comme tous ceux qui en sont sortis. C'est un pérou: il n'y a pas jusqu'aux violons qui n'ayant des juste-au-corps bleux galonnez.

ARLEQUIN.

Je veux que le premier entre-chat que je ferai me rompe le cou, si jamais j'y mets le pied! Vous moquez-vous? quand on me donneroit un tiers dans l'Opera, j'en'y rentrerois pas, moy. Pour quelques... quelques femmes qu'on achete bien, de par

tous les diables, j'irois prostituer ma gloire, & figurer avec le premier venu ? Nous sommes glorieux comme tous les diables, dans notre profession. Voulez-vous que je vous parle franchement ? l'Opera n'est plus bon que pour les filles. Il n'y a pas aussi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'entêtement des jeunes gens. C'est une fureur, Mademoiselle, c'est une fureur & toutes les coquettes s'en plaignent hautement, & disent que l'Opera leur enleve leurs meilleures pratiques, & qu'elles sont ruinées de fond en comble.

## C O L O M B I N E.

Je le crois bien. Ces personnes-là ont grand raison ; & si j'étois d'elles, je leur ferois rendre jusqu'à la moindre petite faveur qu'elles de auroient reçuë.

## A R L E Q U I N.

Et là là, donnez-vous patience. On leur fera peut être tout rendre. Mais cependant elles usent en toute rigueur de leurs privileges ; & un Amant qui n'exprime son amour qu'avec des fontanges & des bas de soye, se morfond dix ans derrière leur porte.

I S A B E L L E *regardant l'habit de M. de*  
*Trotenville.*

Mon Dieu, que voilà un joli habit ! Je vous trouve un fond de bon air, que vous répandez sur tout.

ARLEQUIN.

Fy, Madame! vous vous moquez. C'est une guenille! Que peut-on avoir pour cinquante ou soixante pistoles? Je voudrois que vous vissiez ma garderobbe: elle est des plus magnifiques; & si sans vanité, elle ne me coûte gueres.

COLOMBINE.

Ho bien, Monsieur, nous la verrons une autre fois! mais presentement, je vous prie de danser un Menuet avec moy.

ARLEQUIN.

Ouy da... Tres-volontiers. Allons.

COLOMBINE

Qui est cet homme-là qui est avec vous?

ARLEQUIN.

C'est ma poche. Tel que vous le voyez il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme luy. Il feroit danser, s'il l'avoit entrepris: tous les Invalides & leur Hôtel. Vous allez voir. *(Il prend la poche dans la queue du Cheval.)*

COLOMBINE &amp; Arlequin dansent.

ARLEQUIN.

Hé bien, Madame, que dites-vous de ma danse?

ISABELLE.

J'en suis charmée!

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous point que j'aye l'honneur

S,

neur

neur de danser avec vous ?

ISABELLE.

Pour aujourd'hui, Monsieur, il n'y a pas moyen. Je suis d'une fatigue, cela ne se conçoit pas. Mais avant que de me quitter, je vous prie de me dire combien vous prenez par mois ?

ARLEQUIN.

Par mois, Madame ? Cela est bon pour les Maîtres à Dancer fantassins. On me donne une marque chaque visite ; & je veux vous montrer quel a été le travail de cette semaine. Hé, qu'on m'apporte ma Valise ? Vous allez voir : allez donc. *(On detache une Valise, qu'on apporte pleine de marques faites de cartes.)*

COLOMBINE.

Ah, mon Dieu ! Vous avez été plus de vingt ans à faire toutes ces leçons là ?

ARLEQUIN.

Bon, bon ! c'est le travail d'une semaine ; & si ce que je vous montre là, c'est de l'argent comptant. Je n'ay qu'à aller chez le premier Banquier, je suis sûr de toucher un demi Louis d'or de chaque billet.

COLOMBINE.

Un demi Louis d'or pour une Leçon ! On ne donnoit autrefois aux meilleurs Maîtres, qu'un écu par mois.

ARLEQUIN.

Il est vrai. Mais dans ce temps là, les Maî-

Maitres à Danser n'étoient pas obligez d'être dorez dessus & dessous, comme à present, & une paire de Galoches étoit la voiture qui les menoit par toute la Ville. Mais presentement on ne nous regarde pas si nous n'avons le Cheval & le Laquais,

## S C E N E.

## DU MAITRE A CHANTER

MEZZETIN *en Maître à Chanter*

ARLEQUIN, ISABELLE,

COLOMBINE.

COLOMBINE.

AH, Mademoiselle! Voilà vôte Maître à Chanter, Monsieur Ami la re Bé-care,

ISABELLE *à Monsieur de Trottenville.*

Ne vous en allez pas, Monsieur, je vous prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme-là. C'est un Italien.

ARLEQUIN.

Tres volontiers, Madame, cela me fera bien du plaisir: Car tel que vous me voyez je suis à deux mains; & je chante aussi bien que je danse. (*Il l'examine*) Voilà un visage bien baroc: Les Musiciens Italiens sont de plaisans originaux! Ne diroit-on

pas que ce seroit-là un Siamois échappé d'un Ecran ? Comment vous appelez-vous, Monsieur ?

MEZZETIN *repete une douzaine de noms.*

ARLEQUIN.

Voilà bien des noms ! Il faut, Monsieur, que vous ayez bien eu des Peres ! C'est un Calendrier que cet homme-là !

ISABELLE.

Je suis ravie, Messieurs, que vous vous wouviez ensemble. L'on n'est pas malheureux quand on peut unir deux illustres.

*Au maître à Chanter*) Je vous prie, Monsieur de vouloir chanter un air.

MEZZETIN *en begayant.*

Je, je, je, je, le, le, le veux bien.

ARLEQUIN

Quoy ? C'est là un Maître à Chanter ? Misericorde !

MEZZETIN *chanté.*

ISABELLE *après qu'il a chanté.*

Hé bien, Monsieur, que dites vous de ce chant là ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, voilà une voix d'un assez beau detail. Cela n'est pas mal.

COLOMBINE.

Comment, pas mal ; Il faut se jeter par les fenêtres, quand on entend chanter ainsi.

AR-



ARLEQUIN.

Ah, tout doucement, s'il vous plaît; Je ne sçay point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous, Mademoiselle, je ne suis pas de ees gens qui louent à plein tuyau. Un homme comme moi, qui a été toute sa vie nourri de Diesis & de B mols, est diablement delicat en Musique.

MEZZETIN *en begayant.*

Monsieur apparemment n'aime pas l'Italien: mais j'ay fait depuis peu un Duo François que je veux chanter avec luy, & je suis sûr qu'il luy plaira. *Mezzetin luy presente un papier de Musique.*

ARLEQUIN.

Voyons. Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que tous ces pieds de mouches qui sont au commencement des lignes?

MEZZETIN.

Ce sont des Diesis, pour montrer que c'est en à mi la re becare. Je ne compose jamais que sur ce ton! & c'est pour cela que j'en porte le nom.

ARLEQUIN.

Ah! ah, vous composez donc toujours sur ce ton là?

MEZZETIN.

Ouy, Monsieur.

ARLEQUIN *rendant le papier.*

Et moi, Monsieur, je n'y chante jamais.

MEZZETIN.

Hé bien, Monsieur, voilà un autre air en D la re sol.

ARLEQUIN.

La Rissole, vous même. Je vous trouve bien admirable, de me donner des sobriquets ?

MEZZETIN.

Voilà un homme qui est bien fâcheux ! Je vous dis, Monsieur, que cet air là est en D la, re, sol, & qu'il n'est pas si difficile que l'autre.

ARLEQUIN.

Qui n'est pas si difficile que l'autre ! Croyez vous, mon ami, que la Musique m'embarasse ? Je vous trouve plaisant !

MEZZETIN.

Je ne dis pas cela . . . . Allons.

*Ils chantent ensemble.*

*Cupidon ne sçait plus de quel bois faire fleche.*

MEZZETIN.

Cela ne vaut pas le diable. (*begayant.*)

Cu, cu, cu, chantez donc juste.

ARLEQUIN *luy jettant le papier au nez.*

Oh, chantez juste, vous même ; je sçay bien ce que je dis. Est-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer la une dissonance, & que l'octave s'entre-choquant avec l'unisson, vient former un Diesis b. mol. Mais voyez cet ignorant !

MEZ-

## MEZZETIN.

Monsieur, avec votre permission, si les Musiciens n'en savent pas plus que vous, ce sont de grands Anes.

## ARLEQUIN.

Plait-il, mon amy. Sçavez-vous que vous êtes un sot par nature, par b mol, & par becare? Je vous apprendray à insulter ainsi la croche Françoisé.

## COLOMBINE.

Voilà qui est plaisant qu'ils.... (Ils se battent, les femmes veulent les separer. Monsieur Sotinet accourt au bruit: on le bat, & on luy déchire son habit, & tout le monde s'en va.

nene nene nene nene nene

## S C E N E

## D U G A S C O N

ARLEQUIN en Chevalier de Fond sec.  
ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

UN devoyement, Madame, causé à ma bourse par les frequentes cruditez d'une fortune indigeste, m'a obligé d'avoir recours au remede astringent d'un petit

petit billet payable au Porteur, que j'apportoais à Monsieur votre Epoux. Mais n'y étant pas, j'ay cru qu'un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chez les Dames, & que vous ne seriez pas fâchée de connoître le Chevalier de Fond-sec.

ISABELLE.

Je suis ravie, Monsieur, de l'honneur que je reçois: Mais je voudrois que ce ne fût pas une suite de votre malheur, & devoir à ma bonne fortune, & non pas à votre mauvaise, la visite que je reçois. Mais il faut espérer que vous serez plus heureux.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous, Madame? Pour être heureux, il faut joïer: Pour joïer, il faut avoir de l'argent; & pour avoir de l'argent, que Diable faut-il faire? Car nous autres Chevaliers de Gascogne, nous n'avons jamais connu ni patrimoine, ni revenu.

COLOMBINE.

Il est vrai que de memoire d'homme, on n'a jamais veu venir une Lettre de Change de ce pais-là.

ISABELLE.

Monsieur le Chevalier voudra bien passer toute l'après-dinée avec nous?

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, je ne sçay pas si je pour-

pourray me prostituer à votre visite : Car c'est aujourd'hui mon grand jour de femmes. Je m'en vais voir sur mes Tablettes. ( Il tire ses Tablettes. & lit : Le Mercredi, à cinq heures chez Dorimene. Oh ma foi, il est trop tard. A cinq heures & un quart chez la Comtesse qui m'a envoyé cette épée d'or. ( en riant ) Ah ! ah ! La fotte prétention ! Vouloir que je rende une visite pour une épée qui ne pèse que soixante Louis ! Non , Madame , je n'iray pas , non , vous dis-je , j'y perdrois. A six heures & demie promis à Toinon troisième étage, rue Tireboudin. Oh , ma foi , cette visite là se peut remettre. Allons , Madame , je suis à vous pendant toute l'après-dînée ; & pendant toute la nuit si vous voulez.

## ISABELLE.

Ho , ça Monsieur le Chevalier , voilà un chagrin qui me faisit. Que ferons nous après la Collation ? Quand je n'ay plus que deux ou trois plaisirs à prendre dans le reste du jour , je suis dans une langueur mortelle ; & je m'ennuye presque toujours dans la crainte que j'ai de m'ennuyer bientôt. Il faut envoyer voir ce que l'on joue aux Italiens. Broquette , Broquette

## UN LAQUAIS.

Madame ?

ISA.

ISABELLE.

Allez voir ce qu'on joue aujourd'huy à l'Hôtel de Bourgogne.

COLOMBINE.

Je ne sçai pas, Madame, ce que vous voulez faire. Mais je vous avertis que Monsieur a enfermé une rouë du Carosse dans son Cabinet, pour vous empêcher de sortir.

ISABELLE.

Qu'importe, nous irons dans le Carosse de Monsieur le Chevalier.

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas, Madame, mon Cocher s'en sert. C'est que je luy donne mon Carosse un jour la semaine pour ses gages. C'est aujourd'huy son jour; & il l'a loué à des Dames qui sont allées au Bois de Boulogne.

COLOMBINE.

Cela ne doit pas nous arrêter. Si Madame veut aller à l'Opera, je trouveray bien un Carosse.

ISABELLE.

Ha fy, Colombine, avec ton Opera! Peut-on revenir à la Demie-Hollande, quand on s'est si long-temps servy de Baptiste? j'y allay des deux heures, à la premiere Representation; j'eus tout le temps de m'ennuyer avant qu'on commençât; mais

mais ce fut bien pis, quand on eut une fois commencé.

COLOMBINE.

Je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer à l'Opera. Les habits y sont si beaux!

ISABELLE.

Je vois bien que nous ne sommes pas engoûtées de Musique aujourd'hui; & qu'il faudra nous en tenir à la Comédie Italienne.

ARLEQUIN.

En vérité, Madame, je ne sçai pas quel plaisir vous trouvez à vos Comédies Italiennes! Les Acteurs en sont detestables. Est-ce qu'Arlequin vous divertit? C'est une pitié! Excepté cet homme qui parle Normand dans l'Empereur de la Lune, tout le reste ne vaut pas le diable. J'étois dernièrement à une Piece nouvelle. Elle n'étoit pas encore commencée, que j'entendois accorder les sifflets au Parterre, comme on fait les Violons à l'Opera. Je m'en allay aussi tost pestant comme un diable contre ces Nigauds-là, & je n'en voulus pas entendre davantage.

ISABELLE.

Vous n'attendîtes donc pas que la toile fût levée?

ARLEQUIN.

Hé, vraiment non, Ne voit on pas bien d'abord

d'abord à ces indices là qu'une piece ne vaut rien.

ISABELLE *au Laquais.*

Approchez petit garçon. Hé bien, quelle Piece jouë-t-on?

LE LAQUAIS.

Madame, on jouë le Sirop pour purger.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Ne vous l'avois je pas dit, Madame? Ces gens là ne jouënt que de vilaines choses.

LE LAQUAIS.

Madame, combien mettra-t-on de couverts?

ISABELLE.

Deux, un pour Monsieur le Chevalier, & l'autre pour moi

LE LAQUAIS.

N'en mettra-t-on pas aussi un pour Monsieur?

ISABELLE.

Non. Ne sçavez-vous pas bien que Monsieur ne mange point à table, quand il y a compagnie. (*Ils s'en vont tous.*)





## PLAIDOYE.

## DE BRAILLARDET.

LE DIEU D'HYMEN, *plusieurs*  
*Assistans.* BRAILLARDET ET COR-  
 NICHON, *Avocats*, MONSIEUR  
 SOTTINET, ISABELLE, *parties.*

## BRAILLARDET.

P Our Messire Mathurin Blaise Sottinet,  
 sous-Fermier : Contre la Dame Sottinet  
 sa Femme, demanderesse en separation.

Je ne suis pas surpris, Messieurs, de voir  
 à ce nouveau Tribunal une Femme qui veut  
 secouer le joug d'un Mari : mais je m'étonne  
 de n'y pas voir avec elle la moitié des fem-  
 mes de Paris.

## CORNICHON.

Donnez-vous patience. Nous n'aurons  
 pas plutôt demarié la première, qu'elles y  
 viendront toutes les unes après les autres.

## BRAILLARDET.

En effet, Messieurs, une jeune femme  
 qui épouse un vieillard dans l'esperance de  
 l'enterrer six mois après, n'est elle pas en  
 droit de lui demander raison de son retar-  
 dement ? Et n'est elle pas bien fondée à  
 faire rompre un mariage, puisque son mari  
 n'a pas satisfait à l'article le plus essentiel  
 du

du Contrat , par lequel il s'est tacitement obligé à ne pas passer l'année ? Celui pour qui je parle après avoir long temps contemplé du port les naufrages de tant de malheureux Epoux , s'embarqua enfin sur la mer orageuse du mariage : & quand il fit ce fûlecisme en conduite , qu'il souffrit cette lethargie de bon sens , cette eclipse de raison , s'il se fût mis une corde au cou , ou qu'il se fût jetté dans la riviere il n'auroit jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON.

Ny sa femme aussi.

BRAILLARDET.

Il fit ce qu'ont accoutûme de faire les gens sur le retour , quand ils épousent de jeunes filles : C'est à dire , qu'il confessa avoir reçu vingt mille écus , quoi qu'elle ne luy eût jamais rien apporté en mariage qu'un fond de galanterie outrée , & une fureur effrenée pour le jeu. Voilà la dot de la Dame Sotinet.

CORNICHON.

Avec vôtre permission , Maître Braillet. vous ne vous tiendrez pas pour interrompu , si je vous dis que vous en avez menti. Il a reçu vingt bons mille écus.

BRAILLARDET.

Des dementis, Messieurs, des dementis. Il est vrai que voilà le Stile ordinaire de Cornichon.

COR-

CORNICHON.

Et allez, allez votre chemin: Je vous voy venir avec vos suppositions. Une fureur pour le jeu! Une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu!

BRAILLARDET.

Ouy, ouy Messieurs; quand je dis que voilà la dot de la Dame Sorinet, je n'avance rien que de véritable. Mais ne croyez pas que parce qu'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépense moins en se mariant. Les jeunes filles qui se vendent à des Vieillards, achètent en même temps le droit de les envoyer à l'Hôpital promptement par leurs dépenses extravagantes. C'est ce qu'a presque fait la Dame Sorinet; Car enfin le pauvre homme ne fut pas plutôt marié, qu'il vit bien comme presque tous les autres qui s'enrôlent dans cette milice, qu'il avoit fait une sottise; que le mariage est une affaire à laquelle il faut songer toute sa vie: Qu'un bon singe & la meilleure femme sont souvent deux méchans animaux; & que ce grand Philosophe avoit bien raison de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes pendues à un arbre: Que les hommes seroient heureux, si tous les arbres portoient de semblables fruits!

CORNICHON.

Ce fruit-là seroit diablement âcre; & je croy qu'il ne seroit bon qu'en compôte.

BRAIL.

BRAILLARDET.

Il vit dès le jour même de son mariage, introduire chez luy l'usage des deux Lits : Usage condamné par nos Peres, inventé par la Discorde, & fomenté par le Libertinage : Usage que je puis nommer icy, la perte du ménage, l'ennemi mortel de la reconciliation, & le couteau fatal dont on égorge sa posterité.

CORNICHON.

Est-ce qu'on se marie pour coucher avec sa femme ? Fy ! Cela est du dernier Bourgeois !

BRAILLARDET.

Il vit fondre chez lui dès le lendemain tous les faineants de la Ville, Chevaliers sans Ordre, beaux Esprits sans aveu, cent petits Poètes crottez, vrais Chardons du Parnasse, de ces fades Blondins, minces Collifichets de ruelles. En un mot, il vit faire de sa maison une Academie de jeux défendus ; & fut obligé de payer une grosse amende, à quoy il fut condamné. Ouy, ouy, Messieurs, je n'avance rien que de veritable ; & malgré toutes les precautions, il n'a pas laissé de la payer cette amende, dont voici la quittance signée, Pallot. Mais qui fut le denonciateur ? Vous croyez peut-être que ce fut, comme d'ordinaire, quelque fripon de Laquais enragé d'avoir été chassé de la Maison, ou quelque joueur  
outré

outré d'avoir perdu son argent ? Non , Messieurs , non. Ce fut la Dame Sottinet. La Dame Sottinet ! Ouy , Messieurs ce fut elle qui ne sachant plus où trouver de l'argent pour jouïr , alla denoncer elle-même qu'on jouïoit chez elle. Elle fut condamnée à trois mille livres d'amende. Son mary les payâ : elle receut son tiers , comme denonciatrice. Que direz-vous , races futures , d'un pareil brigandage ?

—— *Quid non muliebria pectora cogis ,  
Auri sacra famas ?*

CORNICHON.

Vous devriez garder vos passages pour une meilleure cause. Voilà bien du Latin perdu. S'il ne tient qu'à parler Latin ...

BRAILLARDE T.

Hé , je parle bon François , Maître Cornichon : On m'entend bien. Mais ce n'étoit là qu'un prélude des piéces qu'elle devoit faire dans la suite à son mary. Les pierreries engagées , la vaisselle d'argent vendue , des Tableaux d'un prix extraordinaire enlevez : Car le Sieur Sottinet a été toujours extrêmement curieux d'originaux , & se connoissoit parfaitement en peinture.

CORNICHON.

Je le crois bien. Avant que d'être sous-Fermier , il a porté les couleurs assez longtemps pour s'y connoître.

T

BRAIL-

BRAILLARDET.

Cela est faux : Il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires ; & cela s'appelle , Apprentif sous-Fermier , & non pas Laquais. Mais Messieurs , s'il n'y avoit que de la dissipation dans la conduite de la Dame Sottinet , vous n'entendriez pas retentir vôtre Tribunal des plaintes de son mary. Mais puis qu'il est aujourd'huy obligé d'avouer sa honte & son malheur , approchez Financiers , Plumets , Chevaliers ; & vous Godelureaux , les plus determinez , paroissez sur la Scene. Ouy , Messieurs , nous trouverons de tous ces gens là dans l'équipage de la Dame Sottinet : Equipage qu'elle promene scandaleusement par toute la Ville & la nuit & le jour. Mais que dis-je , le jour ; Non , ce n'est point pour elle que le Soleil éclaire. Elle méprise cette clarté Bourgeoise : Elle ne sort de chez elle qu'avec les oublieux , & n'y rentre qu'à la faveur des Crieurs d'Eau de Vie.

CORNICHON.

La pauvre femme y est bien obligée. Son mary a la cruauté de luy refuser un flambeau ; il faut bien qu'elle atende le jour pour s'en retourner chez elle.

BRAILLARDET.

On ne manquera pas de vous dire que celui pour qui je suis , est un brutal : J'en tombe d'accord. Un yvrogne : je le veux.

Un

Un débauché : J'y consens. Un homme même qui est quelque fois attaqué de vertiges : Cela est vray. Mais, Messieurs...

MONSIEUR SOTTINET

Mais Monsieur l'Avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela ;

BRAILLARDET.

Hé, taisez-vous, ignorant. Ce sont des figures de Rhetorique, qui persuadent. (*Aux Juges* (Quand tout cela seroit, dis-je, Messieurs, sont ce des raisons pour faire rompre un Mariage? Si je vous parlois des intrigues de la Dame Sottinet, de ses avantures galantes, de ses subtilitez pour tromper son mary, mais.

*Ante diem clauso componet vesper Olympo.*

Vous rougiriez, illustres & vieilles Coquettes de nôtre temps, de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laissé, bien loin après elle dans la carrière de la galanterie : & j'apprendrois aux femmes qui m'écourent de nouveaux tours de souplesse (Elles n'en sçavent déjà que trop.) Et après cela, Messieurs, un femme qui est le Precis, l'Elixir, la Mere goutte de la plus transcendente Coquetterie, viendra vous demander une separation? Ne tiendra-t'il qu'à donner de pareilles entorses à l'Hymen? Ordonnerez-vous qu'un mary soit déclaré veuf avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrer sa femme? Non ; non, vous n'au-

toriserez point une telle injustice. Nous espérons au contraire que vous obligerez la Dame Sottinet à retourner avec son mary, pour mieux vivre avec luy, s'il est possible. C'est à quoy je conclus.

CORNICHON.

Voilà une belle conclusion ! O ça, ça, nous allons voir.

# PLAIDOYE DE CORNICHON

CORNICHON.

**M**ESSIEURS, Je parle pour Damoiselle Zorobabel de Roqueventrouse, demanderesse en séparation : Contre Mathurin Blaise Sottinet, Sous Fermier ; cy-devant Laquais, & deffendeur.

L'aspect de ce Senat Cornu, pompes dignes de l'Hymen, cet attirail funeste & menaçant, tout cela je l'avouë, m'inspire quelque terreur. Mais d'une autre côté l'équité de ma cause *me recreat & reficit*. Puisque je parle icy pour quantité de femmes qui vous disent par ma bouche, qu'un mary est à present un meuble fort inutile & que quand il n'y en auroit point, le monde ne finiroit pas pour cela.

Le



Le mois de Mars 87. Mathurin Blaise Sotinet âgé de soixante & dix ans, sentit un prurit pour la nôce; une demangeaison pour le mariage. Cette vieille roffe refaite & maquignonnée; cette méche seiche & ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épousa, & ne tint qu'à luy de voir qu'il avoit mis dans sa maison un trésor de sagesse & de prudence, puis qu'elle ne dépensa en se mariant que les vingt mille écus qu'elle avoit en mariage. Rare exemple de moderation pour les femmes d'aujourd'hui, qui montent insolemment sur une grosse dotte pour insulter à l'œconomie de leurs maris.

**B R A I L L A R D E T** *en riant*

Ah! ah! ah! l'œconomie de la Dame Sotinet? J'avois oublié de vous dire, Messieurs que le mariage fut presque rompu parce que le futur n'avoit envoyé qu'un carreau de cinq cens-cus.

**C O R N I C H O N.**

Je le croy bien. Je connois la fille d'un Drapier qui en a renvoyé un de deux mille livres: & si dans ce temps-là, les Drapiers n'avoient pas gagné leur procez contre les Marchands de soye.

**B R A I L L A R D E T.**

La femme d'un Sous-Fermier, un carreau de cinq cens écus!

## CORNICHON.

Oh, taisez-vous donc si vous pouvez. Si on n'impose silence à Maître Braillardet, je n'acheveray jamais ma Plaidoirie. C'est une femme que cet homme-là, il ne débaille point !

Vous la voyez, Messieurs, à votre Tribunal, cette innocente opprimée, cette femme qui engage ses pierreries, vend sa vaisselle d'argent. Mais pourquoi fait elle tout cela ? Pour tirer son mari de prison ?

Le sieur Sottinet étoit malheureusement entré dans l'affaire du bois quarré. Tous ses associez sont en fuite : on l'apprehende au corps ; on l'entraîne au Fort-l'Evêque. Cette chaste Tourterelle privée de son Tourterau, que d'impitoyables Sergens lui ont enlevé, va, court, engage tout. Mais pourquoy, Messieurs ? Pourquoy encore une fois ? Pour tirer son mary d'un cul de basse fosse.

## BRAILLARDET.

En verité, Messieurs, voilà une calomnie atroce ! Le sieur Sottinet n'a jamais été en prison. Je demande reparation.

## CORNICHON.

Un sous Fermier jamais en prison ! Hé bien donnez-vous un peu de patience, nous l'y ferons bien-tôt aller.

Mais que dirons-nous, Messieurs, de ses débauches, ou pour mieux dire, que n'en di-

dirons-nous pas ? Car jusqu'à quel excès de crapule cet homme-là ne s'est-il point laissé emporter. Mais que dis-je, un homme ? Non, Messieurs, c'est plutôt une futaille qui ne fait que s'emplir & se vider à tous momens. C'est un bouchon ambulante, c'est une éponge toujours dégoutante de vin, dont les vapeurs obscurcissent & soufflent enfin la chandelle de la raison.

BRAILLARDET.

Je vous arrête là. C'est une calomnie diabolique. Le sieur Sottinet ne boit que de l'eau : cela est de notoriété publique.

CORNICHON.

Un homme qui a été toute sa vie dans les Aydes ne boit que de l'eau ! N'avoit-il bû que de l'eau, Maître Braillardet, quand sortant tout chancelant d'un cabaret pour assister à l'Enterrement d'un de ses meilleurs amis, il se laissa tomber dans la fosse, où il seroit encore, si par malheur pour sa femme on ne l'en eût retiré ? N'a-t-il bû que de l'eau, quand il revient luy le soir, amenant avec soy des femmes d'une vertu délabrée ; & qu'il mal-traite celle pour qui je suis, de paroles & decoups.

BRAILLARDET.

De coups ? Ah, Messieurs ; on ne sçait que trop que c'est le pauvre homme qui les a reçus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre sur le nez, d'un coup de chan-

delier que sa femme luy a donné.

SOTTINET *en pleurant.*

Cela est vray. Je ne sçaurois m'empêcher de pleurer toutes les fois que j'y songe.

CORNICHON.

Vous êtes Sous Fermier, Monsieur, & vous pleurez? Mais s'il n'y avoit que des coups à essuyer, je ne m'en plaindrois pas: car on sçait bien qu'une femme veut être un peu pansée de la main. Mais de se voir à tous momens exposée aux extravagances d'un fou!

SOTTINET.

Moy fou?

CORNICHON.

Ouy, Messieurs, je vous le garantis tel, des plus foux qui se fassent. On n'a qu'à lire les dépositions des témoins, on verra qu'on l'a encore veu aujourd'huy courir les ruës la barbe faite d'un côté, & le bassin passé à son cou.

SOTTINET.

Je n'ay jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. Hé morbleu, plaidez votre cause si vous voulez. (*Il leve sa canne*)

CORNICHON.

Vous voyez, Messieurs, que votre pre-  
sence ne sçauroit servir de Gourmet à ce  
furieux. Que feroit-ce si cette pauvre in-  
nocente se trouvoit toute seule avec luy

Ap-

Approchez, mal heureuse opprimée, venez épouse infortunée. C'est à l'ombre de ce Tribunal que vous trouverez un azile assuré contre la petulence de votre persecuteur. Souffrirez vous, Messieurs, qu'une femme qui (comme dit fort éloquemment un sçavant Philosophe,) doit être *vas dignitatis non voluptatis*, devienne un grenier à coups de poing; qu'une femme qui doit être la Soucoupe des plaisirs d'un mary, soit le balon de ses emportemens. Non, Messieurs, vous ne souffrirez pas que ces innocentes brebis soient si cruellement égorgées par ces loups ravissans? & qui voudroit d'oresnavant se mettre en ménage, si vous fermiez les portes aux Separations.

Le Divorce ayant été de tout temps tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage, ce ragoût de veuvage anticipé, cette viduité prématurée que vous allez servir à la Dame Sottinet, va faire venir l'eau à la bouche à la plûpart des femmes de Paris: Elles en voudront tâter. Songez, Messieurs, aux honneurs que vous allez recevoir. *Cornu quanta seges!* Vous aurez plus d'affaires que toutes les Jurisdctions de la France. L'Hôtel de Bourgogne crevera de monde: Vous en aurez toute la gloire? & les Comédiens Italiens tout le profit. *Dixi.*

*Pendant que le Dieu de l'Himen va aux opinions, les Avocats parlent tous deux à la fois.*

BRAILLARDET.

Quand il auroit quelque petit grain de folie? il a des intervalles....

CORNICHON.

Ah, taisez-vous, taisez-vous. (*Cela se dit à haute voix.*)

FUGEMENT.

LE DIEU D'HIMEN.

Ayant aucunement égard à la Requête de la partie de Maître Cornichon, le Dieu de l'himen a ordonné que la Dame Sottinet demeurera séparée de corps & de biens d'avec son mary; qu'elle reprendra les vingt mille écus qu'elle a apportez en mariage; qu'elle jouira dès à présent de son douaire, étant réputée veuve, & d'une pension de trois Mille livres. Et attendu la démence averée du sieur Sottinet, nous avons ordonné qu'à la diligence de sa femme, il sera incessamment enfermé aux Petites Maisons, ou à saint Lazare.

M. SOTTINET.

Moy enfermé! moy à saint Lazare!

CORNICHON.

Bon! il y a dix ans que vous devriez y être.

*On emmene le sieur Sottinet, Octave se découvre à Isabelle.*

**CORNICHON.**

Monsieur l'Himénée, ce n'est pas le tout  
Vous venez de défaire un mariage: mais il  
s'agit d'en refaire un autre entre Colom-  
bine & moy.

**COLOMBINE.**

Ah tres volontiers! à condition qu'on  
nous démariera au bout de l'an.

**ARLEQUIN.**

Je le veux bien. Car j'ay toujours ouy  
dire, qu'une femme & un Almanach sont  
deux choses qui ne sont bonnes tout au plus  
que pour une année.





## S C È N E S

FRANCOISES

3

D'ARLEQUIN.

HOMME A BONNE FORTUNE.

## S C È N E.

DE LA PETITE FILLE.

ISABELLE, COLOMBINE *en petite*  
*Fille, & affectant un air niais.*

ISABELLE.

EN vérité, vous êtes bien folle, de farcir votre tête de vos sottes imaginations d'Amour & de Mariage! Est ce là le party que doit prendre une Cadette? Et ne devriez-vous pas avoir renoncé au monde?

COLOMBINE.

Mon Dieu, ma sœur, cela est bien aisé à dire, mais vous ne parleriez pas comme vous faites, si vous sentiez ce que je sens.

ISA-



ISABELLE.

Et que sentez-vous donc, s'il vous plaît? Vraiment je vous trouve une jolie mignonne, pour sentir quelque chose! Et que sentiray-je donc moy, qui suis vôtre aînée? est-ce qu'on m'entend plaindre des envies que cause l'état de fille? Vous êtes encore une plaisante Morveuse!

COLOMBINE.

Plaisante Morveuse? Mon Dieu, je ne suis point si morveuse que je le parois; & il y auroit déjà long temps que je serois femme, si mon Pere avoit voulu: Car l'on m'a dit qu'on pouvoit l'être à douze ans.

ISABELLE.

Mais sçavez-vous bien ce que c'est qu'un mary, pour parler comme vous faites?

COLOMBINE.

Bon! si je ne le sçavois pas, est-ce que j'en voudrois avoir un?

ISABELLE.

Hé, qui vous a donc appris de si belles choses?

COLOMBINE.

Cela ne s'apprend t-il pas tout seul? Quand je songe que je seray mariée, je suis si aise, si aise! Oh! il faut que ce soit quelque chose de fort joly que le mariage, puisque la pensée seule fait tant de plaisir.

ISABELLE.

Vous vous trompez fort à vôtre calcul,

si vous vous figurez tant de plaisir dans le mariage. Le beau regal qu'un mary qui gronde toujours ? Les soins des domestiques ! L'incommodité d'une grossesse ! Non, quand il n'y auroit que la peur d'avoir des Enfans , je renoncerois au mariage pour toute ma vie ?

COLOMBINE.

La peur d'avoir des Enfans ? Bon ! On dit que c'est pour cela qu'il faut se marier.

ISABELLE.

Bon Dieu ! Quelle petitesse de raisonnement ! Que vôtre esprit est à rez de chauffée !

COLOMBINE.

Mais vous , ma sœur , qui êtes si raisonnable , est ce que vous ne voulez pas vous marier ?

ISABELLE.

Oh , ce n'est pas de même. Moy , je suis vôtre aînée. Et la raison qui veut que vous ne vous mariez pas , veut que je me marie. Vous n'êtes point propre au mariage : Ce n'est pas un jeu d'enfant.

COLOMBINE.

Et moi je vous dis que j'y suis aussi propre que vous. Je supporteray fort bien toutes les fatigues du ménage ; & quoi que je sois jeune , si j'étois mariée presentement , je suis sûre que je n'en mourrois pas.

ISA-

ISABELLE.

En vérité , il faut que j'aye bien de la bonté de souffrir tous les travers de vôtre esprit ! Tout ce que je puis faire encore pour vous , c'est de vous conseiller de bannir de vôtre cerveau toutes vos idées matrimoniales , & de croire qu'il n'y a personne assez dépourveu de bon sens ; pour vouloir se charger de vôtre peau.

COLOMBINE.

Hé , là , là , cette charge là n'est pas si pesante , & ne fait pas peur à tout le monde. Il n'y a pas encore huit jours que je trouvay dans une Boutique au Palais , un Monsieur de condition , qui me dît que j'étois bien à son gré , & qu'il seroit bien aise de m'épouser.

ISABELLE.

Et que luy répondîtes vous ?

COLOMBINE.

Je luy dis que j'étois encore bien petite pour cela ; mais que l'année qui vient , j'espérois d'être plus grande.

ISABELLE.

Vous serez plus grande & plus folle. Vous ne voyez donc pas qu'il se moquoit de vous , & que vous vous donniez un ridicule dans le monde ? Allez , vous devriez mourir de honte.

COLOMBINE *en pleurant.*

Ne voilà-t-il pas ? Vous me grondez toujours.

jours. Vous voulez bien vous marier vous, & vous ne voulez pas que je me marie. Est ce que je ne suis pas fille comme vous !

ISABELLE.

Une petite fille qui n'a pas quinze ans, donner à corps perdu au travers du mariage !

COLOMBINE.

Mon Dieu, je vous dis encore une fois que j'ay plus d'âge qu'il ne faut. Mais puisque vous me trouvez trop jeune, faisons une chose. Vous avez quatre années plus que moy, donnez-m'en deux : Cela ne gêtera rien ny pour l'une ny pour l'autre.

ISABELLE.

Allez, allez, vous ne sçavez ce que vous dites. Vous me croyez bien embarrassée de trois ou quatre années que j'ay plus que vous. Mais je veux bien que vous sçachiez que pour dix ans de moins, je ne voudrois pas être faite comme vous ni de corps ni d'esprit.

*PIERROT arrive.*

PIERROT.

Qu'est ce donc, Mesdemoiselles ? Voilà bien du bruit ! Il me semble que vous vous flattez comme chiens & chats. Ne sçauriez vous vous égratigner plus doucement ?

CO.

COLOMBINE.

Pierrot, c'est ma sœur qui se fâche. Elle veut qu'il n'y ait de mary que pour elle.

PIERROT,

Ho, la goulué!

ISABELLE.

Viens ça; Pierrot, toy qui es un homme d'esprit, & qui sçais le monde. N'est-il pas du dernier Bourgeois de marier plus d'une fille dans une Maison, & ne devrois je pas déjà l'être?

PIERROT.

Cela est vray, & je dis tous les jours à votre Pere, que s'il ne vous marie au plutôt, vous luy ferez quelque stratagême.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot, toy qui est si joly, est-ce qu'il faut que je demeure toute ma vie fille?

PIERROT.

Bon! est-ce que cela se peut? (*à Isabelle*) Voyez-vous, Mademoiselle, il faut marier les filles quand elles sont jeunes. Ce gibier là ne se garde pas, la mouche s'y met.

ISABELLE.

Mais aussi, est-il juste que je cede mes droits à une Cadette?

PIERROT *à Colombine.*

Il est vray que vous n'êtes encore qu'un Embryon: & j'en ay veu dans des bouteilles.

les de bien plus grandes que vous.

COLOMBINE.

Je conviens, Pierrot, que je suis encore petite. Mais si tu sçavois ce que j'ay déjà.

ISABELLE.

Petite fille, vous plaît il de vous taire ?

PIERROT.

Hé, pardy, laissez la dire. (*à Colombine*)  
Et bien donc, qu'avez vous ?

COLOMBINE.

J'ay .... Mais je n'oserois le dire.

ISABELLE *à Colombine.*

Vous avez raison, car vous allez dire une sottise.

PIERROT *à Isabelle.*

Et Palsanguié-laissez la donc parler. Vous luy rembourrez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE.

Ne te moqueras tu point de moy ?

PIERROT.

Et non non, dites.

COLOMBINE.

J'ay de la gorge, Pierrot, puisque tu le veux sçavoir.

PIERROT.

Ho, voyons cela, voyons.

COLOMBINE

Ho, nenny, nenny, je ne la montre pas encore. J'attens qu'elle soit plus venue.

ISABELLE.

Il n'y a plus moyen de tenir à vos imperti-

*de l'Homme à bonne Fortune. 45*

bertinences , je vous laisse ; & si je faisois bien , j'avertirois mon Pere de mettre ordre à votre conduite. (*Elle s'en va.*)

PIERROT,

Elle est bien rudaniere.

COLOMBINE.

Oh , va , va , je ne m'en soucie pas. Elle veut faire la Madame , & me traiter comme une petite fille : Mais nous verrons. Oh , ça , ça , Pierrot , il faut que tu me fasses un plaisir.

PIERROT.

Je ne demande pas mieux. Ne suis-je pas fait pour faire plaisir aux filles ?

COLOMBINE.

Il faut que tu me porte cette Lettre à ce Monsieur que je trouvay dernièrement au Palais.

PIERROT.

Une Lettre ?

COLOMBINE.

Ouy. Est-ce qu'il y a du mal à cela ?

Puisque je sçay écrire, Pourquoi n'écriray-je pas ?

PIERROT.

Ah , vous avez raison.

COLOMBINE.

C'est un homme de grande condition ; & on l'apelle Monsieur le Vicomte.

PIERROT.

Ho, si c'est un Vicomte, je ne dis plus rien.

CO-

## COLOMBINE

Tu luy diras que je m'ennuye bien fort de ne le pas voir, & qu'il ne manque pas de me venir trouver aujourd'huy. M'entens-tu ? (*Elle s'en va.*)

PIERROT.

Hé, ouy, ouy, j'entens bien, je ne suis pas sourd. La petite Masque ! C'est une belle chose que la nature ! Cela songe au mariage dès la coquille.

~~~~~

S C E N E

DE BROCANTIN

AVEC SES FILLES.

BROCANTIN, ISABELLE,
COLOMBINE.

BROCANTIN.

Quel ouvrage faites-vous là, vous ?
COLOMBINE.

C'est une pente de mon lit : Mais je crains de la faire trop petite ; on n'y pourra jamais coucher deux.

BROCANTIN.

Est-il besoin, s'il vous plaît, que vous couchiez avec quelqu'un ?

CO-

COLOMBINE.

Non : Mais si par bonheur, je venois à être mariée

BROCANTIN *en colere.*

Si par bonheur ou par malheur vous veniez à être mariée , vous vous presseriez. Hé, je sçay de vos fredaines. Vous n'avez pas toujours une aiguille & de la tapisserie entre les mains ; & vous commencez à escrimer de la plume. Mais ce n'est pas pour cela que nous sommes icy. Laissez-là votre ouvrage , & m'écoutez. (*Ils prennent des sieges*) Le mariage (*à Colombine.*) Oh ! oh ! vous riez déjà ? Tachoux ! Il ne faut que vous hocher la bride Le mariage , dis-je , étant un usage aussi ancien que le monde : Car on s'est marié avant vous ; & on se mariera encore après.

COLOMBINE.

Je le sçay bien, mon Papa : Il y a longtemps qu'on me dit cela.

BROCANTIN.

J'ay resolu pour éterniser la famille Brocantine Vous voyez où j'en veux venir ? J'ay donc resolu de me marier.

ISABELLE & COLOMBINE *ensemble.*

Ah, mon pere !

BROCANTIN.

Ah, mes filles ! vous voilà bien ébobies ! Est-ce que je ne me porte pas encore assez bien ? Regardez cet air , cette taille , cette
le-

legereté. (*Il saute, & fait un faux pas.*)

ISABELLE.

Vous vous mariez donc, mon pere?

BROCANTIN.

Ouy, si vous le trouvez bon, ma fille.

COLOMBINE.

A une femme?

BROCANTIN.

Non, c'est à un tuyau d'orgue. Voyez, je vous prie, la belle demande!

ISABELLE.

Vous l'épouserez?

BROCANTIN.

Mais, je croy que vous avez toutes deux l'esprit en écharpe. Est ce que je suis hors d'âge d'avoir lignée? Sçavez-vous bien qu'on n'a que l'âge qu'on paroît? Et Monsieur Visautrou mon Apotiquaire, me disoit encore ce matin, en me donnant un Remede, que je ne paroissais pas quarante-cinq ans.

COLOMBINE.

Oh, mon Papa, c'est qu'il ne vous voyoit pas au visage.

BROCANTIN.

J'ay ce que j'ay : mais je sens bien que j'ay besoin d'une femme. Je creve de santé; & j'ay trouvé une fille comme je la souhaite : belle, jeune, sage, riche; enfin une fille de hazard.

ISA-

ISABELLE.

Une autre fille que moy, qui ne sçauroit pas vivre, vous diroit, mon Pere, que vous risquez beaucoup en vous mariant; qu'il faut avoir perdu l'esprit pour songer, à vôtre âge, à un engagement; & qu'on enferme tous les jours des gens aux Petites Maisons pour de moindres sujets. Mais moy qui sçais le respect que je vous dois, sans me prévaloir des raisons que les enfans ont d'apprehender un second mariage, je vous diray que puisque vous crevez de santé, vous faites parfaitement bien de prendre une femme.

COLOMBINE.

Pour moy, je vous le conseille: car je voudrois que tout le monde fût marié.

BROCANTIN.

Oh vous prenez la chose du bon biais. Puisque vous êtes si raisonnable, apprenez donc que je suis en train pour parler de mariage; mais c'est pour vous.

ISABELLE & COLOMBINE *ensemble.*

Ah, mon pere!

BROCANTIN.

Ah, mes filles!

ISABELLE.

Je vous ay des obligations que je n'oublieray jamais.

CO-

COLOMBINE *se jettant au col de Bro-*
cantin.

Ah, mon petit Papa, que je vous aime ?

BROCANTIN.

Je sçavois bien que cela te feroit plaisir,
& que tu n'aurois point de chagrin de voir
marier ta sœur devant toy.

COLOMBINE.

Quoy, mon Pere, ce n'est pas moy que
vous voulez marier ?

ISABELLE.

Non, on feroit bien mieux de vous faire
passer la premiere, & d'attendre à me ma-
rier, que vous eussiez trois ou quatre en-
fans ? Pour moy, je ne conçois pas cette
petite fille-là.

COLOMBINE.

Si vous ne me mariez, je sçay bien ce
que je feray, moy.

BROCANTIN *à Colombine.*

Il faut bien qu'elle passe devant toy. Elle
est ton ainée ; & afin de te mettre en état
d'être bien tôt mariée, elle épousera un
honête homme.

ISABELLE.

Je le connois bien.

BROCANTIN.

Bien fait.

ISABELLE.

Je l'ay veu.

BRO-

BROCANTIN.

Riche.

ISABELLE.

Je le crois.

BROCANTIN.

Monsieur Bassinet ; Medecin. Enfin, c'est tout dire.

ISABELLE.

Monsieur Bassinet ! Monsieur Bassinet !

BROCANTIN.

Comment donc , vous trouvez vous mal ?
Du vinaigre , vite.

ISABELLE.

J'ay bien du respect pour la Medecine ;
mais avec votre permission , mon Pere , je
n'épouseray point un Medecin.

BROCANTIN.

Avec votre permissiou , ma fille , vous l'é-
pouserez . Il ne faut pas , s'il vous plait , que
vous songiez davantage à Octave . J'ay ap-
pris que c'étoit un gueux ; & je vais tout de
ce pas l'envoyer chercher pour luy dire
qu'un autre luy a passé la plume par le bec.
Pierrot , Pierrot.

COLOMBINE.

Allons , ma sœur , faites cela de bonne gra-
ce , puisque mon pere le veut.

ISABELLE.

Je vous prie , mon Pere , de ne me point
donner ce chagrin , & ne m'obligez pas à
V. épou-

épouser un homme pour qui je n'ay nulle estime.

BROCANTIN.

Il n'y a qu'un mot qui serve. Il faut épouser Monsieur Bassinet, ou un Convent. Il vous viendra voir. Songez à le recevoir comme un homme qui doit être votre mary.

ISABELLE.

Hé, mon Pere!

BROCANTIN.

Allons, dénichons. Point tant de caquet.

ISABELLE.

Voilà ma sœur qui a si envie d'être mariée. Que ne luy donnez vous Monsieur Bassinet pour mary. j'aime mieux luy ceder mes droits, & qu'elle passe devant moy.

COLOMBINE.

Oh, ce n'est pas de même: Je suis votre cadette; & la raison qui veut que je ne me marie pas, veut que vous vous mariiez la première, (*Elles sortent.*)

BROCANTIN.

Pierrot?

PIERROT.

Me voilà, Monsieur.

BROCANTIN.

Où diable es tu donc toujours? Il faut que je m'égozille quatre heures.

PIERROT.

Monsieur, J'étois avec cette femme qui mar-

marchande ces singes, & qui veut donner six écus-du gros, parce qu'elle dit qu'il ressemble à son mary.

BROCANTIN.

Laisse cela : J'ay autre chose en tête. Va me chercher Oſave. J'ay quelque chose de conſequence à luy dire.

PIERROT *cherchant par tout le Theatre.*
sous les bancs.

Monsieur, je ne le trouve pas.

BROCANTIN.

Animal, est-ce là ce que je te dis ? Tiens, vois le logis. Le butor ! Je vois bien que nous ne vivrons pas long-temps ensemble. Je ne veux point de bête dans ma maison.

PIERROT.

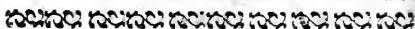
Pardy, Monsieur, il faut donc que vous en sortiez.



FIN

V.

SCE-



S C E N E

DU VICOMTE.

COLOMBINE, ARLEQUIN
en Visconte, UN FIACRE,
tenant son fouet.

ARLEQUIN *au Fiacre.*

VA, va, mon ami, tu rêves. Un homme de ma qualité ne paye pas plus dans les Fiacres, que sur les Ponts.

LE FIACRE.

Paye t-on comme cela le monde? Vous ne me donnez pas un sou.

ARLEQUIN.

Tu ne sçais ce que tu dis, Maraut. Est-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toujours son Franc Fiacre.

LE FIACRE.

Mardy, Monsieur, je veux être payé: ou par la sambleu nous verrons beau jeu.

ARLEQUIN.

Insolent, tu te feras battre.

LE FIACRE.

Je renie bleu, je ne crains rien; je veux
 être

être payé tout à l'heure (Il enfonce son chapeau. & leve son fouet.

ARLEQUIN.

Ahah, ventrebleu, il faut que je coupe les oreilles à ce Coquin là. (Il met la main sur la garde de son Epée, comme s'il la vouloit tirer) Mademoiselle, prêtez moy un écu : Je n'ay point de monnoye.

COLOMBINE.

Monsieur, je n'ay pas ma bourse sur moy : mais je vais le faire payer. Quelqu'un ? Qu'on paye cet homme là ? (au Fiacre) Allez, allez, l'Homme, on vous contentera.

ARLEQUIN.

Ces Marauts là ne sont jamais contents. J'en ay déjà tué quinze ou seize : mais je ne serai point satisfait que je n'en aye achevé le quarteron.

COLOMBINE.

En verité, Monsieur le Vicomte, il faut bien vous aimer, pour vous regarder après une si longue negligence à me venir voir.

ARLEQUIN.

Ma foi, Mademoiselle, les heures d'un joli homme sont bien comptées. Les femmes se pressent aujourd'hui : Elles sçavent que les quartiers d'hyver seront diablement courts cette année ; Je n'ay pas un moment à moi.

COLOMBINE.

Et que faites vous donc toute la journée?

ARLEQUIN.

A peine ay-je quitté la Toilette, qu'il faut aller dîner chez Rousseau. Un Officier ne peut pas être moins de cinq ou six heures à table ; & avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes , il est heure de s'y remettre pour souper.

COLOMBINE.

Quoy , Monsieur : vous prenez donc du Tabac comme ces vilains soldats ? Fy ! je ne pourrois jamais m'y accoutumer.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à vous mettre cinq ou six mois dragon dans ma Compagnie. Vous fumerez de reste. Bon ! Vous moquez-vous ? Les Gens du grand Volume ont-ils d'autres occupations ? C'est morbleu , au feu d'une pipe qu'il faut qu'un homme de qualité allume sa tendresse.

COLOMBINE.

Et Monsieur le Vicomte , avez vous fumé aujourd'hui ?

ARLEQUIN.

Est-ce que j'y manque jamais ? Mais j'ay la precaution , quand je vais en femme , de me rinser la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau de vie. Vous ne sçauriez croire comme après cela on soupire tendrement.

ment. *il fait un rot.*

COLOMBINE.

Ha ty ; Monsieur le Vicomte ! Je n'aime point ces soupirs-là. Les gens que je voy n'affaifonnent pas leur douceur de Tabac & d'eau de vie.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne voyez que des Courtaux de Boutique, ou des gens de Robbe. Croyez-moi, la belle, il n'est rien tel que de s'accrocher à l'épée. Les fastidieux personnages que vos Robbins ! Ont ils le sens commun ? ils font l'amour par article ; comme s'ils dressoient un procez verbal.

COLOMBINE.

C'est ce que je dis tous lesjours. à deux grands Baquiers d'Avocats, qui font sans cesse autour de moy à me faire endêver.

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, le Plumet est en amour, ce que la moutarde est à la sausse Robert. Il n'y a que cela de piquant.

COLOMBINE.

Je ne sçai pas pourquoy mon Pere a tant d'averfion pour les Gens d'épée.

ARLEQUIN.

C'est que vôtre Pere est un sot.

COLOMBINE.

Il dit qu'ils font tous débauchez, & qu'ils n'ont jamais le sou.

ARLEQUIN *en riant.*

Débauchez ! ha ! ha ! débauchez ! Ils aiment le vin , le jeu & les femmes : mais du reste il n'y a pas de gens mieux reglez. Pour de l'argent : je croy que tant que les femmes en auront , nous n'en manquerons gueres.

COLOMBINE.

Je croy, Monsieur le Vicomte, que fait comme vous êtes, vous voyez bien des femmes de condition ?

ARLEQUIN.

Je veux être deshonoré, vous êtes la seule Bourgeoise avec qui je déroge. Mais à vous parler franchement, toutes les femmes que je vois au prix de vous. c'est ma foy de la piquette contre du vin de Sylle-ry.

COLOMBINE.

Vous dites la même chose de moy quand vous êtes auprès d'une autre. Dites la vérité.

ARLEQUIN.

Si vous voulez que je vous parle sans fard, cela est vray ; & je vay au fortir d'icy, à deux ou trois rendez vous, où il faudra bien dire que vous êtes une Guenon, comme les autres. Mais à propos de Guenon, quand nous marirons-nous ensemble ? Je suis diablement pressé. Ecoutez ; Il ne faut pas laisser morfondre l'amour
d'un

d'un Officier ; cela n'est pas de longue haleine. Quel âge avez vous bien ?

COLOMBINE.

Je ne sçai pas. Mais mon Pere dit qu'il y a quatorze ans que ma Mère étoit grosse de moi.

ARLEQUIN.

Quatorze ans ? Je ne croyois pas que vous eussiez vaillant plus de dix ou douze années.

COLOMBINE.

Vraiment , j'ay bien plus que tout cela. Vous croyez donc parler à une petite fille ? Vous vous trompez. Je sçai déjà bien des choses. J'ay déjà leu cinq ou six Comedies de Moliere ; & j'en suis au troisiéme Tome de Cyrus. Je fais du point à la Turque , & j'apprens à chanter.

ARLEQUIN.

Vous apprenez à chanter ? Et qui est votre Maître ?

COLOMBINE.

C'est un nommé l'Opera.

ARLEQUIN.

Diable ! Un habile homme ! Oh , puisque vous sçavez chanter , il faut que vous me decochiez un petit air ?

COLOMBINE.

Ah , Monsieur , je vous prie de m'excuser , j'ay aujourd'huy quelque chose qui m'en empêche.

ARLEQUIN.

Qu'avez vous donc ? Est-ce que vous êtes enrhumée. Tenez, voilà du Tabac en machicatoire, il n'y a rien de si bon pour le rhume.

COLOMBINE.

S'il n'y avoit que cela, je ne laisserois pas de chanter:

ARLEQUIN.

Qu'avez vous donc autre chose ?

COLOMBINE.

Je n'ay rien. C'est que...

ARLEQUIN.

Quoy donc ?

COLOMBINE.

C'est que.... Voilà t-il pas, ces vilains hommes ? Il veulent tout sçavoir. C'est que ma voix ne paroît rien, quand je n'ay pas mes fontanges argent & jaune.

ARLEQUIN.

Comme si les fontanges faisoient quelque chose à la voix ! Courage, Mignone je vous souffleray en tout cas.

COLOMBINE.

Je le veux bien. Mais vous allez voir comme je vais trembler. Là, là, là, mon Dieu ! Je suis faite comme je ne sçay quoy.....
(Elle chante.)

Fanneton m'aimez-vous bien ?

Helas, quel conte !

Pour

Pourquoy ne vous aimerois je pas ?

Mon Dieu, quel conte.

Tous qui m'avez tant fait de bien :

Quel fichu conte !

ARLEQUIN.

Je veux être un fripon, si cela n'est divin. Voilà une voix à peindre. Je n'en ay pas perdu une goutte. Mais de quel Opera est cet air là ?

COLOMBINE.

Je croy que c'est de Rolland.

ARLEQUIN.

Ho, point, point, il faut que ce soit des derniers: Car voilà le tour aisé de nos Poëtes & de nos Musiciens d'aujourd'hui. La jolie chanson ! On ne travailloit point comme cela autrefois. Mais je veux chanter avec vous. Tel que vous me voyez, je sçai la Musique comme un Orquestre. Vous allez voir comme je vais vous tortiller un air.

COLOMBINE.

Oh, Monsieur, je ne suis pas encore assez forte pour tenir ma partie.

ARLEQUIN.

Nous chanterons donc une autre-fois. Adieu Mourette.

PASQUAREL *entrant brusquement.*

Monsieur, ne sortez pas. Il y a là bas deux Sergens, & environ douze Archers,

qui vous guettent pour vous mettre en prison.

ARLEQUIN.

En prison ? *boime* ! Voilà mes bonnes fortunes qui commencent à defiler.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc , Monsieur le Vicomte ? Que ne partez-vous ? Il y a là-bas tout plein de Laquais qui vous attendent.

ARLEQUIN *à part*.

Ce sont bien des Pouille-culs de partous les diables.

COLOMBINE.

Ne peut-on sçavoir la cause de votre chagrin ?

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle.

COLOMBINE.

Je veux l'apprendre,

ARLEQUIN.

Infantum , Regina , jubes renovare dolorem.

COLOMBINE.

Ah Monsieur le Vicomte, vous jurez devant les filles. Vous me le direz pourtant.

ARLEQUIN.

Vous sçavez donc , qu'étant obligé de partir pour l'Allemagne, & ne pouvant trouver d'argent sur mon billet : Car les billets de Vicomtes ne sont pas reputez argent comptant ; j'en fis un que je signay La
Har-

Harpe : C'est le nom de ce fameux Banquier. Sur ce billet-là on me donna deux cent pistoles. Je partis. Presentement, voyez je vous prie le peu de bonne foi qu'il y a dans le Commerce, ce vilain Monsieur de la Harpe ne veut pas payer ce billet-là ?

COLOMBINE.

Et que dit-il ?

ARLEQUIN.

De mauvaises raisons. Il dit qu'il n'a point fait ce billet-là. Mais son nom y est, un fois ; il faudra bien qu'il le paye, ou qu'il creve : Car palsambleu je sçai bien que je ne le payeray pas moi ?

COLOMBINE.

Monsieur le Vicomte, je n'ai point d'argent : mais voilà deux brillants avec lesquels vous en pourrez faire. Prenez encore mon colier.

ARLEQUIN.

Hé fy, Madame ! ne vous ay-je pas dit que je faisois litiere de Diamans.

COLOMBINE.

Voilà encore une Montre qui est assez jolie.

ARLEQUIN.

Et vous vous moquez. Cela est-il d'or ?

COLOMBINE.

Attendez, j'ay encore icy une petite
V 7 boëte

boîte à mouches, & un cachet.

ARLEQUIN.

Et mais, mais, Mademoiselle, vous poussez ma complaisance à bout.

COLOMBINE.

Quand on a donné son cœur, cela ne coûte gueres à donner.

ARLEQUIN.

Et encore moins à prendre. Ah, charmante Princesse, que vous sçavez me prendre par mon foible, & qu'on fait de folies quand on est bien amoureux! *Il s'en va.*

COLOMBINE *le rappelant.*

Tenez, tenez, Monsieur le Vicomte, voilà encore un petit jonc d'or, que j'avois oublié.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiselle, ces breloques-là valent-elles bien deux cent pistoles; Voilà un diamant qui me paroît bien jaune. Ecoutez, je vais porter tout cela chez l'Orphevre; & s'il ne m'en donne pas les deux cent Louis, vous me tiendrez, s'ils vous plait, compte du reste.

COLOMBINE.

Monsieur le Vicomte, vous m'épouserez au moins?

ARLEQUIN.

Allez, allez, parmi nous autres Vicomtes, la parole fait le jet. Adieu Charman-
te. *(il la prend sous le menton)* Ah mor-
bleu,

bleu, que voilà des yeux chargez à cartouche ! Et que voilà de bonnes fortunes ! Il s'en va.

COLOMBINE.

Ah ! que je suis aise de lui avoir fait ce petit plaisir ! De la manière que je l'aime, je ne sçay pas ce que je ne lui donnerois point.

S C E N E

D E L A T I R A D E.

ARLEQUIN, COLOMBINE

en Avocat.

ARLEQUIN.

Ayant appris, Monsieur, que vous êtes un homme sçavant & de bon conseil, je voudrois bien vous parler d'une affaire que je suis sur le point de terminer.

COLOMBINE.

Parlez : mais parlez peu, La discrétion dans le parler a toujours été louée. Au contraire on la blâmé de tout temps les grands parleurs : c'est pourquoy j'aime la brieveté ; & je m'applique uniquement à être concis dans mes discours.

AR-

ARLEQUIN.

J'auray bien-tôt fait.

COLOMBINE.

Et qui ne sçait que le trop parler vient du défaut de jugement? Que le défaut de jugement vient du manque de raison? Et que le manque de raison est le caractère de la bête.

ARLEQUIN.

Je n'ay qu'un mot.

COLOMBINE.

Qui ne sçait que *volat irrevocabile verbum*? Qu'on ne se repent jamais de se taire, & qu'on s'est repenti souvent d'avoir parlé? Ignorez vous que la Nature a donné à l'homme deux pieds pour marcher, deux bras pour agir, deux narines pour sentir; & qu'elle ne luy a donné qu'une langue pour parler.

ARLEQUIN.

Je dis donc.....

COLOMBINE.

Pythagore faisoit observer le silence à ses disciples pendant sept années.

ARLEQUIN.

Je le crois.

COLOMBINE.

Solon avoit coutume de dire, qu'un homme qui parle beaucoup, est semblable à un tonneau vuide qui fait plus de bruit qu'un plein.

AR-

ARLEQUIN.

Cela est beau.

COLOMBINE.

Cias, Qu'un grand parleur n'étoit autre chose qu'une Forteresse sans murailles, une Ville sans porte, & un Vaisseau sans gouvernail ?

ARLEQUIN.

Vous sçaurez donc...

COLOMBINE.

Anaxagore, Qu'une bête feroce échappée étoit moins à craindre, qu'une langue effrenée & petulante.

ARLEQUIN.

Monsieur...

COLOMBINE.

Isocrate, Qu'il n'y avoit icy bas que deux choses à faire : Écouter, & se taire.

ARLEQUIN.

Taisez vous donc ?

COLOMBINE.

Tous vos grands discours sont inutiles :
Frustra fit per plura quod potest fieri per pauciora.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur. Je n'ay encore rien dit.

COLOMBINE.

Je sçais bien que l'usage de la parole a été donné à l'homme pour expliquer ses pensées.

AR.

ARLEQUIN

De grace

COLOMBINE.

Je ne vous dis pas qu'il ne faille parler en termes propres , suivant les regles de la Grammaire , faire accorder l'adjectif avec le substantif , le nom avec le verbe , le masculin avec le féminin.

ARLEQUIN.

C'est dont il s'agit , Monsieur , du masculin avec le féminin.

COLOMBINE.

Je ne vous deffens pas de mettre en usage les figures de la Rhetorique : *Nam , quid est Rhetorica ?* Selon Socrate , c'est l'art de persuader. Selon Agathon , celui de tromper : selon Gorgias , l'usage du discours : selon Chrysippe , la clef des cœurs : selon Cleanthe , la science des sciences : selon Vatarerius , le boulevard de la verité : selon Aristote le bouclier de l'Orateur : selon Ciceron l'art de bien dire ; & selon moy , l'art de ne gueres parler.

ARLEQUIN.

Va , si je puis attraper la parole !

COLOMBINE.

Si vous voulez donc que je vous donne mes avis , expliquez - moy le sujet dont il s'agit : mais sur tout d'un stile vif , serré , concis , pressé , laconique : Car vous sçavez que la vie de l'homme est courte , *ars longa .*

vita

vita brevis. Le temps est cher. On en perd tant à boire, à manger, à dormir, à s'habiller, à danser, à rire, à chanter; & l'on ne songe pas que la santé revient après la maladie, le Printemps après l'hiver, la paix après la guerre, le beau temps après la pluie: mais que le temps passé ne revient jamais.

ARLEQUIN

Je voudrois donc sçavoir....

COLOMBINE.

Je le crois que vous voudriez sçavoir. *Omnibus hominibus scire à natura insitum est*, dit le Prince de l'Eloquence. Mais vouloir sçavoir est une chose; & sçavoir en est une autre. C'est ce qui fait que du sçavoir au non sçavoir, il y a autant de différence, qu'entre l'Homme & la Bête, le Ciel & la Terre, le Gentilhomme & le Roturier, le Marchand & le Voleur, le Procureur & l'Assassin, le Bourreau & le Medecin.

ARLEQUIN.

J'en suis persuadé. Mais....

COLOMBINE.

Or voulez-vous sçavoir quelle différence il y a entre l'Homme & la Bête? C'est que l'un se conduit par la raison, & l'autre par l'instinct. Entre le Ciel & la Terre? C'est que l'un est sur notre tête, & l'autre sous nos pieds. Entre le Roturier & le Gentilhomme? C'est que l'un paye ses dettes

tes , & l'autre se moque de ses creanciers.
 Entre le Marchand & le Voleur ; C'est que
 l'un vole dans les villes , & l'autre dans les
 bois. Entre le Procureur & l'Assassin ; C'est
 que l'un enleve les biens , l'autre la vie.
 Entre le Medecin & le Bourreau ; C'est que
 l'un assassine peu à peu les malades , & que
 l'autre tue tout d'un coup ceux qui se portent
 bien.

ARLEQUIN.

Cela est le mieux du monde. Jevoudrois
 donc sçavoir...

COLOMBINE.

Quoy ? La Philosophie , ou la Rhetori-
 que ? La Theorie , ou la Pratique ? La Geo-
 metrie , ou l'Astrologie ? La Pharmacie ou
 la Medecine ? La Sphere , ou la Geographie ?
 La Cosmographie , ou la Topographie ?

ARLEQUIN.

Non , je ne veux rien de tout cela...

COLOMBINE.

Voulez vous que je vous parle des Arts ,
 ou des Sciences ? Des huit parties de l'orai-
 son ? Des trois puissances de l'ame la me-
 moire , l'entendement & la volonté ? De
 l'influence des Planetes , Jupiter , Mars ,
 Mercure , &c. De la qualité des Etoiles
 majeures , fixes , ou errantes Des Come-
 tes crinées , tombantes , & volantes ? De la
 disparité des temperamens , plegmatiques ,
 sanguins & melancoliques ! Des mouve-
 mens

mens du cœur, sistoliques & diastoliques ?

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur, je n'ay que faire de ce galimatias-là.

COLOMBINE.

Est-ce de l'Histoire ou de la Fable dont vous voulez que je vous parle ? Commenceray je par le Deluge, le Jugement de Paris, les malheurs de Pirame & Thisbé, l'incendie de Troye, les erreurs d'Ulysse, le passage d'Ænée, le sac de Carthage, la mort de Tarquin, les triomphes de Scipion, la conjuration de Catilina, le pas des Thermopiles, la bataille de Marathon ?

(*Arlequin dit non à chaque demande.*)

ARLEQUIN.

Et non, non, cent fois non, de partous les diables non. Je voudrois sçavoir seulement, si je dois épouser une brune ou une blonde.

COLOMBINE.

Et que ne parlez vous donc ? Il y a deux heures que vous me faites chanter inutilement.

ARLEQUIN.

Comment diable voulez vous que je parle ? vous ne toussiez ny ne crachez : je ne puis pas prendre mon temps. Ouf !

COLOMBINE.

Vous voulez donc sçavoir si vous devez épouser une brune, ou une blonde ?

A R.

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur. Ah! nous y voilà à la fin.

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous dise cela par les regles, d'Astromonie, Prophetie, Chronologie, Analogie, Physionomie, Chimie, Astrologie, Hydromancie, Eromancie, Piro-mancie, Koscinomancie, Chiromancie, Negromancie.

ARLEQUIN.

J'en m'en soucie pas, pourveu ..

COLOMBINE.

Aimeriez-vous mieux que ce fût par le moyen de l'invocation, imprécation, multiplication, indiction, speculation, superstition, interpretation, conjuration, pronostication, évocation?

ARLEQUIN.

Corbillon, qu'y met-on. Hé, Monsieur, cela m'est indifferant pourveu que ...

COLOMBINE.

Si vous voulez, je me servirai des connoissances de la Rhetorique, Logique, Physique, Metaphysique, Arithmetique, Art Magique, Poétique, Politique, Musique, Dialectique, Etique, Mathématique, Terapre-tique.

ARLEQUIN.

Ha! j'en mourray!

CO

COLOMBINE.

Puisque donc toutes les sciences cy dessus sont des terres inconnuës pour vous, je vous diray que nos Auteurs ont parlé différemment sur le point dont il s'agit. Les uns tenoient pour les blondes; & les autres pour les brunes. La différence du poil fait aussi la différence de l'inclination. La blonde est tendre, languissante, & amoureuse: La brune est vive, gaillarde, & fringante. La blonde pourra bien outrager votre front. La brune ne vous en quittera pas à meilleur marché. Un sçavant Poëte de l'antiquité dit:

Alba Ligustra cadunt: Vaccini: Nigra leguntur.

Un autre non moins celebre, s'écrie:

Hic niger est: ore hunc tu Romane, cane-
to.

Ainsi, vous voyez bien que c'est une matière bien delicate: *Un si que ambages;* & qu'il est difficile d'y porter un jugement certain. Car quoy que je sois consommé dans toutes sortes de sciences, ne croyez pas que je veuille que mon sentiment prévale. Je ne m'arrête point *mordicus* à mon opinion. L'obstination est le propre de la bête; & je ne voudrois pas que...

(Pendant cette Tirade, Arlequin parle aussi, luy met la main sur la bouche, & luy enfonce son mouchoir, Colombine s'en va.)

A R-

ARLEQUIN.

Ah je n'en puis plus ! Quel babillard ! Je gage que si on examinait cet homme là , on trouveroit que c'est une femme.

S C E N E DES CURIOSITEZ.

ARLEQUIN *en Prince des Curieux.*

BROCANTIN , COLOMBINE.

PIERROT, ISABELLE.

ARLEQUIN.

C E n'est pas sans raison , que nos anciens modernes ont dit ingénieusement, que le mariage étoit d'une très grande ressource pour de certaines gens ; & que les Aigrettes dont quelques femmes galantes faisoient présent à leurs maris étoient semblables aux dents qui font du mal , quand elles percent , & nourrissent quand elles sont venues. Cela supposé , voyons un peu le tendron qui est destiné pour mes plaisirs. Car vous ne voudriez pas me faire acheter chat en poche ?

BROCANTIN.

Oh , avec moy , Monsieur , point de surprise. Voilà mes deux filles : Vous n'avez qu'à

qu'à choisir. C'est encore trop d'honneur pour le sang des Brocantins.

ARLEQUIN.

Ouy, Beau-pere, je veux Brocantiner avec vous; & de peur de mal choisir, je les prendray toutes deux. (*Il se tourne vers Colombine.*) Pour vous petite blonde d'Egypte, levez le nez, regardez moi fixement, marchez, trottez Beau-pere, n'y a-t-il rien à refaire à cette fille là?

BROCANTIN.

Ho, Monsieur, je vous la garantis tout ce qu'on peut garantir une fille.

COLOMBINE.

Je me porte bien; & je n'ay jamais eu d'autre maladie qu'un mal d'aventure. Mon ponce devint gros comme ma tête.

ARLEQUIN.

Diable! méchant mal! Les filles sont terriblement sujettes à ces maux là. Seriez-vous bien aise d'être ma femme?

COLOMBINE.

Moi, votre femme? Bon bon! Vous vous moquez. Est-ce que je suis capable de cela?

ARLEQUIN.

Malpeste! Vous l'êtes de reste.

COLOMBINE.

Je vous avertis par avance, que si je suis jamais mariée avec vous, je ne vous incommoderay point de toute la nuit: Car je suis la meilleure coucheuse du monde:

482 *Scenes Françaises.*

Je me trouve le matin comme je me suis mise le soir.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Mais avant de passer outre , il est bon que je vous fasse part de quelques petits avis en vers que j'ay fait pour servir de niveau à la femme qui tombera sous ma coupe : Ecoutez bien cecy. (*Il touffe.*)

Primò.

Celle qui m'engage sa foy ,
Sera, si cela se peut, sage.
Elle doit se faire une loy :
De demeurer dans son ménage ,
Et de n'en sortir qu'avec moy ,
En dépit du contraire usage.

Quand je vois revenir des femmes sans maris :
J'entens celles qui sont du plus galant étage ,
Qui souvent loin du gîte ont passé plusieurs nuits ,
Il me semble de voir un Cheval de louage ,

Lors qu'on le ramène au logis.
C'est un grand hasard s'il ne cloche ;
Et s'il ne boitte pas tout bas ,
Pour le moins on trouve en ce cas ,
A coup seur quelque fer qui loche.

Secundo.

Dans ma maison il n'entrera ,
De peur de maligne pratique ,
Aucun Levrier d'Opera ,
Simphoniste , Chanteur , ou Suppôt de Musique.
Item , point de Maître à Danser.
Ce sont Courtiers d'amour dont il faut se passer ,
Ces gens-là se font trop de fête ;
Et quelque soin que vous preniez ,

Par leurs leçons la femme en porte mieux les pieds;

Mais le mary plus mallatête.

COLOMBINE.

point de Maîtres à Danser ? Et quels
maïs font ils aux maris ? Ils ne les touchent
jamais. Je renoncerois plutôt au maria-
ge. J'aime le mien presque autant qu'un
mary.

ARLEQUIN.

C'est à cause de cela. Ces Messieurs-là
ne montrent pas toujours la Courante & le
Menuet.

Tertiò, & ultimò.

Qui voudra se mettre en famille,

Qu'il prenne garde que jamais

Il ne s'enjeigne d'une Agnès :

C'est une méchante Chenille.

Il en est bien souvent de ces sortes de Filles,

Ainsi que de ces œufs qu'on achete pour frais,

On a beau les mirer de près ;

Dés qu'on en casse les coquilles,

On en voit sortir les Poulets.





LE TROISIÈME ACTE

DE LA COMÉDIE

DES CHINOIS

Intitulé

LA BAGUETTE
DE VULCAIN.

*Le Theatre represente une Grotte obscure,
défendue par un Geant d'une enorme
grandeur , couché à l'entrée de la Ca-
verne.*

SCENE I.

ARLEQUIN ROGER venant au
son des Trompettes & des Tambours.

Enfin Roger , voicy le jour où tu dois
donner des marques de ta valeur , &
délivrer Bradamante de l'enchantement qui
la possède depuis deux cens ans.

O Amour, petit Dieu felon,
 Toy qui fais flamber ton brandon
 Dans le trefond de ma poitrine,
 Corrobores mon cœur craintif,
 Par un Julep confortatif,
 Car l'hydeux aspect de la mine
 De ce Geant rebarbatif,
 Fait ja sur moy pauvre chetif,
 Les effets d'une Medecine.



Toy, Glouton, Ribaut, Sarrazin,
 Qui par ton dol & mal engin,
 Retiens ma gente Tourterelle,
 Dis moy, si tes bras pour tendans
 Out bien pû garder si long temps
 L'honneur de cette Jouvencelle?
 Helas dans nos jours verglissans,
 Pour conserver une Pucelle
 Jusqu'à l'âge de quatorze ans,
 Combien faudroit-il de Geans!

Mais il est temps de mettre à fin l'œuvre
 encommencé. Combattons le Geant pen-
 dant qu'il est endormy.

Roger combat le Geant au bruit des Trom-
 pettes & des Tambours, luy coupe la
 tête & les membres. Et lors qu'il croit
 le Geant entierement defait, les membres
 & la tête viennent se rejoindre au corps,
 & font une autre attitude, qui donne
 matiere à Roger d'un nouveau combat.
 Le Geant disparoit, & Roger touche la

caverne de sa Baguette, qui se change en un Jardin agreable, dans lequel on voit quantité de figures enchantées, au milieu desquelles est Bradamante sur un Lit de fleurs.

S C E N E I I.

ROGER, BRADAMANTE *endormie.*

ROGER.

Allons, allons, debout? Depuis deux cens ans de sommeil, n'êtes vous pas lassé de dormir? On ne sçauroit tirer une femme du lit.

BRADAMANE. *se reveillant.*

Où suis-je?

ROGER.

Je vous demande pardon, la belle, si je vous ay interrompu dans un rêve, dont peut-être vous auriez été bien-aîsé de voir la fin.

BRADAMANTE.

Ciel.... Que vois-je.

ROGER.

Le coloris de mon visage vous surprend. Apprenez que depuis deux cens ans les hommes ont changé du blanc au noir, & les femmes du noir au blanc & au rouge.

BRADAMANTE.

Quoy, il y a deux cens ans que je
n'ay

n'ay veu le jour ?

ROGER.

Assurément.

BRADAMANTE.

Helas , je ne trouveray donc plus l'Amant qui m'étoit destiné pour époux ?

ROGER.

Oh ! Pour des Amans , vous n'en manquez pas : Mais pour des Epouseux , *Rara avis in terris*. Vous étiez donc fille quand vous vous êtes endormie ?

BRADAMANTE.

Vrayement ouy.

ROGER.

Et l'étes-vous encore ?

BRADAMANTE.

Assurément.

ROGER.

La chose est problématique ; & je croy que vous n'auriez pas dormi si tranquillement. Mais dites moi , je vous prie , comment faisoit on l'amour de vôtre temps ?

BRADAMANTE.

Le cœur se payoit par le cœur. Une fille croyoit tout ce que luy disoit son Amant & l'Amant ne disoit que ce qu'il pensoit. La tendresse duroit autant que la vie. Plus on étoit amoureux , plus on étoit aimé , Plus on étoit aimé , plus on étoit fidelle : & on ne consultoit que l'amour pour faire les mariages.

ROGER.

Oh, que ce n'est plus le temps! Quand on veut se marier aujourd'hui, on va chez le Pere & la Mere marchander une fille comme une aune de drap. Et tel qui croit acheter la piece toute entiere, trouve souvent qu'on en a levé bien des échantillons. Mais de vôtre temps, comment un mary vivoit-il avec sa femme?

BRADAMANTE.

Dans une union charmante. La volonté, les biens, les plaisirs, tout devenoit commun, si tôt qu'on s'étoit donné la foy.

ROGER.

Oh? que ce n'est plus le temps, Premièrement dans ce Siecle cy, il n'y a plus de foy à donner; & la Communauté ne subsiste que dans les articles du Contrat. Un Mary n'a rien de commun avec sa femme, que le nom & la qualité. Il a sa table seule, son carosse seul, sa chambre seule; il n'y a que son lit, que bien souvent il n'a pas tout seul. Mais de vôtre temps avoit-on trouvé l'art de s'égorger avec la plume? Plaidoit on vigoureusement? Qui est ce qui rendoit la Justice?

BRADAMANTE.

C'étoit d'anciens & venerables Magistrats qui passoient la nuit à examiner les Procés, & le jour à les juger.

RO-

ROGER.

Oh, que ce n'est plus le temps! La plus grande partie de nos Juges passent présentement la nuit à courir le bal, & le jour à dormir à l'Audience.

BRADAMANTE.

Comment peuvent ils donc apprendre leur Métier?

ROGER.

Cela n'empêche pas qu'ils ne sçachent la procédure comme des Césars, sur tout en amour, & les Arrêts qu'ils rendent auprès des Dames, sont l'été par défaut contre les Officiers, & d'hyver contradictoires avec les Financiers. De votre temps avoit on des Comedies?

BRADAMANTE.

Les plus divertissantes du monde. Elles étoient agreablement mêlées de danse & de symphonie.

ROGER.

Oh! que ce n'est plus le temps! Tout cela est retranché; & nos Theatres seroient terriblement lugubres, si Messieurs du Parterre ne prenoient soin quelquefois de les eguayer avec leur symphonie.

BRADAMANTE.

Mais après avoir satisfait à toutes vos questions, ne puis-je sçavoir, brave Champion, à qui je suis redevable de ma délivrance?

X 5

RO.

ROGER.

A moy , qui suis la fleur de la Chevalerie , le redresseur des Torts , & le Syndic de toute la Magie. Je vais vous faire voir des effets de ma puissance.

ALLI ASTAROTH AERA CADABRA :
BARBARA , CELARENT , DARI ,
FERIO , BARALIPTON.

Roger en disant ces mots , touche de sa Baguette toutes les figures enchantées de la suite de Bradamante , qui s'animent au bruit des Violons.

S C E N E . III.

MELISSE , ROGER.

MELISSE.

Que je suis malheureuse ! Je vois tout le monde en joye : mais pour moy je ne sçauois rire.

ROGER.

Qu'avez-vous donc , la belle larmoyeuse ?

MELISSE *en pleurant.*

J'avois un mary... hy ! Quand je fus enchantée hée ! Et je ne le retrouve plus hus hus !

R O .

ROGER.

Quoy, la perte d'un mari vous afflige si fort ? Vous avez beau pleurer en musique ; vous ne trouverez guere de veuves qui fassent la contre partie avec vous.

MELISSE.

Monsieur le Sorcier, vous qui êtes si habile homme, ne pourriez-vous point me faire retrouver mon cher Epoux.

ROGER.

Rien ne m'est impossible. Par la vertu de cette Baguette, je découvre les eaux & les trefors les plus cachez. C'est avec cette Baguette, que je suis les Meurtriers à la piste par mer & par terre ; & c'est enfin avec cette Baguette que je retrouve les maris perdus.

MELISSE.

Est il possible ? Je croy que sans moi vous n'auriez guere de pratiques, car un mari est un meuble qui ne se perd pas aisement ; & je n'ay point encore veu d Affiches pour des maris perdus.

ROGER.

Mais il est bon de vous avertir, que ma Baguette n'a de vertu que sur des maris d'une certaine espee. Parlez moi franchement, Avez vous toujours été bien fidelle au votre.

MELISSE.

Si j'ai été fidelle ? J'aurois devisagé un homme qui auroit eu la hardiesse de me

regarder seulement entre deux yeux.

ROGER.

Tant pis. Je ne saurois rien faire pour vous.

MELISSE.

Et pourquoi ?

ROGER.

C'est que ma Baguette est un présent qui m'a été fait par Vulcain : Elle n'a point de vertu sur les maris dont les femmes ont été fidelles. Mais quand elle approche d'un Mary tant soit peu Vulcanisé . . Voyez , examinez bien votre conduite. Pour peu que vous ayez écorné la fidélité matrimoniale , je vous répons de retrouver votre Mari.

MELISSE,

Et mais . . . mais . . .

ROGER.

Allez , allez , parlez en toute assurance.

MELISSE.

Il venoit chez nous autrefois un certain petit Plumet qui étoit horriblement semblant. Monsieur , est ce assez pour la Baguette ?

ROGER.

Ho, non, non !

MELISSE.

J'ai reçu aussi des presens d'un Banquier , qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour faire profiter son argent auprès de moi. Monsieur est-ce assez pour la Baguette ?

R O-

ROGER.

Et non, vous dis je, non.

MELISSE.

Oh dame, s'il faut tant de choses?

ROGER.

Mais que diable, il faut ce qu'il faut,
une fois.

MELISSE.

Attendez, attendez.

ROGER.

Helas! Voyez, voyez!

MELISSE.

Il frequentoit aussi au logis un petit Blondin à rabat, qui....

ROGER.

Doucement. Cet homme à rabat étoit il
de la grande ou de la petite espece?

MELISSE.

Mais son rabat étoit de quatre doigts plus
court que celui d'un Conseiller; & nous
allions souvent promener ensemble.

ROGER.

Il n'y a pas encore là assez de quoy faire
courber ma Baguette.

MELISSE.

Il me mena une fois promener hors de la
Ville, mais malheureusement la fleche de
son Carosse rompit, & nous fumes obligez
de coucher à sa maison de campagne.

ROGER.

Oh! en voilà plus qu'il n'en faut! Nous

retrouverons votre mari, fût-il dans le centre de la terre. Voyez la vertu de ma Baguette !

Icy Arlequin fait tourner sa Baguette, qui prend d'abord la forme d'un Croissant. Incontinent après, Pasquarel mary de Melisse paroît. Sa femme le reconnoît : Ils s'embrassent ; & après un Feu Italien, Pasquarel étonné du mouvement de la Baguette que tient Roger, se scandalise, & veut sçavoir le sujet de ce prodige. Melisse luy dit :

Va, va, mon Mari, ne te chagrine point. Tu m'as plus d'obligation que tu ne penses : Car sans moi tu n'aurois jamais été retrouvé.

ROGER.

Cela est vray. Sans la fleche rompuë, vous étiez un homme perdu.

Pasquarel ne se contente pas de cela, & dit qu'il veut assurément être éclaircy.

ROGER à Pasquarel.

Puisque vous voulez être éclaircy, voilà le Druide qui est l'Oracle de ce pais-icy, qui va vous éclaircir.

LE DRUIDE chante

Une femme est encor trop sage,
Lors qu'après avoir fait naufrage.
Elle veut bien cacher l'écueil à son Epoux,
Mais un Mari, qui connoît son dommage,
Doit filer doux,
De peur d'apprendre au voisinage,
Qu'il

Qu'il a raison d'être jaloux.

ROGER *chante sur l'Air*, REVELLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Ne crains point que le Voisin cause :

Son mal est trop égal au tien.

Quand on le sçait c'est peu de chose ;

Quand on l'ignore, ce n'est rien.

SCENE IV.

FLORIDAN, ROGER.

FLORIDAN.

EN me rendant le jour,
Rendez aussi le calme à mon amour.

ROGER.

En quatre mots, dites moy votre affaire.

FLORIDAN.

Avant d'être enchanté, cette jeune Bergere,
Entre plusieurs Amants me choisit pour Epoux.

Ce nom qui vous paroît si doux,

Ne peut encor me satisfaire :

Et je sçay que pour l'ordinaire, (nœuds,
L'Amant que l'on distingue avec de si beaux
N'est pas toujours le plus heureux.

ROGER.

Je vous entens : du moins je vous devine.

Où je me trompe, ou vous avez la mine

D'être le fils d'un Fermier bien renté,

Dont le riche mérite a si fort éclaté

Aux yeux d'une avare Maîtresse,

Qu'elle a refusé la tendresse

De vos Rivaux ?

FLO-

FLORIDAN.

Mon pere étoit Rentier :
Mais je n'ay point traité l'Amour en Financier ;
Et j'ay gagné son cœur à force de tendresse.

ROGER.

J'en doute fort : mais baste, on vous le laisse.
Puisque par un Contrat vous l'avez acheté
Il est à vous : j'entens pour la propriété ;
Car l'Usufruit c'est autre chose :
Il faut que la femme en dispose.

FLORIDAN.

Cet Usufruit est encor de mon lot.
Pour le ceder, il faudroit être un sot.

ROGER.

Un sot, d'accord.

FLORIDAN

Oh ! point de raillerie.
Une femme n'est pas comme une métairie.
J'en veux être le Maître, & non pas le Fermier.
Et par la sangbleu le premier....

ROGER.

Oh ! tout beau Respect au Druyde
Je ne fais qu'opiner : mais c'est luy qui décide.

LE DRUYDE *chante.*

Ne craignez rien, l'Himen est vôtre azile.
Le nom d'Epoux écarte les Rivaux.
De vôtre Iris la garde est inutile :
Ne songez plus qu'à garder vos troupeaux.

ROGER *chante sur l'Air, OLE-BON*
VIN TU AS ENDORMY, &c.

O le bon temps,

Où l'Himen servoit d'azile !

Mais pour à présent

Toute loure loure loure,

Ce n'est qu'un manteau pour, couvrir l'Amant.

S C E-

S C E N E V.

ROGER , ZERBIN , GABRINE

R O G E R.

A Qui donc , s'il vous plait,
En veut ce grand benêt ?

Z E R B I N.

Je venons ... pour .. tenez .. j'enrage.
Enfin je nous plaignons de n'avoir point d'enfans.
Je croy que jen'avons pas l'âge,
Et c'est la faute à nos parens,
Qui nous ont mis trop tôt en mariage.

R O G E R.

Quel âge avez-vous , bonnes gens ?

Z E R B I N.

Je n'ay gueres que quarante ans.

R O G E R.

Les pauvres petis sont tout jeunes ?

G A B R I N E.

Pour moy, j'auray trente ans , vienne les prunes !

R O G E R.

A trente ans porter fruit ! Oh ! cela ne se peut.

Cependant, si vôtre Epou veut,
Je pourrais vous donner une Dispense d'âge.
Et depuis quand , la Belle , êtes-vous en ménage ?

G A B R I N E.

Je ne sçay pas compter le temps par l'Almana :
Mais j'ay bien remarqué que depuis ce temps-là
Ma Vache a fait deux viaux.

R O G E R.

C'est qu'elle étoiten âge ,
Mais qui peut donc causer vôtre sterilité ?

N'avez-vous tous deux ... depuis le mariage ,

Sous

sous le même toit habité?

Z E R B I N.

Oh que si. Car un jour Mathurine
Nous enfermit dans la cuisine :
Et quand je fûmes-là tous deux ,
Je demeurîmes si honteux

R O G E R.

C'est la pudeur de l'extrême jeunesse !

G A B R I N E.

Moy, pour ne le point voir, je fis une finesse,
Je me fermis les yeux avecque mes cinq doigts,

Z E R B I N.

Moy je n'en fis pas à deux fois.
Je grimpis tout au haut de nôtre cheminée ;
Et j'y fus, sans grouiller, toute l'après-dinée.

R O G E R.

Et depuis ce temps-là

Z E R B I N.

Je nous fuyons, faut voir.

R O G E R.

Et malgré tout cela ;

Vous ne sauriez avoir lignée ?

Je vois bien du malheur à vôtre destinée.

Car je connois bien des Epoux ,
Qui prennent à se fuir autant de soin que vous.
Et qui malgré leur mesintelligence ,
Ont des Enfans en abondance.

Z E R B I N.

Que ces Peres là sont heureux !

Helas ! que ne suis-je comme eux !

R O G E R.

Leurs Femmes sont bien plus heureuses.

G A B R I N E.

Qu'elles doivent être joyeuses ,
D'avoir tant de petits marmots !
Qui ne coûtent rien à leur Pere !
Apprenez-moy comme il faut faire !

R O-

ROGER.

Le Druide à l'instant vous en dira deux mots.

LE DRUYDE *chante.*

AIR.

Je ne veux point troubler votre indolence,
 Ny vous montrer un chemin trop battu.
 Pour être sage une heureuse ignorance,
 Vaut souvent mieux qu'une foible vertu.

ROGER *chante.*

Au bon vieux temps,

La femme étoit sans science:

Mais pour à présent,

Tourez, lourez, lourez, lourez,

La fille sçait tout avant quatorze ans.

*Toutes les personnes qui ont été desenchantées par la
 vertu de Roger, témoignent leur allégresse par leurs
 danses & leurs chansons.*

LE DRUYDE.

La verte Jeunesse

Qui tourne à tout vent,

Doit jouir sans cesse

Du plaisir présent.

Mais la jouissance

D'un Vieillard cassé,

C'est la souvenance

Du bon temps passé.

LE CHOEUR *repète.*

C'est la souvenance

Du bon temps passé.

GABRIÈLE.

Dans notre Village,

Grace à nos parens,

Toute fille est sage

Jusqu'à cinquante ans.

Car c'est être sage

D'avoir des Amans.

Suivons donc l'usage

De ce bon vieux temps.

LE CHOEUR.

Suivons donc l'usage

De ce bon vieux temps.

BRANDIMART.

Que cent ans d'absence

Echaufent un mary!

Mais cette apparence

M'a bien refroidy.

Pour garder mon ame

D'un soin inutile:

J'ay trouvé ma femme;

Quelqu'un la veut-il?

LE CHOEUR.

J'ay trouvé ma femme?

Quelqu'un la veut-il?

MELISSE.

Malgré l'apparence

Qui frappe tes yeux,

Dors en assurance:

Tu seras heureux.

Rallume ta flamme.

Je jure ma foy,

Qu'il n'est point de femme

Plus sage que moy.

FLORIDAN.

Qui pour l'Hymenée

Prend jeune Catin,

A la destinée

D'un Marchand de vin.

Vainement il tente

De garder son muet.

Vin nouveaux'évente:

Tin garde s'aigrit

BRADAMANTE.

Toy qui peux tout faire

Par enchantement;

Reprends ta lumière,
Ourens-moy mon Amant.
Le Soleil qui brille
Fait quelque plaisir :
Mais pour rester fille,
J'aime autant dormir.

ROGER.

Il n'est rien qu'on ne tente
Pour avoir la foy
D'une Bradamante
Faitte comme toy.
Quel plaisir, fillette,
D'être ton mary,
Si de la Baguette
On étoit guaranty !



PRE-

P R E M I E R E
A U G M E N T A T I O N
D E L A B A G U E T T E

ARLEQUIN *en habit de Roger ,*
au Parterre.

T Andis que nos Musiciens prendront haleine, il ne vous déplaira, Messieurs, que je vous fasse un petit conte.

Ces jours gras un Cabaretier ,
Des plus fripons de son métier ,
Avoit un muid pour tout porage ,
D'un bon vin vieux de l'Hermitage.
Un voisin curieux en voulut un flacon.
Les voisins du voisin le trouverent si bon ,
Qu'ils en firent tirer mainte & mainte bouteille.
Mon sclerat croyant faire merveille ,
Et perpetuer son tonneau ,
Le remplissoit de vin nouveau.
Les fins Gourmets entroient en dance.
L'argent venoit enabondance.
Bref la piece eut tant de credit ,
Qu'il ne fut ny grand ny petit ,
Qui n'en voulût boire chopine.
Mon matois faisoit bonne mine.
Plus le vin vieux il debitoit ,
Et plus le vin nouveau marchoit ;

Espe-

Esperant par ce stratagème
 S'engraisier pendant le Carême.
 Mais par malheur, le bon vin vieux s'usa;
 Et le nouveau du tonneau s'empara:
 Tant qu'à la fin, pour finir mon histoire,
 Personne n'en voulut plus boire.

A l'Application.

Nous sommes, ne vous en déplaise,
 Ce fripon de Cabaretier,
 Qui depuis trois mois à notre aise,
 Faisant valoir notre métier,
 Allongeons notre Comedie,
 Et qui mêlons dans le tonneau
 Quelques pintes de vin nouveau
 Pour vous le faire enfin boire jusqu'à la lie.
 Le Parterre qui seul règle notre destin,
 Est ce fin Gourmet de voisin.
 Qui nous attire l'abondance:
 Mais aussi par reconnoissance,
 Pour quinze sols nous luy donnons
 Pareil vin qu'au Theatre un écu nous vendons.
 Nous vous allons donner encor quelques Bou-
 teilles
 De ce Rapé par les oreilles.
 Messieurs, nous serons trop heureux
 Si le vin nouveau passe à la faveur du vieux.

DIXI.



SCE-

S C E N E I.

BELISE, ROGER.

BELISE.

HOla, ho, quelqu'un, Portier, Limonadier, Ouvreuse de Loges ? Depuis trois mois, on ne sçauroit trouver à se placer dans cet Hôtel de Bourgogne.

ROGER *aux Auditeurs.*

Voilà une de ces Bouteilles de Vin que je vous avois promises. Mais elle me paroît bien aigre.

BELISE.

Bonjour, Monsieur. Jouëz-vous encore aujourd'hui votre Baguette de Vulcain ?

ROGER.

Si nous la jouïons ? Je le croy, ma foi ; & il ne tiendra qu'à ces Messieurs, que nous la jouïons encore trois mois. Apparemment, Madame. que vous cherchez votre mari ? Est-il dans le cas de la Baguette ?

BELISE.

Moi un mari ! Moi chercher un mari ! Est-ce que j'ai l'air d'une femme à mari ?

ROGER.

Je vous demande pardon. Je vois bien que vous n'êtes qu'une femme à Galant.

BE.

BELISE.

Un bel esprit comme moi , me soupçonner de degenerer jusqu'aux Etres materiels ! Apprenez , mon ami , que j'ai épousé l'antique ; & que je n'auray jamais d'autre mary , que Juvenal , Horace , Virgile , & sur tout le bon Homme Homere.

ROGER.

Vous avez fait-là de belles épousailles ! Avec de pareils maris , vous aurez bien de la peine à reparer les torts que la guerre cause au genre humain.

BELISE.

Assez de filles se chargeront de ce soin-là pour moi. Je passe les jours avec les Livres ; & je ne m'endors point que je n'aye une douzaine d'Auteurs anciens sous mon chevet.

ROGER.

On ne dispute pas des goûts : mais je connois des femmes aussi spirituelles que vous , qui dorment plus volontiers avec des modernes.

BELISE.

On dit que dans votre Comedie , vous faites une comparaison du vieux temps avec le nouveau. Cela n'auroit il point quelque rapport avec le parallele des anciens & des modernes , qui partage à present tous nos beaux Esprits ? Quel parti prenez.

Y

vous

vous dans cette dispute-là, vous autres Comédiens ?

ROGER.

Mais, Madame, je vous en fais juge vous-même. En mille ans les Auteurs anciens ne nous produiroient pas un verre d'eau ; & ce sont les modernes, comme vous voyez, qui font bouillir nôtre marmite.

BELISE.

Si je sçavois que vous parlassiez sérieusement, & que vous prissiez le parti des modernes....

ROGER.

Et que feriez vous ?

BELISE.

Ce que je ferois ? Je troubleroïis vos spectacles : Je louerois des gens pour siffler ; & je vous empêcherois de parler François, jusqu'à ce que Pasquarel eût été reçu pour son beau langage à l'Académie.

ROGER.

L'herbe auroit tout le temps de croître dans le Parterre. Mais vous entrez bien chaudement dans les intérêts de l'Antiquité.

BELISE.

Si j'y entre chaudement ! Vous ne sçavez donc pas que je suis le flambeau fatal qui vient d'allumer la guerre parmi les gens de Lettres ?

ROGER.

Je ne croyois pas que cette Nation-là fût belliqueuse ?

BE

BELISE.

Que dites-vous? Dans le dernier combat,
trois de nos chefs furent blessez à mort
d'un seul coup d'Epigramme.

ROGER.

Si on charge une fois les Sonnets à car-
touche, il en demeurera bien sur le car-
reau. Les Invalides ne suffiront pas pour
les blessez : Il en faudra mener quelques-
uns aux Petites Maisons.

BELISE.

Je soutiendray les Anciens envers & con-
tre tous

ROGER.

J'ay à vous dire qu'il est inutile de vous
tant échauffer. Cette guerre-là est ter-
minée.

BELISE.

Cela ne se peut. On ne fait rien à l'Aca-
demie, sans me consulter.

ROGER.

Je ne sçai pas si cela se peut : mais je sçai
bien que voilà l'Arrêt que je porte dans ma
poche. Lisez.

BELISE.

Voyons.

EPIGRAMME

Ces jours passés en bonne Compagnie,

Trois Heros de l'Academie,

S'échauffoient sur le différend

Qui tient tout Paris en suspend.

Des modernes Auteurs, l'un prenoit la défense :

L'autre des Anciens soutenoit les raisons.

Le plus sçavant des trois prit en main la balance :

Et moy, dit il je tiens pour le jettons.

Y 2

BE-

BELISE.

Oh , je ne m'arrête pas à cette décision-là.

ROGER.

Voilà le Druide qui est un Antique , qui vous en donnera un autre.

LE DRUIDE *chante.**AIR.*

En vain une fille à votre âge ,
 Donne son suffrage
 Pour l'Antiquité ;
 Son esprit a beau faire ,
 Son cœur plus sincere ,
 Decide pour la nouveauté.

ROGER , *sur l'Air.* , REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Juvenal , Horace & Virgile ,
 En bon François , sont des Nigaux.
 Il vous faut un mari , la fille :
 Mais un mari de chair & d'os.

S C E N E II.

ROGER , ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

A H , Monsieur l'Enchanteur ! J'ay recours à votre sorcellerie.

RO.

ROGER.

Voilà un jeune tendron , qui ne seroit point mauvais à enchanter ; & je mêlerois volontiers ma Magie noire avec sa Magie blanche. ANGELIQUE.

On dit que vous avez reveillé une fille qui dormoit depuis deux cens ans. Ne pourriez-vous point endormir ma mere pour la moitié de ce temps-là ?

ROGER.

Endormir une mere ! J'aimerois mieux avoir dix maris à bercer,

ANGELIQUE.

Faites-la donc dormir seulement deux ou trois jours , pour me donner le temps de me marier , sans lui en rien dire.

ROGER.

Le bon naturel de fille ! Helas ! Une pauvre petite mineure qui cherche à s'émanciper ! Cela me fend le cœur !

ANGELIQUE.

Oh ! Je l'en avertiray si tôt qu'elle sera éveillée.

ROGER.

Cela est dans l'ordre.

ANGELIQUE.

Il n'y a plus moyen de durer avec cette femme-là. Elle veut que je vive dans la regularité où l'on étoit de son temps ; & cela ne s'accommode pas avec la reforme de celui-ci.

Y ;

RO-

ROGER.

Je vous sçai bon gré, à votre âge d'aimer la réforme !

ANGELIQUE.

Elle veut m'habiller à sa fantaisie. Le dernier corps qu'elle m'a fait faire, me va jusqu'au menton ; & vous sçavez qu'une fille aimeroit autant n'avoir point de gorge, que de ne la pas montrer.

ROGER.

C'est que les filles d'aujourd'hui aiment le grand air.

ANGELIQUE.

Elle me contrôle sur tout. Croiriez vous qu'elle me défend de manger d'aucun ragoût ? Elle dit qu'autrefois les femmes ne vivoient que de fruit & de laitage.

ROGER.

C'est à peu près la même chose à présent : excepté que le fruit que mangent les Dames, est un peu plus épice ; & elles ont trouvé le moyen de se rafraîchir avec des jambons de Mayence, des Mortadelles, & des Cervelats de la rue des Barres. Pour leur laitage, c'est ordinairement du vin de Champagne, comme il sort du tonneau.

ANGELIQUE.

Du vin de Champagne ! Ey donc ! Cela gâte le teint ; & je n'en bois plus depuis que ma Cousine m'a appris à boire du Ratasia.

RO-

ROGER.

Vous avez là une jolie Cousine.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez donc point endormir ma
mere !

ROGER.

Non. Car dans la colere où je suis con-
tre elle , si je l'endormois une fois , elle cour-
roit risque de ne s'éveiller de sa vie.

ANGELIQUE.

Apprenez-moi donc ce qu'il faut faire
pour l'empêcher de gronder ?

ROGER.

Voilà le Druide , qui est un homme ex-
pert dans ces cas-là , qui vous va satis-
faire.LE DRUIDE *chante.**AIR.*Mere qui gronde ;
Qui tempête & qui fronde ,
Fait son employ dans le monde ,
Quand elle est sur son retour.
Fille qui la laisse dire ,
Et qui n'en fait que rire ,
Fait sa charge à son tour.ROGER. *sur l'Air.* DE LANTURLU.Quand Mere sauvage
Dit dans ses Leçons ,
Que Fille à votre âge
Doit fuir les garçons ;
Vous devez répondre
C'est ce que j'ay résolu ,
Lanturlu , lanturlu , lanturlu , &c.

S C E N E III.

N I G A U D I N ; R O G E R.

N I G A U D I N.

B On jour, Monsieur. Quand je vous
vois,
Je ne puis m'empêcher de rire.

R O G E R.

M'as-tu déjà vu quelquefois ?

N I G A U D I N.

Par ma foy, je ne sçay qu'en dire.

Or donc, pour revenir à mon premier discours...

Mais vous m'interrompez toujours.

R O G E R.

J'aurois vraiment grand tort : La Harangue est
jolie.

N I G A U D I N.

Vous sçavez donc, Monsieur, qu'on a sa fan-
taisie.

Tantôt on est garçon, tantôt on ne l'est plus.

Il n'est rien tel que les Cocus :

Car ils le font toute leur vie.

R O G E R.

Demandez-le plutôt à Monsieur que voilà.

N I G A U D I N *en montrant une femme
fort laide.*

Vous voyez bien cette Poulette-là ?

C'est ma femme, quoy qu'on en dise,

Sçavez-vous pourquoy j'en ay prise.

R O G E R.

Pour son bien ? ses parens ?

N I G A U D I N.

Non, c'est pour sa beauté.

R O G E R.

Qui diables s'en seroit douté ?

NI-

N I G A U D I N.

Mais regardez-la bien. C'est elle
Qui me fait bouillir la cervelle.

Je croyois qu'au bout de neuf mois,

Une femelle au moins un Enfant devoit rendre.

R O G E R.

Combien ta-t-elle fait attendre.

Un an ?

N I G A U D I N.

Oh !

R O G E R.

Deux ans ?

N I G A U D I N.

Oh.....

R O G E R.

Dix ans ?

N I G A U D I N.

Oh ! que nenny.

Elle a mistout au plus quatre mois & demy :

Et je crains quelque stratagème.

R O G E R.

C'est bien peu : Mais avec une femme qu'on aime.

Il ne faut pas entrer dans un calcul Bourgeois :

Ny prendre garde à trois ou quatre mois.

N I G A U D I N.

C'est pourtant le hic de l'affaire ;

Et ce qui fait que bien souvent

On n'est pas pere d'un enfant.

Quoy qu'on soit mary de sa mere.

R O G E R.

Tu n'eprouves pas seul un pareil accident :

Et si l'on comptoit bien l'absence ou la presence :

De la plupart de nos maris.

On trouveroit que dans Paris

Il seroit peu d'Enfans, dont la naissance

Ne vint ou trop tôt ou trop tard ;

A moins que l'on ne fit un Almanach bâtard.

N I G A U D I N.

Vous ne croyez donc pas que la progéniture
Soit tout à fait de ma manufacture ?

R O G E R.

Il faut toujours s'en faire honneur :
Et peut-être en es-tu l'auteur.

Il est des Enfans vifs qui cherchent la lumière ,
Presqu'aussi-tôt qu'ils sont conçus ;
Et les femmes d'esprit sur pareille matière ,
Font aisément des Impromptus.

N I G A U D I N.

Cet Enfant est venu , tout franc , trop à la hâte :
Et je crois n'avoir pas mis la main à la pâte.

R O G E R.

Mais quel âge avoit-il ?

N I G A U D I N.

Je vous l'ay déjà dit :

Quatre mois & demy.

R O G E R.

Quel diable est ce qu'il me lanterne ?
Ton Enfant est produit à terme.
A quoy bon tant faire de bruit ?

Quatre mois & demy de jour , autant de nuit ;
A neuf mois le total se monte.
Hé bien , n'est ce pas-là ton compte ?

N I G A U D I N.

Vous avez raison cette fois.

Je suis bien plus heureux que je ne le pensois.

Viens ma Pouponne ,
Viens ma Bouchonne ,
Que je repare ton honneur ,

R O G E R.

Le Druides va te calmer l'esprit , par un petit
couplet de Chanson.

L E D R U I D E.

Vous n'avez pas besoin qu'on vous console.
Elle a tout l'air d'une femme d'honneur.

J'en

J'en jurerois presque sur sa parole ;
Mais j'aime mieux jurer sur sa laideur,

ROGER.

Au temps passé

On n'achetoit que les belles ;

Mais tout a changé,

Toure loure, loure, loure,

Il ne reste point de bête au marché,

*Tous les Acteurs qui sont sur le Theatre se joignent,
& font une nouvelle Danse, pour remercier Roger,
qui les a excitez à se réjouir.*

*On reprend l'Air precedent, qui est à la fin de la
Bague.*

Le Druide reprend La Verte jeunesse, &c.

BELISE.

Pour moy l'Hyménée

N'a point de douceurs,

Je suis destinée

A l'amour des Auteurs.

Pour eux je veux vivre,

Car dans ce temps-cy,

Il n'est point de Livre

Si froid qu'un mary.

ANGELIQUE.

Ma mere à mon âge,

A ce que l'on dit,

Fit son mariage

A fort petit bruit.

Je puis, ce me semble,

Par bonnes raisons,

Suivre ses exemples,

Et non pas ses leçons,





S E C O N D E
A U G M E N T A T I O N

de plusieurs Airs

C H A N T E Z ,

Par la Rhétorique, par Arlequin,
& autres Acteurs.

*Dans la Comedie des Comediens Chinois &
dans la Baguette de Vulcain.*

COUPLETS AJOUTEZ.

MARINETTE *en Paysannetaise.*
sur l'Air la verte Jeunesse.

P Uis que ce bon pere
Rien ne nous apprend
Touchant nôtre affaire,
C'est un ignorant.
Mais quoi qu'il m'en coûte,
Bien tôt je sçauray....
Pierrot, je m'en doute,
Je te l'apprendray.

MEZ-

MEZZETIN, *Marié à une femme
fort laide.*

Sur le même air.

Si pour ma Lucrece
Quelqu'un prenoit feu,
Sans craindre la presse,
Il auroit beau jeu.
Je verrois ce mystère,
Sans aucun ennuy:
Car le laisser faire;
C'est se vanger de luy.

ARLEQUIN *lui répond sur l'air ne
craignez rien.*

A cet air honnête,
Et ce doux maintien,
On croit pour sa tête
N'apprehender rien.
Mais sur tel navire
On doit craindre au port.
Il n'est point d'eau pire
Que celle qui dort.

PASQUAREL.

Quand femme peu sage
Est dans certain cas,
Et qu'en mariage
Elle a fait un faux pas;
En baissant la tête,
Il faut au plutôt
Remonter sur sa bête,
Et ne dire mot.

Y 7

AR.

ARLEQUIN *lui répond.*

Si c'est la methode
D'être un peu Vulcain ,
Sois donc à la mode ,
Cache ton chagrin.
Car sans trop médire ,
Dans ce lieu j'en voi
Qui crevent de rire ,
Et le font plus que toi.

OCTAVE *Mari d'une jeune femme.*

Qui pour l'himenée
Prend jeune Catin ,
A la destinée
D'un Marchand de vin.
Vainement il tente
De garder son muïd :
Vin nouveau s'évente ,
Vin gardé s'aigrit.

OCTAVE *Continuë.*

Que femme à cet âge
Est un bon ragoût ,
Quand le seul usage
En est pour l'Epoux !
Mais dans le Ménage
Il n'est pas nouveau
Que quelqu'un partage
Toujours au gâteau.

1. *Air chanté par la Rhetorique.*

Par mes discours doux & flatteurs,
Je porte l'amour dans les cœurs,
Et j'attendris la plus cruelle
Mais à parler de bonne foy
L'Argent pour reduire une Belle
Est encor plus puissant que moy
L'Argent l'argent pour reduire une belle
Est encor plus puissant que moy.

ARLEQUIN *luy répond sur l'Air*
d'une main je tiens mon pot.

Voulez-vous en moins d'un jour
Estre heureux en amour ?
Laissez les fleurs de Rhetorique.
Le chemin en seroit trop long.
Avec l'or je vous en répond :
Mais sans cela non, non.

2. *Air chanté par la Rhetorique.*

Le soleil Vagabond jamais ne se repose
Il va toujours de maison en maison,
Que de Maris feroient la même chose
S'il leur étoit permis de changer de prison ?
Mais d'un Epoux la demeure est certaine
Quelque chemin qu'il prenne,
Qu'il aille qu'il vienne son ascendant
Toujours l'entraîne loger au croissant.

Après

Après que la Rhetorique a chanté son second air ARLEQUIN dit le couplet suivant sur le sujet d'un Mari le premier jour de ses nœces.

Il va coucher tout de go.
 Au signe de Virgo
 Mais dès la seconde journée
 Le Capricorne est sa maison.
 De cela je vous en répond :
 Mais du Virgo non , non.

MEZZETIN *en Grivois chante.*

Dans le Combat je suis un Diable
 Mon nom de Guerre est la fureur ,
 Mais chez un hôte un peu traitable
 Je suis par ma bonté surnommé la douceur.
 Pourveu qu'il me laisse egorger sa volaille
 Vuider sa futaile ,
 Emporter son manteau
 Je suis doux comme un agneur.

Lors que mon hôte est raisonnable
 Je ne cherche que son profit
 Si je passe la nuit à Table ,
 C'est pour ne point user ni son drap ni son lit.
 Pourveu qu'il me donne pour mon utensile
 Sa femme, sa fille ,
 Sa servante Isabeau
 Je suis doux comme un agneau.

R L.

RIGAUDON *chanté par MEZZETIN.*

Puis qu'il le faut
 Que dans le mariage
 L'un apres l'autre s'engage
 Et fasse le faut
 On doit exprés en faisant la folie
 Qui dure à jamais,

On doit exprés prendre femme jolie
 Pour sauver les frais,
 Tout rencherit
 Et dedans le menage
 Qui veut passer pour sage
 Doit chercher à mettre tout à profit.

Je conseille à tout homme de bon sens
 De prendre belle femme à quinze ans.
 Et qui puisse bien gagner ses dépens
 Une laide souvent
 Achette d'un amant
 Les faveurs les faveurs qu'une belle vend.

**TOUS**

TOUS LES COUPLETS

*qu'Arlequin a dits en diferentes fois
pour les Annonces.*

Si cette baguette
A fait tant de bruit,
La raison est nette :
C'est que dans Paris ;
Et par toute terre
Il n'est point d'humain
Qui n'aime de faire
Son voisin Vulcain.

Puisque ma baguette
Vous a diverty,
Je la tiendray prête
Pour demain Jeudy.
Venez y sans cesse,
Sans en perdre un jour ;
Car de bonnes pieces
On n'en a pas toujours.

Mon sieur le Parterre
Est prié demain

De vouloir nous faire
L'honneur d'être plein.
Venez en abondance,
Ne vous laissez pas :
C'est votre présence
Qui fait nos jours gras.

Puisque le Parterre
A ry tout son saoul,
Voilà donc la guerre
Finie entre nous.
Notre paix est faite ;
Nous sommes contens,
Vous de ma baguette,
Moy de votre argent.

Si votre affluence
Vient d'un pas égal
Pendant l'abstinence
Comme au carnaval,
Nous serons aïegres,
Grace à nos ducats,
Et malgré les jours maigres
Nous deviendrons gras.

Si ces trois bouteilles
Ont frappé le goût
Des fines oreilles,
Revenez chez nous.
Je les tiendray pleines

Pour

Pour demain Jeudy.
Grands Dieux, qu'elle aubeine?
Si tout creve icy.

Si de ma baguette
Quelqu'un a besoin,
D'en faire l'emplette
Qu'il prenne le soin.
Chez Vulcain s'achette
Celle des cocus.
Celle des coquettes
Se vend chez Venus.

Voûlez vous me croire?
En sortant d'icy
Allez vous en boire;
Je vais boire aussi.
Puis que ma Baguette
Vous a diverty,
A demain la fête,
Messieurs, venez-y.



SCE.


~~~~~

# SCENES

FRANCOISES

DES AVANTURES

DES CHAMPS ELISE'ES.

---

## SCENE.

D'ARNOFLE ET DE RAFFLE.

ARNOFLE.

J'E n'avois que vingt ans quand les Medecins m'accuserent du poumon , & qu'ils me condamnerent à n'en passer pas trente : Me trouvant trop de bien pour le peu que j'avois à rester au monde : Car je n'ay jamais aimé le superflu, de mon fond je fais mon revenu ; & je vous œconome cela si prudemment , que le temps prescrit par les medecins arrivé, avec un seul zero je chiffre tout mon patrimoine.

M. RAFFLE.

On ne sçauroit prendre des mesures plus justes.

ARNOFLE.

Ouy. Mais hélas ! dequoy cette sage pré-

précaution me servit-elle ? On a beau faire : toute la prudence humaine devient bientôt inutile, des qu'il plaît au Ciel d'en ordonner autrement :

M. RAFFLE.

Comment donc ?

ARNOFLE.

Les Medecins furent pris pour dupes, mon cher Monsieur.

M. RAFFLE.

Vous ne mourûtes pas comme ils avoient dit ?

ARNOFLE.

Tout au contraire, je vécus encore trente ans par delà.

M. RAFFLE.

Ouf ! Le vilain qui proquo, pour un homme qui avoit fait un si severe abregé de son patrimoine. Bien en a pris à ma femme & à mes enfans, de ce que je n'ay pas été si econome que vous ! Je ne leur aurois pas laissé en mourant comme j'ay fait, des amis, du bien, & de la noblesse.

ARNOFLE.

Et que vous en reste-t-il ? Vous avez bien payé tout cela par le chagrin de le quitter. Si les Medecins m'avoient tenu parole, je m'estimerois plus heureux que vous.

M. RAFFLE.

Plus heureux que moy ? Quel bonheur n'est-ce pas pour un pere de famille Bourgeoise, de pouvoir arrêter tout à coup le  
sang

sang roturier qui lui coule dans les veines, pour faire place à un plus pur; de se faire par son bien & par son crédit, une naissance toute neuve; & de se voir, pour ainsi dire, le pied-d'estal d'une famille noble? Vous riez?

ARNOFLE.

Qui ne riroit pas de vous voir ainsi repaître de chimères?

M. RAFFLE.

Fort bien! chimere la noblesse. Mais que vois-je? Noirette la fille de chambre de ma femme? Elle ne pouvoit venir plus à propos. Vous allez voir en quel état florissant j'ay laissé là haut ma famille.

ARNOFLE.

Croyez-moy. Ne vous en informez point. Bien en prend quelquefois aux morts, d'ignorer la conduite des vivans auxquels ils prennent part.

M. RAFFLE.

Oh! je ne crains rien. Ma pauvre Noirette, que j'ay de joye de te voir!

---

NOIRETTE, M. RAFFLE, ARNOFLE.

NOIRETTE.

**E**ST ce bien vous, mon cher Maître? Helas! en vous perdant ma famille a bien tout perdu. Les cinq grosses Fermes  
n'ont

n'ont guere fait d'honneur à votre memoire, mon pauvre Monsieur Raffle. Deux jours apres votre mort mon frere fût revoqué ; & ces huit autres Commis qui faisoient pension à cette grosse brune . . . .  
helas . . . . cette si belle femme qui se disoit votre parente , & qui se cachoit tant de Madame , toutes les fois qu'elle avoit à faire à vous . . . .

M. RAFFLE.

Dorellie ?

NOIRETTE.

Justement.

M. RAFFLE.

Quel revers ! & où est la confraternité ? Qui auroit crû cela d'une Compagnie , où l'on a toujours veu regner le desinteressement , la concorde , & l'union ? Mais de ma famille tu ne m'en dis rien ? Ma veuve , dis-moy , soutient elle bien par l'éclat de sa dépense la dignité de son rang ? Mes enfans se sont-ils fait des alliances dignes de leur naissance & de leur haute fortune ? Tu ne me répons rien. Tu baises la veuë. Tu soupire. Ah Ciel ! que leur est il arrivé ?

NOIRETTE.

Hé . . . . mais . . . .

M. RAFFLE.

Acheve. Peux-tu me faire si long temps un secret de mon malheur ?

NOI-

NOIRETTE.

Scachez donc , puisque vous le voulez  
scavoir , que vôtre fils ...

M. RAFFLE.

Hé bien , mon fils ? Que luy est il arri-  
vé. Parles. Auroit il été tué à l'Armée ?  
Pourveu qu'il soit mort les armes à la main ,  
je m'en tiens à moitié consolé.

NOIRETTE.

Hé ouy. Monsieur , il a été tué en com-  
battant.

M. RAFFLE.

Tout de bon ?

NOIRETTE.

Le pauvre jeune homme est mort en He-  
ros.

M. RAFFLE.

Dis tu vray , Je n'avois que celui-là :  
mais n'importe.

NOIRETTE.

Il est mort d'un coup de Caraffe dans un  
des plus fameux Cabarets de la Ville.

ARNOFLE.

Voilà , certes , un beau champ de ba-  
taille !

M. RAFFLE.

Mon fils tué dans un lieu de débauche !  
Ah Ciel ! Et ma fille , comment a-t-elle pu  
supporter ce mal-heur ? Car c'étoit un pro-  
dige de voir comme ils s'aimoient.

NOIRETTE.

Et mais ... vôtre fille ne pouvant plus  
Z rester

rester dans une maison que la mort de son frère remplissoit de deuil, elle s'est.

M. RAFFLE.

Fait Religieuse?

NOIRETTE.

Oh bien pis que cela, Monsieur.

M. RAFFLE.

Quoy donc se feroit-elle tuée.

NOIRETTE.

Oh non, Monsieur. Elle n'a pas tout à fait porté son désespoir jusques-là.

M. RAFFLE.

Mais encore?

NOIRETTE.

Ne pouvant plus, dis-je, rester dans une si triste demeure, pour essayer si le changement des lieux ne dissiperoit pas un peu ses ennuis, elle s'est fait enlever par son Maître de danse, qui charitablement a bien voulu courre le pais avec elle.

ARNOFLE.

Voilà une sœur qui avoit bien du naturel!

M. RAFFLE.

Ma fille? juste Ciel! Perfide, falloit-il m'attaquer encore par cet endroit-là? Ma pauvre femme, que je te plains d'avoir été présente au funeste desastre de ma famille!

NOI-

NOIRETTE.

Helas la pauvre femme ! Si vous l'aviez  
veuë, elle vous auroit fait pitié.

M. RAFFLE.

Oh ! je n'en doute pas.

NOIRETTE.

A peine eut-elle appris cette nouvelle,  
qu'elle tomba entre mes bras comme mor-  
te.

M. RAFFLE.

La pauvre creature !

NOIRETTE.

Pendant deux heures je l'ay cru sans vie.

M. RAFFLE.

Ce que c'est que l'honneur !

NOIRETTE.

Le soir la fièvre la prit avec des redou-  
blemens, & des transports au cerveau, qui  
faisoient tout craindre pour ses jours.

M. RAFFLE.

C'est la suite des grandes douleurs.

NOIRETTE.

Comment ? Si on ne l'avoit liée, elle se  
seroit jettée par les fenêtres. Elle ne vou-  
loit plus vivre, vous dis je.

M. RAFFLE.

Le pauvre petit Bouchon !

NOIRETTE.

Sur le matin , on la saigna. Elle reposa un peu , & le jour suivant la fièvre l'ayant quittée , ne voulant plus paroître au monde après un tel affront , elle se retira enfin à sa Maison de campagne , pour y vivre en femme dégoûtée de la vie en la compagnie d'un seul Valet de chambre , que le desespoir luy a fait épouser.

ARNOFFLE.

Fort bien.

M RAFFLE.

Ma femme ? ô Ciel ! ma femme ? ô Dieux !

ARNOFFLE.

Je vous l'avois bien dit , que dès qu'on étoit mort on ne devoit plus retourner les yeux du côté du monde.



SCE-



~~~~~

S C E N E

DE NOIRETTE ET D'ARLEQUIN.

NOIRETTE.

Que vois ? Je croi Dieu me pardonne ,
que c'est Arlequin mon mary. Mon
cher Epoux , ah qu'il est doux , mon fils , de
se rejoindre après vingt mortelles années de
separation !

ARLEQUIN.

Est-ce bien toy , ma chere petite femme ?

NOIRETTE.

Mon cœur , j'ay murmuré contre la lon-
gue distance que le sort barbare mettoit en-
tre ton trépas & le mien.

ARLEQUIN.

La pauvre petite !

NOIRETTE.

Que je me suis ennuyé ! que le monde
m'a déplû ! tout m'y choquoit depuis ta
mort. J'ay regardé les hommes comme des
monstres. Aussi je puis dire que depuis toy ,
il n'a pas été en mon pouvoir d'en souffrir
aucun.

ARLEQUIN.

Tu ne t'es donc pas remariée , ma mie ?

NOIRETTE.

Et, mais, remariée: pas tout à fait. Ce que je fis ne s'appelle pas, pour ainsi dire, prendre un mary,

ARLEQUIN.

Comment donc?

NOIRETTE.

Quelque temps après toy, ton oncle le Notaire étant mort sans enfans, les nôtres en hériterent des biens fort considérables; mais comme cette succession étoit un peu embrouillée.

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu embrouillée? Mon oncle ne devoit pas un fol.

NOIRETTE.

Hé . . . je veux dire que je vendis sa Charge à des gens qui me firent des chicanes; & comme je n'entendois pas les affaires, & que j'étois tous les jours dupée par des fripons de Solliciteurs qui me prenoient mon argent, & qui n'avancoient rien, je jettai la veuë sur un jeune Ecolier en Droit, qui étoit, ce dit on, bon homme de Palais. Want l'intéresser plus sensiblement dans mon procez, je luy prêtay de l'argent pour s'acheter une charge de Conseiller; & pour seureté de ma somme, on me conseilla de l'épouser.

AR.

ARLEQUIN.

Fort bien.

NOIRETTE.

Quand on prête son argent, voyez-vous, on ne sauroit trop prendre ses sûretés.

ARLEQUIN.

Oh! c'est l'entendre.

NOIRETTE.

Mais le pauvre garçon, hélas ne fit pas vieux os. A peine eut-il débrouillé mes affaires, qu'il mourut.

ARLEQUIN.

Marque infallible qu'il vous servoit bien.

Luy mort, vos affaires finies, vous restâtes veuve?

NOIRETTE.

Ouy, bon! je restay veuve! Quand on a des enfans, le moyen d'être la maîtresse de ses actions! Votre aîné voulant prendre le party de la guerre, de crainte qu'il ne s'engageât mal à propos avec quelque Capitaine, n'allay-je pas bonnement revêtir d'une Commission de Colonel un jeune Académiste, à condition qu'il luy donneroit une Enseigne dans son Regiment?

ARLEQUIN.

Fort bien! voilà une mère qui a bien économisé le bien de ses enfans! Pour conserver à l'un une Charge de Notaire, & ménager à l'autre une Enseigne, elle se fait

un mary Conseiller , & l'autre Colonel !

NOIRETTE.

Hé bien ! ne voilà pas le grand mercy de m'être sacrifiée pour tes enfans ? Va , tu ne meritois pas d'avoir une femme qui eût pour ses enfans une complaisance si aveugle.

ARLEQUIN.

A l'entendre , elle ne s'étoit presque pas remariée. Ciel qui auroit pû croire qu'une femme qui après la mort de son premier mary regardoit les hommes comme des monstres ; eût eu assez de naturel pour ses enfans , que de se remarier encore deux fois ?

S C E N E.

DU GASCON ET DE L'ABBE'.

LE CHEVALIER, L'ABBE'.

LE CHEVALIER.

ET donc ? avant que de mourir la Gazette dit que je fis des merveilles ?

L'ABBE'.

On assure que tu tuas deux hommes d'un seul coup.

LE CHEVALIER.

Que cela ?

L'ABBE'.

Elle ne fait pas mention de davantage.

LE

LE CHEVALIER.

Tu te trompes, mon cher, tu n'as pas bien lû, ou il faut qu'il y eût faute d'impression. Tu verras que voulant mettre vingt, ils ont oublié le zero.

L'ABBE'.

C'est ce que je ne te diray pas.

LE CHEVALIER.

Mais toy, Abbé, qui t'attendoit si tôt icy ! Tu avois choisi un état qui sembloit te promettre que tu n'y arriverois pas des premiers ? Tu étois jeune, sain, vigoureux, & d'un pais où l'on plaide volontiers plus souvent qu'on ne se bat,

L'ABBE'.

Tu vois. Celui qui prend le plus grand tour n'est pas celui qui y arrive le plus tard. Mon foible, je l'avouë, étoit pour une vie longue, douce & tranquille. Celle des gens de guerre me paroissoit la plus belle & la plus brillante à la verité : mais je la trouvois rude & fatigante, & quelquefois même un peu trop courte. Il me falloit cependant un pretexte, étant né Gentilhomme. Je n'osois paroître à Paris, tandis que tous mes pareils étoient à l'Armée. Pour y rester avec quelque sorte de bien-seance, il n'y avoit de party à prendre que la Robe ou le petit collet. De me faire Conseiller, je n'avois point d'étude. Je me fis donc Abbé.

LE CHEVALIER.

Il me paroît que tu n'as pas vécu pour cela plus long-temps. L'ABBE.

Il y a comme cela de certains malheurs dans la vie, que toute la prudence humaine ne nous sçauroit faire éviter. Ce que je craignois qu'un coup de canon ne fit, crois-tu bien qu'un coup d'éventail l'a sceu faire ?

LE CHEVALIER.

Comment diable, Abbé ? Tu as été tué d'un coup d'éventail ? Et mais, mon cher, voilà une mort héroïque. Etoit-ce en voulant attacher le mineur au corps de la place, ou en prenant quelque petit ouvrage pour y parvenir !

L'ABBE.

Je ne t'en diray point d'autres circonstances, sinon que badinant auprès d'une Dame, voulant éviter un coup qu'elle me portoit sur le nez, je retournay la tête : Elle m'attrapa la temple, & je tombai roide mort.

LE CHEVALIER.

Sur elle ?

L'ABBE.

A ses pieds.

LE CHEVALIER.

Tant pis, Abbé : c'étoit pour te blesser.

L'ABBE *en pleurant.*

Fut-il jamais un coup plus funeste ?

LE CHEVALIER.

Je croy ; Dieu me pardonne, que le souvenir

venir t'en fait pleurer ? Cadidis, que ces Abbez font après à la vie !

L'ABBE.

Si tu étois à ma place . . .

LE CHEVALIER.

Mon Dieu, je sçais qu'il est fâcheux, sur tout à un homme qui a pris des mesures pour vivre long temps, de se voir ôter la vie tout à coup, par une arme qui ne fut jamais du nombre des offensives. Mais du moins, me consolerois je d'être mort dans une si belle occasion. Car afin que tu sçaches, Abbé, tu es mort en Heros. Mourir dans une ruelle, aux pieds d'une belle Dame ; pour un Abbé, c'est mourir au lit d'honneur.

L'ABBE.

Tais toy, avec ton Abbé. L'étois-je ? Je n'avois pas plus d'engagement que toi.

LE CHEVALIER.

Fort bien, je t'entens. C'est à dire, que tu étois de ces Abbez de milice, dont Paris est si fertile ;

L'ABBE.

Et, mais j'étois comme beaucoup d'autres jeunes gens de famille, qui . . .

LE CHEVALIER.

N'est ce pas ce que je dis ? Je sçais bien que tu n'étois pas le seul qui à l'ombre d'un collet passoit dans le monde sous le titre specieux d'Abbé. Vois-tu ? Il en est de ce nom à l'égard de bien des gens qui le portent, comme de celui qu'on donne

aux garnitures de cheminées. Verre, fayance, bois doré, tout cela est censé porcelaine.

L' ABBE'.

Toujours satyrique, à l'ordinaire.

LE CHEVALIER.

Et donc, en nôtre absence, le beau sexe comment le gouvernois tu? On disoit à l'Armée, que nous autres petits Maîtres de Cour, pouvions, si bon nous semble, prendre nos quartiers d'hiver sur la Frontiere, à moins que nous ne voulussions donner dans le commerce subalterne: car pour les premieres places, on assure qu'elles étoient toutes prises par les fameux petits Maîtres de l'Université.

L' ABBE'.

Ecoute. Ne pense pas rire.

LE CHEVALIER.

Moy rire? Cadidis je le dis comme je le pense. Les Abbez ce sont les Dragons noirs de la galanterie, Femme de Robe, femme de Cour, femme de Finance, tout passe par leurs mains. Il ne faut point rire depuis que nous avons la guerre, ce sont eux, si on les en croit, qui font les plus belles affaires de Paris.

L' ABBE'.

Le Badin!

LE CHEVALIER.

A la verité, l'avarice des maris ne contribué pas peu à les mettre en vogue. Ils donnent à leurs épouses si peu d'argent pour leurs

leurs menus plaisirs, qu'on ne doit pas s'étonner si depuis quelque temps on les voit si fort donner dans la babillole.

L'ABBE.

Changeons de discours, ou je te quitte,

LE CHEVALIER.

Le Chevalier est la bisque du cœur, il est vray : mais il est de lourd entretien ; il faut des écharpes, des nœuds d'épée, des points, de la dorure. Mais un Abbé, vit-on jamais Amant à plus juste prix ? Il n'y a point de Tailleur, quelque fripon qu'il soit, qui dans cinq aunes de drap ne leve un Abbé tout complet. Et donc, tu me fuis ?

L'ABBE.

A t'écouter on ne peut apprendre que des sottises.

LE CHEVALIER.

Tu ne m'échapperas pas, je te suivray par
to u

S C E N E

DE FELONTE ET DE DORANTE.

FELONTE.

N'Achevez pas, vous me feriez mourir
de rire.

DORANTE.

Que voulez vous ? chacun a sa folie.
Celle des bâtimens étoit la mienne. Ah !

Z 7 je

je ne saurois vous donner une plus forte idée de la passion que j'avois pour bâtir, qu'en vous faisant part d'une Palquinade, qu'un Satyrique de mon temps fit courre après ma mort. La voicy.

Blaise épargnoit son revenu,
Ne vivoit que de pain graissé d'un peu de beurre,
Pour se faire bâtir une riche demeure:

Blaise alloit (ce dit-on) tout nu.
A force d'épargner, grosse somme s'élève.
A force de bâtir l'édifice s'acheve.

Tout est fini, Lambris, Bas-Reliefs, Balcons;
Quand Blaise extenué par dix ans de lesine,

Prêt d'habiter sous ces riches plafonds,

Tombe mourant d'une fièvre aslaffine.

Quelle horreur! se tuer pour nourrir des Maçons?

Pour moi qui n'entre point dans les raisons de

Blaise.

Je crois qu'il eût été logé plus à son aise,

S'il avoit fait bâtir de petites Maisons.

FELONTE *riant*.

Ah! ah! ah! le Satyrique me paroît
homme de bon sens. Qu'en dites vous?

DORANTE.

Que dites vous vous même, de la bijar-
rie de mon sort: J'aurais tropas vint il plus
à contre-temps.

FELONTE

En effet, n'en déplaise aux Parques, c'est
user de surprise, & si elles en agissent ainsi,
on ne trouvera plus dorenavant personne
qui veuille faire bâtir.

DO.

DORANTE.

Tout beau, ne raillons pas. Vous me tournez en ridicule ; mais je voudrois bien sçavoir qui l'est le plus de vous ou de moy. J'ay fait bâtir une maison pour me loger pendant ma vie : qu'y a-t-il à dire à cela ? Les Parques en ordonnent autrement : Est-ce ma faute ? & suis-je le premier homme de qui elles aient rompu les desseins ? Mais vous, quand vous vendez le bien que vous avez eu tant de peine à acquérir, que vous vous dépouillez de tout pour vous faire bâtir pendant votre vie un superbe monument ; dites-moy, je vous prie, si la pensée du Satyrique ne vous conviendrait pas mieux qu'à moy ?

FELONTE.

A moy ?

DORANTE.

Ouy à vous. N'y a-t-il pas de la folie de se défaire des choses qui sont à notre usage, & dont on jouit tous les jours, pour en construire une dont on ne jouira jamais ?

FELONTE.

Fort bien ! Le Tombeau une chose dont on ne jouira jamais : comme si l'on n'étoit pas plus long-temps mort qu'en vie ! Apprenez, que se faire bâtir un vieil monument, c'est se faire revivre après son trépas. Une maison, quelque belle qu'elle soit, change de nom comme de Maître, mais un super-

superbe Mausolée est un tableau qui nous remet incessamment devant les yeux de la posterité. Par exemple, qui prendroit le soin de publier que j'ay vécu, moy qui ay veu mourir avant moy ma femme, mes enfans, & qui suis resté le dernier de ma famille? Qui sçauroit, disje, la haute fortune que j'ay faite, si je n'avois dans le lieu de ma naissance fait graver en lettre d'or, sur le Marbre, sur le Bronze, & sur le Porphire, une Epitaphe que je n'oublieray jamais!

Toy qui regarde ce Tombeau,
Ne pense pas que la Sculpture,
L'Argent, le Marbre, la Dorure,
En soit l'Ouvrage le plus beau.

Ce qu'il renferme en soy fait toute sa richesse.

C'étoit un Homme tout divin,
Actif, laborieux, âpre au gain,
Qui ne devoit qu'à luy son bien & sa noblesse.
Rends donc à sa vertu l'hommage que tu dois.
Il a fait élever le Tombeau que tu vois.
C'est luy qui par ses soins, qui par son sçavoir faire
Par ses profits secrets, & son esprit adroit,
S'est fait le Seigneur de la Terre
Qu'en son jeune âge il labouroit.

Hé bien, que dites vous? Puis je craindre après cela que mon nom reste ensevely dans l'oubly?

DORANTE.

Tout cela est le plus beau du monde :
mais moy, nonobstant ce bel Epitaphe, si
j'avois à retourner au jour, ce seroit encore
une

une maison que je ferois bâtir , & non pas un tombeau.

FELONTE.

Ahy ! ahy ! ahy ! quel entêtement ! quel entêtement !

MATHURINE *entre en chantant.*

La la la la la la.

FELONTE.

Cette ombre là n'a pas la mine d'avoir été la dupe d'un bâtiment. Ahy ! ahy ! ahy !

DORANTE.

Que j'envie son sort ! l'heureux état ! trop heureuse innocence !

FELONTE.

Hé hé , c'est Mathurine , une fille de ma Terre !

MATHURINE.

Hé bon , jour , Monsieur Felonte !

FELONTE.

Fort bien , fort bien. (*à Dorante.*) Faites-vous dire par elle ce que c'est que mon tombeau.

MATHURINE.

Morguene , la belle chose ! il étoit tout bâti de mabre ; puis y avoit tout autour de grands pieds de porc frais.

FELONTE.

Elle veut dire , des Colonnes de porfir.

MATHURINE.

Ouy , ouy , des Colonnes pour faire. Tant y a que c'est ban dommage qu'on l'ait boutée à bas.

FE-

FELONTE.

Comment ? on a démolì mon tombeau ?

MATHURINE.

Oh que ça ne vous émbarrasse pas. -- Ignarien de perdu. -- Stila qui a acheté votre Charge de Seigneur du Village, en a pris tous les matériaux pour bâtir les desseins du jardin.

FELONTE.

Mon Tombeau, juste Ciel ! qu'entens je ?
Et de mon Effigie qui étoit dessus ; qu'en a-t-il fait ?

MATHURINE.

Votre Figie ? Quoy cette grande figure camarde qui avoit la gueule tout de travers , & qu'on disoit qui vous ressembloit comme deux gouttes d'iaux ?

FELONTE.

Ouy, L'infame, où l'a-t-il mise ?

MATHURINE.

Que ça ne vous boute pas en peine , tant y a qu'il vous a boutté en bel air : il l'a mise tout au biau mitan du grand bassin.

FELONTE.

Ah, j'étouffe !

MATHURINE.

Vous ririez trop de voir comme il vous a fagotté. Il vous a boutté sur la tête un grand bois de cerf, long de ça, qui vous sort tout du biau mitan du front.

PELONTE.

Je n'en puis plus ! je creve !

MATHURINE.

Tastigué , que cela vous sied ban ! il fait
appeller cela le bassin d'Astéon.

DORANTE.

Voilà certes un beau monument ! Ah y !
ah y ! ah y !

MATHURINE

Aga donc , ceux là avec leurs maisons &
leurs tombeaux ! Je croy qu'ils sont foux ,
Jesons ban pu chanceux , nous. Comme
je n'avons rian laissez , je navons rien à
regretter. Aussi chantons je toujours.

Je n'ons en arrivant icy ,

Dieu mercy ?

Rien trouvé d'étrange.

J'avons vécu là haut comme on vit icy bas.

Je n'avons point frelaté nos appas.

Jen'avions qu'un Amant jol' aimions sans mélange
Le Collecteur Gros Gean , ny le Fermier Colin.

Pour nous plaire

N'avions que faire

De nous bailler un demy cein.

De ces femmes de Villes

Il n'en est pas ainsi.

Pour simple grand mercy ,

Ou n'a pas leurs Coquilles.

S C E N E

DE CEPHISE ET DE LEONICE.

CEPHISE.

Leonice en ces lieux !

LEONICE.

Seroit ce bien là Cephise ?

CEPHISE.

Tu es donc morte, ma chere !

LEONICE.

Tu vois, ma Petite, le sort ne m'a guere fait plus de quartier qu'à toy. Je ne t'ay survêcu quë d'une dixaine d'années.

CEPHISE.

Tu ne contes dix années pour rien, ma fille ?

LEONICE.

Pas pour grand'chose : Du moins dix années de plaisirs passent bien vite, ma toute bonne.

CEPHISE.

Je l'avouë. Mais étois-tu si fort en état d'en prendre, toy que je n'ay jamais veu deux heures de suite dans une parfaite santé ?

LEONICE.

A ce que tu dis.

CEPHISE.

Avons-nous fait une partie de jeu, de Promenade ou de Comedie, que tu ne te sois trouvée mal ? J'en ay veu ton Epoux
dans

dans des allarmes mortelles ; & il y avoit tel jour que tu tombois évanouie quatre ou cinq fois entre ses bras. Tu ne disois donc pas la vérité ?

LEONICE.

Que tu es simple , Cephise , & qu'on voit bien que tu es morte jeune ! Sans cela-pourroit on t'excuser d'ignorer les ruses innocentes dont une jolie femme se sert pour attendrir en sa faveur toute une Compagnie ?

CEPHISE.

Comment donc ?

LEONICE.

Quel plaisir ne ressent-elle pas , quand par une petite indisposition subite ou affectée , elle apperçoit le trouble & la crainte parmy une troupe de gens qui ne songeoient auparavant qu'à se divertir ?

CEPHISE.

Que dit-elle ? Ce n'étoit donc pas de bonne foy que tu te trouvois mal ?

LEONICE.

Qu'appelle tu de bonne foy ? Et où en serions nous nous autres femmes , si nous étions obligées d'en avoir dans tout ce que nous faisons ?

CEPHISE.

Ouais ! Quoy ? ces douleurs de côté , ces maux de tête , ces frissons , ces étourdissemens ?

LE-

LEONICE.

Pures Minauderies;

CEPHISE.

Je croy, Dieu me pardonne, qu'elle dit cela tout de bon ! Il y a donc bien du plaisir à se faire jeter de l'eau au visage, & à se faire brûler du papier sous le nez ;

LEONICE.

Plus que je ne te sçaurois dire. Crois moy, Cephise, il faut qu'une Femme soit femme ; & ces petites simagrées que tu condamnes, sont de l'essence de son sexe.

CEPHISE.

Et mais, mon Dieu : je ne veux pas qu'une femme fasse des armes, ny qu'elle joie à la Paume : Mais aussi ne faut-il pas que pour paroître plus femme qu'une autre, elle affecte une delicatesse ridicule, Qu'une femme mette des mouches, du rouge ou du blanc : Je dis plus ; Que toutes les semaines elle se baigne dans du lait ; qu'elle change deux fois l'année de peau, qu'elle se fasse même coudre toutes les nuits depuis la tête jusqu'au pieds dans des parchemins gras, & qu'elle tienne en dormant ses bras suspendus à des cordons de soye, il n'y a rien à dire à cela. La nature l'a mise au monde pour plaire, & tout ce qu'elle fait dans cette vue là, luy doit être permis. Mais que pour marquer une plus grande delicatesse, elle marche

che dans sa Chambre, comme si elle étoit
parquetée d'orties, qu'une bougie éteinte luy
cause des vapeurs, & qu'elle reste évanouie
pendant une heure, sous ombre qu'elle se
fera baillée pour amasser son gand; c'est ce
que je ne f'aurois luy passer, non plus que de
garder le lit quinze jours, après avoir gron-
dé un Valet durant une heure.

LEONICE.

Que tu es peuple, ma pauvre Cephise!
Dans quel monde vivois-tu pour ignorer...

CEPHISE.

Peuple tant qu'il te plaira. Pour moy, si
j'étois homme, une femme qui geindroit
toujours, ne seroit pas marotte.

LEONICE.

C'est à dire que tu aimerois mieux de
ces femmes robustes, qui affectent d'avoir
une santé à l'épreuve de tout, qui mangent
de tout ce que les autres mangent; que le froid
& le chaud, tout accommode: Et en un mot,
de ces insipides, qui pour ne rien sentir,
trouvent tout bien fait chez elles; qui ne
grondent pas une fois en un jour, & qui n'ont
en leur vie chassé Servant ny Valets: Ah
l'horreur qu'une femme telle que je la dé-
peins! Et moy, Cephise, si j'étois homme,
j'aimerois autant épouser un Suisse qu'une
femme d'un si grossier tempérament.

CEPHISE.

Que veux-tu? chacun a son goût, Pour
moy

moy je chers la joye & la santé. Je le repe-
te encore ; j'aimerois beaucoup mieux si
j'étois homme, que ma femme jouât du
Claveffin que de la Seringue.

LEONICE.

Badines tant que tu voudras. Pour moy,
je parle serieusement ; & je soutiendray tou-
jours qu'il faut de la mignardise & de la deli-
cateffe dans nôtre sexe ; ces grimaces & ces
petites simagrées que tu n'approuves point,
& qui donnent la pointe au merite d'une
jolie personne, & qui la rendent si friande
aux yeux des hommes d'aujourd'huy. Nous
voyons tous les jours des femmes reguliere-
ment belles, qui pour negliger ces petites
ressources, voulant tout devoir à leur beauté,
restent souvent inconnuës au milieu même
de la Cour ; tandis qu'une petite Camuse
qui n'aura pour tout agrément qu'un peu de
jeunesse & de minauderies, sera à la mode,
& se rendra la passion des gens du meilleur
goût.

CEPHISE.

Adieu. Charmante Minaudiere, tu me
gâterois l'esprit si j'étois long tems avec toy :
il n'y a qu'un moment que j'y suis, & il me
prend déjà envie d'avoir mal à la tête.

LEONICE.

Tu seras toujours toy-même. Adieu
folle, adieu.

SCE-

S C E N E S

DES JUGEMENTS.

DE MOME.

PLUTON, ORPHEE, MOME,
plusieurs autres.

MOME.

QUE l'Homme est inconstant!

Tel aujourd'huy, par un doux Hyménée.

Avec Iris unit sa destinée,

Qui le lendemain s'en repent.

Pour penetrer, d'où vient cette disgrâce,

Et nous mettre en état de n'en pouvoir douter,

Questionnons les chacun selon leur classe.

Ca, voyons par qui débiter.

Est-ce par vous, Brune au tein blême?

Qu'est-ce? D'où vient cette pâle couleur?

Votre mary d'un long Carême,

Vous auroit-il fait sentir la rigueur?

Chez l'Epouse Aramon va-t-il chercher fortune?

D'une autre, quel besoin d'aller faire l'employ?

Est-on sans besogne chez soy,

Quand on est l'Epoux d'une Brune?

Cependant il est des Maris,

Comme de certains beaux Esprits,

Qui de Livres chez eux gardent plus d'un Volume

Sans se trouver tentez d'en lire un seul feuillet.

A ce qu'on a, l'on s'accoutume.

Mettez-les dans un Cabinet,

A a

Qui

Qui d'un Voisin , ou d'un Compere
Fasse la demeure ordinaire.
Leur tombe-t-il un Livre sous la main ,
Fût-il d'un Auteur miserable
L'infortuné Bouquin ,
Ils en lisent jusqu'à la Table.
Cette comparaison peut servir au besoin.
La Femme, à le bien prendre, est ce Livre ordinaire,
Que les Maris ne lisent point ! (re,
Ou du moins qu'ils ne lisent guere !

N I S O N.

Ah, juste Ciel ! qu'ils s'en faut bien ,
Que tous mes noirs chagrins soient de cette nature
C'est ce qui met mon cœur à la torture.
Mon Epoux n'a pour moy que trop d'empresse-
ment.

Tout ce qu'il fait sent moins le Mary que l'Amant.
Il est joly , plein de tendresse ,
Amoureux sans être jaloux :
Je l'aimerois , je le confesse !
Si d'un autre il étoit l'Epoux.

M O M E

Vit-on jamais pareil caprice ?
Qu'est-ce à dire ? Votre Mary
Comme un Livre étranger vous lit :
Et vous luy faites l'injustice
De ne faire que l'estimer.

N I S O N.

Est-ce ma faute à moy , si je ne puis l'aimer ?
Un Epoux , fût-il fait comme les graces-même ;
Son merite fût-il extrême ;
Il ne valut jamais le moindre Favory.
Fût-il tourné d'un air à donner du martyre.
Cen'est toujours , quoy qu'on en puisse dire ,
A le bien prendre , qu'un mary.

M O-

M O M E.

Fort bien. Ce quelle dit ne sont pas fariboles,
Maintes femmes diront qu'elle a bonne raison.

Chante Orphée. Il sçait des paroles,
Qui ne s'accordent point trop mal dessus ce ton.
O R P H E'E chante sur l'Air des Trembleurs.

*Qu'un homme entre en mariage ,
Qu'il prenne une Fille sage ,
Qui passe en son voisinage ,
Pour exemple de vertu :
Fût il rusé comme un Braque ,
Et sage comme un Pibraque ,
Un jeune son survient : Craque.
Voilà le sage Cocu.*

M O M E.

A d'autres Approchez Bonhomme.
Vous faites honte à nos adolescents.

Pour être du vieux temps.
Vous n'en valez pas moindre somme.
Mais revenons à nos Moutons ,
Et laissons-là la parentese.
Dites-nous, ne vous en deplaïse ,
Pour plus d'une raison ,
Etes-vous Oncle , ou bien en ligne maternelle
Auriez vous le Germain
Sur cette gentille Pucelle ,
A qui vous presentez la main ?

G E R O N T E.

Qui ? Cette bonne lame ,
Dont les yeux paroissent si doux ?
Depuis deux ans elle est ma femme :
Vous jugez bien par là que je suis son Epoux.

M O M E.

Toy son Epoux ? Pour un sexagenaire
Prendre Femme de quatorze ans ,
C'est à mon sens ,
Un coup bien temeraire.

556 *Scenes Françaises*

Quand je voy cet air vif cette blancheur de tein :
Que je te vois ridé, tout franc, pour toy je trem-
ble.

Va Bonhomme, croy moy ; Ton visage & le sien
Ne nuancent pas bien ensemble.

GERONTE.

De me railler vous avez tort.

MOME.

N'aurois-tu point le même sort
De certain fameux personnage,
(Fameux par son ancienneté s'entend,)

Car l'Histoire nous dit qu'il n'avoit qu'une dent.

Cet Homme à peu près de ton âge :
Etoit entêté de Chevaux.

Il en avoit tout des plus beaux,

Bien scellez, bien bridez, ce n'étoit que dorure.

Ses Voisins les montoient, & n'en rioient pas peu,

Quand du Bonhomme la voiture

Etoit un siege auprès du feu.

GERONTE.

Il est vray, j'y consens. Je suis plus âgé qu'elle !

Mais je l'ay bien payé par mes Ducats.

MOME.

Ecoute le. Cette Chançon nouvelle
semble être faite pour ce cas.

ORPHE'E chante.

Quand un Vieillard sans cervello,

Epris de jeune femelle,

Veut partager avec elle,

Ses Louis à doubles carats :

Il arrive que la belle,

Au jeune prête l'oreillo,

Et chez l'Amy & Forelle,

Mange avec luy ses Ducats.

MOME à un autre.

C'est à vous à glisser. Vous êtes le plus proche.

Qu'est-ce ? De quoy vous plaignez-vous ?

Là

Là, dites quel repoché
Avez-vous à luy faire en qualité d'Epoux.

GERANTE

Je ne me plains que de moy même.

Pour éviter le triste sort

Des Maris malheureux, j'ay pris un soin extrême,
Et je n'ay fait qu'un inutile effort.

Croyant trouver dans l'innocence

Le repos, l'amour, la douceur,

Je prens femme dès son enfance

Dans une famille d'honneur,

Où par douzaine on compte les Lucreces.

j'éleve avecque soin ce petit rejetton;

Et luy cache d'amour les trompeuses caresses,

Pour ne la pas gâter par ma leçon.

Quand d'un trait innocent que je ne puis com-
prendre,

Un jour elle me vint chercher,

Et dans un moment sçut m'apprendre

Ce que pendant dix ans j'avois sçû luy cacher.

Après avoir un si long temps sçu feindre,

Jugez si de mon sort, j'ay sujet de me plaindre;

MOMME.

Pour des Maris trompez éviter le destin,

Par une humeur prévoyante,

Choisir femme innocente,

Ce n'est pas l'action de l'Homme le plus fin,

L'amour est un don de nature,

Où la science a peu de part,

Les animaux seuls, & sans art,

Ne vont ils pas chercher leur nourriture?

De l'instinct de sa femme au lieu d'être surpris,

Je soutiens que pour satisfaire

Al'amoureux mystere

Il faut plus de corps que d'esprit.

ORANTE.

Comment parer ce coup à l'honneur si cruel

Si de la sotte on craint l'esprit trop hebeté,
 La Sçavante nous traite-t-elle
 Avecque plus d'humanité?

M O M E.

Non. Mais la chose est differente.
 Cette derniere sçait déguiser le poison.
 Sur ce sujet il faut qu'Orphée chante
 Un petit couplet de Chanson.

O R P H É'E chante.

*L'ignorante Ridicule,
 Plus naïve que la Mule,
 Vous fait prendre la pillule,
 Sans en déguiser le goût
 La Sçavante Dissimule
 Guérit du moindre scrupule,
 Et fait que de la serule
 On ne ressent pas le coup.*

M O M E à un autre.

Comme dans cette Serge elle est aneantie !
 A vous la belle, au linge uny ?
 Quelle simplicité ! Quel air de modestie !
 De combien de vertu ce cœur paroîtourny !

A voir son austere sagesse,
 Malgré cette grande jeunesse,
 On la prendroit pour femme du vieux temps
 Que les Epoux vivoient contens !

Toute Femme étoit sage.

Ce nom de Favory

N'étoit point encore en usage.

Chaque femme aimoit son Mary,
 Aimant mieux qu'on la crût vertueuse que belle.
 C'est ainsi qu'on vivoit dans le siècle passé :
 Mais on n'en trouve plus dessus ce bon modele ;

Le moule en est cassé.

Toy qui par un doux Hymenée,
 Jouïs à pleine main d'un si rare trefor,
 Tout franc c'est bien à tort,

Si tu n'es pas content de cette destinée.

ORGAN.

Ouy content ! Nuit & jour entendre quereller !

BELONDE.

Par la jarny, je croy que je t'entens parler.

Dis-moy, Nigaut qui mene poulle pondre

Suis-je pas femme de vertu ?

Parles Trouyes tu rien à tondre

Sur le discours qu'il a tenu ?

Suis je une Coureuse, une infame ?

Tous nos Enfans ne sont-ils pas de toy ?

Je connois. & plus d'une Femme.

Qui n'en diroit pas tant que moy.

Je suis d'une Maison qui craint peu qu'on caquette.

L'on n'en a jamais veu sortir qu'une Coquette :

Encor le fut-elle à son dan :

Car on luy fit tout net habiter le Convent ;

Puis comme une mal-avisée,

Elle fut en un mot jusqu'aux sourcils rasée.

MOME.

La tonsure est austere au dernier point.

BELONDE à Mome.

Vous pouvez bien juger.

MOME.

Ah ? ne m'approchez point.

Je retranche le tout de mon panegyrique.

Je ne suis point admirateur

D'une vertu diabolique.

La mal peste, quelle fureur ?

Celuy-là n'étoit un sot, né sans étude,

Qui voulant definir la Prude,

A fait voir par bonne raison,

Que quelque bon vent qui la pousse ?

Une Prude dans sa maison,

Etoit un diable en taille douce.

BELONDE.

Les Hommes en tout temps pour les Hommes
feront.

M O M E.

Toujours en bouche quelques gammes ?

B E L O N D E.

Si l'on faisoit des Juges Femmes,
Quelquefois aurions-nous d'assez bonne raisons ?

O R A N T E à Mome

Voyez comme à crier on la voit toujours prête ?

M O M E.

Aussi pourquoy la prenois-tu ?

O R A N T E.

C'est la crainte d'être Cocu,
Qui m'a fait faire une si bonne emplette.

M O M E.

Bon ! voila de nos entêtez ?

Ecoute bien cette maxime.

Pour être en rime,

Elle n'en est pas moins pleine de veritez.

O R P H E E chante,

Quand d'une Prude cruelle,
Tu fais ta moitié fidelle,
Compte tu que ta cervelle
Resiste à ces Airs grondans ?
D'un autre tu crains la créte ;
Mais qu'importe pour la bête,
Quand le mal est à la tête,
Qu'il soit dessus ou dedans.

M E L I N D E à Gerante.

Mon cher petit Mary, que ma joye est extrême.

Quand je te possède un moment ?

M O M E.

Oh voicy bien un autre compliment !

M E L I N D E.

Tu ne me répons rien. Tu me parois tout blême.
Es-tu malade ? Ah Ciel, conservez mon Epoux.

G E R A N T E.

Laissez-moy là, retirez-vous.

M O M E.

Voi-

Voilà répondre à la tendresse
D'une assez bizarre façon.

GERANTE.

Si vous connoissiez ses finesses,
Vous avoüriez bien-tôt que j'ay raison.

Cette Coquette fieffée,

Ne m'appelle jamais son Cœur ny son Amour,

Qu'elle n'ait en pensée

De me jouër un mauvaistour.

MELINDF.

Comme il traite ma flamme?

Il m'accuse, l'ingrat, d'être fourbe & sans foy :

Pendant est-il une femme

Aussi raisonnable que moy?

A le bien contenter je fais ma seule étude.

Pour qu'il n'ait pas sujet, comme il eut autrefois,

De m'accuser d'avoir une habitude,

Je change d'amy tous les mois.

Au reste bonne menagere.

Je ne vous le dis qu'en secret,

Pour épargner son ordinaire;

Je ne mange qu'au Cabaret.

Et comme il est des Hypocrites

Qui tâchent de noircir la plus chaste action;

Je prens la nuit pour faire mes visites,

Afin de ménager sa reputation.

Je vous fais voir mon Ame toute nue.

Vous liriez dans mon Cœur tout ce que je vous
dis.

Vit-on jamais Femme à Paris

Vivre avec plus de retenuë?

MOME

Tout franc vous avez tort; &, soit dit entre nous,

Elle a de grands égards pour vous.

GERANTE.

De cette aimable Prude,

Aa 5

Que

Que ne suis-je l'Epoux !

Mon sort feroit bien rude

Si je venois m'en plaindre à vous.

La Coquette, il est vray dans l'amoureux mystere,

Sçait le plaisir assaisonner.

Mais d'un autre côté, le mal qu'elle peut faire,

Gâte bien le plaisir qu'elle sçait nous donner.

M O M E.

Vous avez beau pour la Severe

Vanter vôtre inclination,

Je ne m'oppose point à ce qui peut vous plaire ;

Mais quant à moy, je suis pour la Chançon.

O R P H E'E chante

La Coquette toute aimable

De caresses vous accable ;

Et quoy qu'un mary traitable

Soit coëffé comme un Taureau,

N'importe : C'est la méthode.

Tout Epoux s'en accommode ;

Et quand on est à la mode,

Qu'importe, Cornes ou Chapeau ?

GERANTE à Mome.

En refusant de briser nôtre chaîne,

Trouve donc à nos maux quelque adoucissement ;

Et du lien qui fait nôtre cruelle peine,

Brise le nœud, du moins pour un moment,

O R P H E'E chante.

Si dans l'amoureux mystere,

Chacun étoit volontaire,

On s'aimeroit comme frere ;

Et sans ce maudit Contrat,

Verroit-on tant de misere,

On a beau dire & beau faire,

C'est le diable de Notaire

Qui barbonille tout cela.

PLAIDOYE'

D'ARLEQUIN,
DEFENSEUR DU BEAU SEXE,
& quelques Portraits.

P O R T R A I T S

Que fait Colombine des Femmes.

UNe Femme est un Protée, qui change de figure & de caractère, comme il luy plaît: Dissimulée dans ses pensées; ingénieuse dans ses passions politique dans ses veuës, friponne dans ses discours, Coquette dans ses manieres affectée dans ses airs, faulx dans ses vertus, interessée dans ses liberalitez. hypocrite dans ses épargnes: Toujours rusée, toujours équivoque, & toujours une contre verité. Du plus au moins, voilà comme nous sommes faites.

A U T R E.

Nos dehors sont reglez, nos airs sont gracieux, nos mines sont modestes: tout ce qui paroît est bon: Mais tournez la medaille, rien n'est plus bizarre que nôtre humeur; rien n'est plus faux que nôtre merite. Nôtre petit particulier cache des mysteres curieux,

que nos artifices envelopent. La Coquetterie est le fond de nôtre humeur, C'est par cet endroit qu'il faut nous regarder, pour nous connoître : Tout le reste est emprunté Nous n'avons de bien naturel que le desir de plaire.

A U T R E.

Voulez-vous connoître une femme ? Figurez vous un joly petit monstre, qui charme les yeux, & qui choque la raison; qui plaît, & qui rebute, qui est Ange au dehors, Harpie au dedans. Mettez ensemble la tête d'une Linote, la langue d'un Serpent, les yeux d'un Basilic; l'humeur d'un Chat, l'adresse d'un Singe, les inclinations nocturnes d'un Hibou, le brillant du Soleil, les inegalitez de la Lune, enveloppez cela d'une peau bien blanche. ajoutez-y des bras, des jambes & cetera : vous aurez une femme toute complete.

PLAIDOYE D'ARLEQUIN,

Pour la défense des Femmes.

Moy qui jadis aux despens de nos belles.

Ay maintefois diverty tout Paris;

Aujourd'huy contre les Maris,

Je vais prendre party pour elles,

(*Altri tempi, altre Cure.*)

Loin d'aspirer au foible honneur

De faire rengainer par mes doctes Critiques.

D'un

D'un Saryrique Auteur

Les expressions caustiques.

Je regarde en pitié le pauvre genre humain.

Si la sotte crainte des Cornes ;

Met à l'Hymen de trop étroites bornes ,

Ma foy c'est fait de luy : je le vois sur la fin.

Et quel est ce dechainement , juste Ciel ?
Où en sommes-nous ? On traine pêle-mêle
le Convent & l'Opera chez la Cornu: Les
Femmes souffrent patiemment cet outrage :
& un Escadron coëffé ne va pas fondre sur la
tête qui a enfanté de si monstrueuses ca-
lommies.

Vers Isabelle.

Sexe charmant , au siecle d'Amadis ,

Un Jongleur peu courtois osa-t-il d'une injure ,

Contre vous noircir ses Ecrits ,

Sans essuyer plus sinistre aventure.

Aujourd'huy comment en use t'on ? Les
Hommes dans un dégoût terrible pour tous
ce qui s'appelle Femme , ne peuvent enten-
dre parler d'Hymen , sans des soulevemens
de cœur épouvantables. Ils sont d'un froid
inouy sur cet article , & pour les réchauffer ,
on s'avise de leur ordonner quelques doses
d'une Apologie à la glace ! Quel remede !

Contraria contrariis curantur.

C'est donc par pure necessité , tres-illustre
Magistrat Cavalier, que je prens aujourd'hui la
défense de mes anciennes ennemies. J'ay peur
que les hommes continuant à se dégoûter
des femmes ; l'usage de l'Hymen ne s'abolis-

se. Le monde finiroit; l'Hôtel de Bourgogne deviendrait désert: & il ne l'est déjà que trop.

Ainsi j'entreprends de retorquer contre les hommes tout ce qu'ils ont le front de reprocher à mes parties; & de leur faire voir qu'ils sont eux mêmes la cause de tous les défauts dont ils les accusent

Comment, Messieurs les Hommes, osez vous blâmer dans les femmes ce qui n'y est précisément que pour vous? Oubliez-vous que le dessein de vous plaire, est le ressort qui fait jouer toutes leurs Machines? A quoy bon s'il vous plaît: cette vieille Coquette prend-elle tant de soin d'un squelette usé? Pourquoi fait elle rencherir le Blanc & le Vermillon? Pourquoi la voit on manger par compas & par mesure de peur de déranger ses dents postiches? N'est-ce pas parce qu'elle couche en jouë quelqu'un de ces jeunes Godelureaux qui jouent avec elle, & qui luy gagnent son argent.

Voyez cette jeune beauté qui passe la meilleure partie de sa vie à s'habiller & à se deshabiller, qui n'est jamais contente de sa coëffure, qui ajoute ou retranche toujours quelque chose à son ajustement Entrez dans son cœur & vous verrez qui a plus de part de son sexe ou du vôtre à tous ses tortillemens & ses minauderies. Une femme se pare-t elle pour les autres femmes? Qui l'a jamais pensé? C'est vous, Messieurs les Dégoutés qui répondrez
de

de l'extravagance des Modes, de la magnificence des habits, & de la ruine des familles. C'est pour vous remettre en appetit, qu'on a inventé le Ragoût des Gourgandines, des Agaçantes, & des Barrières.

Preuve que tous les ajustemens des femmes sont uniquement pour les hommes, mettez-les en lieu où elles ne voient que des personnes de leur sexe, & vous les trouverez d'un negligé affreux. Une cornette au niveau de son front, un corset modelé & bien lassé; de bons gros fouliers de maroquin & un grand tablier de ménagere. Voilà comme étoit à sa campagne cette Belle, dont les jupes se soutiennent d'or, qu'une coëffure à triple étage rend d'une taille gigantesque, qui ne peut mettre le pied dans ses mules, tant elles sont petites. Et pourquoy cela, parce qu'elle n'avoit nul interêt de plaire aux Chapons de sa Basse cour, & qu'elle voudroit bien donner dans l'œil à quelque poulet d'Inde des Tuilleries. Si les Hommes ne voyoient rien, les Femmes ne feroient nulle dépense en habits. Ainsi s'ils veulent épargner ce qui leur en coûte, ils n'ont qu'à se crever les yeux.

COLOMBINE.

Bel expedient, & de facile execution !

ARLEQUIN.

On se plaint que les femmes s'amuse à mille bagatelles; qu'elles se font une occupation d'entre tenir leurs chiens, de faire repeter des sottises à leurs Perroquets, & d'apprendre

dire des malices à leurs Singes. Hélas ! qu'on les interroge toutes. Combien répondront, Qu'un animal pour animal ; un Mary est souvent moins amusant qu'un Doguin ; qu'avec le mauvais d'un singe , il n'en a pas toujours le bon ; & qu'il y a plus de cent Maris à Paris qui ne soutiennent pas mieux une conversation que des Perroquets ; Entrons dans l'intérieur des Maisons. Voyons les replis du ménage. Un Mary bonru qui ne parle que par monosyllables, qui possède le secret de dire de grosses paroles en six lettres : N'est-il pas la seule cause de ce que sa femme va chercher conversation ailleurs ! Celuy cy est toujours aux trouffes de sa moitié ; il ne l'abandonne pas d'un pas, il est de toutes ses parties. Celuy-là ne voit presque jamais la sienne : Il loge , il mange , il couche dans un appartement séparé. A peine la rencontre t il une fois le mois chez d'Autel ou chez Procope : Deux extremités également vicieuses , également à craindre pour le front d'un mary, & dont il est la seule cause !

COLOMBINE.

Malheur au mary qui me verra trop, aussi bien qu'à celuy qui me verra trop peu.

ARLEQUIN.

On fait un crime aux femmes de la magnificence de leurs ameublemens , de la dépense qu'elles font en Bijoux , en Porcelaines , en Pagodes. Hélas ! qui ne sçait que la plupart de ces appartemens superbes sont autant de

de belles prisons où l'on réduit de jeunes femmes, d'ailleurs très raisonnables, à se joier avec des Poupées, à faire remuer leurs Pagodes. Elle remuent au moins ces Pagodes, & font un signe de consentement: au lieu que la plupart des époux, toujours inflexibles, toujours rebarbatifs, se font une loi de ne consentir jamais.

COLOMBINE.

Il est vrai qu'il est des maris bien raboteux!

ARLEQUIN.

Que diray-je des autres griefs? On se plaint que les femmes sont exactes à payer les pensions à leur Amans, qu'elles n'épargnent rien pour faire leurs équipages. Ah sexe maudit, (*parlant au Parterre,*) que n'avez-vous de l'argent? Pourquoi êtes vous obligez d'avoir recours à elles? En un mot, que les hommes deviennent raisonnables, & les femmes le feront. Qu'ils se mettent à plus bas prix, & les femmes feront moins de dépense: Qu'ils aillent à elles, & elles ne les chercheront point: Car tant qu'ils fuiront, il faudra bien qu'elles courent après, & qu'elles suivent l'instinct que la Nature leur a donné.

COLOMBINE.

Voilà de foibles raisons. Prononcez, Monsieur le Juge.

ARLEQUIN se met dans un Fauteuil,

rend cette Sentence.

Nous

Nous avons maintenu & gardé les Femmes dans tous leurs droits, & dans la possession des Privileges, Franchises & Immunités de leur sexe : Leur permettons d'employer pour se faire aimer tout ce qu'elles aviseront bon être ; à la réserve des Minauderies qui pourroient deranger quelque chose dans l'économie du visage. Consentons que pour engager les hommes, elles n'épargnent rien ny dans leurs parures, ny dans leurs ameublemens, & qu'elles puissent même faire quelques avances si mieux n'aiment lesdits Hommes, reprendre les Us & Coutumes de la vieille Cour, & faire seuls toutes les démarches.

Permettons aux riches Bourgeoises d'être aussi magnifiques que les Femmes de qualité, à la charge néanmoins qu'elles en seront toujours fort distinguées par leurs airs & leurs manières. Voulons que les femmes soient réputées Dames & Maîtresses du sexe Masculin, & que les Hommes qui ont l'esprit bien fait se fassent un honneur de les aimer & de les servir. Deffendons aux Vieilles d'aspirer aux Fleurettes des jeunes Officiers à moins qu'elles ne soient en état de leur faire le fond de deux Campagnes au moins. Faisons pareilles deffenses aux jeunes & jolies Femmes de payer leurs Amans, quelques bien-faits qu'ils soient ; & ce nonobstant l'usage contraire, que nous déclarons abusif. Condamnons en outre les Hommes à tous les dépens.

CATALOGUE

des

LIVRES NOUVEAUX.

Atlas de Sanfon Comp. avec toutes les Cartes
& Tables Geographiques.

Architecture de Vignole avec le Dictionnaire &
Termes de l'Art 4.

Apophtegmes & bons mots des Anciens par d'Ab-
lancourt 12.

Amours d'une belle Angloise 12.

— de Mad. de la Valliere 12.

Arlequin Comedien aux Champs Elisées.

Arlequiniana ou Hist. Plaisantes d'Arlequin.

Amans Heureux Histoire Gallante 12.

Anciens Historiens reduits en Maximes 12.

Academie des Sciences & des Arts 12. 3 vol.

Amour Marié ou la Bizarrerie de l'Amour.

Bibliotheque Universelle 25 vol. Comp.

Belle Education 12.

Bouffole des Amans 12.

Bons & Mauvais Usages ou Nouvelles Façons de
parler Bourgoises 12.

Comedies & Tragedies Nouvelles de toutes sortes
d'Auteurs.

Cours entier de Philosophie par Regis 4. 3 vol.

Caractere & mœurs de ce Siecle de Theophastr 12

Cabinet des beaux Arts Fol. Fig.

Cassé Comedie Nouvelle 1695.

Dictionnaire Historique Fol. 4 vol.

— De

CATALOGUE.

- De Mathematique par Ozanam 4.
- Latin François & François Lat. par
le Pere Tachard. 2 vol. 4.
- Chrétien 8.
- François & Flaman 4.
- Geographique des Villes du Monde.

Etat du Royaume de Danemark 12.

———— du Royaume de Suede 12.

Elemens de Geometrie de l'Ami 8.

———— d'Ozanam 12.

———— De le Clerc 8. 2 vol.

———— Du Pere Pardies 12.

Ecolle du Monde.

Efprit de Luxembourg 12.

Etampes du Fameux M. le Brun en 13 grandes
Planches.

Contenant la Bataille d'Alexandre & de Darius.

La Bataille d'Alexandre & de Porus.

L'Entrée d'Alexandre en triomphe en Babilone.

Le Passage du Granique par Alexandre.

Et la Tente de la Famille de Darius.

Forces de l'Europe ou Plans des plus fortes Places
de l'Europe 4. 6 vol.

Fortifications de toutes sortes nouvelles.

Fables choisies par la Fontaine en Vers fig. 6 vol.

France Gallante ou Histoire Amoureuse de la
Cour 12.

Geographie Universelle par la Croix 4 vol.

———— d'Audiferet 2 vol.

———— De Robbe & autres Auteurs Nouveaux.

Geometrie Nouvelle de toutes sortes d'Auteurs.

Callaneries des Rois de France 2 vol. Nouv.

Edit.

Histoi-

CATALOGUE

Histoires nouvelles & autres de toutes sortes.
Homme de Cour 12.
Innocence Justifiée Histoire nouv. de Grenade 12.
Instructions pour les Gens de Guerre 12.
Interêts nouveaux des Princes de l'Europe 12.
Imitation de Jesus Christ Nouv. Traduction.

Lettres du Cardinal Mazarin 2 vol.
—— De Richelet 12.
—— De Bongars 12.
—— De Guy Patin augmentées.
—— De Voiture & autres Auteurs,
Lucien en bel humeur 2 vol.
Labyrinthe de Versaille en Fig. 4.

Memoires Nouveaux & autres de toutes sortes
d'Auteurs.
Menagiana ou Recueil des bons mots de Menage.
Meditations & Prieres de toutes sortes d'Auteurs.
Medecines & Chirurgies diverses nouvelles.
Observations sur les Femmes. 4. 95.
Oeuvres diverses de toutes sortes d'Auteurs Fran-
çois & autres nouveaux.

Poësies nouvelles de toutes sortes d'Auteurs.
Philosophie de Regis 4. & autres.
Patin des Medailles 12. Figures.
Politique nouvelle de la Cour de France.
—— Des Jesuites 12.
—— Des Personnes de Qualité 12.
Physique de Rohault 2 vol.
—— Occulte ou Traité de la Baguette Divi-
natoire.
Petronie les Satires Fr. & Lat.

Rela-

CATALOGUE.

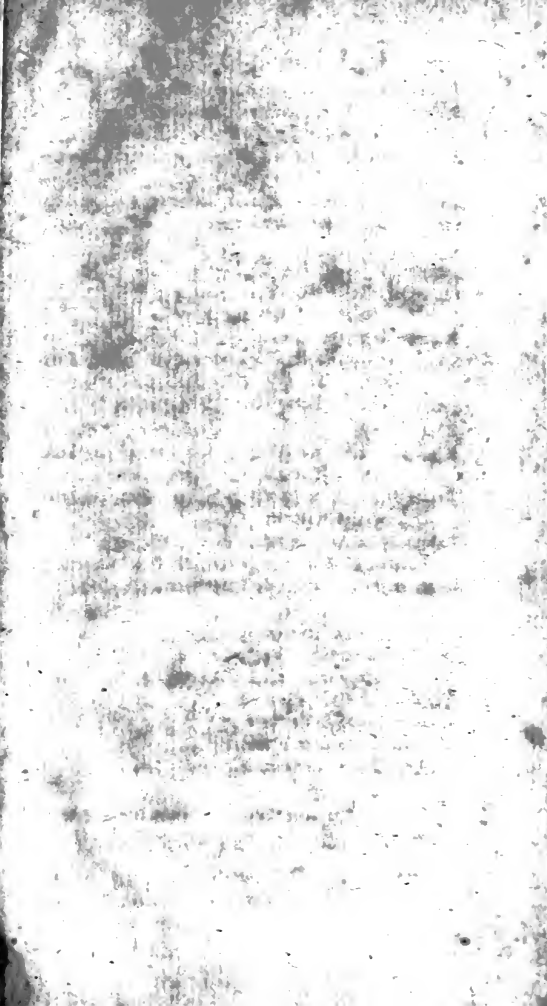
Relations nouvelles de toutes sortes 12.
Recueil divers de Poësies de Bouhours & autres.
Religieuse Cavallier memoires Gallans de Cha.
Reflexions sur ce qui peut plaire dans la Conver-
sation.
Religieuse Amoureuse Hift. Gallante 12. 95.
Recueil des Bons Contes 12.

Secretaire des Amans 12.
Secret des Cours de Walsingham 95.
Sermons du Pere Chimenay 3 vol.
Salut de l'Europe. 12.
Sorberiana ou Recueil des bons mots de Mr, Lor-
bier.
Satire contre les Femmes & les Maris &c.

Theatre Italien ou Recueil des Scenes Françoises
jouées à l'Hôtel de Bourgogne à Paris.
Traité de Mignature pour apprendre aisément à Pein-
dre sans Maître.
Tableau de l'Amour dans l'Etat du Mariage,
Testament de Colbert de Richelieu & Mazarin
Theatre de Comedies & Tragedies de Pradon.

Voyages divers nouveaux, 95.
Utilité des Voyages 12. 2 vol.
Vauban Fortification. Fr. Allem. 8.
Vie de Richelieu 2 vol.
— de Mad. la Valliere.
— de du Tasse & autres.
Vaillant Numismata 4. Figures.

L'on trouve dans la même Boutique
d'ADRIAN BRAAKMAN,
routes sortes de Livres tant de ce Pais que de
France le tout à un Prix fort raisonnable.







que
ttawa

**The Library
University of Ottawa**

Date due

un volume
te timbrée
une amen-
un sou pour

For failure to return a book on
or before the last date stamped
below there will be a fine of five
cents, and an extra charge of one
cent for each additional day.

--	--	--	--

2

St. d

□

1697 1^f = "

□ d



